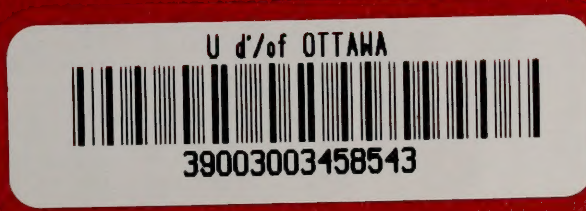

U d'/of OTTAWA
39003003458543

29/1/70

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/philmonvieuxd00desc

PHILÉMON

VIEUX DE LA VIEILLE


Vibert

LUCIEN DESCAVES

DE L'ACADÉMIE GONCOURT



PHILÉMON

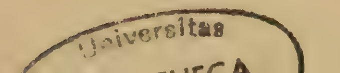
VIEUX DE LA VIEILLE

AVEC UN PORTRAIT GRAVÉ PAR P.-E. VIBERT



BIBLIOTHÈQUE
DE L'ACADÉMIE GONCOURT
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE — PARIS

MCMXXII



PQ
2218
.D8P5
1922

A

TES VIEUX DE LA VIEILLE

République des travailleurs,
ces bulletins de leur Grande Armée.

AVERTISSEMENT

Sauf Colomès, Fournery, Malavaux, Gerberoy et Charpin, dont les noms me furent imposés par des raisons particulières, tous les personnages, proscrits et autres, figurant dans ce livre de l'Exil et du Retour, y portent leurs noms véritables et l'on peut dire *historiques*, bien qu'ils désignent des hommes obscurs entrés vivants dans l'oubli.

Ce n'est pas parce que ces vieilles pierres à fusil n'ont donné qu'une étincelle, qu'il faut les mettre sous le boisseau.

L. D.

PHILÉMON
VIEUX DE LA VIEILLE

CHAPITRE PREMIER

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC PHILÉMON, PHONSINE ET LEURS ENTOURS

> Les vieillards d'aujourd'hui ont vu, ont fait la Révolution... Ce sont des livres vivants qui, malheureusement, se ferment chaque jour, des annales qui ne se connaissent pas toujours elles-mêmes; mais qui trouvent mille réponses instructives, à qui sait les consulter.
>
> MICHELET.

I

A la limite du XIV[e] arrondissement et sur la lisière du XIII[e], la rue de la Santé traverse un faubourg qu'envierait à Paris une sous-préfecture lointaine, pieuse et tranquille.

Dans la partie comprise entre le boulevard Arago et la rue Humboldt notamment, aucun autre commerce que celui d'un marchand de vins à l'enseigne de *La Bonne Santé*, en face de la prison, n'interrompt une longue suite de murs derrière lesquels la misère et la souffrance humaines sont reléguées, comme en des lazarets contigus. Tout le quartier, d'ailleurs, en est couvert. Chaque infortune a son îlot, où elle est recluse et pour ainsi dire échantillonnée. C'est un archipel de douleurs. Elles prennent l'homme à sa naissance et ne l'abandonnent qu'à sa mort, saturé de l'illusion d'avoir vécu. Sa destinée s'inscrit dans un triangle auquel tout le ramène. Au sommet, l'hospice des Enfants assistés; à la base, l'hôpital

Cochin, la prison, l'asile Sainte-Anne; sur l'un des côtés, Ricord et la Maternité; sur l'autre, l'ancien lieu des exécutions capitales... Peu de chemin à faire et pas moyen de s'égarer : tous les bâtiments communiquent.

Il y en a d'autres : des maisons de santé, des cloîtres, des chapelles, des pensionnats religieux. La dévotion a toujours eu pour ce coin de Paris une préférence marquée; elle y a multiplié ses refuges, ses ruches. Porte à porte, rue de la Santé seulement, s'évertuent les Capucins[1], les Augustines, les Franciscaines, les Fidèles Compagnes de Jésus; un peu plus loin, rue Méchain, s'abritent les sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny qui, de temps en temps, essaiment pour soigner les malades et propager la foi...; enfin, rue Denfert-Rochereau, dans le voisinage de l'Observatoire, dont les dômes inégaux ressemblent à des coques d'œufs présentées sur un plateau, se confinent les Eudistes[2], les dames du Bon-Pasteur, les vieux prêtres hospitalisés par l'Infirmerie de Marie-Thérèse, les sœurs aveugles de Saint-Paul et les dames de la Visitation.

Auprès des astronomes qui interrogent le ciel, les hommes et les femmes qui exhortent à y croire.

Fiez-vous donc au silence! Il règne ici sans doute plus souverainement que partout ailleurs, et je ne pense pas, cependant, qu'il soit possible d'agglomérer dans un plus petit espace, plus de cris, plus de sanglots, plus de grincements, plus d'espoirs, plus de corps et d'âmes en détresse! Le silence... et tant de bouches invisibles exhalant leur secret! Comment des murs, ni bien hauts, ni bien épais pourtant, peuvent-ils étouffer ainsi la prière innombrable, la voix des enfants qu'on abandonne, des mères qu'on délivre, des femmes qu'on opère, des malades brûlés de fièvre, des fous dans leur cabanon, des condamnés dans leur cellule et des vieillards à l'agonie!

1. Chapelle démolie en 1910.
2. Chapelle démolie en 1904.

C'est en 1900, au printemps, que je vins demeurer rue de la Santé.

Lorsque j'annonçai à mon vieil ami J.-K. Huysmans, alors à Ligugé, mon changement de domicile, il m'écrivit, pour m'en féliciter :

« C'est une des rares rues délicieuses qui soient à Paris... Je l'ai bien des fois arpentée et il est une petite porte cintrée, au vert mort, avec un petit guichet de fer[1], que j'ai toujours rêvé d'avoir. Cette porte sise près de la grande, chez les Augustines, m'évoque tout l'admirable chapitre des *Misérables*. Je vous assure que cette rue est vraiment suggestive ; elle sent bon la province et elle vous sera, pendant les Saturnales de l'Exposition, un havre. Et puis les couvents voisins de chez soi ont du bon : ils épurent l'air des alentours. Ils sont des filtres pasteurisés qui garantissent des microbes, l'âme. Et Dieu sait l'invasion que ça va être quand s'ouvrira la grande foire. »

Huysmans avait raison. Lorsque les communautés religieuses seront toutes dispersées, je sais trop bien ce qui viendra s'établir à leur place : des ateliers, des fabriques, des usines. Déjà maintes cheminées, d'une hauteur démesurée, déroulent à ma vue, comme un deuil, le gros crêpe de leurs fumées flottantes. Les cloches se sont tues, et je suis réveillé à présent par le sinistre ululement de la sirène qui appelle les ouvriers au travail, comme le maître siffle ses chiens. Les bruits de l'industrie ne percent pas seulement les murs, ils les ébranlent. Adieu, silence ! il faudra bientôt courir après toi...

J'avais loué un petit pavillon en arrière d'une des maisons à six étages qui, du côté droit, bordent la rue. Entre ces maisons et le pavillon que j'occupe, quelques jardins sont resserrés. Chaque pavillon a le sien et chaque jardin a son arbre. Un arbre à Paris, c'est déjà du luxe. Le vernis du Japon que je possède à bail doit éveiller la jalousie des locataires d'en

1. Elle existe toujours, mais on l'a repeinte, hélas !

face. Cependant, ils ont autant que moi la jouissance du bien qui excite leur convoitise. L'arbre est planté dans mon jardin, sans doute, mais, de leur croisée ouverte, mes voisins peuvent, en allongeant le bras, atteindre les branches qui vont les narguer ou leur sourire, chez eux. Car *mon* arbre élancé porte haut sa ramure, si bien que les locataires des étages supérieurs ne sont fondés à m'envier réellement que la contemplation d'un tronc dégarni. Dégarni, il l'est à ce point, au niveau de mes fenêtres, que j'ai eu souvent la tentation d'enfoncer dans ce poteau des barres de fer ou de bois, en échelons. L'aspect de mon jardin alors ferait tout naturellement songer à la fosse aux ours. Qu'à cela ne tienne.

L'immeuble de rapport qui borne mon horizon est habité par des familles d'employés laborieux, modestes et paisibles. Quelques-uns partent de bon matin et ne rentrent que le soir, tard. La femme, lorsqu'elle reste à la maison, n'y est pas oisive. Elle a encore « de quoi faire », comme elle dit. Les logements donnent moitié sur la rue, moitié sur les jardins qui nous séparent. Je ne connais donc, pour les apercevoir dans la belle saison, prenant le frais à leur fenêtre, je ne connais de vue que ceux de mes voisins avec lesquels je partage, en été, le feuillage de mon arbre unique. Encore n'est-ce pas tout à fait exact. Comme cet ombrage élève un dais entre eux et moi, je dois me contenter d'envisager les locataires qui sont dessous et dans ma direction, bref, les locataires du premier et du deuxième. Par exemple, je pénètre aussi aisément dans leur intérieur, qu'ils peuvent me surprendre dans le mien, grâce à la distance rapprochée, mais surtout grâce au champ que ménage à notre curiosité réciproque le plumeau du Japon dont le manche seul s'interpose entre nous.

Les soins de mon installation, aux premiers jours d'avril, me rendirent inattentif à toute autre chose. La grande maison se dressait, blanche, devant moi, comme un livre ouvert à sa garde et que j'aurais tout loisir de feuilleter.

II

Vers la fin d'avril, les premières grâces du printemps me convièrent à ne point rester renfermé. Aux instants de répit, je mis le nez à la fenêtre. Mon arbre ne se hâtait point de bourgeonner; mais, autour de lui, dans les jardins attenants, des arbres fruitiers et un marronnier solitaire étaient déjà en fleurs. Tous les matins, je constatais leurs progrès. Le marronnier poussait vers moi sa frondaison; je pouvais la toucher du doigt, et de hardis moineaux, dès l'aube, imitaient à s'y méprendre, en sautillant sur le rebord de la croisée, le bruit de la pluie qui tombe à grosses gouttes.

Un matin que j'écrivais à mon pupitre, je fus tout à coup distrait par un refrain, comme on l'est par la rencontre imprévue d'une vieille connaissance.

Quelqu'un chantait dehors :

En fait d'amis, il n'en est guère
Dont la visite à mon réveil
Parvienne aussi vite à me plaire
Que celle de l'ami Soleil!

L'Ami Soleil! Une des chansons favorites de mon père... Je ne l'avais pas entendue depuis bien des années; elle rouvrait en moi, d'un coup d'aile, une de ces cellules secrètes où tant de souvenirs sont en léthargie. Celui-ci remontait à ma plus tendre enfance. Je fermai les yeux une minute pour prolonger le charme et j'eus l'impression exquise que mon père, penché sur la planche d'acier qu'il burinait, dans la chambre à côté, égayait sa tâche par des emprunts au répertoire de sa jeunesse. L'Ami Soleil! Il l'appelait généralement sur la taille ou sur la morsure, quand l'une ou l'autre avait donné satisfaction au graveur scrupuleux qu'il était. Il se payait de sa peine avec un rayon tamisé par le châssis de papier dioptrique incliné sur sa tête et que je vois encore... L'Ami Soleil!... Tout le passé qu'il réchauffait!

Je cherchai le chanteur, que je présumais ambulant et malheureux. Je n'aime pas beaucoup que l'indigence mendie en musique, mais je pardonnais tout à cette voix de Barbarie et presque d'outre-tombe.

J'eus beau plonger dans la courette qui borde les jardins ; je n'y vis personne. J'avais regardé trop bas. Je reconnus mon erreur en levant les yeux. Le chanteur, en train de lancer son troisième couplet, était un locataire de la maison parallèle à la mienne. L'étroite fenêtre de cuisine qui l'encadrait, se trouvait juste en face de moi.

L'apitoiement auquel je m'apprêtais se changea en envie de rire.

L'Ami du soleil, en manches de chemise, poignets retroussés, cirait allégrement une paire de chaussures ! Et comme si le moment qu'il leur consacrait était mesuré par la durée de la chanson, il n'en eut pas plutôt achevé le dernier couplet que, sans discontinuer, il prit une seconde paire de souliers et l'attaqua en même temps qu'un nouveau refrain. Celui-ci :

J'écoutais pousser l'herbe;
Il m'a semblé
Que chaque grain de blé
Devenait gerbe.
Et j'ai dit à ce qu'on nomme
La Nature ou Dieu :
Merci d'avoir fait pour l'homme
Tant avec si peu ! (*bis*).

Était-ce un fait exprès? Je n'en croyais pas mes oreilles. Cette mélodie d'autrefois m'était aussi familière que l'autre. Je les avais apprises toutes les deux de la même bouche et retenues toutes les deux..., à telle enseigne qu'il m'eût été possible d'anticiper la suite ou de la souffler au chanteur. Je m'imaginai d'abord qu'il m'y provoquait; mais non, il ne tournait pas même la tête de mon côté, d'où je conclus que c'était tout simplement un contemporain de mon père, fidèle comme lui aux anodins gargarismes de leur jeune temps.

Oui, plus j'examinais mon voisin, plus cette explication

me suffisait. Agé de soixante-cinq ans environ, court, replet et sanguin, il avait tant de poils sur la figure, en barbe, moustaches et sourcils, que des houppes grises, dans ses oreilles, pouvaient n'être pas indispensables. La chevelure, toute blanche, devait à son désordre de paraître non moins abondante. Il la chassa de son front, après avoir posé la brosse à reluire, puis, il s'accouda un instant sur l'appui de la croisée, pour humer le matin d'avril. Et comme sa chemise était ouverte sur la poitrine, sa longue barbe semblait descendre plus bas, augmentée de la brousse qui végétait au creux de l'estomac. Tout cela prenait l'air voluptueusement; pour n'en rien perdre, le nez, assez large déjà, enflait davantage ses ailes, et les paupières elles-mêmes battaient de joie sur des yeux rafraîchis.

Je contemplais un homme heureux; mais je dus le laisser trop voir à un ennemi des opinions préconçues, car il me jeta un regard étincelant et quitta aussitôt la fenêtre. Il la quitta, sans néanmoins la refermer, de sorte que je pus l'entendre remercier encore ce qu'on nomme la Nature ou Dieu, d'avoir fait pour l'homme tant avec si peu, tant avec si peu!

Ah! çà, me disais-je en l'écoutant barytonner, il y a donc encore des gens qui aiment la chanson pour elle-même et qui lui font les honneurs du logis? La plupart des refrains d'aujourd'hui ne valent pas cette hospitalité, et l'on a fichtre! bien raison de les consigner à la porte. Ce vieillard appartient à une génération qui chantait en travaillant, qui chantait à table, qui chantait en s'insurgeant, qui avait un gosier sonore pour saluer toutes les circonstances de la vie. Non seulement, mon voisin est capable de conduire une chanson jusqu'au bout (je gagerais qu'il sait par cœur, ô miracle! la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*), mais il a le courage de son innocente passion. Maintenant, on n'ose plus chanter pour soi; on se cache, on ferme les fenêtres, on baisse la voix, on a peur de la dérision qui s'attache à la romance et à ses derniers zélateurs. Il n'est pas jusqu'à certains ouvriers du bâtiment, renommés naguère pour leur ramage, qui n'en

aient perdu l'habitude. On se moquait d'eux, on feignait de les prendre pour ces pauvres diables auxquels on jette une papillote enveloppant un sou, en guise de dragée. Mais peut-être aussi que les conditions de l'existence et les formes nouvelles du travail ont découragé les chanteurs... Raison de plus pour faire bon accueil à celui-ci, qui brave le ridicule et me berce de réminiscences...

A compter de ce jour, j'eus tous les matins mon aubade. Je m'en lassais d'autant moins que le répertoire de mon voisin était inépuisable et qu'il le variait. Pierre Dupont, Paul Henrion, Nadaud, Darcier, avaient toutefois ses préférences. De Béranger, il ne chantait rien, pas même *Les Gueux*. En revanche, il accentuait de toute la force d'une conviction sincère, cette déclaration prolétarienne :

> Ne parlez pas de liberté :
> La pauvreté, c'est l'esclavage!

que je sus plus tard être de Lachambaudie. Alors l'œil du vieux baryton flamboyait!...

Je faisais quotidiennement plus ample connaissance avec le paroissien. J'en étais arrivé presque à vivre chez lui, grâce à la disposition des trois pièces, chambre à coucher, salle à manger, cuisine, qu'il occupait et qui, toutes les trois, s'alignaient au premier, sur les jardins. Soit que les croisées restassent ouvertes, soit à la faveur des embrasses relevant les rideaux, je pouvais voir mon homme aller et venir dans son compartiment.

Mais j'aurais dû commencer par dire qu'il n'y était pas seul. Il avait à ses côtés une femme dont la haute taille et la sécheresse contrastaient avec l'honnête corpulence de son compagnon. Un peu plus jeune que lui, elle n'était pas moins diligente. Ils se partageaient les soins du ménage. Le matin, tandis qu'il cirait les chaussures, elle frottait les meubles, et tous les deux besognaient en chantant.

Car elle chantait aussi, moins fréquemment et comme en intermède. Elle prenait à coup sûr plus de plaisir à l'écouter.

Elle avait un filet de voix un peu aigrelet, mais elle chantait juste et puisait dans ce même Caveau dont il avait la clef.

Cette harmonie n'était pas seulement un commerce des lèvres : je la sentais préétablie entre eux, je la découvrais dans les mille détails de leur existence fondue. Ils s'enlaçaient de prévenances. Il y avait de la tendresse jusqu'en leur mauvaise humeur, et lorsqu'on saura de quelle manière ils la manifestaient et la dissipaient, on verra que je n'exagère ni la profondeur, ni l'enveloppement d'une affection qui soutenait ces deux êtres, comme le lierre soutient les vieux murs.

On dirait que je raconte une histoire de l'ancien temps, du temps où l'homme et la femme, unis, faisant la traversée de la vie ensemble, avaient encore des souvenirs de voyage... Autres mœurs, maintenant. Il n'y a plus guère que des chevronnés du divorce pour fonder sur un nouveau et dernier rengagement, l'espoir d'être promus, un jour, à la dignité de Philémon et Baucis !

Philémon... c'est le nom qui me vint tout naturellement à l'esprit, pour désigner mon voisin, quand je parlais de lui. Je l'appelai désormais le père Philémon, et tout le monde, chez moi, adopta d'emblée un signalement dont nul ne se souciait de vérifier l'exactitude. A quoi bon risquer de perdre une illusion ? J'aimais mieux suppléer au manque de renseignements sur le couple, par les suppositions que mon imagination forgeait.

« Quel a été, me demandais-je parfois, le lot de ces deux vieux ? Ont-ils toujours souri à la médiocrité ou bien se résignent-ils avec philosophie à un revers de fortune ? »

Je penchais pour la première hypothèse. Le cadre, ou tout au moins, ce que j'en apercevais, semblait avoir vieilli avec les figures. Les meubles d'acajou, le buffet à étagère, l'armoire à glace, la commode, le lit garni d'une courtepointe où le crochet multipliait les roues, la table ronde, les deux fauteuils Voltaire recouverts de reps grenat, qui gardaient la fenêtre, la pendule en zinc, à sujet mythologique : tout

cela avait cet air de famille que les objets contractent à la longue dans notre intimité. Et cette impression était encore fortifiée par les nombreuses photographies tout uniment épinglées au mur, de chaque côté d'un corps de bibliothèque, où les livres, pour la plupart brochés et fatigués, se couchaient les uns sur les autres.

Oui, décidément, tout respirait là une simplicité ancienne et perdurable, entretenue comme la condition même du bonheur. On pouvait bouleverser l'intérieur de ces braves gens, j'étais sûr qu'on n'y trouverait ni valeurs à tirage, ni billets de loterie. L'argent avait toujours passé dans cette maison, comme un filet d'eau claire sur des cailloux, sans y laisser de vase.

Philémon et sa compagne sortaient peu et ne recevaient personne. Ils se suffisaient à eux-mêmes et ne manquaient point de distractions, bien qu'ils n'en eussent qu'une. C'était un moineau qui la leur procurait en sautillant et pépiant dans sa cage. Ils le nommaient Vif-Argent et le gâtaient à qui mieux mieux. La cage était petite et propre, à l'image du logement. Tous les matins, Baucis renouvelait l'eau de la baignoire et le mouron ou l'échaudé, suspendus aux barreaux; puis Philémon accrochait la cage à un clou, dehors, et elle y restait jusqu'au soir. Mais vingt fois dans la journée, Philémon et Baucis venaient faire des agaceries au moineau, comme pour lui rendre le divertissement qu'ils en prenaient. C'était une émulation continuelle. Souvent, après déjeuner, les deux vieux s'accoudaient sur l'appui de la croisée et clignaient de l'œil vers le prisonnier, averti ainsi qu'ils allaient faire quelque chose pour lui.

Leur en ai-je entendu émietter, sur la cage, des romances à deux voix et des airs de sortie! Au bout de quelque temps, je m'habituai à ces ritournelles démodées de vaudevilles défunts, et j'en conclus que les deux époux avaient, autrefois, beaucoup fréquenté le théâtre.

Cette concession faite, d'ailleurs, à la futilité des moineaux, Philémon rentrait dans sa barbe blanche et n'y attisait plus

que des refrains civiques à la flamme desquels il se réchauffait, comme à un feu de bivouac, dans les neiges.

A dire vrai, l'occupation principale du vieux ménage m'intriguait plus que ses antécédents. Elle consistait, autant que j'en pouvais juger de loin, aux soins minutieux d'un travail de bijouterie. Plutôt un passe-temps qu'une tâche imposée. A n'importe quel moment de la journée, tantôt ensemble, tantôt séparément — comme ils chantaient — Philémon et Baucis poussaient vers la fenêtre une petite table garnie d'un outillage spécial et se mettaient à l'ouvrage. La femme paraissait entrelacer les mailles d'une chaîne dont l'homme, ensuite, armé d'une pince, fermait les anneaux. Quand il en avait fermé un certain nombre, il prenait un livre et lisait, en face de sa compagne, toujours moins prompte à quitter la partie, et ne la quittant du reste que pour vaquer au ménage.

C'était une de ces maniaques du nettoyage, comme il y en a beaucoup dans la petite bourgeoisie et même dans le peuple. Elle essuyait et balayait du matin au soir, et, debout, assise, à genoux, couchée, traquait partout la poussière. En état de guerre permanent contre le parquet, les meubles, les ustensiles de cuisine, elle leur avait déclaré la propreté.

J'appris son nom par hasard.

Une fois qu'elle avait oublié, en descendant, je ne sais quoi, son mari la rappela, par la croisée, d'une voix tonnante :

— Phonsine!

Va pour Phonsine! me dis-je, abstraction faite de mes préférences pour Baucis. Mais je continuai d'appeler l'autre Philémon, et je ne tins pas à connaître son véritable nom, dans le doute où j'étais que mon voisin eût à gagner au change.

III

Quelquefois, le matin, lorsque je conduisais mes fils à l'école, je rencontrais Philémon. C'était lui qui, le chef cacheté d'un béret rouge, faisait les commissions du ménage,

dans un filet. Quand nous nous croisions à la porte, je m'effaçais pour le laisser passer, et je le saluais. Je le saluai ensuite dans la rue. Il répondait à ma politesse sans tourner la tête et se contentait de l'incliner légèrement. Cette brusquerie même, de sa part, ne me déplaisait pas. Le dégoût des nouvelles relations et la hardiesse de l'afficher ne sont pas les moindres privilèges d'un âge avancé.

« Peut-être, me disais-je, mon voisin juge-t-il bon de m'inviter à la discrétion, au moment où la belle saison le décloître à mes yeux. »

A partir du mois de mai, en effet, ses trois fenêtres restèrent ouvertes toute la journée et nul ne se montra plus attentif que le vieux ménage aux lents progrès de mon vernis du Japon, dont les bourgeons rubigineux commençaient à s'épanouir au bout des branches.

Et c'est alors que je notai ceci :

Philémon et Baucis n'étaient pas toujours d'accord. Pour des causes qui m'échappaient, ils se boudaient de temps en temps. Et comment se témoignaient-ils leur mécontentement? Par des chansons! Ils se jetaient des chansons à la tête!

C'était généralement Phonsine qui attaquait. Je remarquai bientôt qu'un refrain entre tous avait le don d'exaspérer son compagnon et qu'elle le lui seringuait quand elle avait sujet de se plaindre. Refrain de 48 encore, refrain fané aux feuillets d'album où s'accouplent Gustave Lemoine et Loïsa Puget; où s'assortissent Frédéric Bérat, Paul Henrion et Clapisson; où font pendant *Jenny l'Ouvrière* et *La Montagne où je suis né...*

Phonsine avait opté pour *Le Royal-Tambour.*

Je suis Royal-Tambour,
J'aime ma Pomponnette
Dont la main si coquette
Me mène à la baguette...
Comme on fait au royal séjour.
Aussi ma Pomponnette est ma Pompadour...

L'effet de cette ariette sur Philémon était irrésistible. Acceptant la bataille sur le terrain où Phonsine l'avait offerte, il lançait contre la cavalerie légère et fourbue d'un auteur oublié, les troupes à jamais fraîches de Pierre Dupont. Celui-ci ne laissait que l'embarras du choix. Et c'était tantôt *Le Chant des Soldats* et tantôt *Le Chant des Ouvriers*, qui dispersaient le fragile escadron de Phonsine. La fine mouche, d'ailleurs, ne semblait pas autrement fâchée de sa déroute. Elle y gagnait. Moi aussi. Parfois, cependant, quand la querelle était sérieuse, elle prolongeait la résistance et reprenait :

Frais carmin sur sa bouche,
Poudre dans les cheveux,
Sur la joue une mouche
Moins noire que ses yeux...

Mais alors, Philémon faisait avancer la garde : *Le peuple est roi,* ou un autre revenant de 48, et, devant ce renfort, je vous prie de croire que *Le Royal-Tambour* ne demandait pas son reste ! Moi non plus.

Je dois rendre à mon voisin cette justice qu'il n'abusait pas de sa victoire. Délivré de la Pompadour et de son militaire, il subissait avec indulgence ou résignation tout ce qu'il plaisait à Phonsine de chanter, parce qu'il était tacitement convenu entre eux que *Le Royal-Tambour* avait seul un caractère de zizanie aggravé par l'évocation de l'ancien régime.

Une heure après, réconciliés, les deux vieux s'accoudaient ensemble à la croisée, et comme Philémon, penché sur la cage où s'ébattait Vif-Argent, la balayait de sa longue barbe, l'oiseau avait l'air de sautiller dedans.

Je m'étais pris de sympathie pour Phonsine, qui ressemblait à Louise Michel. Elle en avait la laideur affable, le grand nez, la bouche largement fendue, le cou décharné, les yeux bons, le front en vieil ivoire, la chevelure pauvre, et quelques poils au menton.

Elle s'habillait comme on pourrait dire que la hampe d'un

drapeau noir s'habille de ses plis. Ses bras démesurés paraissaient trop longs de ses mains rajoutées. Elle était sans grâce et attirait davantage que si elle en avait eu. Elle abolissait la distinction des sexes : on n'y songeait pas. Il y avait en elle à la fois quelque chose de masculin qui rassurait et quelque chose de féminin qui engageait. On la devinait capable de faiblesse et de décision. Elle était de ce bois flexible et vert dont on fait non pas la garde-malade, mais plutôt l'ambulancière, cette garde-malade mobile. Entre cent femmes rassemblées autour d'eux, c'est à celle-là qu'un blessé eût demandé à boire et un insurgé poursuivi — asile.

Chaque dimanche après-midi, le vieux ménage allait faire un tour, soit au parc de Montsouris, soit au Luxembourg, où je l'avais deux ou trois fois rencontré.

Tout d'abord, un nuage s'était formé entre nous.

Le oiseaux ont l'habitude, après déjeuner, de venir sur ma croisée, à la pitance. Les uns consomment sur place, les autres font la navette. Seul, un merle, obèse comme un ténor, aimait mieux becqueter les miettes tombées dans le jardin que de voler vers moi.

En face, chez mes voisins, Vif-Argent bougillait dans sa prison suspendue, comme pour montrer aux autres qu'il n'avait pas à leur envier l'espace. Mais cette agitation factice prouvait le contraire, mieux encore que n'eût fait l'immobilité.

Philémon finit sans doute par s'en rendre compte, car, pour épargner à son détenu le spectacle cruel de la liberté, il enleva ostensiblement sa cage dès que j'appelais les fourriers des nids à la distribution. Il l'enleva... mais en me lançant un regard courroucé, ce qui me portait à croire qu'il attribuait à mon geste un caractère de reproche ou de provocation.

« Il a bien tort, me disais-je. Si le contraste est humiliant pour son moineau captif, qu'il le lâche! J'en nourrirai bien treize à la douzaine. Mais ces vieilles gens sont comme les parents qui dissuadent leur fille de se marier, parce qu'elle

ne serait nulle part plus heureuse qu'à leur foyer..., en réalité parce qu'ils ont peur de la solitude à deux. L'encagé non plus ne connaît pas son bonheur, le bonheur d'être aimé pour eux-mêmes! »

IV

Un jour de la fin du mois de mai, j'observai que Philémon et Baucis se disposaient à sortir et attendaient du monde. Ils déjeunèrent de bonne heure, debout et sur le pouce, afin de ne pas déranger le couvert que Phonsine avait mis d'avance, en prenant son temps.

Par extraordinaire, je ne les entendis pas chanter, ce matin-là. Il me sembla, en revanche, que Philémon donnait plus de soin que d'habitude à sa toilette. Je le soupçonnai même un moment de s'exercer aux jeux de physionomie devant la glace, comme l'acteur qui répète un rôle... Mais je n'en jurerais pas, car la glace m'était cachée.

Enfin, ils s'en allèrent, par un beau soleil, côte à côte, lui coiffé d'un chapeau mou coniforme, à larges bords; elle, en bonnet tuyauté aux brides nouées sous le menton.

Et je ne sais réellement pas pourquoi l'idée qu'ils se rendaient au cimetière me traversa l'esprit.

Ils rentrèrent vers six heures. Trois convives les accompagnaient. Je pus les examiner à mon aise; ils vinrent successivement à la fenêtre, tandis que Phonsine s'occupait du dîner.

Si elle ressemblait à Louise Michel, Philémon et ses invités avaient entre eux un air de famille. C'était comme une monnaie frappée à la même époque, dans le même lieu et dont le module seul variait.

Chaque génération, pour peu que les événements l'aient marquée, possède ainsi sa médaille commémorative, coulée en chair et en os, et qui circule à un nombre d'exemplaires de plus en plus réduit. A quelles circonstances ineffaçables se rattachaient ceux-ci? Je me le demandais. Gais, ces hommes

causaient avec animation, sans néanmoins, d'abord, élever la voix, si bien que le sujet de leur conversation me demeurait inintelligible. Phonsine les servait, toujours debout, allant de la salle à manger à la cuisine et dînant la dernière. Ce n'était pas qu'elle fût pour cela indifférente à ce qu'ils disaient. Assez souvent elle s'arrêtait, au contraire, pour placer un mot, en changeant les assiettes, et elle recevait une approbation avec un remerciement. Elle devait connaître ses hôtes de longue date. J'eus l'impression qu'elle flattait leur manie et les traitait ainsi que d'anciens compagnons d'armes.

Pourquoi pas? Des Vieux de la Vieille rabâchant leurs exploits; des Vieux de la Vieille sans uniforme, sans galons sur la manche, ni croix sur la poitrine, il y en a, Dieu merci! en dehors de la grande armée impériale. On revient toujours d'un pèlerinage à la Colonne, quand on a le culte d'un drapeau, quel qu'il soit. Il n'était pas nécessaire qu'un tonnelet tricolore battît la hanche de Phonsine, pour m'évoquer la vivandière, parmi des vétérans tendant leur verre au vin mélangé du Souvenir et du Regret!

Au dessert, l'heure était venue d'allumer la lampe. Phonsine l'apporta, coiffée d'un abat-jour dont les fleurs transparentes rosirent. La lumière, et peut-être aussi le plaisir de la table, haussèrent le diapason, et ce que je saisis alors des propos échangés me laissa perplexe. Les quatre vieux avaient fait la guerre et rajeunissaient d'en parler. Mais quelle guerre? Il était question entre eux d'un fort défendu, d'une bataille acharnée, d'une défaite glorieuse. Dans le rond lumineux tracé par la lampe sur la toile cirée, une main sèche et ferme dessinait un profil de retranchement, tandis qu'une autre main brutale baptisait baïonnette un humble couteau.

Des militaires assurément... Un détail insignifiant : pleuvait-il le vendredi matin? souleva une discussion interminable... Il fallut que Phonsine mît tout le monde à la raison, en déclarant péremptoirement après un instant de réflexion :

— Il tombait une petite pluie fine.

— Je le disais bien, reprit Philémon, il ne tombait pas des hallebardes, parbleu! comme dans la nuit du samedi au dimanche..., mais il pleuvait.

Et, dans sa barbe, le bonhomme triomphait de sa véracité.

Ensuite, à la prière de Phonsine, l'un des convives, qui fumait, renversa le fourneau de sa pipe dans son assiette, but un coup et chanta.

Chanter au dessert! Chanter à cet âge! Ah! c'est cela, par exemple, qui ne les rajeunissait pas! Mais si la voix chevrotait un peu, le canevas, sur l'air de *La Boulangère*, avait encore une vigueur de tous les diables. C'était pourtant un écho de 48 : *La propagande des Chansons,* d'Eugène Pottier. Je la connaissais, je connaissais son histoire, qu'a racontée Nadaud; mais c'en était, pour moi, la première audition. Elle me transporta. Tourné vers la fenêtre ouverte, le poing tendu, le chanteur me donnait, au refrain, l'illusion d'un lâcher de pigeons. Entrez! disait-il, entrez dans la mansarde, chansons! entrez dans la chaumière, dans la boutique, dans la caserne! Et les pigeons partaient!

Les autres chantèrent aussi... des choses éventées que j'entendais mal.

J'espérais que Phonsine, sollicitée à son tour, allait y mettre du sien; mais elle dit : « Il est tard... » et, s'approchant de la fenêtre, attesta le silence et l'obscurité.

Dans la façade noire de la grande maison, ne brillait plus, en effet, que la lampe de cuivre, comme un genêt dans la lande. Tout se taisait. Ce soir de mai était plein de fraîcheur et d'étoiles. Une heure sonna à la chapelle voisine, puis à d'autres horloges, tout bas. De mon poste d'observation, je voyais le petit cercle de personnes et celles-ci ne me voyaient pas. J'en fus tout à coup honteux, comme d'écouter aux portes. Un sentiment plus noble que la curiosité, un désir de mieux connaître les locataires d'en face, pour les aimer davantage ou me désintéresser d'eux tout à fait, me retint à l'affût. Les invités s'en allèrent. Philémon les suivit, la lampe

à la main, pour les éclairer dans l'escalier; mais en replaçant, bientôt après, la lampe sur la table, il aperçut quelque chose comme un bouquet auprès d'un verre. Il prit l'objet, le retourna une minute entre ses doigts, puis, montant sur une chaise, le piqua en hirondelle à l'un des cadres qui garnissaient la salle à manger, comme font, avec le buis des Rameaux, beaucoup de femmes chrétiennes.

Debout et consentante, à côté de son vieux, Phonsine tenait la chaise, dans la crainte qu'il ne tombât.

Le lendemain, en parcourant les journaux, je lus :

« Hier, comme tous les ans, un certain nombre de survivants de la Commune, célébrant le 29e anniversaire de la semaine sanglante, ont défilé, au Père-Lachaise, devant le Mur des Fédérés. »

Que disais-je? Mur ou Colonne, c'est tout un...

Si j'avais conservé le moindre doute après cela, un coup d'œil chez mes voisins m'eût édifié. C'était un bouquet d'immortelles rouges que Philémon avait mis au cadre d'un portrait, telle une cocarde au chapeau.

Cette fois, je désirai connaître le véritable nom de l'homme que j'avais étiqueté d'un sobriquet.

J'interrogeai la concierge.

« C'est Monsieur Colomès, me répondit-elle.

— Et... ce qu'il faisait, dans le temps, le savez-vous?

— Il travaillait dans la bijouterie, je crois. »

Colomès? J'eus beau chercher..., j'entendais ce nom-là pour la première fois.

V

Quelques semaines plus tard, je partis pour la Suisse. Ayant entrepris d'écrire l'Histoire de la proscription communaliste, je voulais puiser aux sources. Je commençai donc par Genève, centre important d'exil, sur lequel je possédais déjà quelques notions éparses.

J'en avais trouvé fort peu dans les livres. On en a écrit des centaines sur la Commune, ses causes, ses péripéties, sa défaite, et pas un seul sérieux ni complet sur l'exode des *Communards*, comme on les appelait en Suisse; des *Communeux*, comme on disait à Londres. Personne ne s'était demandé ce qu'avaient pu faire, pendant près de dix ans, à l'étranger, des milliers d'hommes sans ressources, et souvent même sans métier propre à leur en procurer. La conviction de combler une lacune me stimulait. Je me félicitais, en outre, d'avoir nécessairement recours à la méthode d'investigation recommandée par Michelet, dans une de ses plus belles leçons au Collège de France.

A Paris, j'avais déjà suffisamment fureté. Ce travail d'approche, de documentation, c'est le temps des fiançailles, pour l'auteur épris d'un sujet tout neuf. Il va de surprises en ravissements; mais l'amateur d'imprimés, d'estampes ou de bibelots, payé de ses peines par quelques trouvailles, le rat d'archives et de bibliothèques, n'ont jamais les joies qu'on éprouve à travailler sur le vif, sur la tradition orale, sur la *peau humaine*, disait si bien Catherine de Russie.

Par exemple, il faut se hâter, suivre le conseil de Michelet, interroger le vieillard qui, « d'une voix enrouée, crie telle marchandise ; qui se lève avant le jour, pour vous vendre je ne sais quoi... Causez un moment avec lui... Il y a un monde de choses non écrites, et ce monde vit encore, et il ne vivra pas demain, car il s'en va tous les jours... »

Le bric-à-brac vivant de la Révolution n'avait pas déçu ma curiosité. A remuer sa poussière, je m'étais instruit. J'avais tremblé d'émotion aux confidences de quelques *anciens*, comme devant la boîte à deux sous qu'un livre inestimable enrichit.

Je voulais poursuivre ma pointe à Genève, qui m'attire indépendamment de cela. J'y vais, l'été, comme à un premier rendez-vous. Par des ruelles sombres et rapides, je descends de la ville haute, appesantie, au quartier Saint-Gervais, que je m'imagine hanté, la nuit, par les ombres des *cabinotiers*

d'autrefois, fiers du travail de leurs seules mains !... Je vagabonde des rues basses, communiquant encore entre elles par de longs défilés, au marché du Molard, aux quais ensoleillés; j'aborde l'île Rousseau, petit square flottant de sous-préfecture inondée; j'admire le prisme qui décompose, à sa chute en nappe, au pont de la Machine, une écume éblouissante...; et je regarde les cygnes se confier, par ailleurs, à la douceur du lac. Un peu de neige reste au sommet du Mont-Blanc, comme un peu d'or au dôme des Invalides : assez pour leur gloire à tous deux... Enfin, j'aime Genève émancipée par son assiette même, Genève dont le front a percé malgré tout l'éteignoir de Calvin, et qui trempe ses pieds dans une eau bleue, limpide et ruisselante.

J'avais des intelligences dans la place. Deux hommes que Genève a perdus, comme une estampe son enluminure, Auguste Reverdin, le chirurgien[1], et son conjoint Léon Massol, le bactériologiste, m'honoraient de leur amitié. Elle m'ouvrit bien des portes. Je ne tardai pas à savoir combien d'épaves de la Commune et de l'exil, fixées sur les bords du Léman, pouvaient m'y servir de guides. Leur nombre diminuait chaque année. Ils n'étaient plus que quelques-uns. Je les vis. Je vis un marchand de bois, un architecte, un cordonnier, un fabricant d'appareils à gaz, le propriétaire d'un magasin de deuil, et le vieux fusionnien Babick, enfant du règne de Dieu, parfumeur de l'humanité, et nourri de charités, comme un apôtre ! Peu de temps après, âgé de 83 ans, il mourait à l'hôpital cantonal.

Ah ! ma première visite au marchand de nouveautés de la Corraterie !...

C'était un vieil homme ombrageux et malade, qui vivait d'avoir connu Élisée Reclus, Félix Pyat et Gambon. Leurs

1. Ne pas confondre avec un autre éminent chirurgien, genevois aussi, son cousin le Dr Jacques Reverdin. Celui-ci était, en 1871, à l'hôpital Beaujon, interne du Dr Dolbeau, qui dut se défendre d'avoir livré à la répression deux insurgés blessés. Une enquête administrative le lava de cette accusation. Le témoignage de M. Jacques Reverdin a rouvert le débat (*Chronique Médicale*, 1er octobre 1903).

portraits ornaient sa boutique, où il attendait une clientèle boudeuse, en dressant le catalogue de ses livres et de ses reliques. Les acheteurs avaient fini par comprendre qu'ils le dérangeaient et n'étaient pas revenus. Il se nommait Jules Perrier. Genève a hérité de sa bibliothèque révolutionnaire [1].

Un jour que je lui demandais je ne sais quel détail sur la fin de la Commune, il appela un jeune commis et lui dit :

« Le dossier de la Semaine sanglante ! »

Le commis prit une échelle et trouva, sur un rayon élevé, la liasse réclamée que nous compulsâmes.

Libre à vous de sourire... Perrier pensait, lui, que, parmi les étoffes pour vêtements de deuil, cette défroque des morts n'était pas déplacée.

Je parcourus Genève en compagnie de ces pilotes obligeants. Ils me disaient : C'est là que telle chose nous advint. Ils me montrèrent, rue des Allemands, la maison où bouillait la Marmite Sociale, destinée à nourrir les pauvres de la proscription ; les cafés où celle-ci s'abreuvait ; l'ancien Temple-Unique [2], où les sections de l'Internationale se réunissaient, et, sur le pont du Mont-Blanc, l'endroit où le père Boulanger, blessé au service de Barbès, chargé d'ans et d'insurrections, pointait sa lunette d'astronome.

Dans nos promenades à travers la ville, des fantômes surgis à l'appel de leurs noms marchaient un moment à côté de nous, puis s'évanouissaient pour faire place à de nouveaux revenants. C'étaient Cluseret et ses chiens, Lefrançais et son parapluie, Malon et son bégaiement, Razoua et sa pipe, Chardon et sa jactance... Nous allions de Carouge, où le père Gaillard avait ouvert un estaminet, à la place de la Navigation, proche du lac, où, tous les matins, le père Miot jetait sa ligne... ; et nous rencontrions, en route, le père Ostyn, marchand ambulant, tantôt d'ombrelles, et tantôt d'oignons et d'aulx qu'il portait en chapelet autour du cou !

1. Il est mort à Genève en 1904.
2. C'est, depuis 1874, l'église du Sacré-Cœur.

Car il fallait vivre. Ces bandits, ces administrateurs infidèles qu'on représentait gonflés de pillage et de malversations, étaient tous arrivés à Genève sans le sou et ne déguisant (mal) que leur identité. Ils avaient eu des sommes importantes à leur disposition et ne s'en étaient servis que pour emplumer leur idole. Ils avaient tenu entre leurs mains les pis volumineux de la Banque de France et s'étaient fait scrupule de la traire. Ils avaient continué d'habiter leurs taudis, à côté des hôtels et des appartements désertés par leurs locataires éperdus! Et d'avoir trouvé, puis rendu intacts à leurs propriétaires, tant de portefeuilles rebondis, ces pauvres semblaient, en vérité, plus coupables que de les avoir gardés!

Aimez ce que deux fois vous ne reverrez pas!

Mes compagnons me répétaient cela, faisant écho à tant d'autres, qui m'avaient dit, ailleurs, la même chose, non pas pour plaider les circonstances atténuantes ou dégager leur responsabilité, mais parce que nulle tache ne leur était plus insupportable qu'une tache de boue. Pour l'enlever, ils n'avaient pas assez, quelquefois, de toute leur salive... Alors, ils débouchaient des flacons de benzine : lettres jaunies, collections de vieux journaux, paquets de brochures justificatives..., et frottaient à tour de bras, jusqu'à ce que j'eusse dit : « C'est parti! »

Cet empressement à m'édifier sur leur compte amena la découverte d'un document précieux : la liste des sociétaires de l'*Égalité*, fondée en 1871 par les réfugiés de Genève, pour assister les plus dépourvus. La plupart de leurs noms m'étaient étrangers; aussi me déterminai-je à les passer en revue un à un, à les faire sonner aux oreilles prêtées, afin de reconstituer aux hommes qu'ils désignaient, tout au moins une ébauche de physionomie.

Et c'est ainsi, arrivé à la lettre C, que je rencontrai le nom de Colomès.

— Ah! celui-là et son excellente femme, s'ils vivent encore, me dit-on, pourraient compléter vos renseignements sur la proscription à Genève, car ils ne sont rentrés en France qu'à

l'amnistie. Au début, M[me] Colomès blanchissait à crédit les plus malheureux d'entre nous. Colomès, lui, était bijoutier; il trouva tout de suite de l'ouvrage.

— Bijoutier ? m'écriai-je ; mais je dois le connaître !

— C'est possible, car il a longtemps demeuré dans votre quartier.

— Il y demeure toujours, c'est mon voisin.

Je me fis, néanmoins, donner son signalement : il s'appliquait exactement à Philémon.

Plus de doute : le hasard, non content de me procurer un trousseau de vieilles clefs, m'indiquait le meilleur passe-partout.

Mes informateurs essayèrent en vain de modérer mon enthousiasme.

« Attendez... Le père Colomès est un brave homme, assurément, la droiture et la sincérité mêmes, sous des dehors un peu farouches. Mais nous devons vous avertir qu'il a en horreur les avocats et les journalistes. Il appelait les premiers des gargouilles et les autres des chieurs d'encre. Il eût voulu qu'on n'admît dans les associations de travailleurs, en commençant par l'Internationale, dont il faisait partie, que les ouvriers manuels exclusivement. « Ce sont les seuls qui produisent », disait-il.

— Vieille querelle ! Je le convaincrai du contraire.

Tout à la joie, pour le moment, je ne songeais qu'à constater une fois de plus la vertu de cette espèce de magnétisme qui finit toujours par faire venir aux mains d'un chercheur passionné, l'objet sur lequel il a concentré son désir.

VI

QUAND je rentrai à Paris, au mois de septembre, la première personne que j'aperçus en ouvrant ma fenêtre fut le père Colomès à la sienne.

Je le saluai, mais il ne répondit pas à ma civilité.

« Le vieil ouvrier, me dis-je, témoigne son mépris pour les gens de mon âge, à qui leur profession permet des vacances. Serait-il réellement d'un difficile abord? »

Mais le lendemain, Phonsine me réconforta. Elle chantait pourtant :

Soleil de mai, rendez-moi ma jeunesse !...

Si elle avait chanté *le Royal-Tambour*, peut-être en eussé-je conçu un redoublement d'appréhension, tandis que *Les Rêves de Jeunesse* indiquaient, dans le ménage, une bonne entente dont je résolus de profiter.

Après déjeuner, je me présentai donc chez mes voisins.

Une carte de visite était clouée sur leur porte, au nom de :

ÉTIENNE COLOMÈS

Le cordon de sonnette était fait d'une large bretelle brodée au bout de laquelle pendait un anneau d'acajou. Je sonnai, Phonsine vint m'ouvrir, ne marqua aucun étonnement de ma visite et m'introduisit dans la salle à manger en disant :

« C'est le monsieur d'en face qui voudrait te parler. »

Je dois avouer que l'accueil du bonhomme fut plutôt froid. Il était assis devant un petit établi, près de la fenêtre, et, une pince à la main, fermait des chaînons. Il se leva et me sembla mettre une certaine ostentation à ne point quitter l'outil.

« Excusez-moi de vous déranger », dis-je.

Il ne protesta pas même pour la forme et ce fut encore Phonsine qui m'offrit une chaise.

Je la remerciai et j'exposai aussitôt le dessein que j'avais d'écrire l'histoire de la proscription communaliste, depuis le mois de juin 1871, jusqu'à l'amnistie.

Le père Colomès m'écoutait, la tête inclinée, si bien que ses cheveux, sa barbe, les buissons rapprochés de ses sourcils, me dérobaient l'expression de son visage enfoui dans le duvet. Je remarquai seulement que les sourcils tranchaient sur la blancheur du poil.

— A Genève, d'où je viens, poursuivis-je, vous avez encore des amis. Ce sont eux qui m'envoient vers vous, comme vers l'homme le mieux qualifié par son long exil, pour diriger mes recherches, tout au moins en ce qui concerne la Suisse.

Phonsine se tenait derrière moi. Je lui ai toujours été reconnaissant de l'assistance qu'elle me prêta, en accrochant une conversation que son mari laissait aller.

— Ah! fit-elle, vous avez vu nos amis de Genève. Ils ne sont plus nombreux...

Elle cita des noms, j'en citai d'autres; la glace était rompue.

Le père Colomès avait relevé la tête et me décochait, par intervalle, un regard émoussé. Les accents circonflexes de ses sourcils, singulièrement mobiles, prononçaient tous ses jeux de physionomie. Ils servaient d'éteignoirs à ses yeux, coiffaient leur flamme, puis remontaient, en suspens, jusqu'à la lisière des cheveux. Ils paraissaient postiches.

J'eus l'imprudence de dire que j'avais fait la connaissance de Babick à la terrasse d'un café où il cherchait à placer des eaux de toilette et des parfums « synthétiques » de sa fabrication.

« Ah! ne me parlez pas de celui-là! s'écria Philémon, dont les éteignoirs sautèrent. Un inutile, qui n'a jamais fait œuvre de ses dix doigts; un improductif..., un mendiant, un *tôpeur*, comme on dit à Genève. Il n'eût pas fallu beaucoup de Gaspards de son espèce pour déshonorer la proscription. Nous étions là, heureusement. En 1877, lorsque Babick, de l'ordre des prêtres Mapiens, s'il vous plaît, implora un secours de Rothschild, je n'hésitai pas à porter la parole, en assemblée générale, pour demander à notre société, *La Solidarité*, l'exclusion de l'indigne. Elle fut votée à l'unanimité, sans abstention... Oui, Monsieur, si vous ne savez pas ça, je vous l'apprends : Babick, ancien membre de la Commune, avait eu le front d'écrire à Rothschild : « Cher et honoré Baron... » A partir de ce moment, que pouvait-il y avoir de commun entre lui et nous? »

Cette question ne s'adressait pas à moi seulement; Colomès prenait à témoin une collection de portraits environnante.

Quelques photographies étaient ornées d'une dédicace et fixées au mur par des punaises; d'autres portraits, découpés dans des journaux illustrés, étaient attachés avec des épingles.

Je reconnus Delescluze, Blanqui, Gambon, Vermorel, Theisz, Millière, Flourens, Ferré, Tony Moilin, Lefrançais...

Au-dessus d'eux, dans des cadres de faire-part, s'alignaient le portrait de Proudhon sur son lit de mort, par Courbet; deux reproductions de tableaux médiocres mais édifiants d'Ernest Picchio : *Le triomphe de l'ordre* et *La veuve du fusillé;* enfin, une image plus mélodramatique encore : *Les derniers jours de la Commune,* œuvre de Gaillard fils.

Mais, entre ces compositions de circonstance et comme à la place d'honneur, un front pâle et magnifique, sous un bourrelet de cheveux mordorés, avait l'air d'un miroir penché pour réfléchir la collection tout entière. Il portait encore le bouquet d'immortelles dont j'avais vu Philémon le parer. Je devinai que c'était le dieu du logis et je participai par ma contenance au culte qu'on lui rendait.

« C'est Eugène, dit le père Colomès, d'une voix qui tremblait un peu.

— Eugène Varlin, reprit Phonsine, plus bas.

Et je répétai : « C'est Varlin[1]... », pénétré de respect comme on l'est involontairement, dans une chapelle, devant un saint dont le bedeau vous murmure le nom.

— Je ne connaissais pas ce portrait, ajoutai-je.

— Et je n'en suis point surpris, fit le vieux. Les portraits de Varlin sont rares. Celui-ci est l'agrandissement d'une photographie détachée d'un groupe de délégués, où il figurait. J'en ai un autre dans mon album.

— Vous étiez lié avec Varlin?

1. Eugène Varlin, né en 1839, ouvrier relieur et membre de la Commune, fusillé sommairement à Montmartre, le 28 mai 1871. Nous écrirons sa vie, qui fut exemplaire.

— Intimement. Je l'aimais comme un frère. Nous avions à peu près le même âge, et c'était un ouvrier qui savait son métier de relieur à fond... Un ouvrier! proféra Colomès, élevant soudain la voix, c'est-à-dire un homme dont la vie est indifférente à tout le monde, bien qu'elle vaille pourtant la peine qu'on la raconte, quand elle est remplie et mémorable comme celle de Varlin! »

La cuirasse montrait son défaut; j'en tirai avantage.

« Je suis absolument de votre avis, et la preuve, c'est que je me propose d'accorder la part la plus large, dans mon travail, non pas aux gros bonnets de la proscription, mais au fretin, qui lui fit honneur aussi. On doit approuver Charles Hugo d'avoir écrit, dans ses *Hommes de l'exil :* « Les pros-« crits illustres ont sur eux le regard de l'Histoire; les obscurs « ne se sentent vus que par eux-mêmes. »

— Il a écrit ça?

— Oui.

— Ah! fit-il, radouci.

Déjà les deux vieux m'envisageaient comme une promesse de bonheur.

« S'il en est ainsi, reprit Colomès, nos amis de Genève ont eu raison de croire que je pouvais vous être utile. J'espère, de plus, que vous ne vous défendrez pas, dans une prudente préface, d'avoir entrepris notre réhabilitation, comme les historiens qui s'imaginent que l'impartialité est une garantie et une vertu.

— Non, car la leur n'est généralement qu'un masque, une échappatoire, la crainte ou l'incapacité de choisir entre le blâme et l'approbation. Quel pensum que l'ouvrage d'un historien astreint à l'impartialité!

— A la bonne heure! Outre mes souvenirs que je vais rassembler, j'ai conservé quelques papiers qu'il est assez difficile de se procurer maintenant.

Il se tourna vers sa femme.

« Tu dois savoir où ils sont, toi..., dit-il, soit qu'il eût réellement besoin d'elle pour les retrouver, soit qu'il saisît

l'occasion de rendre évidente une longue communauté d'habitudes et de soins.

— Je chercherai, fit-elle vivement; mais c'est de la poussière qu'on n'a pas remuée depuis longtemps... »

C'est vrai, j'oubliais... L'ennemie! Je devinai, toutefois, que l'expédition, au fond, ne lui déplaisait pas et qu'elle hennissait à la poussière, comme une jument de bataille à la poudre.

Je pris congé du ménage en admirant qu'il m'eût fallu, pour parvenir jusqu'à lui, passer par Genève.

« Oui, c'est drôle, dit le vieux, c'est drôle que quelqu'un, là-bas, se souvienne encore de nous. Votre serviteur, citoyen. »

Il a bien dit : citoyen, et non plus : Monsieur.

J'ai monté d'un cran dans son estime.

VII

Dès lors, j'entretins commerce avec mes voisins. Ainsi que les personnes qui se livrent difficilement, le père Colomès m'accorda son entière confiance, aussitôt qu'il eût jugé que je la méritais. Et, de mon côté, je l'aimai filialement, lorsqu'il n'eût plus de mystères pour moi. Il dépend de nous de n'être jamais orphelins. Nous avons tous quelque part des parents spirituels qui nous cherchent aussi passionnément que nous les cherchons, et nulle adoption réciproque n'est plus noble ni plus féconde que celle-là.

Nous nous amusâmes, Colomès et moi, du malentendu qui nous avait indisposés l'un contre l'autre.

Il me disait : « Nous avez-vous assez nargués, avec votre pain aux moineaux! Voyons, vous pouvez bien l'avouer maintenant : vous le faisiez exprès pour nous donner une leçon, hein?

— Ma foi, non. J'y songeais d'autant moins que je ne savais pas qui vous étiez. Autrement, dame!... »

Réserve insidieuse... Comment allait-il concilier les con-

tradictoires : son culte pour la liberté et la détention perpétuelle de Vif-Argent?

Philémon s'échappait par la tangente :

« Il est certain que nous l'aimons en égoïstes, ce pauvre petit. Je l'ai souvent dit à Phonsine...; mais c'est bien difficile à faire comprendre aux femmes! »

Admis dans l'intimité du ménage, c'est sur lui-même, naturellement, que je l'amenai d'abord à s'ouvrir.

Il ne se fit pas prier, plus empressé, si l'on veut, à tisonner pour lui, qu'à raviver pour moi son feu. Le résultat était le même : une douce chaleur communicative..

Colomès me répétait souvent : « Vous ne pouvez pas savoir... Vous n'étiez encore qu'un gamin, à cette époque. »

Et je lui répondais : « Tant mieux! Vous avez la preuve ainsi que ce que j'aime à retrouver dans vos récits, c'est non pas ma jeunesse, mais la vôtre. »

Ils me la racontaient. Le printemps de leur vie, c'était le printemps de 1871. Il n'y en avait jamais eu de plus beau. Quand ils disaient : au printemps..., la date était sous-entendue. Jusqu'à la nature qui semblait vouloir par sa profusion, cette année-là, faire oublier l'hiver terrible! Dès la fin de mars, le Luxembourg était un bosquet plein d'oiseaux, et, dans la banlieue dévastée, une végétation luxuriante recouvrait les décombres, festonnait les ruines. Tout concourait au renouveau universel. Une brise de joie passait dans l'air. Ivres de ce printemps-là, Philémon et Phonsine ne s'étaient jamais dégrisés.

Et pourtant, à la vérité, mai, le joli mai, n'avait duré pour eux qu'une semaine. Quelle semaine, par exemple! Errant, traqué, recru, roulé vivant et sans cérémonie vers le Père-Lachaise, comme un condamné à mort auquel il n'est donné que de choisir son cimetière..., Colomès avait rencontré le salut en Phonsine. Et c'était tout de même le joli mai, puisqu'ils avaient fait connaissance dans ce mois et ces circonstances-là!

Avant d'y venir, mon voisin s'étendit sur son origine, dont il était fier.

« Je suis un enfant du quartier des Gobelins...; né rue Croulebarbe, au bord de la Bièvre..., du temps où il y avait encore une Bièvre! Je perdis ma mère de bonne heure. Elle était blanchisseuse. Je l'attendais à la sortie du lavoir, barrière de Fontainebleau. Je me souviens, oh! très vaguement, d'une petite femme épuisée, qui succombait sous des charges de linge humide plus hautes et plus lourdes qu'elle. Mon père, qui était mégissier, m'éleva durement. Il faisait peu de différence entre ma peau et celles qu'il corroyait. J'eus bientôt une belle-mère qui me traita de la même façon. A dix ans, je tournais la roue d'une machine à percer des trous dans les boutons de nacre. A treize ans, je commençai mon apprentissage d'ouvrier bijoutier..., nourri et couché, pas payé! Et allez donc! Mon instruction? Élémentaire, naturellement. Je la complétai moi-même plus tard, à tâtons et à mes moments perdus. Qui perd gagne. J'ai fréquenté la Mutuelle. Nous y étions nombreux, cent cinquante au moins. Les aînés servaient de moniteurs aux plus jeunes qu'eux. Il y avait d'autres économies. Dans la classe enfantine, nos tables étaient recouvertes de sable; nous nous exercions dessus à tracer des jambages qu'un râteau effaçait. Ensuite, nous écrivions sur l'ardoise. On ne donnait de l'encre et des cahiers qu'aux élèves de la cinquième classe.

Il interprète mal mon sourire :

— Oui, on a critiqué l'école mutuelle... Il est vrai qu'on n'y apprenait pas grand'chose : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, un peu de musique...; mais ce qu'on apprenait, on le savait bien. J'ai observé que l'enfant, pour se faire comprendre de ses camarades, a une faculté que les professeurs ne possèdent pas au même degré. C'est une clef qui ouvre sans effraction. Rousseau a dit avec raison : « Resserrez le « plus possible le vocabulaire de l'enfant; c'est un très grand « inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées. » Je me suis quelquefois demandé si l'habitude d'enseigner, contractée à l'école par beaucoup d'enfants de ma génération, n'avait pas formé cette pépinière d'ouvriers qui préparèrent dans les

associations et les réunions publiques, la chute de l'Empire.

— Bref, les autodidactes, dont Benoît Malon fut le prototype.

— Si vous voulez. Ils s'exprimaient sans correction, sans élégance, mais leur vocabulaire d'écoliers traduisait fidèlement leur pensée. Les soixante signataires du Manifeste, point de départ de l'Internationale, qui inspira à Proudhon son livre sur la capacité des classes ouvrières, étaient, pour un bon tiers, des ouvriers d'art. Je vous citerai Murat, mécanicien, Tolain, ciseleur, Limousin, passementier, Camélinat, monteur en bronze. Eux et quelques autres avaient acquis, à force de veilles et d'études, un petit fond de savoir qu'ils sentaient la nécessité d'accroître; aussi se réunissaient-ils, le soir, aux Gravilliers..., deux chambres, au premier, meublées de deux tables, de trois chaises et de bancs d'auberge.

— Bethléem et son étable.

— La crèche de l'Internationale, oui. Je me joignis à eux pour suivre des cours improvisés. Un ancien professeur libre employé à l'Hôtel de Ville, Jules Andrieu, nous enseignait des éléments de sciences et de littérature. Il était borgne, comme son ami Gambetta.

— Dans le royaume des aveugles, dit le proverbe...

— Taisez-vous, journaliste! Andrieu portait, en effet, plus de distinction dans l'esprit que dans les manières. Il a écrit, pour la Bibliothèque populaire de l'École Mutuelle, une *Histoire du Moyen Age*, qui vaut les meilleures[1]. Un commis architecte, Chemalé, faisait des cours de géométrie et de comptabilité. Pierre Denis, alors peintre-décorateur, nous initiait aux théories de l'échange et au mécanisme des banques. C'est lui qui m'a révélé Proudhon. Les auditeurs étaient Malon, teinturier, mon cher Varlin, relieur, Combault, bijoutier, Landrin, ciseleur, Charbonneau et Pindy, menuisiers, Debock, typographe, Johannard, feuillagiste...,

1. Nommé à la Commune, au second tour de scrutin, dans le quartier du Louvre, il vécut pauvre, à Londres, jusqu'à l'amnistie et mourut en 1881 vice-consul de France à Jersey.

et des fondeurs, des tourneurs sur métaux, des tailleurs de pierre et des tailleurs d'habits, des brossiers et des doreurs, des cordonniers et des imprimeurs..., tous animés, comme moi, devant le tableau noir, du désir d'apprendre et de comprendre. A ces ouvriers ne suffisait pas d'avoir affirmé leur existence collective : ils ne voulaient plus d'un corps social composé de pièces rapportées. Ils fournissaient les bras, ils voulaient aussi fournir la tête... Et allez donc! »

Le père Colomès faisait assez souvent claquer ces trois mots dans la conversation, comme la mèche d'un fouet qui enlève l'attelage.

Le fouet n'enlevait quelquefois qu'un dada.

« L'ignorance de l'ouvrier le rend impropre à exercer le pouvoir, c'est convenu! Mais pourquoi le manque d'instruction ou l'instruction primaire, que vous lui reprochez comme des tares rédhibitoires, n'en sont-elles pas pour le soldat de fortune auquel toutes les fonctions sont accessibles, toutes les ambitions permises, et qui juge, décrète, administre gouverne? Il en est de même, d'ailleurs, de l'officier de carrière, à qui la science des affaires publiques n'est pas plus infuse par le sabre, qu'elle ne l'est à l'ouvrier par l'outil. »

Sur ce sujet fertile, Philémon ne tarissait pas; mais je le ramenais à la Commune, impatient de savoir exactement quel rôle il y avait joué.

Scène inoubliable que celle où, pour la première fois, redressant sa petite taille et fronçant les sourcils, il m'a dit :

« J'ai commandé le fort de Vanves et les positions adjacentes! »

Le père Colomès s'aperçut de mon étonnement et dut s'y méprendre, car, d'une voix qui grondait comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, il s'écria :

« C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, citoyen! Un général Boisdemachin (je devine qu'il faut entendre Boidenemetz), président du 4[e] Conseil de guerre, a eu beau déclarer : « Un homme qui s'enferme dans un fort et soutient une lutte « contre des soldats français n'est pas un honnête homme! »

J'ai commandé le fort de Vanves contre Versailles et je prétends être un honnête homme, moi aussi. Parmi ceux qui nous ont jugés et condamnés, les Grimal, les Douville et les Gaveau, ne pourraient pas en dire autant!

— Mais, pour qu'on vous proposât ce commandement, vous étiez donc ancien soldat?

— Pas du tout! répondit Colomès, gaiement, cette fois. J'habitais le quartier du Temple et j'étais simple garde au 86e bataillon fédéré. Même je vous jure que je ne souhaitais pas d'avancement. Mais le 2 mai étant allé voir mon ami Varlin à l'Hôtel de Ville, j'y rencontrai Henri Brissac, mon ami aussi, secrétaire général de la Commission exécutive de la Commune. Il me dit : « Tu viens à propos... Rossel a besoin, au fort de Vanves, d'un homme déterminé, pour remplacer Ledrux[1], qu'il n'aime pas... C'est ton affaire. » Je protestai en vain que je ne possédais aucunes connaissances militaires. Je n'étais pas même déserteur. Brissac insista[2]. Je consultai Varlin. « Il s'agit, avant tout, me dit-il, de rétablir « l'ordre là-bas. C'est une mission de confiance, et tu auras « pleins pouvoirs. » Il avait parlé, je partis immédiatement, comme j'étais, avec mon képi de simple garde, et, je m'en souviens, un rase-pet d'alpaga qui me donnait l'air d'un garçon de café, plutôt que d'un officier supérieur. Et allez donc!

« En somme, me disais-je en route, c'est moins difficile, sinon plus dangereux, de défendre un fort que de fabriquer une paire de bottes! »

J'arrivai à Vanves vers onze heures du soir. Le pli cacheté que je portais à Ledrux lui annonçait son débarquement. Un peu interloqué d'abord, il prit ensuite assez bien la chose, et me donna même quelques bons conseils avant de me quitter. Il me recommanda notamment de ne pas laisser sortir les artilleurs. « Le Comité central, me dit-il, a prescrit de les

1. Ledrux est mort à l'hôpital Debrousse en 1921, âgé de 81 ans.
2. Henri Brissac, mort à Paris en 1906.

relever tous les quatre jours... ; mais on les oublie la plupart du temps... Alors, il faut les retenir de force. » Ce n'était que trop vrai. Je m'en aperçus dès le lendemain. L'ennemi nous harcelait, et nos vingt-quatre canons ne répondaient pas ou répondaient mal, faute de pointeurs et de servants en nombre suffisant. Heureusement pour moi, je ne restai que quatre jours au fort de Vanves. Le 7 mai, on m'envoya pour successeur Durassier, qui devait être mortellement blessé au pied, en repoussant une attaque. Quant à moi, j'en avais été quitte pour recevoir le baptême du feu... avec tout ce qu'un baptême comporte de dragées ! Jusqu'au 21 mai, je me reposai. Lorsque (il prononçait lorseque) le misérable Ducatel eut livré Paris aux Versaillais, je repris ma place dans le rang.

Phonsine écoutait son mari, en tournant autour de nous. A la façon dont elle rétrécit le cercle, je compris que le moment de son entrée en scène approchait et je pressai le narrateur.

« Parlez-moi de Mme Colomès.

— Avec plaisir. Ça nous conduit à mercredi... »

Le père Colomès garde de cette époque un souvenir si dévorant, qu'il parle toujours de la Semaine sanglante comme il ferait de la dernière semaine écoulée. Sa mémoire a engrangé en huit jours de quoi nourrir toute une vie.

Il reprit : « La veille, j'avais été séparé de Varlin au carrefour de la Croix-Rouge, où nous fîmes une belle résistance. Je ne pensais pas le voir là pour la dernière fois... J'étais harassé. Depuis le dimanche soir, je n'avais pas pris une heure de repos. On respirait du feu. Les incendies, autant que le soleil, élevaient la température. Les Tuileries, la Légion d'honneur, la Cour des Comptes, le Conseil d'État, étaient la proie des flammes. Des papiers noircis voltigeaient en flocons sur Paris. L'Hôtel de Ville, à son tour, brûlait, quand j'y arrivai, cherchant toujours Varlin. On me dit que je le trouverais peut-être à la mairie du XIe ; je m'y rendis, mais là encore pas de Varlin, parmi les membres de la Commune qui délibéraient autour de Delescluze agonisant, debout,

intrépide. Finalement, tout était laissé à l'initiative de chacun. Je vis Delescluze sortir de la mairie, appuyé sur sa canne. Il allait inspecter nos défenses... ou bien choisir son lit de parade : un tas de pavés. Personne ne conservait plus d'illusions sur le dénouement. Les mâchoires de l'étau se resserraient sur nous. C'était la défaite, ce n'était pas la panique. On acceptait le sort. Les incendies ne furent pas inutiles; ils firent comprendre aux insurgés qu'ils n'avaient plus à demander ni à espérer grâce. Bon avertissement. La clémence du vainqueur n'a jamais grandi que lui. Possible que Thiers ait profité de nos violences; mais nous avions nous-mêmes trop à gagner aux siennes, pour nous reprocher de les avoir provoquées.

— Pour n'être pas dérisoire, il faut qu'une couronne d'épines fasse saigner le front, dis-je.

— Vers midi ou une heure, possédé par l'idée fixe de joindre Varlin, j'étais place de la Bastille. Des femmes, des enfants, offraient leurs services aux fédérés...; mais beaucoup avaient pris, derrière les barricades, la position du tireur couché, commode pour dormir. Ils avaient l'air ivres, ils n'étaient, comme moi, qu'exténués. D'autres mangeaient un morceau sur le pouce, aussi tranquillement qu'au chantier, et buvaient à la ronde dans un pot de fleurs ou à la régalade, au litre. Je bus avec eux. J'aurais bien voulu ensuite faire un somme, à l'ombre, en attendant les événements; mais je me connais : trois nuits blanches à rattraper...; la foudre même, en tombant à côté de moi, ne m'aurait pas réveillé. Enfin, je pensais encore : « Attention!... Prends garde qu'on n'insinue, en t'envoyant *ad patres*, que tu cuvais ton vin! Il n'y a que les armées régulières auxquelles il soit permis de s'enivrer avant le combat. » C'est Canrobert qui disait à ses soldats d'Afrique, la veille d'un engagement sérieux : « J'apprends que beaucoup d'entre vous ont des économies... Qu'ils se hâtent de les boire, ou bien ils auront affaire à moi! » Si l'un de nos généraux, à nous, avait tenu le même langage, quel billet de faveur pour Satory, hein?

« Bref, je me raidis contre la fatigue, et je redescendis vers les boulevards. Je croisai une voiture d'ambulance à l'arrière de laquelle pendait un bras, comme une béquille au cul d'une charrette qu'on décharge... Un peu plus loin, je rencontrai un fédéré à qui un éclat d'obus avait enlevé les deux fesses et que l'on transportait dans un baquet rempli d'eau... Ah! les hurlements de ce malheureux et ses efforts pour flotter!... Je ne pourrais pas dire à laquelle des barricades de la porte Saint-Denis ou de la porte Saint-Martin, je brûlai mes dernières cartouches. Je me rappelle seulement qu'un orgue de Barbarie nous jouait des motifs d'*Orphée aux Enfers,* pour nous exciter. A partir de ce moment-là, je n'ai plus que des impressions confuses. Je marchais comme un somnambule...; enfin, je promenais au hasard le sommeil agité, irrésistible qui s'était emparé de moi. J'errais encore la nuit venue, une nuit embrasée, où la bataille faisait à mes oreilles le bruit de la mer qui se retire, mais pour remonter quelques heures après. J'étais guidé par une main invisible... ou par un vague instinct de la conservation qui me dissuadait de rentrer chez moi, rue Charlot. Si j'avais fait le sacrifice de ma vie, je ne me souciais pas du tout d'être arraché de mon lit par les soldats pressés de me fusiller. La mort est une chose et les circonstances de la mort sont une autre chose. Le condamné peut avoir une préférence, pas vrai? Une chute que je fis, sans doute parce que je n'avais plus la force de me traîner, me réveilla en sursaut. Je regardai autour de moi. J'étais devant le marché du Temple. J'avais roulé pendant je ne sais combien de temps sans m'éloigner de mon quartier. Il fallait pourtant prendre une résolution. Phonsine vous dira si je fus bien inspiré en allant demander l'hospitalité à un de mes camarades de bataillon et d'atelier, Prosper Lagneau, qui demeurait cité Boufflers...

— Dis-le toi-même, bon apôtre! fait-elle, pour n'être point en reste d'agacerie avec lui.

— Soit. Vous connaissez la cité Boufflers, aujourd'hui cité Dupetit-Thouars... C'est un endroit bien curieux avec ses

enfoncements, ses coins, ses *racoins*, ses culs-de-sac dans un cul-de-sac, ses cours fermées par des grilles qui ne défendent rien, et ses vieilles maisons basses, cernées de toutes parts. Une véritable souricière, quoi! Si j'en suis revenu, ce n'est pas de ma faute!

— Non, c'est de la mienne! marmonne malicieusement Phonsine.

Il se tourne vers elle, cligne de l'œil et poursuit :

— Je montai donc chez Prosper. Ce fut sa sœur qui m'ouvrit. Je ne l'avais vue jusque-là que trois ou quatre fois.

— Deux fois, précise Phonsine, qui a cessé de virer : la première fois à la sortie d'une réunion publique au Vaux-Hall, où j'allais chercher mon frère, et la seconde fois à un pique-nique au Lac Saint-Fargeau, où l'on a dansé ensemble...

— Elle m'accueillit gentiment, malgré sa déception...; car c'était Prosper qu'elle attendait et non pas moi. Est-ce vrai?

— Aussi vrai que je te demandai d'abord de ses nouvelles.

— Et que je ne pus t'en donner. Alors, tu me dis : « Faut vous reposer. Vous en avez besoin. »

— Le fait est que je n'ai jamais vu quelqu'un dans un état pareil. Ah! tu n'étais pas beau!...

— « Si mon frère rentre, qu'elle ajouta, il prendra mon lit. » Je voulais m'étendre tout habillé sur celui de Prosper, mais elle m'obligea à me dévêtir... Elle m'ôta même mes chaussures, que j'étais incapable d'enlever tout seul. Est-ce exact, nom de nom?

— Oui; tu avais la tête assez lourde pour dispenser les soldats d'y mettre du plomb. Il dormait, tandis que je tirais ses godillots. Le ciel tout rouge éclairait la chambre. Le bruit des détonations se rapprochait, mais il ne l'entendait pas... Quand je l'eus déchaussé, bien le bonsoir! Il n'a plus pris conseil que de l'oreiller. Et il en disait, des choses, dans son sommeil! Il appelait Eugène, il appelait Prosper, il se figurait être encore au fort de Vanves.

— Je battais la campagne.

— Tu la battis toute la nuit et une partie de la journée du

lendemain, avec un peu de fièvre, juste assez pour m'aider à sauver la situation, si elle se compliquait; et nécessairement elle se compliqua. Les soldats, vers le soir, pénétrèrent dans la Cité. Ils perquisitionnaient partout... Mais j'avais eu le temps de réfléchir... Je le réveillai et je lui dis : « Ne parlez pas, ne bougez pas... et laissez-moi faire... »

Il l'arrête, de peur qu'elle ne diminue son mérite en glissant sur les détails.

— Pas si vite, je te prie. Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle avait fait disparaître tout ce qui pouvait me trahir ou me compromettre : armes, képi, vareuse, pantalon, godillots, guêtres... A leur place, elle avait étalé au pied du lit des vêtements civils de son frère. Mieux encore, citoyen : elle m'avait débarbouillé, lavé les mains et peigné pendant mon sommeil!...

— Et puis après? interrompt Phonsine.

— Après? Tu n'as peut-être pas eu la présence d'esprit de disposer des fioles de pharmacie sur la table, pour blouser les soldats... »

Rien de plus drôle ni de plus touchant à la fois que Philémon faisant l'éloge de Baucis sur un ton courroucé.

Elle hausse les épaules : — Que d'histoires pour peu de choses!

— Enfin, quand un sergent se présenta, elle n'eut qu'à me désigner en disant : « C'est mon frère... Il a la fièvre typhoïde. » pour mettre en fuite le sergent. Mais que ce brave garçon, s'il court encore, ne s'imagine pas que son apparition m'a été funeste. C'est tout le contraire, hein, Phonsine? L'amour, après une émotion comme celle-là, ne s'attarde pas aux préliminaires...

Phonsine ne rougit pas. Rougir n'est plus de son âge. Mais ses yeux restent clos un instant, pour mieux voir en arrière.

Colomès, cependant, continue : — Nous n'étions pas encore au bout de nos peines. Nous fûmes avertis, bientôt après, de la visite du commissaire, qui me connaissait : « Tu vas chan-

ger de quartier », décida Phonsine. Et elle me conduisit chez une de ses tantes, qui habitait de l'autre côté de l'eau, rue Saint-Jacques, et qui était giletière. Une brave et digne femme, qui ne s'affolait pas non plus. Nous espérions que Prosper Lagneau lui avait demandé asile. Hélas! non. Toutes les recherches de Phonsine demeurèrent infructueuses. On n'a jamais su ce qu'il était devenu. Passé, dans le tas, *au moulin à café,* il alla, sans doute, comme tant d'autres, aux fosses communes creusées pour la circonstance.

Un silence. Entre les vieux, une minute, le spectre se dresse, fait un signe peut-être, et s'évanouit.

— Je restai caché pendant un mois, rue Saint-Jacques. Il ne fallait pas songer à retourner chez moi. Sous prétexte de perquisitions, on m'avait à peu près dévalisé, d'ailleurs. Qui? La police? Non : les voisins. Que risquaient-ils? Vivant, j'avais tout intérêt à faire le mort, et mort, je les embarrassais encore bien moins. Phonsine venait me voir souvent. Par l'entremise de Marie Vinçard, la fille du vieux chansonnier Saint-Simonien, elle réussit à me procurer l'acte d'origine d'un ouvrier suisse, dont le signalement répondait au mien, et, un soir de la fin de juin, je pris le train pour Genève, où j'arrivai sans encombre, après avoir déjoué la surveillance du commissaire de police Gallet, qui flairait les voyageurs à Bellegarde[1]. Phonsine, elle, me rejoignit un peu plus tard, quand notre existence fut assurée.

J'envisage l'hypothèse où Colomès eût été pris, condamné...

— Je l'ai été! fait-il avec vivacité. Déportation dans une enceinte fortifiée, s'il vous plaît!

Il dit cela, grandi d'un demi-pouce et les yeux brillants, comme il a dit : j'ai commandé le fort de Vanves!

— Oui, je sais... mais si vous aviez accompagné vos camarades en Nouvelle-Calédonie?

— Eh bien! je l'aurais attendu, déclare Phonsine.

— Et si on vous l'avait fusillé?

1 Il y avait remplacé Paulus, le frère du chef de musique de la Garde.

— J'y pensais, reprend-elle; j'y pensais en regardant couler la Seine, chaque fois que je passais les ponts pour aller retrouver ce mauvais sujet!

Ils se sourient... et leur sourire va, des années vécues, à celles qui leur restent à vivre, ensemble.

Car le propre de Philémon et Baucis est de donner l'impression que la vieillesse peut les perclure, les clouer chacun dans un fauteuil, sans qu'ils cessent pour cela de s'appuyer l'un sur l'autre, si la vue et l'ouïe leur sont conservées.

CHAPITRE II

LA LUNE DE MIEL D'UNE PROSCRIPTION

I

Contrairement à mes habitudes, je me mettrai souvent en scène, au cours de ce récit. J'en suis fâché, mais il me serait trop difficile sans cela de montrer par quels chemins je suis entré dans la confiance de mon voisin, si bien qu'il finit par me préférer, pour exécuteur testamentaire, à des amis de plus ancienne date.

Il y a chez moi trois choses que Colomès fut d'abord surpris d'y voir, lorsqu'il me rendit mes visites : un tambour, un portrait, qui est celui de mon bisaïeul, pensionnaire des Invalides, et une croix d'honneur, la sienne.

Le tambour me vient de Huysmans. Il l'avait trouvé chez un brocanteur et transformé en corbeille, où il jetait ses papiers. Je lui ai conservé cette destination, qui me plaît.

Huysmans citait volontiers cette phrase de Baudelaire : « Je hais l'armée, la force armée, et tout ce qui traîne des armes bruyantes dans un lieu pacifique. »

Conformément à ce précepte, mon ami avait crevé, d'un côté, la peau d'âne, comme on aveuglerait un malfaiteur, pour le réduire à l'impuissance.

Cette caisse, que l'usage et le temps ont patinée, culottée, est, à n'en pas douter, un tambour militaire. Il a une histoire obscure que j'aime mieux ignorer. On a battu sur lui la diane, la charge et la retraite. Il a entraîné des hommes à la mort. Il a résonné dans la victoire et dans la défaite, pareilles,

pour les cadavres sur lesquels ses roulements tombaient par pelletées, en veux-tu, en voilà!

Il est à présent sous ma table, infirme, inoffensif, ceint de courroies et de cordes, comme une momie de bandelettes. Il prend ses invalides chez moi. Il a fait plus de bruit qu'il n'en fera désormais. Nourri d'imprimés et d'écritures, il s'éteint dans l'intimité de ce qu'il a si longtemps exécré. Je venge sur lui des années de silence troublé.

Mon bisaïeul est contemporain de ce réveille-matin. Je pouvais croire qu'ils avaient fait ensemble les campagnes du premier Empire. Je n'en éprouvais pas plus de fierté pour cela. J'étais, en outre, déconcerté. Dans le visage complètement rasé de ce petit homme coiffé du bicorne en bataille, et les mains superposées sur sa canne, je discernais plutôt le gamin de Paris, que le grognard impénitent. Il m'encourageait à la familiarité. Je l'interpellais parfois. « Grand-père, quand saurai-je enfin quelles glorieuses entailles, quelles frasques de guerre vous valurent cette croix, le seul bijou de famille que j'aie trouvé dans mon héritage? »

Et, narquois, il semblait me répondre : « Un peu de patience, petit; tu verras, tu verras... »

J'ai vu. Je me suis procuré, non sans peine, aux Archives du Ministère de la Guerre, les états de service du soldat dont je descends, et je les ai communiqués, dans un transport d'allégresse qui dure encore, au père Colomès.

Guillaume-Martin Motet, né à Paris en 1779, a fait toute sa carrière... dans le corps des sapeurs-pompiers! Il s'y enrôla en 1800. Je le soupçonne d'avoir employé ce moyen pour échapper au service militaire.

On ne compulse pas assez les registres où sont immatriculés nos aînés. Nous y trouverions leurs poussières et la trace de leurs vertus. Mon bisaïeul, en ce temps-là, portait l'habit bleu de roi, sans épaulettes, avec revers, collet et parements en velours noir et retroussis en serge bleue, le pantalon dans les demi-guêtres à glands rouges, le casque en cuivre à plumet bleu et rouge, le baudrier verni et le sabre briquet.

En 1803, il se maria. Militarisé quand même en 1811, par décret impérial, il fut caserné, avec son bataillon, dans l'ancien bâtiment des Capucins, rue de la Paix. Il attendit jusqu'en 1812 les galons de caporal et jusqu'en 1822, ceux de sergent. (Il est vrai qu'il fut rétrogradé. J'ai de qui tenir.) Retraité en 1834, pour blessures et ancienneté de services, il fut admis en 1840 aux Invalides, où il passa les vingt et une dernières années de sa vie.

Ses campagnes? 1814 et 1815. Je présume qu'il défendit Paris contre les Alliés. Avec les sapeurs-pompiers de garde à la caserne du Mont-Blanc, le 30 mars 1814, peut-être courut-il se mêler aux Invalides, aux ouvriers et aux gardes nationaux, que le maréchal Moncey électrisait, à la barrière de Clichy. À toutes les époques, les barricades ont attiré le Parisien. Mais si j'apprenais que mon bisaïeul n'était pas à celle-là, j'en serais consolable. L'Empereur traitait les Parisiens avec mépris; belle occasion de le lui rendre en ne retardant pas la chute de l'Empire.

Quoi qu'il en soit, c'est en d'autres temps et en un autre lieu qu'il fut blessé. Faisant une ronde au Théâtre Favart, le 28 mars 1818, il tomba du cintre sur les planches et contracta une légère infirmité qui reçut sa récompense quinze ans plus tard, sous Louis-Philippe.

De telle sorte que mon ancêtre n'a ramassé sa croix dans le sang de personne. Pas même dans le sien. Quel exemple!

O brave petit sapeur parisien, qui n'allas au feu que pour en retirer tes semblables; modeste serviteur de la propriété, au sauvetage de laquelle tu concourus tant de fois, sans espoir qu'elle t'appartînt jamais; humble héros sans tache, sois vénéré par la descendance demeurée digne de toi!

Chef de chambrée aux Invalides, Guillaume Motet mourut à quatre-vingt-deux ans, au lit d'honneur. Il avait dîné en famille et regagné son dortoir garni à l'Hôtel national du Dôme, en fredonnant sans doute le refrain du vieux sergent:

> Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas!

Le vôtre, grand-père, le vôtre!...

II

Je ne voyais pas seulement le père Colomès chez moi ou chez lui ; je le rencontrais souvent le matin portant, dans un filet, les provisions de la journée, sous son ample pèlerine à capuchon. Il me tendait la main, et je reconnaissais à ses poignets les manchettes rouges que j'avais vu Phonsine lui tricoter.

« Une minute, voulez-vous ? »

Il allait se débarrasser de « son marché », disait-il, redescendait et vagabondait avec moi dans le quartier, pendant une heure.

Un détail de son accoutrement me causa toujours la même surprise. Mon compagnon étendait à la chaussure sa répugnance pour toute contrainte. Il n'admettait pas que l'on se comprimât les pieds plus que la tête ou que le corps. Et il prêchait d'exemple avec son béret, sa pèlerine et les extraordinaires péniches où il embarquait ses pieds. Je n'en ai jamais vu de pareilles. Colomès ne tolérait pas qu'on en arrondît les bouts, si peu que ce fût : il les faisait trancher net, si bien qu'on eût dit non pas des souliers, mais leur boîte.

Je finis par lui demander où il les achetait.

« Je les fais faire, me répondit-il, chez un cordonnier à qui j'ai confié les formes établies pour moi par le père Gaillard, également réfugié à Genève, après la Commune. Vous ne l'avez pas connu. C'est dommage.

— Pardon ! Vers la fin de sa vie, j'allais quelquefois le voir passage des Petits-Pères, où il était concierge d'un immeuble appartenant à la Ville de Paris. A près de quatre-vingts ans, le vieux brandon flambait encore !

— Une loge de concierge, voilà tout ce que la Commune avait rapporté au constructeur en chef des barricades ! C'est à Genève, dans sa maturité, qu'il vous eût intéressé, toujours nu-tête, cheveux et nez au vent, un nez étrange, tordu...

— Un nez à crochet, planté sous un grand front qui avait

l'air d'attendre des affiches ainsi qu'un mur de terrains vagues.

— Vous êtes injuste. Cet excellent démocrate, qui dissimulait, comme un goitre, le prénom de Napoléon, était conservateur et classique dans son métier, toujours pour le bonheur du genre humain. Habile cordonnier, ou plutôt *artiste chaussurier,* comme il s'intitulait, le père Gaillard, après avoir tenu, avec son fils, à Carouge, la Buvette de la Commune, avait ouvert un magasin, rue du Conseil-Général. Il se flattait à bon droit de ramener aux principes de l'anatomie et aux règles de l'hygiène le noble métier qui s'en était éloigné. Il voulait que la chaussure fût rationnelle, c'est-à-dire faite pour le pied, contrairement à la mode barbare qui ajuste le pied à la chaussure...

« Il commençait par envoyer ses clients se pénétrer de cette loi, au musée Rath, où sont exposées notamment les statues de Germanicus et de la Jeune Israélite dansant devant David.

« Eh! bien, leur disait-il ensuite, vous avez vu? Est-ce que, dans la nature, les doigts du pied grimpent les uns sur les autres, ou bien sont ainsi que dominos en boîte? Non pas! ils se touchent à peine: le pouce est affranchi, les articulations jouent, le sang circule. Le devoir impérieux du cordonnier est de ne pas faire violence à la nature. Respect à cette liberté-là, comme à toutes les autres! Il n'y a pas de pointures; il n'y a que des formes particulières. A mesure bien prise, semelle bien coupée. Vous avez d'ailleurs un moyen de vérification, la paume de la main étant exactement de la même largeur que la plante du pied. »

« Ainsi parlait Napoléon Gaillard, professeur de barricades et de coupe. Il m'a sculpté, dans un bloc de bois, la paire de formes dont je fais encore usage. Grâce à lui, je suis exempt de toutes les infirmités que vous contractez volontairement, ce qui n'est que bête, mais auxquelles vous condamnez vos enfants, ce qui est criminel. Car les cordonniers malfaisants, les *chausse-mignonnes,* les fabricants d'instruments de supplice, ne font qu'obéir à des exigences absurdes. Ils ont tort. Gaillard, lui, aimait mieux ne pas travailler que de suivre

les errements du goût. Il aurait pu s'enrichir, et il est mort en tirant le cordon, après avoir tiré l'alène! »

Tandis que Philémon discourt, rend hommage aux qualités méconnues du frère d'armes et d'exil, je reluque, en marchant, les bouts carrés, affreusement carrés, des souliers en question.

Je crois, en vérité, que le disciple, comme il arrive souvent, renchérit sur le maître, et que celui-ci n'envisageait pas le genre humain à l'aise dans cette boîte à violon... pas même! dans cette espèce de petit cercueil à talon et peint en noir, dont Colomès exhibe le modèle.

La promenade avec lui n'est jamais languissante. Il la ravigote par une mimique expressive qui en est comme la ponctuation. Son corps et son esprit saisissent ensemble les occasions que je leur fournis de faire jouer tous leurs ressorts secrets. La contradiction surtout s'accompagne, chez mon voisin, d'une gesticulation bien curieuse, pour laquelle il retrouve la souplesse et la pétulance du jeune âge. L'ai-je provoqué? Il s'arrête, tombe en garde, engage un fer imaginaire, prend des contres, pare, coupe, dégage, allonge le bras, riposte et me touche enfin en pleine poitrine de son index tendu.

Il n'y a qu'un moyen de l'apaiser : accuser le coup. Je n'y manque pas, lorsque je vois les passants intrigués nous servir de témoins.

D'autres fois, moins en train ou moins excité, il réduit sa dépense, tire sa barbe, ses moustaches, relève la ceinture de son pantalon, plie les jarrets..., puis se calme soudain, dès qu'il pense m'avoir persuadé. Alors, nous repartons côte à côte, tranquillement.

Mais le plus drôle, ce sont les transformations qu'il fait subir à son béret, tour à tour galette, bonnet d'évêque, chéchia de zouave, calotte de confitures renversée, bonnet phrygien, casque à mèche... D'un revers, d'une tape, il le fauche ou le redresse, à moins que, le prenant à deux mains, il ne l'enfonce sur ses yeux, sauf à s'en dépétrer, l'instant d'après,

pour le rejeter en arrière, sur l'occiput, comme une auréole flamboyante! Cette coiffure participe à tous ses jeux de physionomie et les complète... Privé d'elle, il a un peu l'air gauche d'un soldat sans armes. Elle est plus qu'un ornement : un signe particulier.

Nous parcourons le quartier dans tous les sens, de l'Observatoire aux Gobelins, de la Butte-aux-Cailles au Lion de Belfort. Je suis chez moi, j'affectionne ces longs boulevards et ces rues sans boutiques, c'est-à-dire sans commerce, vivant tout de même d'une vie silencieuse, d'une vie de province. Qui dit boutiques au faubourg, dit mastroquets. Le mélange agressif de vapeurs d'alcool et de relent, qui s'exhale des comptoirs assiégés, me rend plus sympathiques, par contraste, les grands murs blancs, comme un bandeau sur une bouche et sur des yeux, les derniers jardins au fond des cours, les rez-de-chaussée confiants qui prennent l'air par la fenêtre, les couloirs obscurs des maisons sans ascenseur, sans électricité, sans tapis à tous les étages..., le vieux Paris enfin, où quelque chose de ce que nos parents ont connu, ont aimé, subsiste encore. Ce Paris-là est le nôtre, à Colomès et à moi; un peu de notre sang coule dans les veines que sont ses rues...

Il me plaisante quelquefois, néanmoins, sur ma fidélité au quatorzième arrondissement, où je suis né de parents qui l'habitaient eux-mêmes, de père en fils, depuis quarante ans et plus. J'y tiens par des racines profondes. Je suis enfant du quatorzième! Combien ont ainsi leur village dans Paris!

C'est en ce faubourg de la rive gauche, mi-partie de travailleurs et de petits rentiers, qu'une observation de Michelet acquiert le plus de force. Il est bien vrai que les Parisiens présentent entre eux de notables différences. Il faut vivre dans les quartiers pauvres, disait Michelet, pour savoir avec quelle rapidité le peuple s'y renouvelle. Mais le grand visionnaire, s'il attribuait avec raison une influence meurtrière aux conditions du travail et à la falsification des denrées que l'ouvrier consomme, ne soupçonnait pas les progrès d'un

fléau plus funeste encore. C'est pourtant ce fléau, qui, en l'espace de trois générations, éteint complètement la descendance de l'alcoolique. Il en résulte que beaucoup de Parisiens sont, dans Paris même, des déracinés. Le fils n'est plus attaché à la maison, à la rue, au quartier, où les siens sont nés et ont passé trop vite pour laisser une trace. Convaincu de ne les trouver nulle part, peu lui importe d'aller ici ou là. Il roule, onde amère. La nuit des temps, pour lui, c'est l'époque où vécut son grand-père, dont il ignore tout.

La petite bourgeoisie étant mieux informée à cet égard, se fixe davantage. On y entretient cet esprit de famille qui se retrempe dans le souvenir. Non seulement le grand-père, mais le bisaïeul même, dont les enfants ont entendu parler, conservent une physionomie inhérente aux lieux qu'elle hanta. Le cadre, tout au moins en ses vestiges, aide à reconstituer la figure.

Les raisons que j'ai de préférer ce quartier, vous les apercevez à présent, père Colomès... Montmartre ou la Villette ne m'évoquent personne. Mais cette rue Méchain, que je prends tous les jours, était à l'origine une ruelle, où je sais que mon grand-père enfant filait le chanvre sur des pieux. Mon père, dans sa jeunesse, voyait encore de sa fenêtre, tourner les moulins dans la plaine de Montrouge... ; et peut-être votre père à vous rencontrait-il le mien qui s'en allait, à seize ans, suivre, rue Mouffetard, à la Manufacture des Gobelins, les cours de M. Mulard, élève de David. La maison qui fut pour mes parents, jeunes époux, la maison du bonheur, est toujours debout, intacte, près d'ici, avenue d'Orléans. L'alcôve où je vins au monde, le petit logement où, débile, j'ai vagi, existent encore. Je visite le logement chaque fois qu'il est à louer. Riez dans votre barbe, cher ami..., je vais vous dire une chose plus drôle. Il m'est parfois arrivé, vaguant par là, à la brune, de me glisser dans l'escalier, comme un cambrioleur, et de monter jusqu'au troisième. Là, sur le palier qui ne me reconnaît pas, mais que je reconnais, moi, je redeviens, une minute, le petit garçon attentif aux bruits derrière la

porte. Au coup de sonnette que je retarde, il me semble que ma mère va interrompre la lecture qu'elle fait à haute voix, des heures durant, pour faciliter à mon père sa tâche quotidienne de graveur en taille-douce...

Mais c'est le vieil homme auquel nul n'est venu ouvrir, parce qu'il n'a pas sonné, c'est lui qui redescend pesamment l'escalier. Ne redescend-il que cela?...

Et ce n'est pas tout. En face, le petit pensionnat de l'avenue d'Orléans, où le même instituteur affectueux et patient nous défricha, moi et mon fils aîné, à trente ans d'intervalle, se cache encore, ô miracle! au fond des jardins...

Alfred de Vigny assure que l'homme rêve partout à la chaleur du sein...

J'y rêve mieux encore entre le berceau et l'école.

Nous aimons la rue le matin, mon compagnon et moi, pour les gens qu'on y rencontre alors et qu'on n'y voit plus après. Ils sortent des ténèbres pour y rentrer, comme un fugitif traverse rapidement l'espace découvert qui sépare un bois d'un autre bois.

C'est, d'abord, l'heure où la prison de la Santé s'ouvre, pour les détenus qui ont subi leur peine. Spectacle toujours le même et toujours saisissant.

En décembre, quand le jour n'en finit pas de se lever, une lumière veille, comme un phare, dans le débit de vins situé en face de la sombre maison. Les naufragés qu'elle rejette à la mer et dont les yeux sont habitués à l'obscurité, s'arrêtent, éblouis par cette engageante clarté. C'est pour eux qu'elle brille, si quelqu'un les attend ou bien si la plus légère dépense leur est permise. La boutique béante les fascine et ils s'y engouffrent ainsi que des phalènes sous l'abat-jour de la lampe.

Ceux que l'absence d'amis et la pénurie d'argent tiennent à l'écart, s'en vengent, après avoir tournoyé un moment, en lançant la boule de son qu'on leur a remise, dans les jambes du factionnaire ou d'un pauvre qui se morfond. Ils ne mangent plus de ce pain-là! Déclaration de guerre. Geste tragique

signifiant qu'ils entendent vivre désormais sur l'habitant, sur l'ennemi.

L'été, c'est autre chose. La lumière du jour est moins mauvaise conseillère que le gaz clignotant des matins équivoques; la première bouffée d'air pur est un cordial préférable au trois-six d'en face. Les jeunes s'éloignent en toute hâte de la prison dont les murs projettent une ombre qui les poursuit encore. Les vieux sont moins pressés. Les grandes avenues environnantes ont d'épaisses voûtes de feuillage et des bancs hospitaliers, où ils déposent un moment leurs bras et leurs jambes, s'étirent, s'épouillent, se déchaussent et soignent leurs pieds, qui vont ravoir du chemin à faire. Ils sont chez eux dehors.

Nous les retrouvions plus loin, rue Méchain, à la porte des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; rue Denfert-Rochereau, aux seuils des Eudistes et des Sœurs de Saint-Vincent de Paul[1], confondus avec des mendiants, hommes et femmes, jeunes et vieux, qui faisaient la queue, une boîte à sardines en guise d'écuelle, à la main, et gagnaient leur soupe au tremblement de leur corps. Rien pour rien, est un précepte philanthropique. L'aumône dégradant l'homme, l'assistance le relève en ne le nourrissant qu'après qu'il a travaillé ou grelotté. Il est quitte.

Il y avait alors, au coin de la rue Cassini et du faubourg Saint-Jacques, un terrain vague enclos de palissades, qui me laissait rêveur[2]. Là était l'emplacement de la maison habitée par Balzac; George Sand y venait quelquefois passer la soirée, et Balzac, en robe de chambre, un flambeau de vermeil au poing, la reconduisait, en causant, jusqu'à la grille du Luxembourg...

Un matin, je vis deux claquedents restaurés, cacher leur gamelle dans le terrain vague, pour la retrouver le lende-

1. Écrit en 1902, lorsque les Congrégations du quartier distribuaient encore des soupes.

2. Écrit avant que le souvenir de Balzac fût définitivement chassé de la rue Cassini, par un concours permanent de façades.

main, lavée par la pluie. Autre âge, autres pensées. L'endroit, lorsque j'y passe, me laisse toujours rêveur... ; mais l'image de Balzac est recouverte.

Aussi bien, il n'y avait pas, sur le trottoir, que des mendiants de pain sec et d'eaux grasses.

Traînant la jambe ou portant, dans les bandages, comme un monstrueux œdème, une figure enflammée ; ou bien expulsant des mucosités d'une gorge à crémaillère, d'autres pauvres s'empressaient à la consultation de l'hôpital Cochin. Et eux aussi n'avaient pas volé le coup de bistouri brutal, le pansement rapide, les soins en gros, depuis le temps qu'ils gémissaient après, dans la froidure et dans la boue.

Soulagés plus ou moins, ils n'avaient ensuite que cent mètres à parcourir pour voir ce qui les attendait au bout de leurs peines, eux qui avaient tant attendu ! La véritable Libératrice était embusquée avenue de l'Observatoire, derrière une large porte qui s'ouvrait tout à coup, dans le matin blafard, comme la porte d'une prison pour laisser passer un condamné à mort. Mais l'exécution était consommée... Le supplicié de Cochin s'en allait furtivement dans le corbillard des pauvres; il s'en allait entre les vieux marronniers dépouillés, dont les branches noires s'égouttaient, afin que quelque chose, à défaut de quelqu'un, pleurât sur lui ; il s'en allait si vite, vers la fosse commuue, qu'un cortège se fût essoufflé à le suivre, si cortège il y avait eu...

Mais celui-là qui partait seul était peut-être le même qu'on avait abandonné, à quelques pas de là, autrefois. Il repassait, en effet, devant le berceau des Enfants-Assistés ; et c'était sans doute sa place, tant de fois occupée, qu'allait prendre à son tour le paquet informe apporté justement par cette femme qui se glissait, honteuse, dans la maison d'oubli !

Et d'où sortait cette égarée elle-même ? N'était-ce pas son cri de bête blessée que nous avions entendu un autre matin, en flânant autour des cliniques d'accouchement Baudelocque ou Tarnier ? Là était le point de départ d'une existence humaine, dont ce quartier présentait le tableau synoptique...

Elle se traînait de la Maternité à l'Amphithéâtre de Cochin, en passant par les Enfants-Trouvés, la Prison, l'Hôpital..., les asiles de jour et de nuit.

D'autres déchets ambulants nous devenaient familiers, au retour, vers neuf heures : les chiffonniers, si différents de celui d'autrefois, avec son cachemire d'osier, le crochet, la lanterne et les guenilles pour illustrateurs ; le biffin symbolique et grandiloquent, exalté par Félix Pyat, dans son drame populaire.

Encore un mort... mort sur le tas, victime du progrès et de la suppression du chiffonnage de nuit. Le sac a remplacé la hotte, le *placier* a recueilli la succession du père Jean et de Liard le philosophe !

Le voici, ce *placier* (dans le sens de concessionnaire) qui retourne à ses taudis de Gentilly, de la Gare et de la Maison-Blanche. Une femme, des enfants escortent la voiture qu'il tire à bras, sans le renfort du chien attelé de côté. Ou bien c'est un petit âne trotte-menu, qui traîne la charrette pleine de sacs, parmi lesquels, aux beaux jours, un gosse tète son pouce ou achève son somme... Ils viennent de loin, les *Madagascars...;* ils ont commencé leur tournée de bonne heure et se hâtent de rentrer pour procéder au *triquage,* puis, à la vente de leur récolte. Ils n'ont plus, comme le chiffonnier légendaire, de temps à perdre. On les sent talonnés par des règlements, bridés par l'obligation de complaire aux concierges et aux cuisinières dont ils dépendent. Le type primitif s'est modifié, au contact des intermédiaires..., et la broyeuse, l'usine crématoire est là-bas, qui menace de changer définitivement en service municipal, la chasse aux ordures ménagères, que pratiquaient encore, non déjà sans déchoir, les derniers coureurs des bois !

Je suis surpris que Colomès se montre, à leur égard, plutôt tiède. Mais il m'a donné, un beau matin, l'explication de sa réserve.

« De toutes les professions, c'est celle de chiffonnier qui a fourni le moins de partisans à la Commune. »

Il fallait donc le dire !

« Ce qui n'a pas empêche le spirituel caricaturiste Cham, de dessiner, à l'occasion du premier anniversaire du 18 mars, un chiffonnier auquel il prêtait cette réflexion : « Il y a un an, j'étais fonctionnaire public ! »

— Peut-être Cham entendait-il par là que la Commune n'avait pas enrichi ses fonctionnaires.

— Oh ! c'est peu probable. Le coup de pied de l'âne n'est jamais une caresse. »

Si j'aime ce quartier sanguin et bilieux, où passent, comme sur un visage, toutes les expressions de la souffrance et de la misère ? Je le crois bien ! Mais je l'aimais davantage lorsque l'échafaud n'y était qu'un souvenir. Il manquait une calamité à ce lieu qui paraissait les réunir toutes. A présent, c'est complet : les bois de justice sont revenus !

Je rends grâce, néanmoins, à la troisième République, d'avoir attendu que son vieux serviteur Colomès fût mort, pour rétablir l'Abattoir à notre porte. Une tête coupée à froid répand dans l'air autant de vapeurs de sang qu'un champ de bataille couvert de cadavres.

III

J'AVAIS avec mes voisins des relations charmantes. Nous évitions réciproquement d'être indiscrets. Pour cela, nous correspondions par la fenêtre. Fréquemment, en hiver, soulevant les rideaux et me voyant inoccupé derrière mes brise-bise, Colomès me faisait un signe de tête qui voulait dire : « Est-ce que je vous dérange ? »

Je répondais, par gestes également : « Non, venez... » Et bientôt après, il entrait, vif et cordial, dans mon cabinet de travail. Rarement les mains vides. Il prétendait avoir retrouvé la veille, « en farfouillant », quelques documents sans valeur qu'il m'apportait. Je songeais à ces aimables vieillards appelés vulgairement *papas-gâteaux*, parce qu'ils sont coutumiers de friandises pour leurs jeunes amis.

Je soupçonnais Colomès de diviser ses présents afin de prolonger son plaisir, et comme ce plaisir je le partageais, l'innocent artifice faisait deux heureux.

— En collectionnant la plupart des ouvrages, livres et brochures, que les exilés ont publiés, me disait-il, je ne pensais pas, ma foi! qu'ils seraient utiles, un jour, à quelqu'un. Vous en possédez beaucoup déjà... mais celui-ci, l'avez-vous?

Et il agitait un de ces opuscules, placards ou in-32, que les pamphlétaires des proscriptions de 51 et de 71 glissaient sous enveloppe pour les introduire subrepticement en France.

Il me montrait d'abord la pièce rare, de loin, comme du nanan..., et c'était assez souvent du Félix Pyat.

Celui-ci, réduit à l'impuissance par des exils successifs, avait adopté un projectile, la lettre ouverte, grâce auquel le plus éloigné de ses ennemis n'était jamais hors de portée.

En a-t-il craché des lettres ouvertes et des toasts, le vieux tireur! A-t-il assez éparpillé le gros plomb des journalistes et des orateurs démagogues! Théâtre à part (et il est d'essence romantique), ses œuvres tiennent dans une cartouchière.

Colomès m'abandonnait le bourgeois, fils de bourgeois, le publiciste, le tribun populaire, l'homme si peu d'action..., tout ce que je voulais enfin, excepté l'auteur du *Chiffonnier de Paris* et des *Deux Serruriers*...

Au regard de mon ami, je crois bien qu'il suffit, pour être absous de toutes fautes, d'avoir écrit *la Brouette du Vinaigrier, le Vuidangeur sensible*, *les Crochets du père Martin, Bruno le fileur*, *Jenny l'ouvrière,* ou *les Typographes parisiens,* drames de métiers.

Mais la question aujourd'hui n'est pas là. Colomès reconnaissait que ses compagnons d'exil avaient noirci beaucoup de papier inutilement.

« C'était un moyen de tromper l'attente d'une amnistie que nous croyions prochaine, en faisant savoir à nos amis de France que nous existions encore et que la défaite ne nous avait pas abattus. Les exilés sont longs à s'apercevoir qu'ils ne se lisent qu'entre eux et que leur voix n'a pas d'écho.

— Et puis, observais-je, cette démangeaison d'écrire, ce prurit de narration, toutes les proscriptions l'ont éprouvé..., celle de 51 comme la vôtre.

— Plus encore que la nôtre! Et c'est compréhensible. Sur cent trente proscrits, Charles Hugo compte cinq ouvriers, cinq! Les autres appartenaient aux professions libérales... Des bourgeois!

— Assurément, monsieur Colomès : mais souvenez-vous de ce qu'a dit en substance votre maître Proudhon : « C'est le peuple, indifférent ou sympathique, c'est lui le grand parjure de décembre. » Et Jules Favre abondait dans ce sens lorsqu'il répondait, en 1867, aux chefs de l'Internationale lui demandant son concours contre l'Empire : « Vous seuls l'avez fait, Messieurs, renversez-le seuls. »

Colomès, piqué, sursaute :

« Saigné à Lyon en 1834 et à Paris en 1848, le peuple avait ces deux leçons-là trop présentes à l'esprit, en 1851, pour ne pas rendre la pareille à la bourgeoisie! Chacun son tour. »

Triste aveu! Le vieil ouvrier n'a pas encore compris que jouer la partie ou s'en désintéresser, c'est tout un pour lui, et qu'il perd toujours du moment que la politique bat les cartes.

Mais je me garde bien de l'entreprendre là-dessus. J'aime mieux qu'il me parle des débuts de la proscription en Suisse.

Déjà plusieurs exilés de 71 m'ont raconté leur évasion. Ceux à qui un ami fit passer la frontière me retraçaient leur anxiété, à Bellegarde, lors de la vérification des passeports, puis, leur soulagement incoercible, explosif, quand ils s'étaient vus hors d'atteinte. Sous le tunnel, dans le train, ou sur la route, à pied, le même sentiment de reconnaissance, uni au victorieux instinct de la conservation, les avait jetés au cou de leur compagnon de voyage, voire du premier venu, stupéfait de cette effusion... et c'était de toute leur vie la minute la plus exquise, celle dont l'arrière-goût de menthe laisse à jamais la bouche fraîche.

« On ne fait pas l'apprentissage de la liberté, on la sait ainsi, par révélation, me confirme Colomès. Il faut, pour la connaître, avoir mordu dedans, comme l'affamé dans un morceau de pain tendre. J'avais préféré le séjour de la Suisse à tout autre, parce que c'est un pays de langue française et que j'étais à peu près sûr, en outre, de trouver du travail dans la bijouterie, à Genève. J'y tombai, néanmoins, comme le couvreur d'un toit, et pour la plupart de mes camarades, la commotion avait les mêmes suites que pour moi. Après l'étourdissement, nous manifestions de toutes les manières la joie de nous sentir sains et saufs. C'est encore une heure bien agréable. Vous ne vous imaginez pas le bien-être qu'on éprouve. On ne peut pas dire qu'on respire, tant qu'on n'a pas passé par là. Nous débordions de fraternité, nous nous mettions en quatre les uns pour les autres. On avait beau ne pas s'être connus pendant la Commune, on se reconnaissait à ce signe qu'on en avait été. La défaite et le malheur nous rapprochaient. La lune de miel des proscriptions est un enchantement. On se jure un dévouement éternel, et l'on est sincère. Le radeau de la Méduse immédiatement après le naufrage, quoi !

« Inutile de vous dire que mon premier soin à Genève fut de me mettre en rapport avec les réfugiés qui s'y trouvaient déjà.

« Lyon et le Creusot avaient fourni les premiers contingents.

« Dès 1870, était arrivé le père Saignes, plâtrier à la Guillotière, qui avait, le 28 septembre, au balcon de l'Hôtel de Ville, proclamé Cluseret général en chef des armées du Midi de la France. Et allez donc ! Ce brave homme, âgé d'une cinquantaine d'années, inculte au physique et au moral, possédait le don d'entraîner. Il dirigeait comme pas un, nu-tête, en berger, une manifestation, et perçait le tumulte de son galoubet. Il avait effrayé la bourgeoisie lyonnaise, et le Conseil de guerre s'en était souvenu en le condamnant à la déportation dans une enceinte fortifiée.

« Après lui, était venu un autre orateur de réunions publiques, l'ouvrier balancier Bruyas, poursuivi pour excitation au meurtre du commandant Arnaud. Vieille barbe aussi, voué aux présidences de clubs, Bruyas donnait la preuve de son impuissance en répétant sans cesse qu'il luttait depuis trente ans pour la Révolution.

« Puis, avaient fait leur apparition, à Genève, les ouvriers compromis dans l'insurrection du 23 mars, le mécanicien Antoine Perrare, robuste, énergique, le cœur, la langue et les bras toujours à la besogne ; le tourneur opticien Colonna, son frère de doctrine; les tisseurs Verdier et Tissot, qui n'étaient, — le dernier surtout, — ni sans prétentions, ni sans courage.

« Enfin, le mouvement avorté du 30 avril avait envoyé les rejoindre Léonard Fournier, mécanicien, Joseph Véron, serrurier, Tacussel, serrurier aussi, ex-délégué des Ligues du Midi et de l'Est, un homme d'action qui, comme moi, détestait les journalistes; Louit Guittat, ferblantier et gérant du *Cri du peuple lyonnais,* un autoritaire qui renfermait le sentiment d'une supériorité méconnue; Benoît Velay, tulliste et ex-conseiller municipal; Simonet, cordonnier; Tracol, fabricant d'articles de pêche, un vieux de 48, emprisonné au fort d'Ivry après les journées de juin, antécédents auxquels il devait sans doute d'avoir fait partie de la Commission provisoire installée pendant deux jours à la mairie de la Croix-Rousse. Il retrouvait à Genève trois de ses collègus sur quatre : Jean Drevet, Pochon et Louis Raymond, figures effacées.

« Une femme, Virginie Barbet, qui tenait un débit de boissons, avant la guerre, et avait rédigé, en 70, le manifeste des femmes lyonnaises incitant à l'insoumission des jeunes gens sous les drapeaux; deux voyageurs de commerce, Emmanuel Jeannin, ex-lieutenant de francs-tireurs à l'armée des Vosges, et Himbert, qui faisait avec bonne humeur le courtage des marchandises et la propagande des idées, complétaient, sur les rives du Léman, la liste des contumaces dont le Conseil de guerre avait salé la note. Mais le petit nombre de ces

choristes se grossissait de figurants ayant plus ou moins sujet d'être inquiets. Je citerai Charles Blanc, charpentier; Vola, marchand de cuirs et peaux; Auziau, chiffonnier; Bertranche, tisseur et ex-capitaine de francs-tireurs; Blacher, artilleur, passé à l'insurrection; Mathieu, marchand lyonnais débonnaire, qui avait commandité le *Cri du peuple* local; Tony Graillat, enfin Dumartheray, impliqué dans les poursuites sans effet dirigées, au moment de la guerre, contre les internationalistes lyonnais.

« A la fin de mars, le Creusot et Saint-Étienne, soumis, avaient à leur tour poussé vers la Suisse quelques épaves.

« C'était l'ancien maire du Creusot, J.-B. Dumay, qui avait essayé de vaincre l'usinier Schneider dans son fief; c'étaient les membres de la Commune proclamée le 26 mars : le vannier Gaffiot, les frères Lagoutte, Leblanc et Nigault, mécaniciens; le cordonnier Victor Lemoine; l'horloger Supplicy; Leprêtre, ajusteur; Claude Maître, cafetier.

« A l'agitation stéphanoise, réprimée à la même époque, se rapportait l'arrivée à Genève de Bertrand, marchand de charbons, Dissart, mécanicien, Chomat, armurier, Étienne Faure, cordonnier, Durbize, comptable, etc.

« Enfin le vent avait apporté, comme des flammèches de la Commune de Marseille, après l'embrasement du 4 avril, les ouvriers Danthoine, J.-B. Pillard, Mabilly, Philibert Perrin, Bosc, l'officier de santé Boissière, le poète Adolphe Carcassonne, et Alphonse Pélissier, qui s'intitulait ex-général, condamné à mort en même temps que Gaston Crémieux.

« La proscription des départements, vous le voyez, se composait en grande partie d'ouvriers. Certains trouvèrent tout de suite de l'ouvrage et purent aider leurs camarades sans le sou; mais ils ne soulageaient leur misère qu'en la partageant.

« Au commencement, les Lyonnais se réunirent chez leur concitoyen Mathieu. Il avait ouvert, avec sa femme, rue de l'Entrepôt, aux Pâquis, un petit café-restaurant qu'il transforma plus tard en hôtel de Lyon.

« C'est chez lui que fut ébauchée notre première société de secours mutuels.

« Quant à la fine fleur de la proscription, vous pensez bien qu'elle se donnait rendez-vous ailleurs que dans les caboulots. Elle frayait le moins possible avec les ouvriers comme nous, obscurs combattants qui n'avions fait, en prenant le fusil, un jour, que changer d'outil. »

J'interromps le narrateur.

— Bref, vous laissiez subsister entre les classes ces démarcations que vos principes réprouvaient.

— Ma foi, oui. C'était au Café du Nord que s'attablaient alors, de leur côté, les piaffeurs, les chefs... enfin ceux que l'on appelait les *grandes bottes*.

— J'en conclus que vous n'étiez pas un client de ce Café du Nord.

— Assurément. J'avais autre chose à faire. J'avais un état, moi !

Ce n'est pas la première fois que perce, chez mon voisin, le vieil antagonisme entre les deux formes de la productivité. Il regarde, je le sais, comme des parasites sociaux, tous ceux qui ne créent pas ou ne perfectionnent pas, de leurs mains, un objet quelconque, utile, autant que possible.

J'ai toujours évité la discussion..., mais aujourd'hui, tant pis !

« Ne croyez-vous pas, monsieur Colomès, que la sanctification du travail manuel est encore un préjugé, le préjugé du muscle? Physiques ou intellectuelles, voyons, toutes les facultés se valent et concourent à l'activité humaine. Prenez garde, avec vos distinctions subtiles, de perpétuer ce régime des classes qui vous est odieux. Encore un peu et vous séparerez l'ouvrier d'élite du manœuvre, le terrassier du boulanger, le salarié agricole d'avec le salarié d'usine ou de fabrique. Où vous arrêterez-vous si le quatrième état se subdivise lui-même en une infinité de prolétariats qui devront s'émanciper à tour de rôle et par degrés? »

Colomès m'a jeté, sous l'auvent de son béret, un coup d'œil sévère.

« Que pouvions-nous avoir de commun, je vous prie, avec les hommes qui se prélassaient sur la banquette, au Café du Nord ?

— Mais... des souvenirs..., un drapeau..., des morts...

— Vous ne les avez pas entendus pérorer, récriminer, dénigrer...

— Non, je me figure seulement que vous étiez moins à plaindre avec un métier, qu'eux de n'en point avoir. L'estaminet ne m'attire pas, je n'y mets jamais les pieds ; mais, en exil surtout, le café est un bureau de placement gratuit, un palier de communication pour l'incertitude et l'espérance. Une table suffit aux gens qui n'ont plus de foyer, pour s'en refaire un, dont le prix de la consommation n'est que le loyer. Ah ! sous le drapeau décoloré des journaux de Paris, les beaux retours offensifs que je devine, au Café du Nord ! Tantôt on y apprenait l'élévation de Thiers à la Présidence de la République, et tantôt la réhabilitation de Jules Favre, absous des faux qu'il avait commis et avoués. La France honnête se ressaisissait. Vingt-huit conseils de guerre sous pression, débitaient la mort, les travaux forcés, la déportation, la prison... et ne se reposaient que le dimanche, jour du Seigneur...

« Quand vous lisiez le compte rendu des dix-sept audiences consacrées aux dix-sept accusés de la première fournée, Ferré, Jourde, Courbet, Paschal Grousset, Assi, Trinquet, etc... tous membres de la Commune, quel sujet d'émotion pour vous !

— D'émotion... et de tristesse aussi..., balbutie Colomès avec embarras.

J'ai compris. Je traduis tout haut sa pensée. Le colonel Merlin, président, et le commandant Gaveau, commissaire du gouvernement, éperviers au poing de la justice, remplissaient leur rôle, somme toute. Ils n'avaient point aiguisé, dans les camps, leurs serres, pour les laisser au fourreau. Mais puisque leur proie était sacrifiée d'avance, on eût souhaité qu'elle fît une plus fière défense et qu'un beau désespoir alors la secourût ! A une discussion laborieuse, à des

bêlements sous les griffes et sous les crocs, qu'avait-elle à gagner? Jourde, petit caissier refaisant ses additions, pour se justifier de l'inculpation d'abus de confiance, avait l'air de revenir de Bruxelles plutôt que de Satory...; et Me Lachaud pouvait refuser la main à son client Courbet, sans la recevoir sur la figure. Deux seulement affrontaient le tribunal. C'était le cordonnier Trinquet disant : « J'ai été insurgé, oui; j'ai fait le coup de feu derrière les barricades, c'est vrai, et si je regrette une chose, c'est de n'y avoir pas trouvé la mort, car je ne verrais pas aujourd'hui des collègues qui ont eu leur part d'action, refuser leur part de responsabilité. » Et c'était Théophile Ferré barbouillant d'avance de son sang, les spectateurs qui le huaient, les avocats qui arguaient et les juges qui s'évertuaient. Mais le véritable langage de l'insurgé terrassé, on ne devait l'entendre que trois mois plus tard et dans la bouche d'une femme : Louise Michel. Elle réclamait le peloton d'exécution; on l'en priva, peut-être pour l'exemple. Car il est bon d'enseigner que le front qu'on incline, voit la mort de plus près que le front qu'on relève!

— Certainement, déclare Colomès. Considérez néanmoins que nous étions en sûreté... partant mal qualifiés pour apprécier l'attitude de nos infortunés amis. Il eût fallu nous voir à leur place. On peut toujours dire que l'on aurait, le cas échéant, de qui tenir..., il ne s'ensuit pas que ce soit de Louise Michel. »

J'aime cette franchise; elle m'encourage à ramener Colomès au Café du Nord, dont nous nous sommes éloignés.

« Razoua en était le premier pilier, à gauche, en entrant par la rue du Rhône, reprend mon informateur. Curieuse physionomie que celle de cet ancien maréchal des logis aux spahis, chevronné et médaillé. Certains officiers en demi-solde, sous la Restauration, devaient lui ressembler, mais avec plus de prestige..., vu qu'ils n'écrivaient pas. Razoua, lui, l'uniforme jeté aux orties, avait collaboré aux journaux d'opposition, *Nain jaune, Réveil*... Le procès de Blois, en 70, et son rôle au 31 octobre à la tête du 61e bataillon de la garde

nationale, contribuèrent à le faire valoir. Il fut élu à l'Assemblée nationale, vota, à Bordeaux, la continuation de la guerre et démissionna, le 31 mars, comme avaient fait ses collègues Delescluze, Malon, Pyat, Gambon, Cournet, Tridon, Millière. Mais il ne siégea pas à côté d'eux à l'Hôtel de Ville. Cluseret lui confia le commandement de l'École militaire. Il n'en délogea que le 22 mai, sous le feu des Versaillais. Une heureuse inspiration l'avait alors conduit boulevard Malesherbes, chez le baron Sylvère d'Ezpeleta, une connaissance d'Afrique. Le baron, non content de donner asile au fugitif, prépara son évasion. Chose assez difficile. Toute la police possédait le signalement de Razoua et son physique ne se prêtait guère aux déguisements. Impossible d'éclaircir son teint basané, de raboter son nez en bec d'aigle et d'effacer la cicatrice d'une blessure, reçue au visage, dans un engagement avec les bédouins. Le baron paya d'audace. Il se procura dans les vingt-quatre heures deux passeports, l'un à son nom, l'autre au nom d'un secrétaire supposé, Esteban y Marquez, qu'il emmenait avec lui en Suisse. Le stratagème réussit. Deux jours après, Razoua et son sauveur débarquaient à Genève, ayant franchi la frontière à la barbe du terrible Gallet ! Razoua l'échappait belle, car ce Gallet, avant d'offrir ses services à Versailles, avait collaboré, vers la fin de l'Empire, aux journaux d'opposition et, fréquemment alors, il croisait l'ancien spahi dans l'escalier de l'imprimerie du *Réveil*, rue d'Aboukir.

« A Genève, Razoua fut accueilli à table et à bras ouverts par le père Fesneau, négociant en vins à Cette, auquel on ne pouvait reprocher que d'avoir, après le 4 Septembre, représenté l'Hérault dans la fameuse Ligue qui devait soulever le Midi. Ils ne s'ébranlèrent ni l'un ni l'autre. Plus tard seulement, électrisé par des responsabilités imaginaires, Fesneau avait cherché une rade à Genève et transporté son commerce avec lui, quai des Eaux-Vives.

« Tous les jours invariablement, sur le coup de cinq heures, Razoua allait prendre son absinthe et fumer sa pipe au Café du Nord. Il en fit bientôt, pour les exilés, un point de ralliement

ment. Les Genevois et la police même le leur indiquaient, si bien que les mouchards venus de France y rôdaient aussi. On se dévisageait obliquement, d'une table à l'autre, on parlait bas derrière les journaux en éventail, et le beau lac, dont la largeur du quai séparait nos gaillards, était sans attraits pour eux, qui lui tournaient le dos. Ils ne jouaient pas, ils échangeaient des nouvelles, des impressions et des regards. Razoua excellait à dépister les mouchards; on le choisissait pour arbitre dans les affaires d'honneur et, absolument désintéressé, il ne vivait pas des services qu'il rendait. Mais qu'il était mal entouré! Sa société se composait, pour une bonne part, de fils de famille égarés dans la Révolution, notamment de cette bohème de la presse et du Quartier Latin, qui avait voltigé à la Préfecture de police autour de Raoul Rigault.

Elle fréquentait aussi aux Charmettes, dans la campagne Brot, aux Pâquis, sur l'emplacement du Kursaal actuel. Les Charmettes étaient le nom d'une petite pension de famille tenue par les parents de Mlle Émilie Lerou, la tragédienne qui appartint à la Comédie-Française. La maison, au milieu d'un grand parc et de beaux ombrages, fut la plus paisible du monde, jusqu'au jour où le père Lerou y reçut, sans savoir à qui il avait affaire, le jeune et séduisant Léon Massenet de Marancour et sa maîtresse, une soi-disant comtesse italienne, qui avait un œil de verre, puis bientôt après, Nina Gaillard, son imposante mère, et leurs trois chats, Mioche, Carmagnole et Tirelipatte!

« Massenet, petit journaliste, frère aîné du compositeur et de l'officier de gendarmerie, avait été, sous la Commune, lieutenant-colonel inspecteur divisionnaire du casernement. Nina de Callias, séparée de son mari, était pianiste et donnait des concerts de musique classique.

« Dans son salon parisien de la rue Chaptal, ouvert à toute la bohème artistique et littéraire de ce temps-là, Raoul Rigault, Flourens, Peyrouton, Ernest Lavigne, Verlaine, Lepelletier, Bazire, Ferdinand Révillon, qui furent de la Commune, allaient quelquefois. Cette circonstance pouvant

lui attirer des ennuis, elle s'était réfugiée à Genève. Les Charmettes devinrent alors un rendez-vous de singulière compagnie. On y voyait — et sur un bon pied celui-là — Edmond Bazire, ex-rédacteur à *La Marseillaise*[1], le père Gaillard, Ferdinand Révillon, ex-directeur des douanes; Kinceler, ex-directeur des vivres à la Marine... Des chefs de bataillon : Cœurderoy, Louis Roger, Jean Noro du 22e, dit des *bottes vernies,* parce que réactionnaire, et Louis Brunereau, le fourreur de la rue des Martyrs, chez qui Pyat et Gambon avaient trouvé asile sous l'Empire[2]... Puis encore, Maxime Vuillaume du *Père Duchêne* et son ami Bellanger, collaborateur de Vallès au *Cri du Peuple;* le père Zeppenfield, ex-secrétaire de Rossel et professeur d'histoire; Jules Montels, ex-colonel de la 12e légion; cinq auxiliaires de Rigault à la préfecture de police : Clermont, chef du personnel, les dessinateurs Slom et Pilotell, Teulière, délégué adjoint, et Laprade, ex-contrôleur général, neveu de l'académicien. Laprade amenait Arthur Arnould. L'abbé Pâris les avait cachés ensemble chez lui et n'avait pris congé d'eux qu'à Genève. N'oublions pas deux jeunes étudiants en médecine : Paul Bricon, qui avait été juge d'instruction de Protot, à la Justice, et le petit Ducrocq, dit *le général*, que j'avais eu pour médecin-major, au fort de Vanves. Ah! le vide-bouteilles que c'était... et que ce fut encore à Genève, où il essayait en vain, pour vivre, de placer des machines agricoles! Enfin Babick, factotum de Nina, dont il faisait les courses, l'accompagnait en bottes montantes et redingote serrée à la taille par une ceinture rouge, au Casino Saint-Pierre, où cette dame donnait ses concerts, sous le nom de Nina de Villard[3].

« On n'engendrait pas la mélancolie, aux Charmettes. La fête s'y prolongeait bien avant dans la nuit, sous les chênes et les ormeaux du parc. On jouait la comédie, on dansait *la*

1. Bazire est mort à Paris en 1892.
2. Brunereau est mort à Florence en 1880.
3. Nina de Callias est morte, folle, à Paris, en 1884.

Carmagnole... Un jeune Français, votre ami Léon Massol, fils de la basse de l'Opéra, organiste, compositeur et soi-disant ingénieur, non compromis dans la Commune, assaisonnait les bamboches de sa verve caustique et n'annonçait guère alors l'homme de science qu'il devint plus tard[1]. On se jetait bien, quelquefois les assiettes à la tête, mais tout le monde se réconciliait, le lendemain au Café du Nord.

« A la fin, Lerou, averti qu'il logeait des communards, les mit à la porte; mais il ne cessa pas pour cela de les entendre, car ils allèrent se loger dans une maison voisine, au fond des jardins. »

Colomès fait une pause et conclut : « Je sais bien qu'ils étaient jeunes, pour la plupart... Ils auraient dû songer, néanmoins, que la mauvaise opinion qu'ils donnaient d'eux rejaillissait sur tous et pouvait nous mettre en mauvaise posture.

« La police locale, cependant, ne nous tracassait pas trop. Elle était fixée sur notre identité. Elle savait que Marquez, c'était Razoua; Bedel, Lefrançais; Legris, Bayeux-Dumesnil, ex-délégué à la mairie du IXe; Léon Noël, Massenet; Eugène Arluison, Vuillaume; Walker, Laprade; Larive, Arthur Arnould; Ottin, Benoît Malon; Lesage; Retterer; Claude, le père Miot; Roussel, Adolphe Clémence, etc... Et elle le savait si bien que son chef, Girod, nous engageait officieusement, dans notre intérêt, à conserver pendant quelque temps encore nos noms d'emprunt. Précaution assez inutile d'ailleurs, pour certains d'entre nous, dont les portraits s'étalaient sur le journal, à la vitrine des papetiers, et jusque sur les paquets de tapioca!

« Quoi qu'il en soit, les autorités genevoises avaient, en juin 71, un certain mérite à nous ménager, car on ne pouvait pas dire que c'était faute d'avertissement. Le gouvernement français multipliait ses efforts pour nous atteindre. Je ne vous l'apprends pas. »

1. Mort à Genève en 1909, il y a créé un laboratoire de bactériologie dérivé de l'Institut Pasteur.

Non. Cela, je le sais. Dès le 26 mai, avant même que la lutte fût terminée, Jules Favre avait invité les représentants de la France à l'étranger à solliciter l'arrestation immédiate de tout individu compromis dans « l'attentat de Paris » et en fuite. Il stimulait les rabatteurs de la manière la plus adroite, en traitant tous les vaincus indistinctement comme de vulgaires malfaiteurs, dangereux partout.

La Suisse et l'Angleterre firent la sourde oreille à cet hallali. La Confédération hésita à violer le principe du droit d'asile, une des bases fondamentales de la vie politique en Suisse, et l'Angleterre ne voulut pas davantage confondre le droit des gens avec le droit des gendarmes.

Le ministre des Affaires étrangères adressa alors à ses agents diplomatiques la fameuse circulaire du 6 juin, exposant les causes de l'insurrection et dénonçant l'Internationale des travailleurs à la vindicte universelle.

Enfin, au mois de juillet, Jules Favre lançait sa première demande d'extradition.

Elle concernait justement Razoua, inculpé d'incendies volontaires, de vols qualifiés, de séquestration de personnes et de plusieurs meurtres. Rien que ça ! Tenu de présenter un échantillon de criminel, Jules Favre avait mis au compte de celui-ci à peu près toutes les infamies. Il n'en apportait pas les preuves, mais il promettait de les fournir, espérant que notre plénipotentiaire à Berne, M. de Chateaurenard, par l'odeur alléché, justifierait au moins la moitié de son nom.

Colomès, me voyant au fait de la situation, continue :

« Cette fois le gouvernement fédéral s'exécuta. Le 17 juillet, Razoua fut arrêté, comme il sortait du Café du Nord, et emprisonné à Saint-Antoine. L'affaire souleva, en Suisse, une émotion généreuse. C'était, pour nous, dont le *Journal de Genève* ne cessait de réclamer l'expulsion en masse, une question de vie ou de mort. Si Jules Favre enlevait l'extradition de Razoua, il en exigerait d'autres. Razoua confia sa défense à un avocat français, naturalisé Genevois, Me Am-

berny, et lui remit un mémoire justificatif que les journaux reproduisirent. Il démontrait, en invoquant un alibi aisément justifiable, qu'il n'avait pu s'approprier les bijoux et les dentelles de la marquise de Galliffet. En outre, loin d'ordonner le pillage de l'École Militaire, il avait fait apposer les scellés sur l'argenterie et les objets précieux qui s'y trouvaient. Enfin, l'histoire d'une paire de bottes dérobée à un officier était plutôt du ressort des tribunaux comiques, et Genève s'en divertit pendant huit jours. Mais rire n'empêchait pas d'avoir l'œil au guet. Des meetings populaires et des mesures prises par les sections de l'Internationale en Suisse entretenaient l'agitation. On nous écrivait des Montagnes : « Si vous ne vous sentez pas en sûreté, venez chez « nous, on vous cachera. » Des permanences surveillaient les gares, les stations de bateaux et les routes conduisant aux postes-frontières. Cette effervescence, qui dura six semaines, aboutit heureusement à la mise en liberté du prisonnier. Sommé de produire des preuves, Chateaurenard, qu'une poule aurait pris, livra bien le complet commandé pour Razoua dans les ateliers de confection fournisseurs des conseils de guerre; mais à l'essayage, tout s'étant décousu, le gouvernement français n'insista pas et retira de lui-même sa demande d'extradition. Razoua, d'ailleurs, n'en fut pas moins condamné à mort par contumace. Bah! Un de plus, un de moins...

« Ce n'était pas comme à Genève, où l'enjeu de la partie en valait la peine. Le cas particulier de Razoua intéressait tous ses compagnons d'exil. Lorsque son sort fut réglé, ils respirèrent. On jouit du bel été et de la vue du lac. Les masques tombèrent, et les lunettes. Lefrançais, dont une composition chimique avait argenté les cheveux, rajeunit tout à coup aux yeux de sa logeuse. Arnould, Laprade, le père Gaillard, et bien d'autres! laissèrent repousser leur barbe et n'eurent plus l'air de postuler un engagement au Grand Théâtre. Enfin, les consommateurs qui boudaient le Café du Nord depuis l'aventure de Razoua, allèrent aux cafés du Levant, de la

Couronne ou de la Bourse, prendre leur absinthe... au sucre!

« Quant aux réfugiés qui avaient trouvé de l'ouvrage, ils cessèrent de trembler pour le lendemain et appelèrent auprès d eux leurs femmes, leurs enfants, en attendant l'amnistie après laquelle les moins optimistes d'entre nous ne croyaient pas languir pendant neuf ans!

« C'est à ce moment que Phonsine vint me rejoindre et qu'on s'installa chemin des Savoises, où j'avais loué deux petites chambres. Je travaillais. Je n'étais déjà plus réduit, comme en arrivant, à la portion congrue, rue du Cendrier, chez le père Rameau, qui nous nourrissait, pour moins de vingt sous par jour, avec les reliefs des grands restaurants.

« J'avais fait aussi la connaissance de quelques braves cœurs dévoués aux nouveaux venus, qui leur ressemblaient comme des enfants à leur père.

« On rencontrait encore à Genève, en 1871, des proscrits du Deux Décembre : le docteur Poux, le pharmacien Darier, le tailleur Hilbey; l'homme d'affaires Faucon, le relieur Dupleix, le père Raymond, qui était aveugle et vendait des journaux. Ils n'eurent qu'à se rappeler leurs déboires pour compâtir aux nôtres. L'orgueil d'avoir passé par là dominait, chez ces vétérans de l'exil, la douleur de voir leur cause se traîner dans les recommencements et la République ramasser la trique dont l'Empire s'était servi.

« Quelques Genevois ne nous témoignaient pas moins de sympathie. Le brave Philippe Corsat nous faisait une place dans son petit journal, *le Carillon,* et Charles Perron, peintre émailleur, internationaliste, nouvellement marié, donnait chaque jour, rue de Lancy, à Carouge, le couvert à plus d'un. Il hébergea assez longtemps Benoît Malon et n'eut pas à s'en louer, comme vous le savez. Passons.

« Une autre maison nous était grande ouverte, celle d'une jeune femme, Mme Olga Lévachoff, dont le beau-frère, Nicolas Joukovsky, réfugié russe, devint, lui aussi, un de nos bons amis. Secondé par des Genevois comme Schlaich, peintre sur émail; Darier, fabricant d'aiguilles de montres et disciple de

Pierre Leroux; Baud-Bovy et Gaud, artistes peintres, Joukovsky s'ingéniait pour procurer des passeports aux insurgés cachés à Paris. Il fallait, d'abord, récolter dans les ateliers des actes d'origine qu'on envoyait en France, où ils étaient convertis en passeports. L'appropriation de ces actes d'origine à l'usage qu'on en voulait faire incombait à Joukovsky et au père Boulanger, dit *l'astronome* ou *le chimiste,* un vieux révolutionnaire qui avait conspiré avec Barbès, conspiré contre l'Empire..., et dont le télescope, sur le quai du Mont-Blanc, invitait les passants à chercher des hommes dans la lune, tandis qu'il s'employait pour eux, sans aller si loin.

« Il avait formé un élève, le mécanicien Perrare, de Lyon. Beaucoup durent le salut à leur habileté. D'un passeport lavé et blanchi à souhait, ils faisaient coup double. Le même passeport qui avait facilité l'évasion de Lavalette, favorisa celle de Vaillant.

« Un jour, jour de fête! quelqu'un réussit à mettre la main, dans les bureaux de la police, sur une dizaine de passeports en blanc... La difficulté était de les expédier à Paris. Ils y arrivèrent dans le double fond d'une valise que pilotèrent un graveur du Val de Saint-Imier, Adhémar Schwitzguébel, et une autre fois, le peintre Gustave Jeanneret, de Neuchâtel.

A Paris, les messagers s'abouchaient avec des amis sûrs : Mme Lefrançais, Charles Lemonnier, secrétaire général de la Ligue de la Paix, Pierre Vinçard et ses enfants, le Dr Robinet, Crevat, vieux républicain, proscrit sous Louis-Philippe, Lucienne Prins, qui fabriquait des parapluies au Marais..., d'autres encore. Ils connaissaient les cachettes des féderés et leur portaient la clef des champs. Retenez leur nom, citoyen, vous en avez l'étrenne!

« Une grande ressource pour le fretin de la proscription fut, à cette époque, le Temple-Unique, mis à notre disposition par les sections genevoises de l'Internationale et par la Loge maçonnique. Comme c'était tout près de chez nous (la plaine

de Plainpalais à traverser), nous allions souvent, Phonsine et moi, passer la soirée au Temple-Unique, appelé aussi la Boîte à secrets par les Genevois impartiaux, pour qui leur Conservatoire est la Boîte à musique, le Bâtiment électoral la Boîte à gifles et la Synagogue la Boîte à grimaces.

« Les sections, alors au nombre d'une trentaine, tenaient leurs séances en bas ou au premier étage, dans plusieurs petites salles aménagées à cet effet. On nous en réserva une. Au début, ce fut charmant, intime, familial. Le Temple-Unique était ouvert aussi bien aux femmes qu'aux hommes; elles y apportaient leur ouvrage, cousaient, brodaient et tricotaient. On se racontait l'évasion du dernier venu, quand il ne la racontait pas lui-même... autant de petits drames, le feuilleton *parlé* du jour, des histoires dans lesquelles chacun retrouvait un peu de la sienne. Des assemblées générales, le dimanche, se terminaient par un *change-banal,* ou divertissement comportant des chants, une sauterie et un pique-nique populaire, auquel participaient nos amis des sections romandes, horlogers et bijoutiers.

« Bientôt on s'occupa de mêler l'utile à l'agréable. Dès le mois d'octobre, le groupe d'initiative et de propagande de l'Internationale organisa des conférences, qu'il demanda aux réfugiés. Il fit pourtant une exception en faveur du défenseur de Razoua, élevé par gratitude, en quelque sorte, au rang de membre honoraire de la proscription.

« Me Amberny se chargea donc d'un cours de droit politique. Le père Boulanger, lui, enseigna l'astronomie populaire. Un architecte, Dianoux-Vivarès, ex-membre de la commission municipale du XVIIe arrondissement, fit un cours de dessin.

« Les enfants ne furent pas oubliés. Les ouvrières de Genève, giletières, blanchisseuses, lingères, cigarières, etc... qui avaient fondé, quatre ans auparavant, la première section des travailleuses de l'Internationale, profitèrent de notre arrivée pour essayer de réaliser leur projet d'une école enfantine gratuite. Ce fut l'occasion d'une belle fête de Noël. Le

24 décembre, les bambins se rassemblèrent dans la grande salle du Temple-Unique, autour d'un arbre aux branches garnies de bougies et de jouets. Des musiciens exécutèrent un prélude. A ce signal, on vit apparaître, sous les traits légendaires du bonhomme Noël, chargé d'ans et de neige... qui? Le citoyen Lavalette, ex-membre du Comité central![1] Il portait une hotte à clochette, comme la fontaine du marchand de coco, et un frimas artificiel poudrait sa barbe et ses cheveux. Il chanta une imitation de la romance fameuse : *Reste toujours petit...;* puis, il prononça une allocution, après quoi, une dame offrit un drapeau aux enfants constitués en section. Enfin, les jouets distribués, on dansa.

« Une autre fois, grand scandale! Deux nouveau-nés, l'un, fils du susdit Lavalette, et l'autre, fils d'un internationaliste genevois, furent baptisés *au vin blanc...* mettons civilement. Une jeune fille, choisie parmi les ouvrières de la Section centrale, prit les enfants dans ses bras et leur promit aide et protection au nom de toutes ses collègues, marraines solidaires. Le petit Lavalette, je m'en souviens, fut appelé Louis-Michel. Et allez donc! »

Colomès me voit faire la moue et se replie en bon ordre.

« Oh! ce n'est pas que j'aime plus que vous cette parodie. Passe encore si le serment solennel était tenu; mais, à cet égard, libres penseurs et catholiques sont à peu près de même farine, hein? La cérémonie ne les engage à rien. Ce n'est qu'en passant, d'ailleurs, que je vous parle des soirées du Temple-Unique. Nos compagnes brillèrent autre part que là. Il y eut des dévouements admirables. Le fils Dumas, moraliste de la bourgeoisie, dans une brochure de cannibale qui pourrait être intitulée : *Retue-la!* a écrit indignement : « Nous « ne dirons rien de leurs femelles, par respect pour les femmes « à qui elles ressemblent — quand elles sont mortes! » C'est vivantes, citoyen, que les épouses, les mères, les sœurs et les compagnes d'insurgés réhabilitèrent leur sexe dégradé par

1. Lavalette est mort à Paris en 1904.

les chiennes de luxe qui aboyaient aux chausses des prisonniers, le long de l'avenue de Versailles! »

Colomès est beau, flétrissant Du Mas ou Du Camp! Sa barbe a l'air de n'être blanche que parce qu'il écume.

Apaisé, il cite des exemples, ceux que je sais : Mme Treillard allant, en deuil, remettre à l'officier qui avait ordonné l'exécution de son mari, deux jours auparavant, les 37.000 francs sauvés de l'incendie par l'honnête délégué à l'Assistance publique. La mère de Maroteau donnant des leçons. Marie Ferré, la sœur de Théophile, âgée de dix-neuf ans, séparée par la mort, la prison et le cabanon, de toute sa famille et travaillant jour et nuit pour porter, au bout de la semaine, vingt francs à son frère, dont le procès s'instruisait.

« Mais les femmes des réfugiés à Genève?

— Elles ne montrèrent pas moins de courage et de décision, poursuit Colomès. Elles gagnèrent à la proscription deux choses indispensables : l'estime et l'intérêt. Légitimes ou non, les ménages échoués en Suisse y méritèrent généralement, par leur conduite, le droit d'asile. Les enfants allèrent à l'école, les femmes furent couturières, modistes, corsetières, piqueuses de bottines, blanchisseuses... La femme de Gustave Lefrançais brodait, celle de Paulet vendait des journaux à Longemalle et des fleurs au Mollard; Mme Arthur Arnould allait, de maison en maison, offrir la volaille que des parents lui expédiaient de Bourg-en-Bresse, et l'on vit Arnould lui-même porter le panier, en attendant de pouvoir placer sa marchandise à lui : des articles![1] Paule Minck cousait des chapeaux de paille,[2] et la mère de Pilotell tenait un magasin de photographies, quai des Bergues. Une des rares femmes de lettres dont Barbey d'Aurevilly, juge impitoyable, eût reconnu le talent, Mme André Léo, faisait la cuisine elle-même, dans la petite chambre que des amis lui avaient meublée à Montbrillant, et c'était elle encore que James Guillaume,

1. Arthur Arnould, mort à Paris en 1895.
2. Paule Minck (1839-1901).

un autre jour, trouvait en train de repriser ses bas... pas les bleus, les autres, à l'*hôtel du Raisin*, à Neuchâtel.

« Une seule fois, ces dignes femmes scandalisèrent Genève, et voici dans quelles circonstances. Elles assistaient aux obsèques civiles de Razoua qu'on enterrait à Plainpalais. Mais comme ce n'est pas l'usage, en Suisse, que les femmes accompagnent les convois funèbres, le *Courrier de Genève* traita de pétroleuses celles qui formaient la tête du cortège. Il dut faire des excuses, le lendemain, oui, citoyen, les plus plates excuses! A-t-on jamais vu! Pétroleuses, Phonsine, Mme Lefrançais, Mme Tinayre... que j'oubliais! Vous savez son histoire à Mme Tinayre? Camille Pelletan l'a racontée, mais en partie seulement. C'était cette institutrice que le gouvernement de Bordeaux avait chargée, à la fin de la guerre, de réorganiser, à Paris, les écoles de filles. Républicaine ardente, à la façon de Pauline Roland, elle avait tellement pris sa tâche au sérieux, qu'elle était restée, pour la remplir, au service de la Commune. Crime impardonnable qu'expia... son mari, pourtant bien loin de partager ses opinions! En effet, le malheureux, s'étant efforcé d'arracher sa femme aux soldats qui l'emmenaient, fut lui-même saisi par eux et conduit au Châtelet, puis à la caserne Lobau sans doute, où l'on fusillait en série et à l'heure. Son cadavre n'a jamais été retrouvé..., pas plus, d'ailleurs, que la petite fortune qu'il avait sur lui au moment de son arrestation. L'autorité militaire, elle, ne rendait pas l'argent. Les cadavres non plus. Mme Tony Moilin ne put obtenir le corps de l'homme qu'elle avait épousé *in extremis*. Et allez donc! »

Colomès remonte son pantalon, fait deux ou trois flexions et repart :

« A Genève, grande fut la détresse de Mme Tinayre et de son frère Guerrier, délégué par la Commune à la Manufacture des tabacs. Tandis qu'il improvisait, avec sa famille, une troupe de comédiens qui battit la Suisse, Mme Tinayre courait le cachet à vingt sous, pain de ses cinq enfants! L'aîné, Julien, âgé alors d'une dizaine d'années, chiffonnait dans les

rues, en compagnie d'un biffin de Lyon nommé Auziau, ou bien travaillait, avec son frère Louis, chez un cordonnier, réfugié de Saint-Étienne, Faure, dit *Cou-tordu*[1].

« Quant à Phonsine, pour venir en aide à nos camarades, elle blanchit d'abord leur linge à crédit; puis, comme elle était de son métier polisseuse, elle me seconda. Ce fut notre meilleur temps. Nous avons gagné, dans la bijouterie, jusqu'à des vingt francs par jour! C'était la mode des bagues-semaine, formées de sept anneaux. Nous ne suffisions pas aux commandes. On travaillait en chantant du matin au soir, gais comme des pinsons. C'est à Genève que nous nous sommes appris réciproquement tous les refrains que nous savions. Nous les chantons encore aujourd'hui... pour eux-mêmes, sans doute, mais aussi parce que nous les avons dans le cœur.

« Cette allégresse doit vous paraître inconvenante, chez des gens en deuil d'une belle cause et de ses défenseurs; mais s'il est vrai qu'on n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers, on l'emporte sur l'aile d'une chanson. C'est un souvenir vivant et qui embaume..., le bouquet de l'ouvrier! Nous avons toujours eu ainsi des fleurs sur notre table, parce que nous avons toujours travaillé chez nous..., et que le travail est joie, sans surveillance, sans contremaître, sans cloche ni sirène, à l'arrivée et au départ. »

Je le vois venir... Je n'échapperai pas à l'un des refrains qu'il chante le mieux. En effet :

« Mais voilà... profère-t-il, la division du travail et le développement du machinisme n'avaient pas, comme à présent, réduit l'ouvrier à un nouvel esclavage. Il pouvait encore saluer d'une chanson l'œuvre de ses dix doigts. Le bruit d'une machine ne couvrait pas sa voix. Est-ce que j'ai envie de chanter devant un monstre d'acier qui découpe ou perce des trous sans relâche? Allez donc mettre des paroles sur

1. Julien et Louis Tinayre sont devenus, l'un un graveur et l'autre un peintre distingués. Louis Tinayre a peint de beaux portraits de sa mère, de Louise Michel et de Rogeard.

cette musique-là! Le mouvement des volants et des bielles vous les renfonce dans la gorge. »

Je connais l'antienne. Colomès a la haine du machinisme, source de tous les maux. Il m'a dit une fois combien l'avait diverti, dans sa jeunesse, ce héros d'Erckmann-Chatrian, maître Daniel Rock, le vieux forgeron dont les fils, à son instigation, se ruent, armés de faulx, sur la première locomotive qu'ils voient manœuvrer... Et Colomès fait la même chose qu'eux. On fera toujours la même chose. Ils sont symboliques.

Il ne tiendrait qu'à moi d'entendre une belle conférence sur les crimes du machinisme, mais, avec mon voisin, assez d'incidentes rompent déjà le fil du discours, pour que je ne le suive pas, cette fois, dans leur labyrinthe.

J'enchaîne donc : « Enfin, vous étiez heureux? »

Il supporte fort bien, ayant ouvert une parenthèse, qu'on la ferme à sa place.

« Oui, dit-il; en montant petit à petit notre ménage, il nous était possible encore d'obliger les camarades qui arrivaient dénués de tout. Bien souvent, nous avons retiré un matelas de notre lit, pour les coucher. Ils nous payaient de nos peines en nous parlant de Paris. Si je vous disais qu'on allait, Phonsine et moi, rôder autour de la gare, dans l'espérance de rencontrer un nouveau venu et de l'emmener chez nous...

— Vous goûtiez, vous aussi :

Cette saveur puissante
Que laisse au cœur le mal de la patrie absente!

— Assurément. Ernest Cœurderoy... celui des années cinquante... Cœurderoy-le-Frénétique a écrit que l'exil centuple la vie de l'homme en lui donnant l'humanité pour patrie. C'est une phrase, et voilà tout. Celle de Saint-Just : « La patrie n'est pas le sol, mais la communauté des affections », ne me satisfait guère non plus. Il n'a raison qu'en théorie. On tient tout de même au sol par un cordon ombilical qu'on ne coupe jamais. Mais il faut avoir tiré dessus pour

le savoir. Dans ses *Impressions d'exil* à Genève, Saint-Ferréol, ancien représentant du peuple et proscrit de 51, raconte qu'il allait souvent, par attraction, c'est le mot, passer quelques heures en France, dans un petit village du Bas-Rhin, en dépit des gendarmes. « La route pouvait me conduire à « Lambessa, dit-il, mais je respirais l'air du pays et j'étais au « milieu de compatriotes. » Et il raconte encore qu'en se promenant sur le quai du Rhône et en regardant le quai des Bergues, il croyait voir le quai d'Orsay. Il comparait aussi le quartier Saint-Gervais au faubourg Saint-Antoine, et la rue des Granges, dans les hauts quartiers, au faubourg Saint-Germain. Il se créait des mirages, quoi!

« Eh! bien, Phonsine et moi, nous en faisions autant. Quelquefois le dimanche, nous poussions jusqu'à Hermance ou jusqu'à Ferney, histoire de mettre un pied en France, comme des gamins tentés par le fruit défendu. Ou bien en traversant le pont des Bergues, je disais à Phonsine : « Voilà le canal « Saint-Martin ! » Elle se fâchait et devenait toute pâle... « J'y « pense bien assez comme ça ! » Mais, le dimanche suivant, c'était elle qui voulait aller déjeuner au restaurant Ardin, chemin de Florissant, bordé de haies et de vergers en fleurs. On déjeunait dans le jardin, en écoutant un artiste ambulant, nommé Ansaldi, chanter *L'Évasion de Bazaine, Les Capitulards,* enfin des choses de sa composition, que sa jeune femme accompagnait sur l'harmonium. Et là... ou ailleurs, sous n'importe quelle tonnelle et devant une *picholette* de vin blanc, Phonsine me taquinait à son tour en évoquant Romainville, Les Lilas ou Meudon ! J'avais ma revanche huit jours après. Je proposais une promenade aux Buttes-Chaumont, et nous montions... au Salève, d'où Genève, dans la lumière, nous apparaissait comme Paris, vu des hauteurs de Belleville. Étions-nous bêtes !

— Mais non.

— Mais si. Expliquez-moi ce phénomène. Nous travaillions bien tranquillement à l'établi, en face l'un de l'autre, et tout à coup, nous recevions comme une bouffée de Paris au

visage... Nous nous regardions. — A quoi penses-tu ? — Au Marché du Temple. — Tiens, c'est drôle, moi aussi.

« Songez que nous nous aimions, que nous étions entourés de compatriotes, que nous ne laissions pas de famille à Paris et que nous vivions au sein d'une population parlant la même langue que nous. L'illusion de n'avoir pas quitté la France devait nous être facile. Eh! bien, pas du tout. Les figures elles-mêmes nous étaient moins nécessaires que le cadre dont l'exil les dépouillait. Exemple :

« Un jour, Phonsine, un camarade et moi, nous étions entrés au café-concert des Grottes. Un jeune bâtonniste y montrait son adresse et terminait ses exercices en battant de quatre tambours à la fois. Soudain, voilà notre camarade qui s'écrie : « Mais, je ne me trompe pas... c'est Plessis ! C'est lui qui « précédait dans la rue de Paris, le 26 mai, l'escorte des otages, « en lançant très haut un fusil qu'il rattrapait, comme une « canne de tambour-major. »

« Nous le retrouvâmes plus tard, à Paris, faisant applaudir ses imitations, ses transformations rapides et ses jongleries; mais, à Genève, il s'agissait bien de Plessis et des otages ! Ni vus ni connus ! L'indication de lieu seule nous avait frappés... Rue de Paris... la descente de Romainville, du Lac Saint-Fargeau et du Pré-Saint-Gervais !... Ah ! je vous réponds que nous placions, dans ce cadre-là, d'autres souvenirs que ceux du 26 mai, cinq heures du soir !

« Nos accès d'ennui ne duraient pas ; mais l'obsession était parfois si forte, si douloureuse, qu'elle allait jusqu'à l'étouffement. Ce qu'on appelle la nostalgie, c'est une espèce d'asthme. Le mal du pays est moral et physique : on en souffre dans la tête et dans la poitrine. Langevin, membre de la Commune, exilé à Londres, quand il respirait difficilement, allait, avec sa femme, se faire éventer par le drapeau de l'ambassade de France ! Et il était internationaliste comme moi, comme nous tous.[1] »

1. Langevin est mort à l'hôpital Boucicaut en 1913.

Je souriais. — « Quelle idée fausse, tout de même, ont de vous les gens qui ne vous connaissent pas! Républicain d'inclination et internationaliste de raison, vous êtes patriote avant tout... patriote dans les moelles.

— Patriote de clocher, oui, comme Proudhon. La patrie est une habitude... une longue habitude. Aimer une petite patrie n'est pas une raison pour mépriser les autres pays; mais puisqu'il faut vivre quelque part, on a le droit d'avoir une préférence, hein? Citoyen du monde n'empêche pas d'être natif des Gobelins. C'est principalement le dimanche que nous nous sentions loin... et seuls! Ah! le dimanche!...

— Le dimanche est partout pesant. Barbey d'Aurevilly l'a défini : l'anniversaire de l'abandon. « Mais c'est dans l'abandon qu'on connaît sa force, ajoute-t-il, et la force n'est-elle pas quelque chose qui vaut la peine de vivre? »

— S'il a dit cela, c'est qu'il a été exilé.

— Il s'exilait lui-même... en Normandie. Il était, lui aussi, patriote de clocher.

— Nous l'étions tous, à Genève, aussi bien ceux de Lyon, du Creusot, de Saint-Étienne et de Marseille, que les Parisiens. Il y en avait de tous les quartiers et de toutes les professions..., des jeunes, des vieux, des étudiants de vingt ans et des hommes qu'on appelait *pères,* à cause de leur âge, mais aussi parce qu'ils avaient fait leurs premières armes en 48 : le père Miot, l'ancien pharmacien, représentant du peuple, un exemplaire de la Montagne en parfait état de conservation; le père Ledroit, cordonnier, soixante-treize ans! condamné de 51, comme le père Lion, de la Nièvre; le père Légalité, un brave serrurier des Batignolles, et le père Copréaux, un cordonnier encore, deux impénitents de Juin; le père Guyon, photographe, victime de Décembre... L'âge, en ce temps-là, n'altérait pas les croyances de la jeunesse : elles restaient fraîches dans un coffre usé.

« Il s'agissait de fondre, en apparence tout au moins, les éléments dont se compose une proscription. C'est à quoi s'employa notre première Société d'aide mutuelle, l'Égalité,

dont le secrétaire était Louis Marchand. Elle finit par admettre les étrangers, des Russes, pour la plupart, au même titre que les Français. Il suffisait, pour faire partie de l'Égalité, d'être présenté par deux de ses membres et de n'avoir encouru aucune condamnation pour vol, escroquerie, etc... Chaque sociétaire payait une cotisation d'un franc cinquante par mois. A son arrivée à Genève, le réfugié sans ressources recevait un secours quotidien d'un franc cinquante, remboursable à la Société. La même somme était allouée à tout adhérent malade. Mais l'Égalité ne s'en tenait pas à l'assistance matérielle des proscrits. Elle compatit au malheur des familles qu'avait mises en deuil la quadruple exécution de Ferré, Rossel, et du sergent Bourgeois, à Paris ; de Gaston Crémieux, à Marseille, au mois de novembre 71. Enfin l'année suivante, c'est encore par ses soins, que fut célébré, au stand de Carouge, drapeau rouge déployé, le premier anniversaire du 18 mars.

« A partir de ce moment-là, nos séances furent peu suivies : des mouchards s'y glissèrent ; bref, en mai, la dissolution s'imposa. Mais une parlote se reforma aussitôt, Tranchées de Rives, au domicile de l'ex-chef de bataillon Cœurderoy, un professeur de boxe, de canne et de chausson, marié à une excellente Alsacienne. Comme elle était plantureuse, on l'avait surnommée Éléphantine. Tous les hercules de la proscription prenaient pension ou se donnaient rendez-vous chez elle : Pégourier, dont la femme, restée à Paris, était marchande de vins ; Charles Bonnet, caporal, qui avait déserté le train des équipages ; l'ex-colonel Chardon, chaudronnier[1] ; Josselin, membre du Comité central et chef de légion ; Flamion, dit le gros Paul, ex-lieutenant au 135e et menuisier ; Brunereau, commandant du 228e[2] ; Édouard Petite, horloger, ex-capitaine au 130e. Ajoutez à ces gaillards-là, Noro, fine lame et peintre bigle, qui écrivait aussi ; Benjamin Sachs, avocat, Victor Cyrille, étudiant,

1. Mort à Vierzon en 1900.

2. Louis Brunereau, mort à Florence en 1880.

Edmond Levraud, Protot, Vuillaume, Bellenger, le petit Ducrocq, un marchand de charbons de Montmartre, Eugène Bras, commissaire de surveillance sous la Commune, et Jules Flamet, jeune et riche avocat. Sachs et lui, après un rapide passage dans la magistrature assise et debout, la représentaient courant...

« Éléphantine et Cœurderoy avaient fréquemment des querelles domestiques. « Descendons ! » disait-il alors. Elle le suivait dans le sous-sol; ils s'y flanquaient une raclée et remontaient soulagés, satisfaits d'avoir sauvegardé, au dehors, la dignité de la proscription.

« Ils tâtèrent ensuite d'une brasserie à Plainpalais. On organisa chez eux des conférences qui firent passer le temps. Puis le groupe se dispersa, après l'expulsion de Cœurderoy et de Cyrille, impliqués avec les Lyonnais dans le complot de Bellegarde.

« C'est au mois d'avril 72 que s'ouvrit la Marmite Sociale, fondée par la section de propagande de l'Internationale, dans le but de procurer aux réfugiés dont les moyens d'existence n'étaient pas assurés, une nourriture saine et à bon marché. Vous savez que cette idée avait été mise en pratique à Paris, vers la fin de l'Empire, par mon cher Varlin. Mais les Marmites de la rue Larrey, de la rue des Blancs-Manteaux, de la rue du Château et de la rue Berzélius, n'admettaient comme consommateurs que leurs membres adhérents; tandis que la Marmite de Genève bouillait pour tout le monde... Elle fut inaugurée dans un pauvre et vaste local situé au fond d'une cour, rue des Allemands, 28, au deuxième. Au seuil, se tenait, comme l'employé des Bouillons Duval, le dessinateur Bozier, ex-membre de la Commission communale du 17e. C'était à lui que les clients qui ne payaient pas en espèces, remettaient leur *bon de repas* délivré par l'*Égalité*. Une cloison séparait la cuisine de la salle, longue, étroite, garnie de tabourets et de tables en sapin recouvertes de toile cirée. Au-dessus de la porte, on avait mis le buste de Marianne, naturellement, et les murs s'ornaient de gravures cordiales. On parlait haut,

et le sujet des conversations, vous le devinez. On mangeait pour une somme variant de huit à quatorze sous, le brouet de l'indigence, préparé tantôt par le cuisinier Lacord [1], tantôt par Pillard, de Marseille. Un nommé Blancpignon, que l'on sut plus tard être un mouchard, lavait la vaisselle. Enfin, le service était fait par une jolie brunette, Mme Paulet, veuve d'un réfugié, mort à l'hôpital au début de la proscription. On arrosait le repas d'un gros vin du Piémont qui piquait des violettes dans la toile rude des serviettes et n'enivrait personne. On ne se grisait pas de ce vin-là.

« Lacord, Lavalette, et le père Massé, dignitaire de la Maçonnerie, gérèrent successivement la Marmite sous le contrôle d'un Comité d'administration. Un type, Lacord, ex-membre du Comité central... Il est mort à Lariboisière, après une existence tourmentée, A la fin, il vendait des pommes de terre frites, rue Saint-Martin. La plupart du temps, sans ressources, sans abri, il allait demander l'hospitalité et une livre de pain, à celui-ci, à celui-là. Combien de fois il est venu coucher chez nous! On s'arrangeait pour le laisser seul. Il en profitait pour laver son linge, une chemise et un mouchoir, dans la cuisine. On s'en apercevait en rentrant à l'odeur d'alcali qui vous prenait à la gorge. D'une probité!... Un jour, il trouva un billet de cinq cents francs et le porta chez le commissaire de police. Je le plaisantai. Il prit fort mal la chose. Je l'entends encore s'écrier : « J'ai des enfants, je veux leur laisser un nom sans tache! » Pas besoin de lessive pour ça! »

Colomès boucle la parenthèse et continue de projeter tour à tour l'ombre et la lumière sur le grand mur nu de l'exil.

« Malheureusement les fonds vinrent à manquer. Plus de foin au râtelier, on se disputa...; bref, à la fin de l'année, le restaurant social qui devait, au bout d'un certain temps, devenir la propriété de tous les travailleurs de Genève, disparut et ne fut pas remplacé. Mais une vingtaine d'entre nous y avaient reconstitué, sur de nouvelles bases, la Société des

1. Lacord est mort à Paris en 1889.

Proscrits. On l'appela, cette fois, la Solidarité. Elle eut son siège rue Berger, aux Grottes. Son président fut un employé de commerce nommé Gaston, et son secrétaire, un mécanicien Charles Michelot. Elle eut des vicissitudes, fut réorganisée au mois de décembre 1875, avec Alavoine pour trésorier et fonctionna jusqu'à l'amnistie. Mais c'était tout de même en 72 que notre lune de miel... je veux dire celle de la proscription, avait eu son dernier quartier. »

J'écoutais attentivement le père Colomès. Quelle mémoire prodigieuse avait ce vieillard ! Quelle précision dans le détail ! Quelle fièvre permanente ! Cet irréconciliable ennemi de l'encre et des plumes qui la crachent, avait un culte pour la lettre ou l'imprimé qui lui rappelaient une circonstance de sa vie d'exil. Jamais billets d'amour n'ont tremblé entre des mains plus pieuses. Leur émotion me gagnait. Je n'ai point connu d'homme qui pût faire sienne autant que Colomès cette pensée de Mme Ackermann : « Il en est de certains points culminants de notre vie, comme des hautes montagnes : quelle que soit la distance qui nous en sépare, ils nous paraissent toujours proches. »

IV

Qu'il y eût dans la vie de mes voisins un autre drame que ceux de la Commune et de la proscription, je n'en doutai point, un jour que j'attendais, en causant avec Mme Colomès, chez elle, le retour de son mari.

Pour me faire prendre patience, elle avait eu l'idée de me montrer un de ces albums de photographies qui constituaient autrefois et constituent encore, en province, les archives iconographiques de la famille. Tout le monde pouvait les compulser sur le guéridon du salon. On y voyait naître, grandir et se marier les enfants, qui devenaient à leur tour des hommes et des femmes tournés vers le passé. La caricature des modes surannées était faite par le temps et mettait

de l'attendrissement dans le sourire. En leur cadre ovale ou rectangulaire, au recto et au verso d'épais cartonnages dorés sur tranche et biseautés, les portraits se succédaient par quatre, autant que possible groupés sympathiquement. De distance en distance, une carte de plus grand format tenait toute la page et semblait commander une nouvelle section prête à défiler.

C'était le reliquaire des affections et du souvenir.

L'album de Phonsine, relié en chagrin, avait perdu l'agrafe d'un de ses fermoirs.

« Dame! il a fait toute la proscription! » me dit-elle avec orgueil.

Il y paraissait. La peau était égratignée, maculée, flétrie; mais ce qu'elle recouvrait et défendait me ravit encore.

D'abord une reproduction du buste de la Liberté, sculpté par Gustave Courbet et qui surmonte une fontaine de La-Tour-de-Peilz. C'était comme l'icone au seuil de la maison[1].

Ensuite, venait, accoudé sur une table, en redingote noire et pantalon clair, le visage pensif, dans un collier de barbe brune, Eugène Varlin, le jeune relieur socialiste, le héros qui prépara de son cerveau plein et de ses mains pures, l'émancipation de la classe ouvrière.

Delescluze, Vermorel, Flourens, Ferré, Rossel, Millière, Tony Moilin, Gaston Crémieux, qui ne manièrent jamais l'outil, eux, ne méritaient, aux yeux de Colomès, une place à côté de Varlin, que parce qu'ils étaient morts en beauté, en lumière, comme lui.

Puis, je ne reconnus plus personne. C'était la foule des anonymes, des dévouements obscurs, des combattants dispersés par la rafale versaillaise et tournoyant dans l'espace..., toute la famille de Colomès et de Phonsine, en un cimetière aux concessions rapprochées, avec des allées entre elles et le même entourage modeste pour chacune. Sur toutes, le vieux

1. Il y en a une reproduction à Meudon, devant la porte de la terrasse du château.

ménage mettait un nom, une date, et parfois ses regrets en guise d'immortelles.

Phonsine, cependant, baissait la voix pour me donner un détail que je n'entendais pas, saisi de respect, moi aussi, devant ces figures enfumées et comme noires encore de poudre.

Ces ouvriers, la semaine finie, pouvaient se reposer, attendre, en rabâchant éternellement, des jours meilleurs. Ils avaient célébré le dimanche en prenant le fusil. Ils avaient cru, eux aussi, eux les derniers, que leur sang répandu crierait : Succès ! Succès de leurs revendications, réalisation de leurs espérances, accomplissement de leurs vœux... Comme si une saignée avait jamais fortifié le malade sur qui on la pratique ! Les fils, heureusement, sont revenus de l'erreur des pères..., mais cela empêche-t-il de vénérer les pères, dont le sang généreux abreuva les sillons ?

Les mères aussi... qui furent à la peine et souvent au martyre... Quelques-unes, des ménagères que le bonnet à brides endimanchait devant l'objectif, étaient là... Avaient-elles bien compris le sens et la portée de l'insurrection ? Qu'importe ! leur place était là tout de même. Elles avaient suivi un père, un frère, un mari, un amant; elles les avaient suivis aveuglément, soit ! Mais leur cécité, conséquence du siège, des privations, de la misère, imposait, en ce cas, le respect réclamé par l'exclamation de Colomès, un peu comique dans la forme seulement : « Chapeau bas, fils Dumas, devant ces femmes, à qui ont ressemblé les femelles de Versailles et de la terrasse de Saint-Germain, les femelles aux Camélias, — lorsqu'elles furent mortes ! »

Mais quels étaient ces deux-là, debout, appuyés l'un sur l'autre, et figés dans l'attitude et l'apparat d'un couple, le jour des noces, au Lac Saint-Fargeau ?

« C'est nous, peu de temps après notre arrivée à Genève, dit Phonsine. Vous ne nous auriez pas reconnus.

— Non.

— Étienne, pour s'échapper, avait fait couper sa barbe et

elle n'était pas encore repoussée. C'est par un Français nommé Lériot, élève de Nadar, établi aux Pâquis, que nous avons été photographiés. J'étais plus grosse qu'à présent, hein!... pour cause. »

Et pour m'éclaircir l'allusion, ayant posé le doigt sur un portrait de gamine, voisin du groupe, elle ajouta :

« Louise, notre fille. »

J'ignorais que le ménage eût un enfant. Immédiatement, l'idée d'un deuil affreux me traversa l'esprit.

« Vous l'avez perdue?

— Non, répondit Phonsine. Elle est mariée en province. Son père ne la voit pas. »

Je n'avais qu'à insister un peu, je le sentis, pour faire sourdre une confidence; mais la clef tourna dans la serrure : Colomès rentrait.

« Ne lui dites pas que je vous ai parlé de Louise, ça vaudra mieux », murmura Phonsine en refermant l'album qu'elle rangea.

Je lui donnai aussitôt un gage de discrétion en fournissant le sujet d'une conversation que nous avions l'air de poursuivre.

« Savez-vous, cher ami, ce que je demandais à votre femme?

— Ma foi, non.

— Ce que signifie cette liste d'auteurs célèbres dressée par vous, là...

— Ah!... le pilori! »

Le pilori était une bande de papier épinglée au mur, à droite de la cheminée. Elle portait, tracés d'une main ferme, ces noms, que j'ai copiés plus tard :

Maxime Du Camp.	*Renan.*
Louis Blanc.	*Goncourt.*
Théophile Gautier.	*Champfleury.*
Leconte de Lisle.	*Caro.*
Jules Simon.	*About.*

Ernest Daudet.
Louis Veuillot.
F. Sarcey.
De Pressensé.
Le fils Dumas.
Henri Martin.
Paul de Saint-Victor.
Mendès.
La Sand.
J. Claretie.
Barbey d'Aurevilly.
Bergerat.
Taine.
Littré.
Bourget.
De Vogüé.

Chaque fois que Colomès relevait dans un livre, un journal, une condamnation sévère de la Commune ou de ses partisans, il ajoutait à la liste le nom du juge. C'était ce qu'il appelait le pilori.

« Et j'en oublie certainement, » soupirait-il parfois.

Ce poteau infamant, j'ai dû contribuer moi-même à le pourvoir, en prêtant à mon voisin beaucoup de livres qu'il n'avait jamais eu les moyens d'acheter.

— Il vous faudra bientôt une rallonge, comme en ont, dans les livrets militaires, certains feuillets de punitions, lui dis-je.

— J'en mettrai une ! Que tout ce qu'ont vomi contre nous les écrivains bourgeois retombe sur eux !

Je me souviens de son irritation à la lecture de la Correspondance de George Sand. Dans une lettre écrite après la Commune, elle dit notamment : « Ne défendons pas cette horde infâme. »

— Ah ! s'écria Colomès, en me rapportant le volume, je lui conseille de parler ! Avec le fils Dumas, c'est vieille et jeune garde ! Pas étonnant que la vieille ait maudit le pétrole : elle ne brûlait que de l'huile. Et ce qu'elle en a brûlé !... Une chose ne vous frappe pas ?

— Laquelle ?

— La quantité de *pouates* qui ont éprouvé le besoin de nous donner le coup de dent du chacal ? (Colomès prononçait le mot *poète* comme il eût fait pouah ! avec un indicible mépris.) De quoi ces mirlitons se mêlent-ils ?

— Des mirlitons... pas tous ! Plutôt des oiseaux qui vous

reprochent de les empêcher de chanter, en troublant le bocage.

— Allons donc! Ces inutiles ne voient, dans la révolution sociale, que la fin de leur scandaleux privilège. Rassurez-les. Comme ils ne sont bons à rien et qu'ils ont toujours vécu du Pouvoir, le jour où la racaille aura le dessus, ils feront cantate à la racaille... et elle est assez bonne fille pour les entretenir, comme la monarchie et l'Empire ont payé leurs services à Hugo, Banville, Théophile Gautier, Leconte de Lisle... et autres faiseurs de carambolages!

— Pierre Dupont, lui-même, cher ami, ne fut pas, hélas! plus ferme dans ses principes, ni dans son désintéressement.

J'ai jeté exprès le nom de Pierre Dupont, protégé de la princesse Mathilde et rallié à l'Empire.

Colomès, atteint dans sa prédilection, bondit :

« Pierre Dupont eut des défaillances, c'est vrai; mais il vécut toujours près du peuple, lui! Vos pouates sont courtisans et menteurs de nature. Voilà votre Théophile Gautier...

— Un grand écrivain doublé d'un brave homme. Un ouvrier comme vous : Gautier-le-Diamantaire... *Il tournait la meule*, disait-il, pour faire vivre les siens, et sur cette meule il taillait des diamants à facettes. En politique, ma foi, je crois bien qu'il professait l'indifférence de Banville et que tous les deux étaient du parti romantique exclusivement.

— C'est plus commode. On attribue à Gautier, en tout cas, un mot que les francs-fileurs de 70 ont trouvé admirable. Lorsqu'il apprit, étant hors de France, que la guerre était déclarée, il s'écria noblement : « On bat maman, j'accours! »

— Et il accourut, en effet.

— Oui..., mais non parce qu'on battait sa mère.

— Et pourquoi donc?

— Ah! vous êtes encore un drôle de paroissien... qui fait semblant de lire son livre de messe! Ouvrez le *Journal des Goncourt*, citoyen, vous y verrez votre Goncourt rencontrant

Gautier et lui disant : « Pourquoi diable, Théo, êtes-vous revenu de Suisse ? » Et Gautier de répondre, sincèrement cette fois : « Le manque de monnaie, mon cher, cette chose bête qu'on appelle *faulte d'argent!* » Et il se mit à en gagner sur notre dos, le *pouate* filial ! Terrible Goncourt ! Quelques jours après les massacres, les incendies et les ruines de mai, il dîne avec Flaubert, qui est venu à Paris chercher un renseignement... pour *La Tentation de saint Antoine!* Et Goncourt note : « Ce cataclysme semble avoir passé sur lui sans le détacher en rien de la fabrication de son bouquin ! » Ah ! ils se jugent bien entre eux ! Des fabricants de bouquins, voilà ce qu'ils sont ! Quand le bouquin va, tout va ! Tas d'entrepreneurs ! »

Et la joie de m'avoir collé sous bande ayant fait tomber son pantalon, il le remonte à deux mains, puis exécute deux ou trois flexions légères, comme pour accommoder la fourche.

CHAPITRE III

NUAGES SUR GENÈVE ET SUR PARIS

I

J'EUS quelque peine à démêler les raisons de la rancune que Colomès nourrissait, non pas positivement contre la Suisse, mais contre ses habitants.

La proscription, somme toute, n'avait eu qu'à se louer de son premier contact avec la population genevoise, exception faite, bien entendu, de la bourgeoisie dirigeante, qui détenait les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

Celle-ci rendait l'Association internationale des travailleurs responsable des dernières grèves dont Genève avait été le théâtre avant la guerre : grève des tailleurs de pierre et maçons; grève des typographes et des tailleurs d'habits en 1869; grève des plâtriers et des tuiliers ; grève générale enfin des ouvriers du bâtiment, en 1870. L'aristocratie financière genevoise voyait la main de l'Internationale partout, mais surtout dans sa poche et son inquiétude mijotait au feu des informations tendancieuses, publiées par le *Journal de Genève,* son interprète.

Les trente sections ouvrières de Genève et celles de la Suisse romande possédaient, heureusement, d'autre part, leurs journaux de combat. A l'*Égalité*, leur organe fédéral, avaient collaboré en 1869, Varlin, Élisée Reclus, Malon, Bakounine... En 1870, une autre feuille, *la Solidarité*, continuant l'*Égalité*, s'était publiée à Neuchâtel, sous la direction de James Guillaume; mais le gouvernement la supprima, au mois de septembre, à la suite d'un article invitant les inter-

nationaux suisses à faire cause commune avec leurs frères de France.

Auparavant, lors de la grève du Creusot, en mars 1870, le Comité fédéral romand avait ouvert, pour la soutenir, une souscription, et après la condamnation par le tribunal d'Autun, de vingt-cinq grévistes, pour la plupart pères de famille, Charles Perron, prêchant d'exemple, avait offert de prendre temporairement, à sa charge, l'enfant d'un détenu.

A deux reprises, pendant la Commune, les 15 avril et 17 mai, les internationalistes suisses, réunis au Temple-Unique, avaient envoyé à leurs frères parisiens des adresses de félicitations.

Enfin, la Commune vaincue, le 29 mai, une assemblée populaire, convoquée par la Société du Grutli et par l'Association politique ouvrière nationale, demandait au Conseil fédéral que les réfugiés venant de France fussent accueillis comme des victimes ayant droit à l'hospitalité.

La Suisse prolétarienne semblait donc leur tendre les bras, et elle les leur ouvrit en effet; son attitude, lorsque Razoua fut arrêté, le témoigne.

A quoi fallait-il attribuer le désabusement du ménage? Car Baucis, naturellement, emboîtait le pas à Philémon.

« Elle aussi, me dit-il, sur la foi des noircisseurs de papier, avait rêvé une Suisse agricole et pastorale, avec petits chalets, bergères des Alpes, sonnailles et ranz de vaches..., comme nous rêvions, nous, une démocratie appuyée sur de fortes institutions communales. Et dame! c'était un autre tableau que Genève lui présentait...

— La ville, pourtant,

La ville d'où la vue embrasse
Tant de monts bleus coiffés d'argent!

— Encore une bonne blague de *pouate!* Je vous jure qu'on ne songe guère à lever les yeux pour les contempler, l'hiver, quand la bise vous coupe la figure en quatre et que tout s'enveloppe de brumes glaciales! Et l'hiver, à Genève, dure plus

longtemps que l'été. Ce qui m'apparut, à moi, invariablement coiffé d'argent, c'est Genève elle-même... ; et cependant, à cette époque, les dépôts de la France, alarmée pour sa pelote, n'atteignaient pas seize cents millions! En réalité, la Suisse est une république ombrageuse, usurière et hôtelière, qui nous regardait de travers, parce que nous avions la prétention de gagner le pain que nous lui demandions. Pas d'argent, pas de Suisse! C'est le temple et les marchands. On vit de l'étranger, on ne l'aime qu'à condition qu'il fasse de la dépense. Tout concourt à l'attirer et à l'édifier, pour qu'il revienne ou que ses capitaux séjournent à sa place. La Suisse vertueuse et n'autorisant que des distractions honnêtes, est l'hôtellerie bien tenue où l'on ne reçoit pas les voyageurs sans bagages, ni les femmes seules. Elle prodigue les garanties de sécurité, toujours dans l'espérance qu'on s'en souviendra, le cas échéant, de mettre la forte somme en lieu sûr.

— Cependant les réfugiés pauvres comme vous, elle ne les repoussa pas.

— Elle les toléra..., pour se donner l'air équitable et généreux. Ses villes de plaisance, au fond, sont autant de petites sœurs des riches, mais nul ne s'entend mieux que Genève à les cajoler pour hériter d'eux. Le roi n'est pas son cousin..., mais un duc de Brunswick, soixante-dix fois millionnaire, est son oncle.

— On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre. Je vous trouve sévère, monsieur Colomès.

— Mais non; si je l'étais, j'aurais comparé la Suisse à une servante-maîtresse qui n'a de complaisances que pour quiconque la rétribue... ; des charmes, et pas de sens! Il est certain que l'on nous eût fait bien meilleur accueil, dans tous les cantons, si nous y étions arrivés menant grand train, comme après le 4 septembre, les bons serviteurs de l'empire, serviteurs qui avaient pillé la maison avant de partir, ou qui l'avaient livrée comme Bazaine. Car ce dernier vint également, vers l'automne de 71, prendre l'air du lac. Le bruit courut même qu'il avait reçu, â l'hôtel de la Métropole, où il était descendu,

la visite de son ex-empereur. Toujours est-il que le Maréchal ne se privait de rien et qu'il était salué en conséquence. Je le rencontrai une fois, affalé dans sa voiture, et j'avais bien envie de lui jeter le mot du moraliste aux lionnes pauvres : « Place aux honnêtes gens qui vont à pied ! » Mais, auprès de nous, économes pour cause, les autres étaient de si bonne compagnie ! Rien à perdre avec eux. Ils avaient l'habitude du luxe et leur portefeuille était rebondi. C'est à l'étranger surtout que l'argent n'a pas d'odeur. Ceinture dorée certifie bonne renommée. L'essentiel est de financer, peu ou prou. La Suisse ne dédaigne pas les petits profits. Devant le client, elle est toujours béante, sinon comme un guichet de comptoir d'escompte, au moins comme un passe-plats. Ne lui parlez pas, après ça, de ces voleurs qui, n'ayant rien volé du tout, usurpaient leur réputation. Sans le sou, drapés dans leurs scrupules et leur imprévoyance, ils n'étaient plus dignes du moindre intérêt, et nous en eûmes la preuve. Toutefois, il faut être juste : ce sentiment de fraternité dont la Suisse n'était pas animée à notre égard...

Je l'interromps pour protester.

« Oh ! Monsieur Colomès, comment pouvez-vous dire !... Avez-vous oublié l'hospitalité accordée à la malheureuse armée de Bourbaki ?

— Non, mais je n'oublie pas non plus que la Suisse présenta ensuite, comme d'habitude, sa note d'hôtel, douze millions, frais directs et indirects compris...

— Les bons comptes font les bons amis.

— Bien. Le service..., enfin la reconnaissance se règle donc à part. Où en étais-je ? Ah !... ne croyez pas que les Suisses entre eux fraternisent davantage. Le Vaudois déteste le Bernois et le Genevois les tourne en dérision tous les deux. Chacun pour soi et *chascun en sa chascunière*. Bref, l'homme ne tient pas ce que son gouvernement et ses paysages promettent. Le cadre vaut mieux que le portrait. Infatué de sa ville et de son lac, le Genevois a encore une excuse. Infatué de lui-même, il n'en a pas. Dans sa nature intime, ah ! qu'il

manque de pittoresque et d'élévation! Les sommets n'existent qu'autour de lui. Enfin, relativement à la liberté, je considère la Suisse comme une école d'apprentissage surfaite. Elle convient tout au plus à des gens dont l'idéal est de tirer, de boire, de palabrer et de voter. L'esprit démocratique, au pays de Calvin, est à l'image de ce que Herzen appelle les hangars religieux et les manufactures de sermons. Rien ne s'élance de ces édifices sans clochers, rien ne s'entend au loin de ces appels sans cloches!

— Et celles de Saint-Pierre? C'est le son grave de la Clémence qu'exhale Genève, dans la nuit du 31 décembre, comme un soupir de délivrance...

— Pas flatteur pour les Français, dont il accompagnait le départ, en 1814!

— Peu importe. Alors, vous aimez les cloches, monsieur Colomès?

— Oui, c'est un bruit populaire.

— Et de même qu'il n'est pas nécessaire d'aimer l'armée pour évoquer sa vie au fracas des tambours, on peut concilier l'athéisme et le goût des processions d'hommes, de femmes et d'enfants, que font surgir, dans les nuages, en rêve, les carillons, les tocsins et les glas. La fantastique Revue nocturne, de Raffet, n'est rien auprès des revues d'un autre genre auxquelles on assiste, en écoutant les cloches! »

Je ne me rangeais pas, néanmoins, à l'opinion de mon voisin sur Genève. Elle me paraissait contredite par les faits. La Confédération helvétique s'était bel et bien honorée en refusant de livrer à Jules Favre les réfugiés de la Commune. Sans doute, la décision des autorités fédérales s'inspirait du sentiment public manifesté dans les meetings...; mais raison de plus pour reconnaître que le peuple suisse ne méritait point le reproche d'être moins avancé que son gouvernement.

Colomès ne se rendait pas.

« Ai-je dit que la Confédération obéit avec empressement aux injonctions des grandes puissances? Non. Ce qui n'empêche pas que, pour elle aussi, les temps héroïques sont

passés. La Suisse moderne n'a hérité de ses ancêtres que leur répugnance à saluer le chapeau de Gessler. Mais Guillaume Tell, pour s'épargner cette humiliation, se contenterait aujourd'hui de faire un crochet. Sous des dehors bénins, la Suisse excelle à éconduire les gens qui l'embarrassent, rivaux ou proscrits. A preuve que Genève, ville de finance et d'agiotage, ne compte pas d'Israélites parmi ses nombreux banquiers. Ceux-ci, n'ayant rien à apprendre des autres, ont jugé préjudiciable de les admettre au partage. Genève a proclamé l'égalité des cultes. Ils sont égaux, assurément... en ce sens que protestants et catholiques mesurent ensemble la liberté à l'aune de leurs intérêts spirituels et commerciaux. Ne vous exagérez donc pas le bonheur de vivre en ce doux pays. Maintenant, c'est vrai qu'il y en eut de plus à plaindre que nous. Si Genève n'aimait pas les Communards, Lausanne les avait en aversion.

— Il y a une classe dirigeante en Suisse, comme ailleurs, et cette classe a les défauts inhérents à sa nature; mais au-dessous d'elle, vous avez trouvé assistance et solidarité.

— Pas autant que vous le supposez. Le monde ouvrier, composé de la Fabrique et du Bâtiment, était divisé, à notre arrivée. On chercha, de part et d'autre, à nous accaparer. On nous aima *contre quelqu'un*, comprenez-vous? Vous savez que le mot *Fabrique* est un terme spécial servant à désigner les ouvriers qui vivent de l'horlogerie et de la bijouterie : monteurs de boîtes, guillocheurs, graveurs, faiseurs de ressorts, de pignons, de remontoirs, d'échappements, de secrets, de pièces à musique, pivoteurs d'arbre, polisseurs, repasseurs, finisseurs, etc... On les appelait *cabinotiers*. Ils se distinguaient du peuple des ateliers, des usines et des chantiers. C'était l'aristocratie des mains fines vouées aux besognes délicates. Le cabinotier, pur Genevois, dru, narquois et sensible, sous des dehors pesants, gardait son langage, ses mœurs, ses fêtes, son quant-à-soi. Il avait de nos anciens compagnons du tour de France, ce compagnon du tour de ville, la conscience de sa valeur et la fierté de son

état. Il constituait une élite et restait en marge de la classe ouvrière. C'était un petit bourgeois en herbe. On le vit mieux encore lorsqu'il se jeta dans la politique radicale avant de se perdre définitivement dans la grande industrie. Car ce n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Quand nous arrivâmes en Suisse, la question sociale n'avait qu'un intérêt local et de parti pour ces ouvriers hors rang. Ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur lac et cherchaient à nous avoir avec eux surtout pour faire nombre. Lorsque Bakounine introduisit l'abolition de l'État dans le programme de l'Internationale, Messieurs de la fabrique, envisageant les conséquences d'un mouvement dont la direction leur échappait, se défilèrent.

« Quant aux ouvriers du bâtiment, Savoyards, Italiens, Belges, Allemands, qui n'exerçaient pas de droits politiques, ils formaient une population pauvre et laborieuse, dont l'instabilité rendait l'organisation et l'appui difficiles. A Genève, qui manque de bras volontairement, tous les gros ouvrages sont faits par des étrangers. Le Suisse se venge d'avoir été mercenaire autrefois, dans les armées, en employant à son tour des mercenaires dans l'industrie. Il est banquier, il est marchand, il est hôtelier; il n'est pas ouvrier. Il a le mépris des gens de bras, un mépris mêlé de crainte. Il les occupe à la dernière extrémité et ne les retient pas. Ils font tache dans un pays qui trafique de ses beautés. Aussi voyez-vous les Suisses s'expatrier, aller tenir au loin des hôtels et des pensions de famille, plutôt que de faire ce que font les charpentiers, terrassiers, couvreurs, serruriers, et les *rats blancs* de Savoie, les maçons.

« En 1871, toute la réserve d'indépendance et d'énergie était dans les montagnes du Jura, et je vous le prouverai. Mais n'anticipons pas. En réalité, sauf auprès d'une poignée de Genevois et de quelques Russes, nous trouvâmes, à Genève, peu de bras ouverts, peu d'aide effective et désintéressée.

« Charmants, les Russes..., discoureurs à perte de souffle et de sommeil...; mais il faut avoir le temps de les fréquenter.

C'était bon pour ceux d'entre nous qui ne travaillaient pas. Je ne connais guère d'hommes plus indolents que les Slaves. Or, j'ai cette faiblesse, citoyen, d'aimer que mon interlocuteur ne discute avec moi des conditions du travail, qu'après avoir lui-même travaillé, c'est-à-dire en complète connaissance de cause. Quand nous avions bavardé toute la nuit, les Russes allaient se coucher, tandis que je me mettais à l'ouvrage. A la longue, cette façon de résoudre la question sociale me refroidit légèrement à leur endroit. »

Allons donc! Je comprenais enfin pourquoi ni les Suisses ni les Russes n'agréaient au père Colomès. Il avait trop regardé leurs mains sans métier, leurs mains improductives...; vice impardonnable pour le vieil ouvrier dont la religion du travail avait ceci de commun avec toutes les religions, qu'elle excommuniait quelqu'un.

II

Aux beaux jours, dès que les fenêtres frappées de soleil s'ouvraient, les dimanches pour Colomès et pour moi devenaient insupportables. Il n'y avait qu'à quitter la place. Impossible de travailler, de lire, de rêver, de chanter même! L'ennemi surgissait de toutes parts, nous enveloppait et nous réduisait à l'imbécillité. Des pianos, massés à tour de bras par des virtuoses et des novices, également redoutables, nous importunaient de leurs cacophonies. Ou bien, un jeune travailleur, occupé toute la semaine au bureau, à l'atelier, se délassait, soit en raclant un violon, soit en soufflant dans une clarinette. Et cela du matin au soir, l'un après l'autre ou simultanément. Tous les bruits enfermés pendant l'hiver, dans la maison d'en face, débondaient.

Il y avait à peine une heure de répit après déjeuner. Philémon et Baucis, qui ne restaient pas longtemps à table, en profitaient pour écouler rapidement quelques chansons de leur répertoire; et c'était comme une brise entre deux rafales.

Phonsine chantait en ôtant le couvert et Philémon l'accompagnait à la tierce, en roulant, sur un bâton, la toile cirée qui leur tenait lieu de nappe.

Porté aux concessions par un repas frugal, Philémon ne songeait pas alors à taquiner sa femme. Il s'abstenait de refrains virils, condescendait aux ariettes qu'il aimait, au fond, tout autant, car ces vieux flacons égouttaient l'essence de sa jeunesse sentimentale.

Dès que le piano lâchait ses cataractes, le couple, fuyant devant l'inondation, s'en allait faire un petit tour au Parc de Montsouris, parc plébéien que Colomès préférait au Luxembourg, jardin de la bourgeoisie, de ses enfants et de leurs écoles.

« Et puis, ajoutait-il, on a trop fusillé là, en 48 et en 71 ! »

Montsouris, plus jeune, n'avait pas d'histoire. Rien au casier. Sa réputation était vierge.

Hélas ! nous n'étions encore, avec le piano, qu'au commencement de nos peines ! Une nouvelle calamité, à laquelle j'eusse dû m'attendre, vint ruiner à jamais, un dimanche, tout espoir de tranquillité.

Il faisait un temps merveilleux, si engageant que je pensais bien voir mes persécuteurs ordinaires déloger et que je me réjouissais de cette circonstance propice au travail. Accoudés à leur croisée, Philémon et Phonsine eux-mêmes, rassurés, roucoulaient la cavatine congruente à ce beau jour : Robe légère, chapeau de bergère..., de nos bois une fleur... Et je me sentais léger, dispos, prêt à proclamer avec eux que « toujours la nature embellit la beauté »!

Tout à coup d'un gueuloir invisible, sortit une voix de polichinelle enchifrené, une caricature de voix qui éructa une espèce d'annonce inintelligible à la distance où je me trouvais. Puis, le refrain populaire : *Viens poupoule !...* se mit à bouillir sur un feu vif et grésillant, sans nous faire grâce d'un couplet.

Mais ce n'était pas tout. A la chanson des rues succédèrent une polka avec solo de piston, un monologue, l'air de *Faust :*

Gloire immortelle..., et une fanfare de chasse, tout cela présenté sur un plateau, avec le rince-bouche en métal, pareil à une cuvette de dentiste.

Pour terminer, un pot-pourri militaire et dramatique nous fit entendre, mêlées, la Charge et la Marseillaise, accompagnées du crépitement de la fusillade, des clameurs de la troupe ruée à l'assaut, des sonneries enfin : Cessez le feu! Au drapeau! Pour défiler! etc... Bref, quelque chose de stupéfiant, une bataille imitée, dans les coulisses de l'Ambigu, par un chef d'accessoires dément. Le progrès, c'était non plus de verser quelque héroïsme au cœur des citadins rassemblés autour d'un kiosque à musique, mais de leur porter cet héroïsme chez eux, comme les marmitons portent des côtelettes à la sauce, dans une boîte qui les tient chaudes!

D'abord interdits, Philémon et Baucis levèrent les yeux, m'aperçurent et me confièrent, par gestes, leur détresse.

Le gramophone et ce qu'on jette dans cette poêle à frire entraient en ligne contre nous.

Tous les dimanches, à partir de celui-là, ce fut la distraction des locataires d'en face. Après déjeuner, ils s'installaient devant la bouche du monstre et recevaient au visage, avec béatitude, ses bordées de sons toujours les mêmes, couronnées par les deux marches militaires, *Sambre-et-Meuse* et la *Retraite de Crimée*, quand ce n'était pas les cris de guerre du régisseur diabolique et de ses figurants enroués.

L'été suivant, ce fut l'émulation, le phono contagieux, l'épidémie. A d'autres fenêtres apparurent d'autres vomitoires, des pavillons, des trompes, des tuyaux de décharge, des réservoirs de chasse qui épandirent le purin du café-concert, les ripopées des fanfares militaires et les eaux de toilette de l'opéra-comique, alternativement. C'était le bar et la foire en famille, l'outrage au silence par le plus tyrannique des bruits. L'ogre semblait avaler des disques et les dégorger, comme, au jeu de tonneau, une grenouille qui rendrait la monnaie des palets. Pas moyen de se soustraire à cette agression, autrement que par la fuite! Encore le bourreau a-t-il, à

présent, des acolytes qui vous poursuivent et vous signifient partout votre arrêt.

Ah! tu te plaignais des pianos : voilà l'orchestre automatique! Tu te croyais bien à l'abri des entreprises du beuglant et du bastringue : ils portent en ville! Tu n'as plus la grimace des pitres, c'est vrai, mais leur suave organe est réchauffé au bain-marie à ton intention! Conquête du progrès! Tu participeras bon gré mal gré, aux joies de la foule. Le temps de visser l'entonnoir et d'ajuster les disques, et l'on est à toi... Que veux-tu que l'on te serve sur le zinc? Tout ce que tu n'aimes pas? Le broc est là qui s'évase comme pour t'inviter. Tends l'oreille, trinque avec tes voisins et bois à la régalade. A la tienne! C'est la tournée du bistro!

Nous nous sauvions, Colomès et moi, pour ne pas devenir enragés.

« Quand je pense, bougonnait-il, que nous avons donné au diable l'orgue de Barbarie! »

Je protestais : — Pas moi, il était humble, lui, et tout gonflé de soupirs qui répondaient aux nôtres. Il avait la discrétion d'une musique d'accompagnement.

— Allez donc imposer silence à une bouillotte pareille, dit un jour Phonsine. Hein, ce n'est pas comme au plateau de Châtillon!...

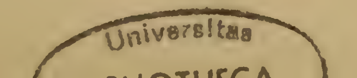
— Que s'est-il donc passé au plateau de Châtillon, madame Colomès? demandai-je.

— Oh rien..., ça ne vaut pas la peine...

— Mais si, fit le père Colomès, raconte...

— Non, raconte, toi... tu sauras mieux.

Philémon s'exécuta : « Eh bien! voilà. C'était quelque temps après l'amnistie, à notre retour de Genève... Chaque dimanche nous revoyions Paris et ses environs. Nous en reprenions possession. Mais quelles transformations en dix ans! Nous avions souvent de la peine à retrouver sous les embellissements, si l'on peut dire! les endroits qui nous rappelaient notre enfance et notre jeunesse. Nous faisions des voyages de découvertes. Un dimanche donc, nous voulûmes


Universitas

revoir le plateau de Châtillon, en souvenir du siège et de la batterie prussienne que les Versaillais utilisèrent contre nous, après la malheureuse sortie du 3 avril... ; le plateau de Châtillon, citoyen, d'où la vue sur Paris est si belle!

— Ah! oui, qu'elle est belle! murmura Baucis en écho.

— C'était en plein été. Il y avait foule là-haut, comme au temps où l'on allait *gobichonner* sous les lilas et la vigne vierge du père Michel, du père Lepage ou de la mère Sens... tous disparus... et le moulin à vent avec eux! Je proposai tout de même à Phonsine de dîner, comme deux amoureux, sous la tonnelle d'un gargotier. Nous étions entourés de sociétés bruyantes qui ne nous gâtaient pas le plaisir, car, à ce moment-là, tout nous semblait aimable et partout nous étions chez nous. Mais quand la nuit fut tombée, on s'émancipa dans les bosquets voisins du nôtre, et certaines plaisanteries commencèrent à me donner sur les nerfs. « Ne t'agite « donc pas, me disait Phonsine; ils sont jeunes, ils s'amu- « sent! » Mais j'éclatai, à la fin, quand ils attaquèrent, entre autres stupidités, une scie du jour : *Joséphine elle est malade*... quelque chose de bête à déchausser les dents!

« Ce fut plus fort que moi. « Attends, dis-je à Phonsine, je vais leur couper la musette! »

« J'avais encore une bonne voix, alors... Je me levai et, dans l'obscurité, sous le berceau, je leur envoyai *Les Cerises*... eh! bien, oui, quoi! *Les Cerises,* de Pierre Dupont... Il n'y en a pas trente-six...

« Ah! l'effet de ce chef-d'œuvre sur la bande joyeuse, vous ne vous en faites pas une idée, citoyen!

— Tu ne l'as jamais mieux chanté que ce soir-là.

— J'étais excité... ; j'étais comme le porte-drapeau de la chanson populaire, la vraie, la bonne, la meilleure! Je me serais fait tuer pour elle! Leur Joséphine n'était plus malade... elle était morte! Ses interprètes m'écoutaieut esbroufés... Après le dernier couplet, ils me firent une ovation, envahirent le bosquet et réclamèrent autre chose... du même! Quel succès pour Pierre Dupont!

— Et pour toi.

— Pour nous. Qui donc leur a chanté *Les Fraises*... pour compléter le dessert?

— Tais-toi donc!

— Leur as-tu chanté *Les Fraises*, oui ou non? Et depuis la mort de Mme Dupont, la jeune femme de Pierre, qui les chantait d'une voix si douce et si fraîche..., que j'ai encore dans l'oreille..., personne, tu entends, personne ne les a mieux chantées que toi! »

Il lui criait cela comme un démenti, qu'elle n'avait, pourtant, nullement provoqué.

« Alors, voyez-vous, ce fut du délire! Ils voulaient nous porter en triomphe. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous esquiver. Preuve que le peuple est sensible à la beauté. C'est exaspérant d'entendre dire qu'on lui donne ce qu'il aime, ce qu'il mérite... Il mérite mieux que ce qu'on lui donne. Mais les Pierre Dupont sont rares... et la décadence du goût provient de l'impuissance des chansonniers, plutôt que de la sottise du peuple. »

Nous passions justement devant un grand bar, dont le patron, armé de son tromblon à musique, ouvrait le feu contre ses clients, pour les achever.

Je les montrai à Colomès, et je lui dis :

« On ne leur laisse même plus ni la voix ni le choix... Le gramophone chante pour eux et c'est le bistro qui compose le programme! Il renouvelle à la fois sa vinasse, ses alcools et ses disques. Votre exploit du plateau de Châtillon est désormais impossible. Vous avez eu l'avantage sur des jeunes gens surpris et convaincus de leur erreur...; mais je vous défie bien de faire taire cette mécanique souveraine...

— Parbleu! Encore un résultat du machinisme à outrance! Après avoir supprimé les bras, il devait soumettre jusqu'à la voix... la voix humaine! La voici maintenant captive et filtrée à travers un cache-nez... Malheur! »

III

Il n'y avait pas que le gramophone qui fît entrer en fureur mon brave père Colomès. Il était également rebelle au téléphone, à la lumière électrique, aux ascenseurs, au chauffage central, aux automobiles..., enfin à tout ce qui complique la vie, crée des besoins artificiels, et met, disait-il, l'homme hors de lui pour les satisfaire.

Comme son maître Proudhon, il regardait de travers les présomptueuses maisons modernes et, en général, toutes les maisons à plus d'un étage. Il les comparait à des commodes dans les tiroirs superposés desquelles on entasse pêle-mêle les locataires avec leurs meubles, leur linge, tout ce qui leur appartient.

Car il admettait la propriété individuelle. Il était même très rigoureux sur le chapitre du tien et du mien. Il transférait la propriété au prolétaire, simplement. Enfin, comme la plupart des pionniers de sa génération, il était mutuelliste et réduisait le jeu de l'activité humaine à la production par les travailleurs et à l'échange entre eux de ce qui est nécessaire à l'existence.

Les ligues, croisades et campagnes de presse contre ceci et cela, sous prétexte d'hygiène et de moralisation avaient aussi le don de l'exaspérer.

Je le vois encore me rapportant, un matin, un paquet de journaux que je lui avais prêtés, et s'enflammant aux conseils qu'un médecin sans clientèle donnait gratuitement et faute de mieux, aux lecteurs qui ne le faisaient pas appeler.

« Vous ne savez pas, s'écria Colomès, où M. Purgon s'avise aujourd'hui de traquer la tuberculose, maladie de la misère? Dans le lit conjugal, citoyen! Oui, cet alarmiste ne se contente pas des mesures prophylactiques déjà prescrites. Il n'a pas la patience d'attendre que la chasse aux phtisiques soit ouverte partout : chez eux, à l'atelier, au magasin, au bureau,

dans la rue...; le temps enfin où chaque Français devra être muni d'un casier sanitaire et d'un crachoir de poche présentables à toute réquisition. Ce trembleur dénonce la contagion entre époux et leur enjoint, pour la prévenir, de faire lit à part, dès le début du mariage! Et à qui cette recommandation saugrenue est-elle spécialement adressée? Aux pauvres diables incapables de la suivre. Primo : parce qu'ils sont trop petitement logés; secundo, parce que possesseurs par hasard de deux lits, ils n'ont généralement rien de plus pressé que d'en vendre un, pour manger. Il y a même des ménages qui vendent les deux et ne gardent que le matelas.

— Balzac, dis-je, allait encore plus loin que votre docteur : il attribuait au sommeil à deux la déchéance humaine. »

Colomès repartit, aiguillonné par cette allégation, qu'il jugeait bouffonne :

« En vérité! Tous ces prophètes de malheur sont toqués, ma parole! La déchéance humaine, physique et morale, est un produit de la civilisation. La conception de l'amour et du mariage, que vos livres et votre théâtre, reflets des mœurs, ont fait triompher, cette conception-là tend de plus en plus à ravaler aux bêtes l'homme et la femme poussés l'un vers l'autre par le caprice ou par l'instinct. C'est du propre! Rien de plus pénible et de plus triste que l'acte vénérien en soi, dit avec raison Proudhon. Le mariage a d'autres fins que la satisfaction des sens et la génération. C'est l'union intime et morale de deux êtres qui finissent par oublier côte à côte leur sexe, et par réaliser l'amour universel dans ce qu'il a de plus pur et de plus élevé. Le lit conjugal est un champ de mai plutôt qu'un champ de bataille. Le corps s'y délasse, le cœur s'y donne..., car il n'y a que le cœur qui ne sente jamais la fatigue et qui reprenne des forces dans ses effusions mêmes. C'est à cause du lit qu'on désire le soir. C'est le moment où chacun apporte à la communauté ce qu'il a entendu, observé, glané... sa gerbe quotidienne de petits faits, de petits projets et de longs espoirs. Il y a plus d'amour dans les confidences sur l'oreiller que dans le commerce charnel. Les occupations

les plus vulgaires de la journée écoulée, sont fécondes en propos dont l'échange fait l'intérêt et le charme. Nulle prière ne vaut celle-là. Les malentendus se dissipent, les reproches et les bouderies fondent à la douce chaleur du lit partagé. Et il n'est pas jusqu'à l'habitude de se souhaiter réciproquement bonne nuit en s'embrassant, qui ne renouvelle chaque soir le sceau du mariage. Les époux dorment mal qui n'ont pas fait la paix avant de s'endormir. Ne me parlez donc pas des lits à part, bons pour la Suisse allemande! Le mari n'est plus qu'en visite chez sa femme. Bonjour, bonsoir. Et allez donc! L'égoïsme du propriétaire est satisfait : il a touché son dû! Vous allez rire : je suis persuadé que les lits jumeaux ont eu une influence sur les divorces.

— Je n'en suis pas aussi sûr que vous. « Le divorce dans le mariage est l'état d'aujourd'hui », écrivait Michelet, il y a cinquante ans. Il disait encore : « Tous les époux que je connais ne sont presque pas mariés ». Et c'était, somme toute, la répétition d'une remarque déjà faite par Montaigne : *On se marie sans s'espouser.* Tous les hommes, cher ami, n'ont pas le bonheur de vivre en estime, en harmonie, avec une compagne comme la vôtre. Un vocable, tombé en désuétude, exprimait bien ce qu'elle est pour vous : *votre semblance.* »

Le mot enchante Philémon, qui s'en rince la bouche.

« Ma semblance... ma semblance!... Ma foi, oui... c'est exact et joli... »

Ennemi du divorce et du libertinage, résolument monogame, et, comme Proudhon encore, vertueux et chaste par inclination, Colomès ne va pas toutefois, dans son respect pour la femme, jusqu'à la diviniser, jusqu'à l'appeler idole ou objet sacré, dans la manière religieuse de Michelet.

Je dois même déclarer qu'il s'affirma plutôt proudhonien renforcé, certain jour où, devant moi, sans colère, mais avec fermeté, il traita Phonsine de foutue bête!... oui, de foutue bête! Sa semblance!

Il ne l'en aime pas moins, certes! mais il ne transige pas sur les principes, et l'infériorité de la femme en est un,

absolu. *Semblance* le sauvegarde, en ne voulant pas dire *égale*.

Phonsine, d'ailleurs, accepte son servage et même s'y complaît. Ils sont l'un et l'autre sans timidité d'aucune sorte, et fidèles.

Je souriais, un jour, de l'impérieux besoin qu'éprouvait Philémon de tout rapporter à la Commune, axe et astre de sa vie.

« Vous n'en êtes pas un peu jalouse? » demandai-je à Phonsine.

Elle me fit cette réponse admirable : « Moi, jalouse de sa vieille? Oh! non, bien sûr! C'est elle sans doute qui l'a empêché de me tromper avec des jeunes! »

Elle disait vrai : une idée fixe est un paratonnerre qui préserve le cœur et les sens des orages.

IV

La séparation de Philémon et de Baucis, ne fût-ce que pendant vingt-quatre heures, m'avait toujours paru chimérique; aussi montrai-je quelque étonnement en apprenant, un beau matin, à l'improviste, que Phonsine était partie en voyage, la veille.

« Oh! elle ne sera pas absente plus d'une huitaine », me dit Colomès.

Il attendait, je crois, une question que je ne lui posai pas, et, plus que ma curiosité, ma discrétion l'incita aux confidences.

« Elle est allée voir sa fille, un peu souffrante. »

Je ne bronchai pas davantage.

— Car nous avons une fille, mariée en province, vous ne l'ignorez pas, reprit mon voisin, que cette supposition gratuite ôtait d'embarras.

Je fis un geste vague.

— Eh! bien, si vous ne le savez pas, je vous le dis, poursuivit-il avec vivacité, pour en finir. Je ne parle jamais de Louise; mais ce n'est pas une raison pour vous cacher la vérité, à vous qui êtes notre ami. Louise qui est née à Genève, au début de la proscription, a épousé, il y a une dizaine d'années, un ostrogoth, établi aujourd'hui horloger à Poitiers. C'est de sa faute si je ne vois plus ma fille qu'à de longs intervalles. Elle a pris fait et cause pour lui, naturellement.

— Mais non point irrémédiablement. La famille est un corps vivant, sujet à toutes les maladies des corps constitués. Elle en réchappe, la plupart du temps, après des alternatives de hauts et de bas, d'aménités et de brouilles suivies de raccommodements. Une santé parfaite est rare.

— J'entre assez volontiers dans l'idée que mon gendre fut pour nous une maladie, fit Colomès en flattant sa barbe; mais cette maladie n'est incurable que pour ma femme. Personnellement, je ne souffre plus dans un membre retranché.

— On dit ça!

— Et je le prouve, en m'abstenant depuis huit ans de tous rapports avec ce joli coco. Il est mort pour moi. Je mentirais, évidemment, si je disais que l'attitude de Louise ne m'a pas affligé... mais je me suis dominé, afin de ne pas augmenter le chagrin de Phonsine, moins clairvoyante que moi.

— Que s'est-il donc passé entre vous et votre gendre? demandai-je, pour soulager Colomès de son poids sur le cœur.

— Oh! la chose la plus simple... Vous me connaissez; ce n'est un secret pour personne que j'ai fait partie de la Commune.

— Pour personne, assurément.

— Mon gendre était donc averti.

— Je n'en doute pas.

— Et non seulement il fut averti, mais des témoins vous diraient même qu'il courtisa la fille et le beau-père à la fois, en me félicitant du rôle modeste que j'ai joué dans les

événements de 71. A cette époque, la Commune ne lui faisait pas horreur. Il me sollicitait, au contraire, de lui en raconter les péripéties, il y prenait intérêt; il ne me traitait pas alors de vieux raseur.

— Il était amoureux!

— Bref, c'est encore l'argent, citoyen, qui a tout gâté..., une misérable question d'argent. Phonsine avait un parrain enrichi dans le commerce, veuf et retiré à Poitiers. Deux ans après le mariage de Louise, il mourut, laissant à des parents éloignés de sa femme, une belle fortune, à la charge de servir à Phonsine une rente viagère de deux mille francs.

— A elle seule?

— Oui. J'étais expressément exclu de la combinaison. Le bonhomme n'avait jamais pardonné à sa filleule son mariage avec un communard condamné à mort par les Conseils de guerre. Il refusa toujours de me voir... et je vous prie de croire que je ne fis rien pour forcer la consigne! Phonsine, de son côté, n'essaya pas davantage de le fléchir. Elle et Louise lui écrivaient à sa fête et au 1er janvier, voilà tout. Je vous jure que cet héritage ne troubla ni nos jours, ni nos nuits. On n'y pensait pas. C'est vous dire que nous ne donnâmes aucune espérance au futur mari de Louise. Mais une fois en ménage, ce monsieur sentit sa convoitise s'éveiller. Dans le but de se rapprocher du richard et de l'amadouer, mon gendre alla s'installer à Poitiers, et Louise fit de fréquentes visites à mon implacable ennemi. Peut-être, à la longue, eût-il récompensé leurs manigances; mais il n'en eut pas le temps. Un testament existait, qu'il ne modifia pas avant de mourir et qui nous déshéritait au profit de je ne sais quels cousins. Voilà ce que mon gendre et ma fille n'ont pas encore digéré. En combattant sous le drapeau rouge, j'ai fait le malheur de ma famille! Désastre complet! La jouissance du capital, Phonsine ne l'a pas, et la rente n'en est réversible, en cas de décès, ni sur ma tête, bien entendu, ni même sur celle de Louise. »

Colomès n'en paraissait guère affecté. J'ai rarement vu

quelqu'un accorder moins d'importance à l'un de ces accidents successoraux que la cupidité des familles transforme ordinairement en tragédie domestique.

« Vous en avez pris votre parti, dis-je.

— Bien aisément. Nous nous estimons encore fort heureux. Deux mille francs de rente tombant sur nous au moment où il nous devenait difficile de trouver de l'ouvrage, c'était le salut. Autrement, dame! nous n'avions plus qu'à demander notre admission dans un hospice, une maison de retraite..., ce qui eût été dur pour nous, avec nos idées, nos habitudes, notre indépendance... Enfin, on s'y serait résigné plutôt que de s'adresser à l'ostrogoth, pas vrai? Dès l'instant qu'il n'eut plus rien à attendre de nous, son insolence éclata. Il vint à Paris exprès pour m'outrager.

— Oh! exprès...

— Je maintiens le mot. Il me chercha à propos de bottes une mauvaise querelle, toujours présente à ma mémoire. C'était ici, chez nous, après dîner. J'avais lu dans les faits divers du jour que des ouvriers en creusant les fondations d'un immeuble, rue du Champ-d'Asile, aujourd'hui rue Froidevaux, avaient découvert un monceau de cadavres de fédérés enterrés là en mai 71.

« En voilà encore, m'écriai-je, qui ne figurent pas sur les relevés du sieur Maxime Du Camp! » Mais j'eus la sottise d'entrer dans les explications.

« Vous savez, Ernest (l'oiseau s'appelle Ernest), que l'on n'est pas exactement fixé sur le nombre des insurgés massacrés un peu partout pendant la semaine sanglante. Les rapports officiels l'évaluent à 17.000. Lissagaray, Fiaux et Da Costa, flottent, d'autre part, entre vingt et quarante mille. Mais nul n'est descendu au chiffre ridicule de 6.500 que donne Du Camp, en comptant le linge d'après les notes de la blanchisseuse qui ne rend pas tout..., la police enfin. Or, chaque année, des fouilles mettent à jour, çà et là, des tas d'ossements provenant de corps que l'on n'a pas exhumés en juin, pour les transporter soit dans les cimetières, soit au bois de

Boulogne ou dans les charniers suburbains qu'on enflamma pour aller plus vite en besogne.

— Et aussi par mesure de salubrité, dit mon gendre en haussant les épaules. Il n'aurait plus manqué que la peste, après la guerre civile! » Il ajouta : « Vous êtes partisan de l'incinération, moi, pas, sinon dans ce cas-là. — Ah! — Mais oui. Ces enragés avaient fait assez de mal de leur vivant, pour être dispensés de nuire, une fois morts. » D'un bond je fus sur lui et je l'empoignai à la cravate. « Vous dites?... Répétez... »

« Il balbutia je ne sais quoi... Je le lâchai, ma fille s'étant jetée entre nous. Mais vous pensez bien qu'il était difficile de se revoir après une scène pareille. Quand ils furent partis : « Je crois bien, dis-je à Phonsine, que ce paltoquet a mis les pieds ici pour la dernière fois. »

« Elle me répondit : « Oui. Il aurait beau te faire des excuses, l'injure n'atteint pas que toi... et les autres ne sont plus là pour pardonner. »

« C'est rare, citoyen, ce sentiment de la solidarité chez une femme, achève Colomès. Mais la mienne me connaît bien. On se comprend à demi-mot, parce qu'on pense à l'unisson, *les deux...* »

Il ne s'est point débarrassé de certaines locutions genevoises, comme celle-là.

« Alors, demandai-je, vous ne vous êtes jamais réconciliés?

— Non. Nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre...; mais Phonsine va quelquefois à Poitiers voir sa fille et Louise vient à Paris, quand elle y a affaire.

— Et aussi, sans doute, parce qu'elle s'ennuie de vous.

— Non, non, non! Si le cœur l'étouffe, ce n'est pas à cause de la place que nous y tenons. Elle a subi l'influence de son mari et travaillé avec lui à élargir le fossé entre nous. Comment? Vous allez voir. Ce triste individu, lorsque nous lui avons donné notre fille, mangeait du curé à toutes sauces, et c'est maintenant, là-bas, un soutien de l'autel. Il a la clientèle du clergé et des hobereaux. Il règle les pendules des

châteaux sur les horloges d'églises qu'il remonte. C'est un des bedeaux de l'opposition à la République dans le Poitou. Et sa femme emboîte le pas, va à la messe le dimanche et peut-être à confesse la semaine. Voilà ce qu'ils ont imaginé ensemble pour me faire endêver!... »

Colomès se mit à rire bruyamment, trop bruyamment.

« Vous le voyez, citoyen, j'en parle sans colère... »

Je crois plutôt que sa colère est contenue et je me garde bien de jeter l'huile sur le feu. Je préfère plaider les circonstances atténuantes. Je nie la préméditation. La vie, en province, et pour un commerçant surtout, l'entraîne à d'inévitables concessions. Poitiers vaut bien une messe. Le mari l'a fait comprendre à sa femme, tout simplement.

— Oh! ça les regarde! déclare mon ami. Mais je suis ravi qu'ils n'aient pas d'enfant. Ils l'eussent élevé contre moi. Je sais bien que l'éducation, à cet égard, n'est pas décisive et qu'on en recueille souvent des fruits inattendus. Nous sommes là pour le prouver, Malavaux le Dominicain et moi.

— Vous connaissez un Dominicain, monsieur Colomès?

— Non, c'est le surnom qui est resté à mon ami Malavaux, condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée pour participation à l'affaire des Dominicains d'Arcueil fusillés le 25 mai, avenue d'Italie.

— Ah! bien...

— Malavaux fut donc envoyé à la presqu'île Ducos. Il était veuf et laissait en France un jeune garçon, dont une de ses tantes s'occupa, mais de manière à exercer des représailles contre le déporté qui lui infligeait ce devoir. Elle n'inspira pas au gosse la haine ou le mépris de son père, non! mais, à l'exemple de mon gendre, elle afficha tout à coup des sentiments religieux pour les inculquer à son neveu. En un mot, elle se donna la tâche, elle aussi, d'embêter Malavaux, de loin. Tous les mois, il recevait des nouvelles de son fils qui s'étendait sur ses progrès à l'école et au catéchisme. Notez que Malavaux est libre penseur, comme moi, et ferme dans ses convictions. Mais c'était en vain qu'il réclamait pour le

petit une direction laïque; on ne tenait aucun compte de sa volonté. Bien mieux! Par raffinement, la tante faisait écrire le petit sur du papier à lettre orné de sujets emblématiques, cœurs de Jésus et de Marie, etc... J'ai vu de mes yeux cette correspondance que Malavaux a conservée et qu'il pourra vous montrer. C'est d'une cafardise extraordinaire! Eh bien! qu'est-il arrivé? C'est que l'enfant devenu un homme et un bon ouvrier, est socialiste révolutionnaire. Tout le contraire de ma fille à moi, que j'ai élevée dans les bons principes. Est-ce curieux?

— C'est fréquent. Tout ce qui ressemble à une contrainte morale développe chez l'enfant un esprit de contradiction inné. La bride lui suffit; l'éperon est de trop. La volupté de désobéir naît de l'intolérance. Mais votre Dominicain pique ma curiosité, car le drame auquel il fut mêlé, demeure pour moi assez obscur.

— Parbleu! s'écrie Colomès, prenant la balle au bond. Il n'y a que les prêtres qui l'aient raconté, cet épisode. Une mine d'or, pour eux! Ils l'ont exploitée. Songez donc à la richesse d'un filon comme l'archevêque! Il faut remonter jusqu'à 48 pour trouver le même. On nous reproche nos exagérations, les 6.500 fusillés de Maxime Du Camp, qui ont quadruplé sous la plume de nos historiens; mais que dire des abbés, vicaires, sous-diacres, sacristains et sonneurs, qui ont fait du cadavre un battant de cloche. Je juge de la multiplication des pains, d'après celle des otages, que j'ai vue s'accomplir! On doit rendre au moins cette justice à l'autorité militaire, qu'elle n'a pas, en ce qui la concerne, forcé la note. Elle accuse, du 3 avril au 28 mai, 877 officiers et soldats tués. Un point c'est tout. Avec les gens d'église, la vérité prend une autre tournure. Ils ne revendiquent pas précisément les quatre-vingts otages non religieux qui ont péri du 23 au 28 mai; mais que ces derniers viennent grossir l'addition, ça n'est pas de refus! Or, voulez-vous savoir exactement combien d'ecclésiastiques ont été victimes de la guerre civile? Vingt-quatre. Onze, rue Haxo, cinq en même temps que

Bonjean, parmi lesquels l'archevêque de Paris et le curé de la Madeleine; cinq Dominicains, et les trois prêtres fusillés place de la Roquette, le 27 mai, Total : vingt-quatre. Pas un de plus.

— C'est assez. C'est trop. Vous donniez des verges pour vous battre. Vous répandiez inutilement le sang le plus propre à retomber sur vous en pluie!

— D'accord. C'était bien ce que pensait Varlin, d'ailleurs, *lorseque*, rue Haxo, il s'opposait à l'exécution des otages, en criant à la foule ameutée qu'elle allait déshonorer la Commune. Il avait raison. Les prêtres ont bien vengé leurs vingt-quatre martyrs en les faisant passer et repasser dans leurs récits, comme une poignée de figurants destinés à donner l'illusion du nombre! La légende qui a dénaturé le mouvement insurrectionnel, est en grande partie l'œuvre des curés. Tel qui réchappa, ne fut détenu que quelques jours, quelques heures, voire simplement menacé d'arrestation, a raconté sa Passion, porté sa croix, gémi sur ses compagnons de captivité, coloré enfin de piété, de regrets éternels, un volume ou une brochure d'excitation à la haine et aux représailles! Ces trompettes de jugement dernier ont fait croire que nous avions massacré tout le clergé parisien, et la Commune a dégénéré en Saint-Barthélemy. Quand mes moyens me permettaient de bouquiner sur les quais, j'ai eu l'intention de réunir tout ce que les prêtres avaient écrit sur la Commune. J'y ai bientôt renoncé. C'est toute une bibliothèque! Il m'aurait fallu déménager pour la loger. Pendant trente ans, ces gens-là ont promené deux douzaines de martyrs, de manière à inspirer l'horreur de leurs bourreaux — avec lesquels nous sommes nécessairement confondus. Voyons, est-ce juste?

— Vis-à-vis de vous, non...; mais vis-à-vis de votre ami...

— Quel ami?

— Mala... Malavaux... Le Dominicain...

Colomès me regarde en dessous, hésite une seconde, puis, brusquement :

— Avouez que vous seriez content de faire sa connaissance?

— Ma foi, oui...

— Eh bien! tous les ans, pour l'anniversaire du 18 mars, quelques survivants de ce temps-là dînent à la maison. Malavaux en est... et le plus jeune de ses fils l'accompagne. Si vous voulez vous joindre à eux, je vous invite... sans cérémonie..., la soupe et le bœuf...

J'accepte avec empressement, sensible à l'honneur qui m'est fait.

— Amenez votre dame, bien entendu... si nous ne l'effrayons pas. Qu'elle profite de l'occasion... Ils ne sont plus guère nombreux, maintenant, ceux qui ont traversé ensemble la Mer Rouge! »

CHAPITRE IV

L'ANNIVERSAIRE DU 18 MARS EN FAMILLE

I

Il y eut grand remue-ménage, ce jour-là, chez mes voisins. Phonsine était dans tous ses états. Elle avait, dès la veille, épousseté, frotté, astiqué, satisfait, enfin, sa passion de nettoyage à fond. Elle voulait, le lendemain, n'avoir plus à s'occuper que de la cuisine. De son côté, Philémon, après qu'elle l'eût aidé à mettre deux rallonges, donna seul ses soins au couvert, lentement, en chantonnant, comme pour ménager sa voix.

Je le voyais, de ma fenêtre, tourner autour de la table. Quand il eut fini, il appela sa femme et tous les deux se reculèrent un peu, pour juger de l'effet. Ensuite, elle eut besoin de lui pour démouler un gâteau de riz qui ne devait être une surprise que pour moi, car tous les ans elle en régalait ses convives. C'était un usage établi.

Il y en avait un autre, imprescriptible comme un rite.

Le 18 mars, Colomès transportait de la chambre à coucher dans la salle à manger, le portrait de Varlin. Il l'accrochait de façon qu'il dominât la table et fût en quelque sorte du festin. Allégorie transparente! Il avait l'air, avec sa belle figure pensive, d'être au milieu de ses apôtres et de leur dire, lorsqu'ils rompaient le pain : ceci est mon corps, et lorsqu'ils versaient à boire : ceci est mon sang.

Les fidèles, cette année, m'admettaient à leur communion : j'en éprouvai quelque fierté.

On dînait à sept heures; mais Colomès m'avait engagé à

venir plus tôt, pour causer avec Malavaux. J'arrivai donc le premier dans le petit logement que déjà l'odeur d'un gigot à la broche parfumait. J'en fis reproche à l'hôtesse, qui avait quitté un moment la rôtissoire pour me dire bonjour.

« Vous m'aviez annoncé la soupe et le bœuf...

— La soupe et le bœuf sont pour les fêtes ordinaires... et celle-ci est carillonnée, me répondit-elle en riant. Si on ne mettait pas aujourd'hui les petits plats dans les grands, quand les y mettrait-on ? »

Je vis bien qu'ils s'apprêtaient à célébrer la plus belle fête de l'année, et que l'Espérance, dont elle présentait le symbole, était ce qui avait gardé leurs cœurs de vieillir.

Colomès me félicita de mon exactitude; puis, avec un peu d'embarras :

« Je suis heureux que nous restions seuls un moment, dit-il, parce que Phonsine voudrait vous avertir d'une chose...

— Oui. Voilà. Il ne faut pas regarder de trop près notre ami Fournery, avec qui vous allez dîner...

— Fournery, dit Pot-à-colle, à cause qu'il est menuisier, ajouta Philémon.

— Sa tenue est un peu négligée, reprit-elle; il sent l'alpaga mouillé et la pipe refroidie...; enfin, il n'est pas d'une propreté!... mais c'est un brave homme, un bien brave homme... Ne lui en demandons pas davantage.

On devinait, néanmoins, qu'un long effort lui avait été nécessaire pour parvenir à cette philosophie. L'estime que lui inspirait le caractère de leur ami était encore, malgré tout, combattue par son incurable négligence. Phonsine devait se faire une raison et surmonter sa répugnance, en reconnaissant l'inutilité d'entreprendre un pécheur trop endurci pour s'amender jamais.

— Soyez tranquille, dis-je. Fort discutable est l'opinion de saint Augustin relative à la propreté, considérée par lui comme une demi-vertu. Il y a une propreté intérieure imperméable à la crasse, comme il y a une abjection qui persiste sous la peau fréquemment savonnée, blanchie et décapée.

La propreté n'est pas plus une vertu que la saleté n'est un vice : ce sont des manières d'être, et voilà tout.

— Cependant, le respect de soi-même et des autres...

— N'est qu'une hypocrisie de la civilisation, lorsque le fait de souvent changer de linge constitue un brevet d'honnêteté.

— C'est ce que je ne cesse de lui répéter, s'écria Colomès. L'année d'après notre défaite, le journal *Le Pays* publia une lettre où brillait cette perle : « En réponse à une apologie de la République, qui nous a donné la Commune, et avec elle le vol, le pillage, l'incendie, *sans oublier le linge douteux*, je n'ai pas pu m'empêcher de regretter l'Empire, qui nous en a préservés pendant vingt ans ! » Et c'était signé... je vous le donne en mille : Berthe Legrand, artiste des Variétés !

— Habitude de travailler dans le linge fin. Encore une pour votre pilori, monsieur Colomès !

— Vous ne voudriez pas ! Les écrivains que j'y ai cloués n'ont pas fréquenté le même lavoir que cette dame !

Bientôt après arriva Malavaux le Dominicain. C'était un petit homme chauve et bedonnant, avec une moustache blanche en brosse à dents, et une loupe sur le crâne, pareille à un petit kiosque au milieu d'une place déserte. Il semblait être plus âgé que Colomès, et fatigué. Il marchait lourdement, et son veston trop court découvrait un derrière au bas duquel le fond de culotte était suspendu comme une nacelle. On eut dit un vieil horloger de sous-préfecture aux yeux usés, au corps appesanti par des travaux minutieux et sédentaires. Il avait exercé autrefois le métier de sellier ; puis il était entré dans les services municipaux de la Ville de Paris et il vivait, à présent, de sa petite pension de retraite.

Bien que Philémon lui eût fait part de mes intentions d'interview, ma première question le surprit.

« Le 25 mai ?... L'avenue d'Italie ?... les Dominicains ?... Ah ! que c'est loin ! »

Il ne montrait aucun empressement à réveiller des souvenirs vagues, si bien que j'attribuai d'abord sa feinte amnésie au désir qu'il avait qu'on le laissât tranquille. Mais combien

de résistances du même genre n'avais-je pas dû vaincre! Parmi ces Vieux de la Vieille que j'aimais à interroger, rares étaient ceux qui se livraient incontinent. Méfiance de leur part envers moi? Non pas. Mais il fallait avec eux, tisonner, rapprocher les braises et souffler dessus, pour en faire jaillir encore, à la fin, une flamme.

L'essentiel, après tout, était que Malavaux ne se repentît pas, comme quelques-uns qui ensevelissent leur opprobre dans un silence opiniâtre; mais, à cet égard, il suffisait, pour me rassurer, que Colomès fût caution de son ami.

J'insistai donc, et, pour le mettre en train, je racontai moi-même, d'après mes auteurs, la journée du 25 mai, à l'avenue d'Italie, l'arrivée des otages transférés du fort de Bicêtre à la prison disciplinaire du 9e secteur, après une halte dans la cour de la mairie des Gobelins. Ils sont une vingtaine : religieux, professeurs et employés à l'École Albert-le-Grand. Une première fois, les gardes du 101e bataillon font sortir les prisonniers et les dirigent vers la barricade de l'avenue d'Italie. Mais ils refusent de prendre les armes qu'on leur présente et ne veulent s'engager qu'à soigner les blessés. On les reconduit au secteur. A quatre heures et demie, ils en sont de nouveau extraits, sur l'ordre, dit-on, de Serizier, chef de la 13e légion. On les pousse dans l'impasse qui débouche sur l'avenue. « Sortez un à un », leur crie-t-on. Le Père Cotrault, qui est en tête, obéit et tombe frappé d'une balle; les autres s'élancent pêle-mêle et sont, au nombre d'une douzaine, fusillés en cherchant à traverser la chaussée, à s'abriter derrière les arbres ou à fuir en rasant les maisons. Sept ou huit seulement réussissent à s'échapper, à se perdre dans une foule excitée, hurlante... une foule enfin! Est-ce exact? Il ne s'agit pas pour moi d'établir les responsabilités, de savoir si la plus grave incombe réellement à Serizier ou à tels de ses lieutenants, mais de reconstituer le plus fidèlement possible la scène du meurtre.

Malavaux m'écoute en roulant une cigarette entre ses gros doigts que la goutte afflige de nœuds aux articulations.

— Ce qui se passa au secteur, je l'ignore... fait-il posément... et je vous avoue que je ne m'en suis jamais informé. J'appartenais au 138e, du quartier Mouffetard, commandant Moreau. J'ai vu les Dominicains quand on les amena à la barricade, et je vous réponds qu'il y faisait chaud, sous les obus que nous envoyaient les batteries versaillaises en position derrière le chemin de fer de Sceaux. Il y eut entre les Dominicains et leur escorte une petite discussion qui ne me vint pas aux oreilles; puis les otages retournèrent sans obstacle à la prison du secteur. Ils nous étaient indifférents. Nous ne leur voulions pas de mal. La barricade étant devenue intenable, on alla prendre un litre chez un marchand de vins en face du secteur. Et nous étions là, à causer, lorsqu'on entendit des clameurs, puis des coups de feu. Je sortis. J'aperçus des Dominicains qui couraient en relevant leurs robes... L'un d'eux fut atteint par une balle qui le fit trébucher... trébucher seulement. Alors, je l'ajustai... et je ne le manquai pas, car il tomba sur les genoux. Une voix, au-dessus de moi, cria : « Bravo! » Je levai la tête et je vis à une fenêtre, une jeune femme qui battait des mains en me regardant. Maintenant, pourquoi ai-je tiré?... Je me le suis souvent demandé. Je n'y comprends rien. C'est à croire que mon fusil me tenait plus que je ne le tenais. Je ne suis pas violent de ma nature, je n'avais pas bu, enfin j'étais de sang-froid autant qu'on peut l'être, pas vrai? dans une atmosphère de bataille. Non, ce fut un mouvement spontané, une impulsion, sans aucune circonstance atténuante. Car je n'ai pas tiré dans le tas, au hasard, j'ai visé le costume blanc et noir, je m'en souviens parfaitement... et je l'ai visé parce qu'il me fut indiqué comme point de mire par le cri d'un gamin à côté de moi : « Saute, la pie! » Après... je ne me rappelle plus rien. On a parlé de scènes atroces, de blessés achevés, à coups de baïonnettes, de cadavres déchirés par une meute enragée : je n'ai pas été témoin de ce spectacle. Je rentrai chez le marchand de vins et j'y restai jusqu'au moment où les Versaillais furent signalés. Si je rassemble

mes souvenirs, ce que je vois, c'est une foule plus turbulente que furieuse... ; une foule grisée par les détonations, les nouvelles alarmantes que les combattants apportaient... oui, grisée, ni plus ni moins qu'elle ne l'est, ma foi, un jour de fête aux Gobelins ou de grand incendie... Il y avait beaucoup de monde dehors, et qui regardait en l'air. La mise à mort des otages ne fut qu'une diversion..., un épisode..., un moment... Le tableau changea d'aspect lorsque la cavalerie, précédant le 113[e] de ligne, eut fait le vide dans l'avenue, où les cadavres des Dominicains et des employés d'Arcueil étaient épars... Pour du tragique, en voilà ! Mais depuis l'entrée de l'armée dans Paris, les quartiers qu'elle occupait successivement offraient les mêmes images... ; à cette différenc près que les fusillés sans jugement étaient des nôtres et que les robes habillaient des femmes, au lieu d'être portées par des Dominicains.

Il se recueillit une minute, dans le silence, et conclut :

— J'ai bien réfléchi depuis cette époque. Si je ne suis pas fier de mon geste, je n'en suis pas inconsolable non plus. On nous reproche et l'on reproche aux soldats du 88[e] qui ont fusillé, le 18 mars, rue des Rosiers, les généraux Clément Thomas et Lecomte, ces exécutions sommaires. Du moins furent-elles soudaines, comme une explosion, et nous les avons payées cher. Mais, voyons..., ne trouvez-vous pas plus abominable, comparativement, l'assassinat d'un maréchal Ney..., assassinat froidement voté par douze anciens compagnons d'armes de l'accusé, et assassinat d'autant plus lâche que l'impunité leur était assurée? Quant aux Dominicains dont les ancêtres composaient les tribunaux de l'Inquisition qui envoyèrent au bûcher tant d'innocents, après les avoir torturés, laquelle est la plus criminelle de cette procédure ou de la mort sans phrases et sans raffinements que nous avons donnée ?

— C'est tout de même nous seuls que l'on appelle sauvages et bandits, fit Colomès.

— Heureusement pour moi, reprit Malavaux, ma partici-

pation à l'affaire du 25 mai ne fut pas établie... et j'en ai été quitte pour la déportation dans une enceinte fortifiée. On en revient.

Il était assis auprès de la fenêtre, et, les mains croisées sur son petit ventre, il avait l'air de retracer une autre aventure que la sienne. Ensuite, sans transition, il excusa son fils qui travaillait jusqu'à sept heures et pour lequel il demandait une demi-heure de grâce.

— C'est bon à savoir, dit, du fond de la cuisine, Phonsine qui surveillait le gigot.

On sonna. Colomès alla ouvrir et introduisit Fournery, menuisier.

Il méritait, à première vue, la réputation que lui avait acquise une malpropreté monacale. Il étendait jusqu'au bain son aversion pour le luxe et réduisait, pour la figure et les mains, sa consommation d'eau à un minimum dérisoire.

Un jour que j'allais le chercher, je le vis se contenter, pour sa toilette, de tremper dans une assiette creuse un coin de sa serviette dont il se frotta légèrement les yeux. Il couvrait d'un feutre verdâtre à larges bords mous, dont le modèle est perdu, une chevelure épaisse et rebelle, qui ne connaissait que l'indulgente répression d'un tour de main; et le fourrage sec de sa barbe gardait l'odeur du tabac dont il faisait abus. Son accoutrement rappelait celui des vieillards hospitalisés, vêtus de la mise bas ajustée tant bien que mal à leur taille.

J'eus plus tard l'explication de cette bizarrerie.

Fournery ayant exercé un grand nombre de métiers, pour les apprendre, au lieu de les apprendre pour les exercer, achetait au décrochez-moi ça des vêtements et même la chaussure qu'il transformait à son usage. Sous le paletot d'occasion ôté en arrivant, il portait un chandail troué qui dissimulait l'indigence du linge, et l'on éprouvait une certaine appréhension touchant la fermeture de son pantalon, lorsqu'on voyait les boutonnières bâiller de fatigue ou d'inattention. Car ces détails étaient parfaitement indifférents à Fournery, qui posait sur toutes choses le regard ingénu de

ses yeux bleus. Dès qu'ils se fixaient sur vous, on oubliait la crasse du personnage et son mépris des bienséances : on était conquis. Ils éclataient comme deux fleurs fraîches parmi les épines d'un fagot. Rien ne distrayait plus de ces prunelles, toujours humectées par le peu d'eau que laisse une faible pluie dans les creux seulement.

De ses clartés de tout, acquises au hasard des lectures et des études commencées, il n'avait jamais retiré personnellement aucun avantage; mais il en faisait profiter tout le monde autour de lui. Tant de gens le requéraient de quelque bon office, qu'il n'avait plus le temps de s'occuper de ses propres affaires. Dans son atelier de menuiserie, rue de Vanves, au fond d'une cour, tout le quartier défilait. Il était l'écrivain public des uns et le conseiller bénévole des autres. Il donnait des consultations de droit, de médecine, de pédagogie et d'économie politique, allait au chevet des malades, gardait les enfants, et, lorsqu'il avait fini de se dévouer, gagnait, en menuisant, les dix sous par jour qui lui étaient nécessaires pour assurer sa subsistance composée de charcuterie ou de fromage, de café et de tabac. Il couchait sur un lit de sangle dans un réduit attenant à son atelier, et vivait au milieu d'un incroyable amas de planches, de livres, de papiers, ou de vieux journaux, auxquels je tremblais toujours qu'il ne mît le feu en fumant.

Je le trouvai une fois en train de ressemeler trois paires de petits souliers rangés sur son établi.

— Vous voilà cordonnier à présent? lui dis-je en riant.

— A votre service, fit-il. J'ai pour voisins des pauvres honteux qui aiment mieux ne point envoyer leurs trois enfants à l'école que de les y envoyer nu-pieds. Est-ce tolérable? Je répare moi-même ma chaussure, je peux bien raccommoder la leur.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il eût sollicité pour lui-même, mais il sollicitait infatigablement pour les autres.

A qui s'adressait-il? Fournery, à cet égard, fort discret, éludait les questions. Un des enfants de ses voisins nécessi-

teux étant tombé malade et ayant besoin, pour se remettre, d'un traitement à Berck, Fournery partit avec lui et ne revint qu'après l'avoir placé.

A la mort du brave homme seulement, une partie de la vérité me fut dévoilée. Il avait, pendant la Commune, sauvé la vie à un riche industriel qui n'oublia jamais le service rendu. Il payait le terme de Fournery et secourait la plupart des infortunes que celui-ci lui signalait. Le vieux menuisier était non moins adroit de son cœur que de ses grosses mains, dont il faisait tout ce qu'il voulait. Enfin, ce pouacre rehaussait sa bonté de délicatesse, comme pour se montrer, lui aussi, à sa façon, capable d'élégance.

J'avais bien dit à Phonsine : peu importait qu'il fût sale sur lui : toute sa propreté était à l'intérieur. Il portait, dans un corps minable et malade, un cœur resplendissant de santé.

Membre du Comité central, il avait usurpé, sans doute par complaisance, les fonctions de directeur d'hôpital pendant la Commune et s'était fait aimer des sœurs, auxquelles il conservait leur costume et leurs attributions. Il n'avait changé que les vocables des salles. « Ça vous est égal, disait-il plaisamment aux religieuses : appelées auprès d'un malade, vous iriez quand même la rue qu'il habite porterait un autre nom qu'un nom de saint. Il est, avec tous les pouvoirs, comme avec le ciel, des accommodements indispensables. »

On ne l'avait pas payé d'ingratitude.

— C'est une sœur qui m'a défait la barbe, disait-il encore, en racontant comment, sous un déguisement, il avait réussi à gagner l'Angleterre, après ce qu'il appelait « sa révocation brutale ». Il avait retrouvé plus tard, en Suisse, Colomès et sa femme.

— Tel il était alors, tel que vous le voyez, témoignait Philémon : sans amertume, curieux de tout et complètement dégagé de lui-même.

— On le serait à moins, murmurait Phonsine, qui acceptait Fournery comme une mortification.

— Ne croyez pas, cependant, ajoutait Colomès, qu'il soit

toujours dans les nuages. Insoucieux de ses intérêts, il devient, dès qu'il s'agit de ceux des autres, d'une persévérance et d'une habileté remarquables. Je lui ai dit souvent : « Mon vieux, tu aurais fait un moine d'affaires accompli : on ne peut rien te refuser. C'est toujours pour la communauté que tu tapes ! »

Autant Fournery me fut, de prime abord, sympathique, autant l'invité qui vint après lui produisit sur moi, par ses allures et sa faconde, une impression défavorable.

Il se nommait Gerberoy. C'était un peintre décorateur que le 14e arrondissement avait envoyé, le 26 mars, à l'Hôtel de Ville, « par 6.000 voix sur 6 500 votants », rabâchait-il en se rengorgeant. Il était âgé de soixante ans et se carrait comme à vingt-cinq. Grand, robuste et sanguin, il portait, ainsi qu'un photographe artiste, les cheveux longs rejetés en arrière et des cravates Lavallière voyantes. Il avait encore d'assez belles dents, lissait, au doigt mouillé, une petite moustache poivre et sel de choriste avantageux, et s'attribuait des conquêtes qui n'étaient pas à plaindre, prétendait-il, en bombant les pectoraux.

Il avait eu aussi son heure de gloire. Délégué par la Commune à la mairie du 14e, il y avait célébré une centaine de mariages, avec une désinvolture qui n'excluait pas le respect des formes prescrites ; et, ma foi, son ouvrage valait bien celui de ses prédécesseurs dans la partie.

Il avait même profité de l'occasion pour faire régulariser son union illégitime — et qui le demeura — avec une jeune couturière dont il avait un enfant.

L'insurrection écrasée, il s'était soustrait par la fuite aux conséquences de ses abus d'autorité. Réfugié à Londres, il n'y avait abdiqué aucune de ses prétentions. A son retour en France, après l'amnistie, il avait repris son ancien métier ; mais ce métier, maintenant, le nourrissait à peine. Veuf, recueilli par sa fille, blanchisseuse à Belleville, il bricolait, imputant à la loi sur les accidents du travail le peu d'empressement des patrons à l'occuper, vu son âge.

Un bon diable, en somme, à l'endroit duquel mes préventions se dissipèrent peu à peu. Le peuple aussi a ses vieux beaux. Gerberoy en était un. Son grand nez aux narines palpitantes flairait encore les bonnes fortunes, principalement parmi les ouvrières, vertes ou mûres, de sa fille. Il avait, avec celle-ci, à ce sujet, des querelles fréquentes, disparaissait pendant quelque temps après une scène, revenait l'oreille basse, ramené par la nécessité.

Bonne personne, la blanchisseuse consentait à le reprendre, à condition qu'il promît d'être plus raisonnable. Il s'y engageait et tenait parole jusqu'au jour où il se rassotait d'une apprentie et scandalisait avec elle le quartier.

Philémon et Baucis, instruits de ce libertinage, le jugeaient sévèrement; mais Philémon finissait toujours par en absoudre le vieux compagnon qui avait été rue Fontaine-au-Roi et s'y était bravement conduit.

Avoir été rue Fontaine-au-Roi, c'est-à-dire au dernier carré de la Commune, constituait le plus indubitable des titres à l'indulgence de Colomès. Gerberoy pouvait être impunément hâbleur dans toutes les circonstances de la vie, du moment qu'il avait été héroïque dans la matinée du dimanche 28 mai, en faisant au faubourg un rempart de son corps.

Blessé à la jambe, il s'était néanmoins échappé... et il vivait de ce fait d'armes dans l'estime de Colomès, comme un vieux soldat vit d'un éclair de courage dans l'admiration de ses contemporains. L'héroïsme est le plus contingent des événements.

Lorsque Colomès m'eut nommé, Gerberoy me tendit une large main cordiale et barytonna :

— Ah! c'est vous, citoyen, qui vous intéressez encore à la Commode? Il y a donc encore des gens pour qui nous existons?

Je dirai, une fois pour toutes, que je n'ai jamais su pourquoi, dans la conversation, Gerberoy travestissait Commune en Commode. Était-ce une habitude ancienne de proscrit usant de subterfuge pour se faire entendre à demi-mot des initiés? Toujours est-il que Gerberoy disait couramment :

« Au temps de la Commode... Quand nous faisions la Com- « mode... Sous la Commode... », et que cette corruption du mot pour désigner « La Vieille », paraissait naturelle à ceux qui la vénéraient. Je crois bien avoir été le seul à trouver une pareille familiarité déplacée... Mais peut-être étais-je plus sensible à la vulgarité qu'à l'irrévérence du terme.

Le citoyen Charpin et sa femme suivirent de près Gerberoy.

Charpin, brossier de son état, passait pour un homme d'un caractère difficile et ne faisait rien pour donner de lui une autre opinion. Petit, maigre, un peu voûté, teint olivâtre, cheveux et barbe coupés ras, lèvres minces, nez crochu, regard investigateur, il complétait la carte d'échantillons en me présentant celui d'une espèce à peu près disparue : *le blanquiste*.

Susceptible, ombrageux, aigri par les revers, il s'était brouillé avec la plupart de ses anciens amis, à l'époque de l'aventure boulangiste, dans laquelle l'avait jeté son rêve d'un dictateur. Il était sorti de la bagarre meurtri davantage, amer, pauvre et inébranlable dans ses principes. Toujours sur la défensive, même lorsqu'on le priait de s'asseoir, il semblait craindre qu'on ne lui retirât la chaise après l'avoir avancée. Il était atteint de blanquisme chronique, disait plaisamment Colomès.

Mais il cachait sous ses piquants un épiderme vulnérable. A une méfiance invincible, dans un certain ordre d'idées, il alliait, dans l'ordinaire de la vie, une crédulité surprenante.

Il en avait donné la preuve pendant la proscription. Sa femme, revendeuse au Temple, était restée à Paris tandis qu'il végétait à Bruxelles. Elle ne se faisait pas trop prier pour lui venir en aide, allait le voir deux ou trois fois par an, mais bornait là le devoir conjugal.

C'était alors une belle brune, fraîche et potelée, à qui, disait-on, les consolations n'avaient pas manqué. Son mari, cependant, ne doutait point de sa constance. Elle était la seule qu'il n'eût jamais soupçonnée. Devenue, avec l'âge, couperosée et dondon, elle avait gardé, à soixante ans, sur

lui qui approchait de soixante-dix, un empire absolu. Il faisait sous son joug l'apprentissage de la dictature. Elle le traitait en vaincu, responsable des vicissitudes du ménage; mais par une singulière contradiction, elle n'admettait pas le blâme dans d'autres bouches que la sienne et voulait qu'on rendît hommage aux convictions et au désintéressement de Charpin. Si bien qu'il regagnait, devant les étrangers, le prestige qu'il perdait dans l'intimité, tel un officier qui commande à la caserne et obéit chez lui.

Colomès l'estimait, le sachant incapable d'une bassesse ou d'une mauvaise action. Il le plaignait aussi un peu. Car le fait d'avoir été, sous la Commune, membre d'une Commission municipale, ne méritait pas tout de même dix ans d'exil! Il est vrai qu'on en avait vu — et combien! — essuyer deux ans de prison et dix ans de haute surveillance, pour simple port d'uniforme. Mais Charpin appartenait à cette catégorie d'individus en disgrâce perpétuelle, pour qui les épreuves comptent double et qui expient leurs entraînements et leurs erreurs dans la proportion où les militaires en sont récompensés.

On n'attendait plus que le second fils de Malavaux le Dominicain, un garçon de vingt-sept ans, grand, mince, cheveux crêpus, teint mat, petites moustaches brunes, os maxillaires saillants, physionomie respirant l'intelligence et la résolution.

Dès qu'il fut arrivé, on se mit à table.

Phonsine servait. Elle allait sans cesse de la salle à manger à la cuisine et touchait à peine aux plats qu'elle apportait. Elle était vive, gaie, inquiète avant tout de contenter ses convives. Elle s'arrêtait derrière eux et ne consentait à s'asseoir un moment que lorsqu'elle les voyait en train. Elle avait l'air d'être en extra. Après la soupe — elle avait mis le pot-au-feu la veille — elle fit passer beurre et saucisson; puis elle présenta la seule chose qu'elle eût, avec une galette aux amandes, commandée chez le pâtissier : un vol-au-vent garni de cervelle, de champignons et de pâles quenelles à la glu.

— C'est pour amuser la bouche, dit-elle. Les tourtes étaient meilleures autrefois. On ne sait plus les préparer.

Mais Charpin, qui avait de mauvaises dents, fit l'éloge du vol-au-vent tel quel et en redemanda, moins peut-être par goût véritable que pour se prémunir contre les surprises du menu. Pour la même raison, lorsque Colomès découpa lentement, en s'appliquant, le gigot mordoré, cuit à point, aux tranches rouges et juteuses, Charpin regretta le bœuf bouilli, à demi mâché déjà.

Phonsine protesta de nouveau :

— Vous ne voudriez pas qu'on vous reçoive avec la soupe et le bœuf!

— Ah! si vous faites des cérémonies!

— Non, mais il n'y a qu'un 18 mars dans l'année!

Heureusement, les haricots blancs, tendres et onctueux, parsemés de persil, procurèrent à Charpin un dédommagement qui le calma.

Les convives avaient tous bon appétit et mangeaient beaucoup de pain, comme des Parisiens qu'ils étaient, et comme des pauvres. Phonsine passait continuellement l'assiette où se superposaient les chanteaux coupés d'avance au pain de ménage, abondant en mie bien blanche et qui ouvrait des yeux tout grands. Une grosse lampe à pétrole, coiffée d'un abat-jour vert à fleurs, laissait les figures dans une ombre douce, et Varlin, penché sur ses amis, communiait avec eux.

II

J'ai noté, le lendemain, le détail de leurs conversations.

Ce fut, d'abord, le bilan des derniers mois écoulés, pertes et profits, exclusivement en ce qui concernait les frères d'armes.

Quatre ou cinq étaient morts depuis le 18 mars de l'année précédente. On leur donna un souvenir; on parla de la famille qu'ils laissaient. D'autres avaient réussi à entrer aux

Petits-Ménages, à Galignani, à Brévannes, à Debrousse, Invalides sans gloire des enfants de la Révolution, tombeaux que rien ne change en sanctuaires.

Au chapitre des *profits*, en revanche, les convives inscrivirent les noms de quelques effrontés et de quelques repentis. L'un s'était fait décorer, un autre avait sollicité une recette buraliste, un emploi, une sinécure, une récompense enfin, comme si la plus belle, pour ces fondateurs de la République, n'était pas de ne lui rien devoir, à elle qui leur devait tout!

Ils ne manifestaient, cependant, aucun dépit, aucune envie. Ils prenaient gaiement, au contraire, la palinodie et l'ardeur à se pousser du communard qui, le premier et par anticipation, avait célébré la chute de la colonne Vendôme. Il représentait la France à Rome.

— J'étais à *La Sociale,* dit en riant Fournery, lorsque Camille Barrère apporta son article, qui parut le 10 mai. Il commençait ainsi : « La Colonne fut... » Or, elle ne tomba que le 16. Barrère a toujours été précoce.

Un autre profit, pour la cause communaliste, profit réel, celui-là, était l'hommage rendu à Jules Vallès, Benoît Malon, J.-B. Clément et Ferdinand Gambon, par le Conseil municipal qui donnait leurs noms à des rues de Paris.

— Il faudra bien dire ce qu'ils ont fait, aux passants qui auraient la curiosité de l'apprendre! s'écria Colomès. Espérons qu'on n'oubliera pas la prochaine fois Eugène Varlin.[1]

— Ni Delescluze, dit Malavaux.

— Ni Vermorel, dit Fournery.

— Ni Eugène Pottier, dit Gerberoy.

— Ni Rossel, dit Charpin, qui n'avait plus rien à souhaiter pour Blanqui.

Ainsi, chacun prêchait pour son idole, et tous pourtant souscrivaient aux dernières volontés de Gambon, qu'ils savaient par cœur : « Humanité, aime et conserve la mémoire

1. Vœu exaucé.

de ceux qui t'ont aimée et servie, mais guéris-toi du culte des cadavres! »

Ils étaient entiers dans leurs préférences et quelquefois injustes. Certains noms, chers à la démocratie, portaient la division parmi ses vétérans : tel le nom de Raspail, qui mettait le feu aux poudres, cbaque fois qu'on le prononçait en petit comité.

J'ignorais cette particularité, comme j'ignorais que ce fût l'amusement de Gerberoy d'exciter l'un contre l'autre Colomès et Charpin. Il n'y manqua pas.

— Pourquoi Delescluze n'aurait-il pas sa statue? Raspail a bien la sienne, dit la bonne pièce.

Le blanquiste sauta :

— Ah! ne nous parle pas de cette dynastie!

Et la femme de renchérir : — Ces gens-là peuvent crever... le ventre en l'air... comme des poissons dans un bocal... de pharmacien!

Le motif de leur ressentiment était qu'un Raspail, lorsqu'ils habitaient, rue Carnot, un immeuble lui appartenant, leur avait envoyé l'huissier à l'occasion d'un terme en retard.

— Oh! pour un malentendu qu'il eut entre vous... et en 1854!... coula en douceur Gerberoy.

— Un malentendu? Dis donc plutôt que le fils avait de qui tenir! Tout locataire dans l'embarras, tout débiteur insolvable, lui apparaissait probablement comme un individu soudoyé par la police ou par les jésuites pour nuire au chef illustre de la famille!

Je ne pus m'empêcher de rire, car, outre que la remarque sentait son époque, un coup d'œil de Gerberoy à Fournery m'avait initié dans le complot à répétition.

— Lui aussi voyait des mouchards partout, fit Gerberoy.

— Pourquoi dis-tu : lui *aussi?*... repartit, sensible à l'allusion, le blanquiste ulcéré.

Mais Colomès, ancien adepte de la médecine Raspail, qu'il avait abandonnée plus tard pour l'homéopathie, ne supportait pas non plus qu'on ridiculisât les modes qui lui rappelaient

sa jeunesse. Leurs sentiments, à Phonsine et à lui, continuaient à répandre l'odeur du camphre, écarté comme panacée, de leur pharmacie domestique.

— Parce que tu as eu affaire à un propriétaire impitoyable... parmi tant d'autres! dit Colomès, ce n'est pas une raison pour que le père Raspail démérite à nos yeux en tant qu'adversaire courageux de la médecine officielle, ni pour qu'il ait rendu moins de services au peuple en simplifiant les moyens thérapeutiques. Ce ne fut peut-être qu'un professeur d'hygiène; un des premiers en tout cas, il donna une signification à ce mot, dont nous avons aujourd'hui les oreilles rebattues, en disant que l'hygiène préserve de la médecine.

— Ah! si c'est l'eau sédative et la pommade camphrée que tu défends! s'écria Charpin...

— Oui, c'est ce Raspail-là... poursuivi, comme la veuve du grand Hahnemann, prophète de l'homéopathie, pour exercice illégal de la médecine, à l'instigation de tous les monopoleurs de la Faculté! Mais c'est aussi le condamné politique des tribunaux extraordinaires de 48, le prisonnier de Doullens, et le vieillard enfin, qui réclama pour nous, âprement, en 76, l'amnistie plénière.

— Parfaitement, appuya Fournery, de sa voix légèrement nasillarde. Tu as tort, Charpin, de partir d'un fait personnel pour contester les titres d'un vieux lutteur à la reconnaissance publique. Que son système l'ait ou non enrichi, Raspail n'en est pas moins louable d'avoir déclaré la guerre aux parasites (on dit à présent aux microbes) par lesquels nous nous laissons envahir.

L'observation était si drôle dans la bouche du menuisier rance, que tout le monde sourit et que j'en oubliai la recommandation de Phonsine : « Écoutez-le... ne le regardez pas. » Je regardais le bon Fournery étaler avec innocence ses mains sales et ses ongles pareils à de petites scies. C'était le seul qui prît peu de nourriture. Il avait perdu l'habitude de manger, attendait avec impatience le dernier plat pour fumer une grosse pipe en racine de bruyère, qui était de la couleur de ses doigts.

— Allons, tout va bien! conclut ironiquement Charpin. L'ancien rédacteur à *La Sociale,* maintenant ambassadeur à Rome, aura également, un jour, sa statue!

— Possible, fit Malavaux. Au fond, pourquoi l'ambassadeur d'aujourd'hui désavouerait-il l'insurgé d'autrefois? La fin de son article, que j'ai présente à la mémoire, justifiait son allégresse. Pour lui comme pour nous, la colonne Vendôme ravivait une plaie : l'invasion de l'étranger.

— Trois invasions, dit Gerberoy.

— Consécutives à deux empereurs! dit Colomès.

Leur fibre, à tous, cette fois, était touchée. Par un singulier phénomène de décantation, les motifs déterminants de la Commune : décrets sur les loyers arriérés et les créances exigibles, désarmement de la Garde Nationale, suppression soudaine de leur solde et de l'allocation accordée à leurs femmes; ces motifs s'étaient, avec le temps, déposés au fond de leur mémoire. De sorte que le mouvement communaliste n'avait plus pour eux de cause limpide, que l'exaspération produite par la défaite et la capitulation.

Ils le disaient du moins, ou le laissaient dire, sauf Fournery et Colomès, plus réservés. Et comme rien, somme toute, ne m'autorisait à douter d'une explosion de patriotisme dans ces ruines qui fumaient encore, je songeais, en regardant Malavaux, que peut-être son fusil avait abattu les Dominicains, faute d'avoir été déchargé contre les Allemands.

Le fils Malavaux s'était contenté jusque-là d'écouter en silence, le nez dans son assiette ou dans son verre d'eau rougie. Mais quand les Vieux de la Vieille eurent donné à leur sédition la couleur tricolore, il releva la tête et dit doucement :

— Je croyais que vous aviez fait la Commune pour autre chose.

Charpin, son voisin de table, se tourna vers lui, brusquement :

— Pour quelle chose?

— Enfin, que vos revendications avaient eu, si peu que ce

soit, un caractère économique et social, en dehors et au-dessus de la politique.

— Nous aurions voulu t'y voir! dit aigrement le blanquiste.

Mais ce n'était pas la première fois sans doute que le père et le fils abordaient ce sujet, car Malavaux le Vieux expliqua :

— Il est assez difficile, en effet, à la nouvelle génération, née après 1870, de démêler les mobiles auxquels nous obéissions. Elle n'a pas traversé les épreuves de la guerre et du siège; elle n'entre pas dans notre état d'esprit.

— Assurément, prononça Fournery. La jeunesse d'aujourd'hui n'a guère d'imagination ; mais, moins spéculative que ses devanciers, elle leur est, dans la pratique, infiniment supérieure. Elle sait ce qu'elle veut, et la Révolution économique entrevue par nous dans les nuages, elle la fera descendre sur la terre. Une idée fixe vaut mieux pour ça que des idées générales.

— Une idée n'est pas un idéal, gronda Charpin. La jeunesse n'a pas d'idéal.

— Mais si, dit Gerberoy, qui aimait à plaisanter. Elle en a un. Elle lit avidement les journaux de courses, rêve de dévorer l'espace à bicyclette, en automobile, en aéroplane, et est fière d'être française, quand la France peut se glorifier du Champion d'Europe des poids moyens! Elle est ignorante et sportive. Elle appelle matches les batailles et records les victoires... Bref, les héros qui l'éblouissent ne sont pas ceux de 89, de 48, de 51 ou de 71, mais ceux qui font du 71 ou du 89 à l'heure... Son idéal, c'est d'aller, en projectile, d'un point à un autre..., pour rien, pour le plaisir. Le jour où les obus transporteront des voyageurs, sera un bien beau jour pour elle!

Albert Malavaux seul ne riait pas; il reprit :

— Les générations se suivent et se méconnaissent. Nous sommes d'une autre école évidemment.

Charpin mâchonna entre ses gencives : « Oui, l'école des temps nouveaux... Anarchistes!... »

Cette fois, le jeune homme sourit :

— Oh ! non, pas même. Pas anarchistes, en tout cas, à la façon de Kropotkine, qui admet qu'on prenne le fusil pour courir aux frontières, comme soldat de la Révolution et non pas comme soldat de la bourgeoisie. L'exemple des volontaires de 92 l'obsède. Toujours la tradition, les vieilles bottes chaussées par les ancêtres à principes... Pourquoi souffririons-nous d'une diminution de territoire dont nous sommes irresponsables ? C'est le fait accompli, un accident historique sur lequel il n'y a plus à revenir.

La table trembla sous les mains imposées.

— Ne te gêne donc pas, gouailla Gerberoy ; appelle ça une terrible embardée, par suite d'un virage mal pris à un tournant dangereux !

— Que la France, versée dans le fossé, ait dû subir l'amputation de deux provinces, peu importe ! renchérit Charpin.

— Mais oui, déclara Albert. Elle s'est relevée et elle est repartie. Vous n'avez pas digéré cet accident de route parce que, de tous vos griefs contre l'Empire, c'est le plus accablant et le plus justificatif de votre hostilité, mais pour vos héritiers, sous bénéfice d'inventaire, il y a une question autrement vitale à résoudre.

Colomès se leva. Il se levait toujours pour faire une citation, comme pour porter un toast, et il dit :

— On a été, nous, à l'école de Proudhon qui enseignait : « Nous nous sentons tous Français... Nous croyons à une mission de notre pays... Le patriotisme peut être plus ou moins ardent en chacun de nous, sa nature est la même et son absence une monstruosité ! »

Et il se rassit.

— Nous sommes moins que vous imbus de Proudhon, continua Albert Malavaux ; cependant, je sais qu'il a dit aussi que le peuple, depuis 89, a joué à la politique comme les enfants aux soldats. C'est vrai... et c'est pourquoi l'existence de la République même..., enfin, un changement de régime politique, ne vaut plus un coup de fusil, ni un bulletin de vote.

Un tolle couvrit sa voix.

— Enfin, quoi, elle peut crever... le ventre en l'air... comme les poissons! s'écria Mme Charpin, qui se répétait.

Gerberoy : — Tu tiendrais un autre langage, si tu avais vécu sous l'Empire et fait la Commode avec nous!

Charpin : — S'il avait eu la botte prussienne sur le ventre!

Colomès : — Il l'aura!

— Et pas même sur le ventre, au derrière, mon garçon, au derrière, prédit Mme Charpin.

Albert Malavaux laissa passer la rafale et poursuivit imperturbablement : « Que voulez-vous? Patrie et République, telles qu'elles nous apparaissent, ne nous représentent plus que la raison sociale sous laquelle une classe en exploite une autre. Supposons que les provinces perdues fassent retour à la France... En quoi la situation des travailleurs serait-elle améliorée?

— Une nation vit du prestige que lui donne la victoire, dit Gerberoy.

— C'est exact... en ce qui concerne la classe possédante, répliqua Malavaux le Jeune; mais le prolétariat... quel avantage retirera-t-il de ces hasards heureux? Aucun. La solde du soldat et le salaire de l'ouvrier sont les mêmes après qu'avant. Jamais le sang répandu n'a fait augmenter le prix de la main-d'œuvre civile ou militaire. Chair à canon et chair à fabrique sont les engrais au meilleur marché. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. Eh bien! non, assez de gaspillage! L'émancipation des travailleurs, préparée par votre Internationale, et retardée, en 70 et 71, par deux saignées, cette émancipation, le temps est venu de l'achever, sans coup férir.

— L'Internationale prêchait la République sociale universelle, voilà un idéal! articula Gerberoy.

— Nous visons moins haut, pour atteindre plus sûrement le but. Nous apercevons l'erreur que nos devanciers ont commise en s'insurgeant au cri de : vivre en travaillant ou mourir en combattant! La moitié de ça suffit. Qu'est-il arrivé,

en effet ? C'est qu'on les a pris au mot et qu'ils sont morts, inutilement.

— Non, pas inutilement, riposta Colomès. Ils ont donné à la classe ouvrière conscience d'elle-même.

— Soit. Cette conscience étant donnée, il s'agit maintenant de vaincre pour vivre et de vivre pour profiter de la victoire. Il ne nous convient plus de tirer les marrons du feu pour que d'autres les mangent.

— Enfin nos traditions, les principes de 89, rengaines ? fit Gerberoy.

— Non : préjugés, chaînes... Vous perdez votre temps à renouer ce que l'usure a rompu. La Révolution a ses classiques et ses romantiques, comme la littérature. C'est parce que le vieil Horace a proféré : « Qu'il mourût ! » que les soldats de la République ont repris en chœur :

Sachons vaincre ou sachons périr !

Et c'est un écho de ce refrain national qu'a fait entendre, en 1834, le cri des ouvriers de Lyon : mourir en combattant ! Puis, ceux de 48 sont venus, qui chantaient la faim sur le même air. Enfin, la Commune immortalise en vous les avant-derniers romantiques, les anarchistes étant sans doute les derniers.

— Merci du rapprochement ! dit Charpin. On te le laisse pour compte.

— Parbleu ! La queue d'une troupe en marche trouve toujours que la tête va trop vite !

— Traite-nous tout de suite de réactionnaires, dit Malavaux le Vieux.

— Pas du tout. Nous rendons hommage à votre abnégation, à vos gestes héroïques sur les barricades, à vos illusions généreuses... ; mais c'est assez que vous ayez été échaudés, pour que nous craignions l'eau froide. Ainsi les leçons de votre expérience ne sont pas perdues. Étant le nombre, nous devons être la force, sans avoir besoin de prendre un fusil

ou de jeter des bombes. Vous étiez prodigues de votre sang, nous sommes économes du nôtre, car nous ne ferions que nous appauvrir davantage en le versant.

Colomès s'était levé de nouveau; il remonta son pantalon, se tourna vers le portrait de Varlin et l'attesta d'un doigt sévère.

— Tu l'entends, Eugène!... Nous avons été de vieilles bêtes en mourant pour le triomphe de la démocratie! C'est un ouvrier comme toi qui le dit... Tu es renié par les tiens, avant que le coq ait chanté trois fois. Et allez donc!

— Le coq est mort sur les dernières barricades, ricana Gerberoy. Il n'y a plus que des poules, et qui gloussent!

Mais Albert Malavaux insensible à l'offense, dit tranquillement, tandis que Colomès rentrait dans son assiette :

— Nous ne renions personne et Varlin moins que tout autre. Nous honorons en lui un précurseur et en vous des éclaireurs. Il n'en est pas moins vrai que la Commune, timidement socialiste, n'a ébauché qu'à peine une organisation du travail, n'a pas touché à la propriété et a hésité devant l'expropriation des capitaux qu'elle avait sous la main.

— Tu n'étais pas né..., malheureusement pour nous, dit Charpin.

— Oh! je ne prétends pas qu'on eût fait mieux que vous! Nous recherchons vos fautes pour n'y pas retomber et non pour le malin plaisir de vous les reprocher. Vous en reconnaissez vous-mêmes quelques-unes. Vous pouviez tenir l'adversaire en respect en vous emparant des 800 millions que contenait la Banque de France (sans compter les papiers et les effets de commerce) et en habitant les appartements confortables que cent mille locataires avaient abandonnés...; et vous avez mieux aimé prendre la bourgeoisie à la gorge, que de la prendre aux... autre part!

— Il n'y a pas de jeunes filles, va... tu peux appeler les choses par leur nom, dit Mme Charpin, qui tutoyait Albert, l'ayant vu grandir.

Mais Phonsine eut un geste d'émoi : « Oh! cette madame Charpin! »

— Nous n'étions pas des voleurs, fit Colomès.

— Les insurgés de 48 en disaient autant. On leur en a su gré, de leur respect de la propriété, et à vous aussi! Mais vous aviez les uns et les autres une excuse... Les aspirations du socialisme étaient encore trop vagues, en ce temps-là, pour se traduire en actes.

— On t'attendait! railla doucement Malavaux le Vieux.

Cependant, Mme Colomès passait la salade assaisonnée de languettes de pain frottées d'ail, en souvenir du gigot qui n'avait pas tout consommé, et Fournery bourrait sa pipe d'avance de tabac qu'il prenait à pincées, en miettes, dans la poche de son pantalon.

Et qui n'a pas vu Phonsine regarder ce manège n'a rien vu!

Mais le menuisier parla, et ses yeux frais, ses yeux ingénus, accomplirent une fois de plus le miracle de rendre invisible tout ce qui, dans sa personne, offusquait.

Il levait les yeux, il ouvrait la bouche... et c'était comme s'il avait mis une chemise blanche!

— Il y a du vrai dans ce que dit le petit. Le 18 mars fut un printemps précoce. Tout de suite après vinrent les bourrasques et les gelées mortelles aux jeunes pousses. Il avait fait beau trop tôt..., le 18 et le 26, jour de la proclamation de la Commune. Le peuple se découvrit imprudemment et attrapa une fluxion de poitrine. Il a été trente ans à s'en remettre. Il a fallu, pour qu'on reparlât de l'affranchissement du prolétariat, que les fils des vaincus fussent devenus des hommes. C'est en ce sens qu'Albert a raison. Nous avons plutôt retardé l'émancipation économique des travailleurs. Il ne reste, somme toute, de la Commune, qu'un beau geste, durement réprimé : la bataille des sept jours...; un geste romantique, sans portée...

— Sans portée, un geste qui a sauvé la République! protesta impétueusement Colomès.

— Peuh! fit le jeune Albert, pour la tournure qu'elle a prise!...

Ce fut le tour de Phonsine d'être scandalisée.

— Oh! si l'on peut dire!

Colomès prit le parti de persifler : « Laisse donc les petits mordre... mordre le sein qui les a nourris et réchauffés..., qui leur a donné l'instruction gratuite, obligatoire... et laïque! En voilà la récompense!

— Laïque! le mot est lâché... et par vous, monsieur Colomès, un homme de bon sens! Vous savez pourtant bien que tous les mastroquets de comités électoraux rincent encore aujourd'hui les futailles de la maison Gambetta! Votre République a passé sa jeunesse et sa maturité à réclamer la Séparation... et maintenant qu'elle l'a obtenue, on dirait que cette divorcée regrette son crampon. Il y en a d'autres à répudier que le cléricalisme, voyons!

Colomès se redressa pour foudroyer son contradicteur :

— Quelles que soient les fautes de la République, ce n'est pas à toi de la dénigrer et d'aller jusqu'à mettre son existence en question! Songe, avant de creuser sa tombe, que tu y descendrais le premier! Car sa perte et la tienne, fils du peuple et de 89, ont été résolues par les coalitions dynastiques dont tu sers les projets. Ce sont elles qui, en décembre 1871, six mois après la semaine sanglante, faisaient écrire dans un de leurs organes : « Quand la République aura peuplé la Nouvelle-Calédonie et reculé suffisamment les limites de nos cimetières, on lui dira : « Va-t'en! » Si tu crois qu'on oublie ça!...

Le coup porta. Albert Malavaux baissa la lance.

— Soit, mais c'est tout de même agaçant de s'entendre répondre : « A bas la calotte! » chaque fois qu'on demande à la République quelle réforme sociale sérieuse, durable, elle a accomplie. Tandis qu'on jette au pays cet os à ronger, le capital beurre tranquillement ses tartines et la représentation nationale croupit dans son jus.

Était-ce bien le fils de Malavaux, de Malavaux le Dominicain, qui parlait ainsi... et dans une société de libres penseurs militants, encore! Je n'en revenais pas.

Charpin vit mon étonnement et se fit blanc de sa vieille épée à double tranchant : ni Dieu, ni Maître!

— La moitié de notre programme est remplie, faites le reste, pierrots !

Albert se rebiffa : — On aurait pu croire que des partisans de l'action rapide iraient plus vite en besogne... et au plus pressé.

La discussion s'aigrissait : Fournery, conciliant, s'interposa.

— Écoute donc..., la Démocratie n'est pas toujours en train. Elle a sommeillé de Thermidor à 48... et du lendemain de juin jusqu'en 1863.

— Sommeillé en rêvant, dit Colomès.

— Et même en faisant de beaux rêves, d'accord ! Elle n'était pas accablée seulement de fatigue et de coups d'ailleurs. Il faut convenir que tous les gouvernements, quels qu'ils soient, ont réussi à l'endormir... pour l'opérer. La haute bourgeoisie républicaine, noblesse déjà séculaire, avec ses privilèges, n'est pas moins âpre à les défendre que n'importe quelle autre caste. Elle n'accorde jamais au travailleur que le strict nécessaire : le superflu serait subversif de l'ordre social. Je n'en crois pas moins fermement que la poussée révolutionnaire finira par faire éclater les cadres du vieux monde, ses formes politiques vermoulues.

— Bien sûr ! redoubla Albert Malavaux. Il paraît que la jeunesse bourgeoise d'à présent a le goût de l'action, le sens de l'ordre et des réalités. Mais l'esprit réaliste, nous l'avons comme elle... et nous le lui ferons bien voir ! La génération montante..., l'autre..., l'ouvrière, en Angleterre et en Allemagne, n'est pas non plus, d'ailleurs, résignée à son sort. Le travailleur anglais d'aujourd'hui ne chante pas plus le *God save the King* que nous ne chantons, nous, à l'atelier : *Un Français doit vivre pour elle...* Un Français doit vivre pour lui.

— Et mourir ? demanda Gerberoy. Qu'est-ce qui vaut, pour vous, la peine et la gloire de mourir ?

— Rien, répondit Albert.

— A la bonne heure !

— Ils sont inouïs!

— Ça n'est pas le culot qui leur manque! dit Mme Charpin, qui tenait encore au carreau du Temple par son vocabulaire.

— Mais oui, rien, accentua Albert. La peine est de vivre et la gloire d'améliorer notre existence.

— Par la grève générale et le sabotage, sans doute, insinua Charpin agressivement.

— Autre temps, autres armes. Nous n'avons pas à notre disposition, comme vous, les fusils de la défense nationale.

Incapable de se contenir davantage, Charpin déborda :

— Dites donc que la République est trop bonne fille. Si nous avions un gouvernement digne de ce nom... un gouvernement fort..., il aurait bientôt fait de vous mettre à la raison!

— Oh! l'appel à la force, à la dictature, est lui-même bien chanceux!

— Ah!... Eh bien! qu'on me donne le pouvoir pendant huit jours, et je me charge de vous faire marcher, moi!

Il était debout, petit, édenté, écumant, dérisoire un peu, et triste infiniment.

Fournery vit ce qu'avait de pénible ce spectacle d'un ancien insurgé réclamant des mesures de rigueur contre une descendance à son image d'autrefois...; il tira Charpin par sa manche, en disant à mi-voix : « Hé là!... Hé là!... » Puis, tout haut, il ajouta :

— Tu te vantes, ami, tu te vantes. Albert veut dire que le peuple n'a plus maintenant que des intérêts de classe à défendre et qu'il ne se soucie pas d'offrir à la bourgeoisie régnante une nouvelle occasion de décapiter ce qu'elle appelle l'hydre de l'anarchie. Elle oublie que la particularité de l'hydre est d'avoir des têtes qui repoussent. Elle devrait pourtant s'en rendre compte en voyant nos sections dissoutes de l'Internationale se reformer en syndicats et réaliser l'union nationale des Associations libres préparant l'union universelle, où finiront par s'absorber, comme le voulait Bakounine, les États politiques autoritaires. Notre évangéliste à nous, Proudhon, se demandait si le peuple était capable de

constituer un centre d'action, expression de ses idées, de ses vues, de ses espérances... Le syndicat me paraît répondre à la question.

— Prends garde, Fournery, dit Gerberoy... Tu flattes la jeunesse : elle te dévorera.

Mais Fournery, bonhomme, secoua la tête : « Elle ferait un bien mauvais repas! Non, je ne flatte pas la jeunesse; je m'efforce de la comprendre, de dissiper les malentendus entre nous, de rattacher enfin le fil qui nous relie. Jeunes et vieux, ça ne veut pas dire chiens et chats. Je fais aussi bien mon éducation auprès de ceux qui ont vingt ans qu'auprès des hommes de mon âge. On n'a jamais fini d'apprendre. On a toujours le temps d'enseigner. Ce sont les occasions de s'instruire qu'il ne faut pas laisser passer. Je sais vingt métiers, mais il y en a cinquante et plus que j'ignore. L'expérience des vieux, la nôtre, c'est bien peu de chose. Nous sommes tous myopes, nous ne voyons pas plus loin que le bout de notre champ d'activité, qui est grand comme un mouchoir de poche. J'aime la jeunesse parce que je trouve en elle toutes les curiosités que je n'ai pas satisfaites.

— Et tous les appétits, grommela Charpin.

— Et tous les appétits sur lesquels nous sommes restés, oui, ma foi! »

Mais il n'arrivait pas à persuader ses amis. Chose singulière, ces vieux démocrates, internationalistes, pour la plupart, se refusaient à reconnaître leur petit-fils dans ce nouvel organe du prolétariat : la Fédération des Bourses du travail, qui substituait le Syndicat au Comité électoral et l'antagonisme de classe à la lutte des partis. Ils affectaient de croire que le syndicalisme réduit la question sociale à un débat d'intérêts corporatifs, à une tempête dans une marmite.

Ce fut Charpin qui exprima leur opinion à cet égard.

— Travailler moins et gagner davantage, n'est pas un idéal révolutionnaire.

— Sans doute, fit Albert; mais c'est le moyen d'en avoir un. L'idéal est du luxe. Une des joies de vivre et peut-être

la plus grande, est celle que procure le bien-être pour soi et pour les siens.

— C'est la révolution dans le pot-au-feu..., sans le clou de girofle que nous y mettions! claironna Gerberoy.

— Ayons le pot-au-feu d'abord, nous l'aromatiserons après.

— T'étouffe pas, mon garçon! dit Mme Charpin.

— De conquête en conquête, nous parviendrons à être les maîtres du travail, de ses instruments, de ses fruits accumulés, de la richesse sociale, enfin!

— Sois donc franc, résuma Colomès. Votre programme à vous tient en quatre mots : se la couler douce!

— Et pourquoi pas? C'est curieux de toujours reprocher cette ambition au travail manuel et de ne jamais en faire grief à tous ceux dont c'est l'unique souci! La théorie du maximum de jouissances pour un minimum d'efforts, mais c'est dans la classe ouvrière qu'elle est le moins appliquée! Je ne doute pas de vos bonnes intentions ni de votre bravoure en 71, monsieur Gerberoy..., mais avouez tout de même... entre nous... que la Commune n'a pas été pour tout le monde une école de sacrifice et d'austérité.

— Avouez-le..., dit Phonsine, heureuse d'une détente au moment du dessert.

Gerberoy, auquel une bouffée de souvenirs montait à la tête, se mit à rire :

— Ah! c'est certain qu'on ne s'embêtait pas, au temps de la Commode... et de notre jeunesse!

Car c'était cela aussi, cet anniversaire, pour eux tous : l'anniversaire de leur jeunesse ou de ses derniers feux! Pour combien, l'insurrection n'avait-elle été qu'une partie de plaisir qui finit mal!

Mais Colomès leva l'index et dit : « Halte-là! »

Il craignait que cette impression, dans mon esprit et dans celui d'Albert, ne diminuât un prestige acquis et ne profanât la cérémonie.

— Halte-là! répéta-t-il. Qu'il y ait eu parmi nous des défaillances, je ne le nie pas. Que la Commune ait été l'oc-

casion de quelques escapades, c'est entendu! On n'avait pas fait vœu de tempérance ni de chasteté. Après les privations et les dangers du siège, on se reprenait, nous aussi, à la vie... Mais qui donc donna alors les plus tristes exemples? La classe ouvrière? Non. Ce fut la bohème de l'opposition à l'Empire, glorieuse de petits procès, la jeunesse bourgeoise, soi-disant révolutionnaire, qui frétillait à la préfecture de police, dans les délégations, les états-majors, la presse, les brasseries et les petits théâtres. Voilà la honte de la Commune! Ces fils de Marius, mari de Cosette et gendre de Jean Valjean..., le sympathique trio des *Misérables*..., ne moururent pas, eux non plus, sur les barricades. Nous avons retrouvé leur ivraie, mêlée au bon grain de la proscription, à Genève, à Londres, à Bruxelles..., partout! C'était elle qui, à Genève, tandis que nous nous serrions le ventre, godaillait aux Charmettes, où elle formait l'escadron volant de Nina de Villard, après avoir été celui de Raoul Rigault!

— Et c'est elle, à présent, pourvue, rangée, radicale, qui préside aux destinées de la République et la représente... pas seulement à Rome! conclut Albert Malavaux. Elle a des enfants... mais ceux-là, n'ayant plus besoin du peuple pour parvenir, ne nous proposent pas leur funeste concours, et, d'autre part, le prolétariat, suffisamment averti, bannit de ses conseils syndicaux ces éléments de trouble et de corruption : avocats sans cause, médecins sans clientèle, professeurs, étudiants, journalistes, loups, renards et chiens, que les classes dirigeantes ont, à toutes les époques, introduits dans le parc pour y faire la police ou pour y décimer le troupeau. Ce n'est pas vous, monsieur Colomès, qui nous blâmerez de regarder ces intellectuels comme incompétents dans nos revendications économiques et corporatives.

— N'allez pas vous formaliser de ce qu'il dit, au moins, murmura Phonsine à mon oreille.

— N'ayez crainte. Je suis trop convaincu qu'il a raison. Le peuple ne peut que gagner à faire enfin lui-même ses affaires, répondis-je.

— Et puis, on a assez parlé politique, hein? reprit Mme Colomès, préoccupée pour son compte de l'effet à produire.

Et sur la table, entre le gruyère et les quatre mendiants, elle posa religieusement le gâteau de riz, *son* gâteau de riz, ferme, doré, sans coup de feu, sans lézardes, et tel que l'eau en venait à la bouche.

— Ah! il est réussi! s'écria Mme Charpin.

Gerberoy : — La patronne s'est distinguée!

Fournery : — C'est dommage d'y toucher!

Mme Charpin : — Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse? Une pelote à cure-dents?

— A Genève, dit Colomès, c'était notre régal, une fois par mois. Nous appelions ça dîner en France...

Et chacun de faire honneur à l'entremets.

« Il ne faut pas qu'il en reste, » avait dit Phonsine.

Il n'en resta pas. Puis on attaqua le fromage et les mendiants, figues et raisins, qui avaient l'air de fruits fossiles. Et Fournery put enfin allumer sa pipe. La fumée sortait de sa barbe comme d'un chaume et allait se perdre dans le ciel de la suspension. Gerberoy roula une cigarette et tendit son paquet de caporal à Albert. Mais celui-ci fit signe qu'il n'en usait pas.

— Trop de vertus, jeune homme! dit l'autre. Tu ne fumes pas, tu bois de l'eau rougie; je parie qu'un petit verre te fait peur.

— Oui... pour les autres! répondit Malavaux le Jeune. Sans l'alcoolisme, la question sociale serait aux trois quarts résolue.

Gerberoy répliqua : — Sans question sociale à résoudre... qui sait si l'alcoolisme existerait?

— Ah! vous n'allez pas recommencer, gourmanda Phonsine, pour qui le dessert était un domaine privé. Allons, ajouta-t-elle en s'asseyant enfin, après avoir servi le café, si vous n'avez pas mal dîné, faites à votre tour plaisir à la cuisinière. Qui demande la parole?

Ils savaient tous à quoi les engageait l'invitation, et, le

premier, Gerberoy, sans lâcher sa cigarette, paya son écot. D'une voix flétrie, qu'il avait prodiguée autrefois sur les échelles, dans les salles à décorer, il chanta : *Versez-moi du vin bleu!*

Il chanta piano et mouillant son vin, l'aventure d'un père affectionné à l'enfant qu'il sait n'être point de lui; puis, il prit un temps, secoua sa crinière et lança à plein gosier :

Jarni! Versez-moi du vin bleu!
J'aime son goût de pierre à feu
Et cordieu!
Sitôt qu'il me monte à la tête,
Je suis heureux,
Je suis joyeux,
Je crois à la vertu d'Jeannette!

On la connaissait, mais elle avait toujours le même agrément pour Phonsine et pour Mme Charpin, qui bourdonnaient au couplet et nourrissaient le son au refrain seulement.

Quand Gerberoy eut fini :

— A vous, madame Charpin, dit Phonsine.

Elle non plus ne se fit pas prier. Comme son voisin, elle s'en tenait à des choses éprouvées, qui exhalaient un remugle de goguette et de pommes ridées. Tels ces *Plaisirs du ménage*, énumérés par un chansonnier satirique d'une retenue exemplaire et d'un comique discret. Qu'il y avait loin de ces badinages éventés, de cette vanille dans la crème, au gingembre et au poivre de Cayenne débités à présent par le café-concert!

Les *Plaisirs du ménage!* J'imaginais les variations ordurières qu'exécuteraient sur ce thème des fournisseurs qui ne rougissent plus, leurs allusions, leurs équivoques, la fange où s'épanouit leurs groins. Mieux valait, somme toute, ne plus chanter en famille, que d'y chanter ça!

C'était le tour de Fournery. Il posa sa pipe, but une gorgée de café et jeta en nasillant le vigoureux refrain de la *Chanson du Roulier :*

Eh! hue! dia! ho!
Entendez-vous l'essieu crier,
Sur le gravier?
Tire, cadet, tire, cadet, bon limonier!

Lui-même donnait du collier, et tous, au refrain, tiraient également.

— On n'en guilloche plus comme ça, dit Colomès.

Et, sans être sollicité, par émulation, il but : A l'indépendance du monde! comme Pierre Dupont, encore, voulait qu'on fît.

Rarement il chanta mieux que ce soir-là. Debout, levant son verre d'une main ferme, il semblait célébrer l'Office de la République Universelle, la Messe des Peuples. Et j'en porte témoignage : pas plus que le prêtre à l'autel, il n'était excité par le vin des burettes!

Je ne sais pas pourquoi j'attendais une surprise de Malavaux le Dominicain... Je ne fus pas déçu. Un peu assoupi, le ventre à table, les paupières lourdes, il semblait n'avoir aucun désir d'imiter ses amis.

— Je n'en connais qu'une, dit-il, et je l'ai tant de fois chantée!...

Mais les autres insistaient. Je me joignis à eux :

— Pour moi, ce sera du nouveau.

— A peine du réchauffé! Vos parents, dans le temps, ont dû vous servir ça... Enfin, comme vous voudrez.

Et d'une voix faible, qui chevrotait, le bourreau des otages fit entendre une vieille romance, dont j'avais souvenance en effet :

Quand je vis Madeline
Pour la première fois...
En jupe et guimpe blanches,
Elle allait sous les branches...
Que les beaux jours
Sont courts!

Phonsine, ravie, dodelinait de la tête, et Mme Charpin dit à la fin :

— Encore une qui n'est pas piquée des hannetons!

A Charpin on ne demanda rien. Il ne chantait pas. Albert Malavaux non plus. Ce qui provoqua à son adresse cette sortie de Gerberoy :

— Ces bougres-là ne boivent pas, ne fument pas, ne chantent pas, ne...

Mme Charpin l'arrêta : — Taisez-vous, vieux polisson, vous allez dire des bêtises!

— Et l'on serait encore bien capable d'en faire à leur place! continua Gerberoy, en plastronnant.

— En a-t-il une santé! s'écria sa voisine.

— A la vôtre, dit-il galamment.

Il choqua son petit verre contre celui dans lequel Mme Charpin trempait un *canard*. Et ce fut la seule grivoiserie que la réunion se permit ce soir-là.

Mais je sentais bien qu'il manquait à la petite fête quelque chose. Il n'était pas possible que Mme Colomès, si riche de chansons, n'en déboursât pas une au moins. J'en fis la remarque.

— Allons, chante-leur *Mon p'tit neveu,* dit Colomès, qui était sans doute d'intelligence avec sa compagne.

— Oui, oui, *Mon p'tit neveu!* réclama la tablée.

Phonsine se leva, croisa les deux mains sur sa taille, et répandit, sur la musique de Darcier, l'honnête histoire d'un enfant que son oncle conduit à la fête et qui pleurniche devant les baraques au lieu d'y faire emplette.

Cette anecdote sentimentale m'était, elle aussi, familière. Je savais bien sur quoi se fixerait, au dénouement, le choix du neveu. Pour l'anniversaire de la mort de son père, le gamin, à la place de jouets, demanderait... une couronne d'immortelles!

Albert Malavaux souriait à la dérobée..., et pourquoi, au fait, ne pas sourire, comme devant un album de modes d'autrefois? Cela s'était porté, avait eu son heure de grâce, avait habillé, fait valoir des voix maintenant cassées ou éteintes... Le sourire n'exclut pas l'émotion. J'en éprouvais une, très

douce, à voir déplier ce vieux linge qu'avait filé la voix des aïeules et que l'une d'elles reprisait encore.

Derrière moi, au mur, Varlin non plus, Varlin lui-même, ne trouvait pas cela si ridicule et, toujours pensif, semblait dire : « Ils font ceci en mémoire de moi... »

Le petit silence qui suivit, fut troublé par un ronflement. Malavaux le Dominicain, le menton sur la poitrine, s'était endormi.

Son fils le réveilla.

— Eh! bien quoi, vieux? C'est comme ça que tu nous fausses compagnie! dit Colomès.

Il s'excusa. Il n'avait plus l'habitude de se coucher tard. On lui mit son paletot, son chapeau; il avait l'air d'un enfant qu'on habille pour partir.

— Papa est un peu fatigué, ce soir, me confia Albert, à l'écart.

— Ne jurons pas qu'un soir ne viendra jamais, où nous serons nous-mêmes fatigués, répondis-je.

On prit congé. Au-dessus de la cage de l'escalier, Colomès tenait la lampe, pour éclairer la descente.

En bas, Fournery leva la tête et dit :

— Merci, nous sommes arrivés. Bonsoir, ami, porte-toi bien.

CHAPITRE V

FEUILLES MORTES

I

Il y a chez mes voisins quelque chose qui ne va pas.

Depuis quelque temps, je les sens inquiets. Ils travaillent et chantent moins. Accoudés côte à côte, à la fenêtre, ils sont avares de paroles, eux si loquaces naguère; mais j'ai l'intuition *qu'ils pensent à la même chose.* On dirait que Vif-Argent lui-même n'ose plus sauter vers la barbe suspendue, ainsi qu'un échaudé hors d'atteinte, sur sa cage. Enfin, l'aspect du vieux ménage a pris tout à coup une teinte livide, comme un hameau riant aux approches de l'orage et du soir.

J'ai voulu sonder le père Colomès; il ne m'a fait que des réponses évasives.

Un instant, je me suis imaginé que le vol dont il a été victime lui causait encore du tourment. C'est pourtant peu de chose.

Il faut dire que Colomès se revend à lui-même le vin qu'il achète en pièce. Chaque fois qu'il descend à la cave chercher une bouteille, il en met le prix dans une vieille boîte à sel transformée en tirelire. Quand la pièce est vide, la boîte est pleine et fournit de quoi renouveler la provision. Or, après avoir fracturé la tirelire, quelqu'un en a emporté le contenu, une soixantaine de francs.

Colomès a paru prendre assez bien son parti du vol; toutefois, il n'a pas fait venir une autre pièce de vin. Économie ou prudence? Économie plutôt, car à leur repas, auquel j'ai

assisté l'autre jour, Philémon et Baucis ne buvaient qu'une piquette trouble...

Et l'idée m'est venue alors qu'ils pouvaient être gênés, manquant d'ouvrage; mais, sur ce point surtout, l'ancien ouvrier bijoutier n'aime pas les questions. Il cache sa déchéance. Ils en sont réduits, en effet, sa femme et lui, à fabriquer à la main la cotte de mailles, le tissu métallique des bourses en argent qui font maintenant concurrence aux porte-monnaie. Le métier n'est pas mauvais. Ils peuvent y gagner, à eux deux, sans trop de peine, cinq à six francs par jour. Mais Phonsine ne m'a pas dissimulé, entre nous, que Philémon était un peu humilié de ravaler son habileté jusqu'à cette besogne à répétition, comme d'enfiler des perles.

« C'est bon pour moi, qui n'ai jamais été qu'une mazette, a-t-elle ajouté; malheureusement nous n'avons plus de bons yeux ni l'un ni l'autre pour la maille fine, qui est la mieux payée. Enfin, ça donne toujours le superflu à nos vieux jours! La brosserie que nos amis Charpin fabriquent à domicile aussi ne leur rapporte pas davantage et est plus pénible; et, puis, ils n'ont pas autre chose pour vivre, eux! »

Peut-être me trompé-je après tout et faut-il attribuer la préoccupation de mes voisins à de nouvelles difficultés avec leur fille, dont ils ne parlent pas.

Aussi bien, Colomès semble vouloir réagir. Il m'est arrivé, l'autre jour, alerte et rasséréné. Son bras enfilait l'anse d'un panier à couvercle qu'il a posé sur le tapis; ensuite, il s'est agenouillé, m'a regardé en dessous, avant de soulever le couvercle, et a fait claquer sa langue.

— Voilà du nanan! Phonsine a trouvé ça, ce matin, dans le haut d'un placard, en rangeant. Ce que c'est d'avoir de l'ordre! La plupart de ces brochures, contemporaines de la proscription, sont devenues rares. Vous remercierez la citoyenne d'avoir mis la main dessus : je les croyais perdues.

Et il déballe lentement une pacotille que sa barbe époussète.

Chose singulière, cet ennemi de l'imprimé a collectionné

toutes les publications de l'exil et les a lues, comme un contempteur de l'automne, qui conserverait les feuilles mortes.

Et n'est-ce pas, en vérité, l'automne de la proscription, que cette jonchée évoque?

« Si vous croyez que ça peut encore intéresser... »

Il m'interroge avec une sorte d'anxiété. Si je répondais non, il en éprouverait du dépit, certainement, car l'histoire de ces hommes est la sienne. C'est un miroir brisé, dont le plus petit morceau réfléchit un moment de sa vie.

Je le rassure donc :

« Mais oui, monsieur Colomès. »

Pour lui faire bonne mesure, j'ajoute : « C'est de l'Histoire. »

Et je sens que j'ai dilaté son cœur, où une passion sincère est à présent mêlée d'orgueil.

Les brochures étaient étalées autour de lui, sur le tapis. Je repris :

« Oui, c'est intéressant...; néanmoins, vous connaissez ma méthode, fondée sur le conseil de Michelet. Votre témoignage à vous, qui n'avez rien écrit, votre témoignage oral, m'est infiniment plus précieux que ces libelles refroidis et ces polémiques éteintes. Je ne suis plus un carabin, pour travailler sur le cadavre. Autre chose est une belle opération sur un être vivant... comme vous!

Il se renverse en arrière et, assis sur les talons, s'écrie en riant :

« Eh bien! enlevez-moi ce que vous voudrez! Et allez donc! »

Il me passe les plaquettes une à une, pour faire durer le plaisir plus longtemps; mais un préambule lui parut nécessaire.

« J'ai approximativement fixé la fin de la lune de miel des proscrits à Genève, au moment où notre marmite, la Marmite sociale, fut renversée. A la vérité, il y avait eu déjà bisbille dans le ménage. A la fin de septembre 1871, s'était réuni le 5e Congrès de la Paix et de la Liberté. Au lendemain de la guerre franco-allemande et de la Commune, il avait

quelque chose d'assez burlesque. La ligue des Amis de la paix, essentiellement conservatrice, n'écoutait pas l'avertissement des socialistes, qui lui avaient dit en 67, au Congrès de Genève, illustré par la présidence de Garibaldi : « Comment ne comprenez-vous pas que la paix universelle est une chimère tant qu'il y aura des exploiteurs et des exploités, et comment la conciliez-vous, cette paix universelle, avec le maintien des armées permanentes? Elles sont la sauvegarde de vos intérêts et de vos privilèges, sans doute...; mais ces intérêts et ces privilèges perpétuent les conflits. Envisagez d'abord cet état de guerre permanent ou bien vous ne faites qu'amuser le tapis.

« On amusait le tapis, et les réfugiés étaient disposés à se désintéresser de l'intermède, lorsqu'ils apprirent que Belletriens et Zofingiens, deux sociétés représentant la belle jeunesse des écoles, concertaient une démonstration contre nous. Les communards, au nombre d'une vingtaine, relevèrent le défi. C'étaient, si j'ai bonne mémoire, Lefrançais, Adolphe Clémence, Benoît Malon, Martelet, membres de la Commune; Gustave Maître, ex-commandant des enfants du Père Duchêne, Noro, Henri Bellenger, Louis Marchand, ancien rédacteur au *Candide* et délégué de la Commune à Bordeaux, Bayeux-Dumesnil, Gaillard père, Paulet, de Bordeaux; Sirdey, de Saint-Étienne; enfin les citoyennes Delhomme, André Léo et Paule Mink,[1] avec son frère Minkawski, dit Gérard, personnage louche, dont l'exécution plus tard s'imposa. Je me joignis à eux en curieux.

« Louis Marchand portait des bottes à l'écuyère, le père Gaillard avait piqué à sa boutonnière une large cocarde rouge, au lieu des couleurs vaudoises, vert et blanc, qu'arboraient les congressistes; un flot de rubans rouges provocateurs ornait aussi le corsage de Paule Mink. On faisait moins attention à Mme André Léo, coiffée en repentirs et dont la distinction rendait plus surprenante encore sa liaison déjà

1. Morte en 1901, âgée de 62 ans.

notoire, sinon affichée, avec Malon. Plus âgée que lui d'une douzaine d'années (elle avait dépassé la quarantaine), elle était veuve et empruntait à ses deux fils, André et Léo, leurs prénoms, pour signer des romans préférables aux peintures sur porcelaine de George Sand, socialiste à ses moments perdus. Rossel lui témoignait son estime en l'appelant « le citoyen André Léo ».

J'interromps Colomès pour compléter ces renseignements.

— Elle s'appelait en réalité Léodile Champseix, ayant épousé précédemment, à Lausanne, Grégoire Champseix, collaborateur de Pierre Leroux à la *Revue Sociale*, puis, rédacteur en chef du *Peuple*, de Limoges, et banni de France après le coup d'État. Il la laissa veuve à trente ans. C'était une femme remarquable. Je raconterai un jour son histoire, qui n'est point à l'avantage de Malon[1]. Continuez, monsieur Colomès.

« André Léo et Paule Mink, physiquement, ne se ressemblaient pas. La première avait encore, comme on dit, de beaux restes; l'autre était petite, menue, sèche. Elle avait la peau brune, le front carré, le nez long et renflé du bout. Fille d'un réfugié polonais, elle n'était guère connue que des habitués des réunions publiques et avait fait son apprentissage de conférencière au Vaux-Hall, vers la fin de l'Empire. Elle et Mme André Léo ne jouèrent, pendant la Commune, qu'un rôle effacé. Si elles s'exilèrent, ce fut surtout probablement afin de suivre, l'une Benoît Malon, et l'autre le peintre Noro.

« Le Congrès s'ouvrit le 25 septembre, sous la présidence du chef des radicaux vaudois Eytel, dans la grande salle du Casino, décorée, pour la circonstance, de lierre, de laurier et de drapeaux divers que les Amis de la Paix se proposaient de laver en famille. Ça commença par une diatribe de Charles Lemonnier, le Saint-Simonien, contre l'Internationale. Il était assez incongru de choisir, pour la vilipender, le mo-

1. André Léo est morte à Saint-Maurice (Seine) le 20 mai 1900. Ses papiers m'ont été confiés par son exécuteur testamentaire et ami, l'historien Paul Lacombe, décédé le 2 juillet 1919.

ment où le projet Dufaure condamnait à l'emprisonnement, privait de ses droits civiques et soumettait à la surveillance de la haute police pendant cinq ans, tout individu affilié à la terrible association. Un de ses fondateurs, Fribourg, la défendit et demanda même à la Ligue de blâmer les mesures réclamées par le garde des sceaux de France.

« C'était trop attendre des Amis de la Paix et des Lois, on le vit bien, le jour suivant, lorsque Paule Mink voulut faire reconnaître le droit des travailleurs à s'associer librement. L'assemblée, consultée, leur accorda d'exercer ce droit, mais par les voies légales seulement.

« Paule Mink n'eut pas plus de succès en invitant la Ligue à flétrir les massacres perpétrés dans Paris, au mois de mai, par les troupes versaillaises.

« ... Les massacres dont Paris a été le théâtre, sous quelque drapeau qu'ils aient été commis », rectifia Joseph Prudhomme à la recherche de la paix sociale.

« L'apparition à la tribune du père Gaillard, crêté de rouge comme un coq de combat, souleva une réprobation que le hérissement et les coups de bec de notre ami redoublèrent. Après lui, Mme André Léo, qui n'avait pas le don de la parole, peignit au vif dans le discours qu'elle lut, les atrocités de la guerre civile. Elle eut raison de laver la Commune du meurtre des otages, exécutés le 23 mai, quand le pouvoir communal n'existait plus; mais elle eut tort de stigmatiser Raoul Rigault qui était mort, et Théophile Ferré, qui allait mourir. Nous le lui fîmes sentir; aussitôt, une contre-manifestation se produisit, aux cris de : « A Cayenne! A bas le « pétrole! Au bagne les assassins de Chaudey! »

« Il faut vous dire que Gustave Chaudey, un des promoteurs de la Ligue, y comptait beaucoup d'amis. Aux Vaudois, d'autre part, il était également sympathique, depuis qu'il leur avait promis, dans son enthousiasme pour leur constitution, d'en doter la France. En vain, Louis Marchand fit observer, encore une fois, que la Commune était dissoute, lorsque Chaudey avait été fusillé; sous les huées le prési-

dent dut lever la séance et remettre au lendemain la suite des travaux du Congrès.

« Mme André Léo, en faisant paraître son discours sous ce titre : *La Guerre Sociale*, jeta dans la proscription, prête à les recevoir tous, le premier ferment de discorde. Vinrent ensuite : l'*Antagonisme social*, d'un ami de Varlin, le relieur Adolphe Clémence ; puis l'*Étude sur le mouvement communaliste*, de Lefrançais[1] qui avait la dent dure pour son collègue Félix Pyat, notamment ; enfin Benoît Malon fit, lui aussi, imprimer à Neuchâtel, chez Georges Guillaume, frère de James, *la Troisième défaite du prolétariat français*, qu'il avait écrite à Genève, chez Perron. Prenez, ils sont à vous. »

Je remercie mon voisin, bien que ces prémices, je les possède déjà, comme aussi les *Souvenirs*, de Charles Beslay ; l'*Histoire de la Commune*, d'Arthur Arnould : *Le Livre rouge de la justice rurale*, recueil plus rare, composé par Jules Guesde et Jules Montels.

« Oh ! dit Colomès, c'est une simple vidange des journaux de l'ordre, où les Sarcey, les Pessard, les Blavet, et autres foireux, se remettaient de leur frousse.

— Ce que je cherche surtout, vous le savez, ce sont les éphémères, les broutilles.

— Bon. J'ai là de quoi vous satisfaire. »

Et Philémon me détaille, en les sirotant, un lot de brochures qui ont pour auteurs Gambon, Pyat, Lefrançais, Élysée Reclus, Rogeard, Paul Brousse, Tabaraud, Cluseret, Claris, Montels, Bastelica, Perrare, Dumarteray, Legrandais, Joseph Favre et Malon, Émile Lebeau, Zeppenfield, Durozoi, Lacord, Rocher, Durand-Savoyat, Virginie Barbet, Wolowski, Albert Richard, Paschal Grousset et Jourde, après leur évasion ; Rochefort, Jules Guesde, Gromier, sous

1. Par les soins de ses exécuteurs testamentaires, A. Goullé et Lucien Descaves, ont paru en volume, à Bruxelles (1902) les *Souvenirs d'un révolutionnaire*, publiés dans le *Cri du peuple* en 1886, et pour lesquels Gustave Lefrançais, de son vivant, n'avait pu trouver d'éditeur. Il est mort en 1901, à 75 ans. Albert Goullé lui a survécu jusqu'en 1918.

le pseudonyme d'*Un bon rouge*[1]; Albert Leblanc et Stanislas Pourille, dit Blanchet, ancien secrétaire de police à Lyon, puis Chartreux, envoyé à l'Hôtel de Ville par les électeurs du Ve arrondissement et à Mazas par la Commune, lorsqu'elle fut instruite de ces avatars.

Quand il n'y en a plus, il y en a encore! Le plus chétif opuscule rappelle à Colomès un souvenir. Sur chaque couverture il met un nom, un âge, un signe particulier..., et ce visage lui indique encore, à sa façon d'être rouge, écarlate ou cramoisi, une conviction profonde, la colère ou l'apoplexie.

Mais mon vieux déballeur proteste contre cette assimilation :

« Des visages, non! Des verrues. Je ne les fais voir qu'à vous qui avez dit le mot juste, tout à l'heure, en les qualifiant d'éphémères.

— J'ai raison avec Voltaire : « Tout ce qui n'est que per-« sonnel est perdu pour le reste des hommes! »

— Oui, sur les trois cents réfugiés environ que comptait la proscription de Genève, une cinquantaine tout au plus, les oisifs et les témoins cités par l'accusation ou par la défense, attachaient de l'importance à ces factums qui rabattaient une cause magnifique à de misérables instances en divorce. Tout ce papier ne nourrissait que nos dissentiments.

— A qui le dites-vous! Lefrançais m'avoua un jour qu'il n'avait pas écoulé 500 exemplaires de son livre, en dix-sept ans, et j'ai découvert chez Perrier, le marchand de nouveautés, au bout de trente ans, un stock de brochures de Pyat et de Gambon, dont il avait fait, avec Reclus, les frais!

Le regard de Philémon se mouille.

— Pauvre Gambon! Cette brochure-ci..., la première qu'il publia, à Genève, en 1871, *la Revanche de la France et de la Commune*, est signée des initiales L. B. On l'attribua à Louis Blanc, qui se défendit de l'avoir écrite, et, dans une lettre au *Journal officiel*, déclara que les crimes de la Commune lui faisaient horreur! C'est pourquoi je l'ai cloué à mon pilori.

2. G. Gromier est mort à Paris en 1913.

Se peut-il que cette littérature alimentaire, moisie ou desséchée dans l'armoire et dans l'oubli, demeure capable de déterminer chez mon voisin lui-même, des mouvements de bile? Quels ingrédients détestables laissent ce goût amer qu'elle a encore pour lui? Leur défaite, hélas! les vaincus m'en éclairaient déjà les causes, en se déchirant mutuellement. Ils avaient fait taire à l'heure suprême, et jusqu'au dernier soupir de la Commuue, leurs rancunes et leurs rivalités, et ils retrouvaient en exil toutes leur énergie et souvent tout leur fiel, pour les ranimer! Chassées ensemble de leurs positions, la majorité et la minorité se comportaient, en somme, comme si elles couchaient sur ces positions et y perpétuaient les hostilités!

Je me souviens que de Londres, où il se servait, lui aussi, de détritus pour faire lever la pâte, Vermersch, un des *geindres* du père Duchêne, écrivait à un ami : « Je suis convaincu que la proscription de Genève ne vaut pas mieux que la nôtre, — moins encore peut-être. Ce sont les doctrinaires, les modérés, la droite de la Commune. On doit en dire et en faire de jolies, là-bas! Arthur Arnould doit y déteindre sur tout le monde et chacun doit y parler en zézayant comme lui! »

Gauche, Droite, Majorité, Minorité, Modérés et Jacobins! Amer et grenadine! Éternelle infirmité des révolutionnaires! Il leur manquera donc toujours, pour remporter la victoire et la fixer, de s'aimer et de se pardonner entre eux!

Colomès m'écoute penser tout haut et, assis sur ses talons, bien que je lui aie offert une chaise, répond :

« Le hasard, en effet, semblait avoir rassemblé en Suisse les signataires de la déclaration du 15 mai : Beslay, Malon, Lefrançais, Clémence, Arnould, Ostyn, Avrial, Pindy, Courbet..., coupables de modérantisme aux yeux du père Duchêne. Mais si l'*Histoire de la Commune*, du bon Arthur Arnould[1], révèle parfois, j'en conviens, le zézaiement de son

1. 3 v. chez Kistemaeckers - Bruxelles 1878.

auteur, elle a du moins ce mérite de ne pas maltraiter les vaincus, voire les cadavres, au moment où la réaction triomphante suffisait à la besogne! Cet exemple, malheureusement, ne fut pas suivi. Les chamailles se succédèrent et qu'est-ce qu'on ne se jeta pas à la tête! Certaine veuve Désiré, qui poursuivait Flourens de sa haine, après l'avoir poursuivi de ses avances dédaignées, fut souffletée par la femme de Paulet, aux obsèques du père Raymond... Enfin, nous dûmes conspuer un officier de fédérés, Vergès d'Esbœufs, qui se faisait appeler, à Genève, Baradat et, sous prétexte de soulever « un coin du voile », accusait de trahison Malon, Eudes, Clémence, Jaclard... et jusqu'au brave Dombrowski, blessé mortellement à la barricade de la rue Myrrha!...

— Le soupçon et la médisance sont les poisons lents de toutes les proscriptions.

— Auprès de celle de 51, à Londres, Gambon disait que la nôtre était une bergerie. Maintenant, soyons justes... Je déplore, comme vous, ces divisions intestines; mais on ne pouvait pas tout de même demander aux Lyonnais, par exemple, compromis dans le soulèvement du 28 septembre, un cœur tendre pour Cluseret, lorsque celui-ci se fut vanté, dans la *Patrie suisse*, d'avoir contribué à faire avorter le mouvement à la tête duquel l'acclamation populaire l'avait placé!

Colomès n'est pas Lyonnais...; il vient de se ranger à mon avis touchant la mésintelligence entre passagers du même bord..., et le voilà qui, tout à coup, et à son tour, s'emporte contre Cluseret.

— Si quelqu'un n'avait pas le droit de regarder Rossel comme un traître, c'était ce condottiere, au service de tout le monde. Ses capacités militaires? Ah! parlons-en! Il les a montrées surtout dans la répression. Ne pas oublier, en effet, que Cavaignac le décora, en 48, pour avoir conquis sur les insurgés, onze barricades et trois drapeaux! Il a retiré des avantages de toutes ses variations..., ramassé la croix dans le sang du peuple, et gagné, sur le tard, en retournant une dernière fois sa veste, un siège de député socialiste! La lec-

ture de ses Mémoires décousus et hargneux m'a appris qu'il aimait les ouvriers, s'entendait bien avec eux, enfin, que cet élément était le sien. Ailleurs qu'à Genève, alors, car je vous garantis qu'il n'a jamais recherché notre compagnie, au contraire! C'est dommage. On l'eût rappelé à la pudeur. Son acharnement contre Delescluze, qu'il appelait : le plus bourgeois des bourgeois..., incarnation sénile de la Commune..., cadavre ambulant..., etc., est quelque chose d'abominable! Ce qu'il ne pardonnait pas à Delescluze, c'était sa mort. Delescluze était plus grand couché que Cluseret debout. Le souvenir de ce bourgeois qui mit une chemise blanche et se rasa de frais pour aller se faire tuer, sur une barricade, obsédait l'homme qui, à la même heure, se rasait pour s'enfuir, déguisé en prêtre!

Je me suis bien gardé d'interrompre ce réquisitoire. Est-il fondé? Laisse-t-il percer malgré tout l'animosité de l'ouvrier contre le bourgeois, ou bien, entre le commandant improvisé et le militaire professionnel, quelque rancune obscure née de la concurrence? C'est possible. Ce qui me frappe et me navre surtout, c'est la durée de ces haines chroniques chez des hommes qui ont combattu sous le même drapeau. Nulle part, ni en prison, ni en exil, ni plus tard, elles ne se sont éteintes. Je les ai retrouvées partout.

Un jour que je rendais visite, dans l'indigent réduit que sa foi intacte illumine, à une autre amie de Varlin, Nathalie Le Mel, relieuse, envoyée pour sa gloire à la Nouvelle-Calédonie, elle me raconta sa première impression en arrivant là-bas, au mois de décembre 1873[1].

La déportation était divisée en deux camps, à la suite d'une querelle vidée sur le terrain par Henry Bauër, représentant l'élément bourgeois, et Charbonneau, menuisier, champion des ouvriers.

Quarante ans après et octogénaire, Nathalie Le Mel agitait encore ce haillon de divorce, rapporté du bagne!

1. Nathalie Le Mel est morte à l'hospice d'Ivry, en 1921, âgée de 95 ans.

Quelle chimère que la fraternité!

Mais à cette exclamation impie, quand parfois elle m'échappe, répondent les voix sincères de Colomès, de Le Mel, de tant d'autres qui ont espéré le Messie, comme eux, avant eux, et qui attendront sa venue jusqu'à la consommation des siècles!...

Il a pris ta figure, Fraternité difficile et douloureuse; et plus l'on te couronne d'épines, plus lourde est ta croix, plus trempée de vinaigre est l'éponge offerte à ta soif, plus ils demeurent convaincus, ces croyants, que tu sauveras le monde!

Ne les détrompons pas. Et puis..., s'ils disaient vrai, tout de même!...

II

Sur l'inévitable chapitre des mouchards, cancer des proscriptions, le père Colomès n'était pas moins loquace.

« S'il y avait des mouchards à Genève? me disait-il, un autre jour. Parbleu! Moins toutefois qu'on n'en voyait, car on en voyait naturellement partout. Les groupes, les cercles de proscrits, c'est l'organisation de la défiance. On commence par se regarder en chiens de faïence, d'un groupe à l'autre; on finit par se soupçonner entre soi. De quoi vit celui-ci? Et celui-là? Quand le ver n'est pas dans le fruit, c'est ainsi qu'on l'y met. La proscription englobait un certain nombre de déserteurs. L'un d'eux faillit nous coûter cher.

« Peu de temps après notre arrivée à Genève, le feu se déclara sur le Grand Quai et gagna le Consulat voisin, après avoir dévoré quelques vieilles maisons à pans de bois du quartier des Allemands. Un correspondant du *Gaulois,* qui se fit connaître plus tard comme compositeur de musique par des valses musquées, *Fraises au Champagne* et *Cœur d'artichaut...,* le sieur Jules Klein, enfin, insinua dans ce journal que nous avions allumé l'incendie. C'était grave. C'était proposer notre expulsion en masse. Heureusement, quelques

réfugiés, l'ex-colonel Chardon en tête, loin de mettre le feu, en avait fait la part, si bien que, grâce à leur dévouement, le Consulat avait été préservé... On démasqua l'individu.

— Comment?

— Notre Société d'alors, l'*Égalité,* fit insérer dans *La Révolution Sociale,* de Claris, qui avait été chef du bureau de la presse, sous la Commune, une note vouant au mépris public le misérable accusateur au mois ou à la ligne.

— C'est tout? Vous n'étiez pas méchants.

— Non. Mort le venin, morte la bête! On variait seulement la manière. A l'occasion du complot de Bellegarde, en 73, nous nous adressâmes directement au peuple de Genève. Et allez donc! »

Il déplia une petite feuille volante et lut, comme un tambour de ville :

« Sur cette terre de Genève, asile séculaire des proscrits « du vieux monde, nous confiant à l'opinion publique, dont « nous n'avons pas à craindre l'appréciation, nous en appe- « lons, en dernier ressort, à la justice du peuple! »

Un ban.

Je demandai quel était ce complot dont j'entendais parler pour la première fois.

« L'invention de deux ou trois stipendiés, soucieux de paraître gagner l'argent qu'ils recevaient pour nous espionner. Le Chaudordy qui représentait la France à Berne, dénonça au Conseil fédéral l'intention qu'on nous prêtait d'enlever par surprise le fort de Bellegarde. Nous y plantions le drapeau rouge, puis, nous nous dirigions sur Lyon, que nous soulevions. Notez, je vous prie, qu'il importait alors au gouvernement français de faire échouer la candidature du citoyen Barodet, ex-maire de Lyon, qui se présentait à Paris, contre Rémusat, avec un programme radical. Tous les moyens étaient bons pour ça, même les plus bêtes. On avait suggéré l'idée du complot à Lavallette et à un nommé Blancpignon, ancien employé des postes à Montmartre, sous la Commune. Ils se réunissaient au café J.-J. Rousseau, tenu

par Bellivier, autre agent secret, qui avait été directeur de l'hospice Dubois, sous la Commune, et qui mourut, en 1889, directeur de prison en Algérie[1]. Razoua s'introduisit chez Blancpignon, fractura sa malle et y découvrit la preuve de ses rapports avec la préfecture de police. On n'en arrêta pas moins une poignée de camarades, Lyonnais pour la plupart, qui passèrent plusieurs jours en cellule à la prison Saint-Antoine... Comme quelques-uns dans le nombre étaient cordonniers, l'affaire fut baptisée : *Conspiration des Savates*. Les Conspirateurs expulsés dans les vingt-quatre heures étaient les seuls qui ne riaient pas. Personne, en haut lieu, ne doutait de leur innocence; mais la mesure prise contre eux venait à point compenser l'expulsion de Don Carlos et de sa femme, convaincus d'embauchage et d'armement de volontaires recrutés en Suisse par ce prétendant. La libre Helvétie, vous le voyez, est pareille aux gouvernements en général, dont l'impartialité consiste à taper indistinctement sur les vaincus de tous les partis.

En revanche, on laissait bien tranquille une soi-disant baronne de Lacoste, chez laquelle fréquentaient quelques *grandes bottes*. C'était une forte Normande rousse, au régard provocant, à la peau truitée par la cinquantaine, mais encore appétissante. Les réfugiés n'ignoraient pas que Thiers l'employait; mais ils s'amusaient de la dame à ses dépens..., dans toutes les acceptions du mot.

— Pas très moral, dites donc...

— Gambetta, le grand patriote, en faisait autant quand il répondait sciemment aux invitations de la fille Lachmann, vicomtesse de Païva et agent de Bismarck.

« L'expulsion, que l'on a si bien définie « le ricochet de l'exil », favorisait l'échange entre les proscriptions. Le banni de Bruxelles allait à Londres, celui de Strasbourg venait à Genève, celui de Genève, de Lausanne, de Berne ou de

1. A Berrouaghia. Il venait de Mâcon, où il avait rempli les mêmes fonctions.

Zurich, se rendait en Italie... où ne l'attendait pas un meilleur accueil qu'autre part. En 1873, tous les réfugiés qui se trouvaient à Gênes, Jules Guesde, Protot, Louis Marchand, Morel, Pillard et Fonteneau, furent traînés à la frontière, enchaînés deux à deux, dans un wagon cellulaire! C'était un sieur Griffon qui les avait représentés comme des internationalistes allant de ville en ville fomenter des grèves. Fonteneau, qui avait une hernie, mourut en arrivant, exténué, à Genève. Pauvre diable! Je le vois encore *tombant* littéralement chez nous... »

Sur le compagnon regretté, Philémon verse, comme une larme d'homme, un silence...; puis, il repart à franc-étrier contre des mouchards dont les noms, après trente ans écoulés, lui écorchent encore la bouche.

« Et vous savez..., pas d'erreur! Je le tiens de Razoua lui-même, à qui l'on n'en contait pas. Il avait établi leur dossier... Rien que des faits avérés. Nous les signalions par circulaire à nos amis de Londres et de Bruxelles, qui, de leur côté, nous mettaient en garde contre leur gibier... »

J'ai connu deux de ces anciens mouchards démasqués, et je ne puis m'empêcher de dire à Colomès que leur infamie ne les avait pas enrichis, loin de là!... Chez l'un, que j'allai voir un soir, à Grenelle, la clef était sur la porte, et je le surpris en train de faire revenir des oignons dans la graisse pour son dîner. L'autre, qui de son prénom s'appelait Albert, a laissé par écrit — et je l'ai lu — l'aveu de ses turpitudes. Tous les deux menaient une existence misérable. Car le mouchard porte son châtiment. Il est condamné à n'avoir jamais plus de trente deniers pour vivre, somme à peine supérieure, et encore, aux cinq sous du Juif errant!

« Hélas! reprit Colomès, il n'était pas besoin d'agents provocateurs pour semer la zizanie entre nous! Les communeux de Londres et les communards de Genève se défiaient, s'adressaient entre eux des injures et des cartels. La moitié de la proscription dénigrait l'autre moitié. Edmond Levraud, dit

le Grand bison, bon garçon pourtant, mais aigri par le mal de poitrine qui devait l'emporter, semblait faire la navette pour colporter les calomnies et les cancans. Ce fut l'époque des réunions orageuses, des enquêtes, des procès-verbaux, des jurys d'honneur et des exécutions sèches. Il y eut l'affaire Jourde-Vermersch et l'affaire Cournet-Cluseret. Vermersch et Frédéric Cournet vinrent de Londres à Genève, le premier pour se battre en duel, à Veyrier, avec Lefrançais, et pour être battu, dans la rue, par Jourde. Nous étions convoqués en assemblée à la salle Schiess, aux Pâquis, pour laver Cournet des accusations portées contre lui par Cluseret, Fesneau et Levraud... Et chacun, naturellement, prenait fait et cause pour les siens. Une seule fois, je crois bien, en 1872, toutes les proscriptions furent d'accord pour exécuter deux renégats, les jeunes Lyonnais Albert Richard et Gaspard Blanc, qui, dans une brochure d'appel au peuple, avaient imploré le retour de Badinguet, empereur des ouvriers et des paysans!

« Il y avait parfois des explications sur le trottoir. Cluseret y abordait le père Miot : « Vous dites, paraît-il, que j'ai été votre garde-chiourme en Afrique? » A quoi Miot répondait : « Dame! étiez-vous, oui ou non, lieutenant d'un détachement chargé de notre surveillance en Algérie, après le coup d'État, qui nous y avait envoyés? — Lieutenant, oui, et comme tel, bien obligé d'obéir... — Eh! mais, je n'ai pas dit autre chose! » Et Cluseret s'en allait penaud. Un autre jour, c'était Cœurderoy qui prétendait fermer au père Beslay la Société des proscrits, parce qu'il avait conservé la Banque de France à la réaction. Jusqu'aux évadés de Nouméa qui se bourraient, l'un d'eux, Ballière, reprochant à Rochefort de les avoir lâchés en Australie!... Enfin, il y avait le linge sale qu'on lavait en petit comité. A J.-B. Mounier, vieux républicain de Clamecy, qui se glorifiait de quatre années d'emprisonnement et de dix-sept ans d'exil, le tribunal correctionnel des réfugiés reprochait d'avoir accepté des hommes du 4 Septembre les fonctions d'inspecteur spécial à la gare de Bellegarde.

« La proscription de Saint-Étienne instruisait le procès de Sirdey, soupçonné d'avoir fait trafic des armes distribuées par lui aux révolutionnaires stéphanois; et Faure accusait de trahison son concitoyen Durbize...

« Une commission lyonnaise se réunissait pour examiner le cas de Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, qui usurpait la qualité de participant au mouvement communaliste.

« Bref, on faisait en Suisse la même chose qu'en Angleterre et qu'à New-York..., mais peut-être avec plus de discrétion, car jamais, à Genève, nous ne nous dégradâmes au spectacle affligeant que Vermersch et la bande adverse des trente-trois donnaient sur les tréteaux de Londres.

— Je le crois, disais-je à Colomès. Vous n'aimez pas Cluseret..., et pourtant je suis sûr que vous souscrivez aux conclusions de son mémoire contre Cournet, car vous aimez la vérité. L'oisiveté est le principal dissolvant des proscriptions. Sur trois cents réfugiés à Genève, une cinquantaine, toujours les mêmes, prétendaient régenter..., et c'étaient les paresseux, les inutiles, pareils aux taies que forment sur un étang des nénuphars rapprochés ou des glaïeuls en touffe. Vous croissiez, vous, sur les bords.

— Évidemment..., évidemment.

Colomès ne devait pas avoir, cependant, la conscience en repos, car il éprouvait aussitôt le besoin de me donner le change sur son rôle militant.

« Avouez tout de même qu'il était bien difficile aux plus sages d'entre nous de paraître indifférents aux événements qui leur touchaient la fibre. En 1875, par exemple, la Suisse républicaine eut sa journée sanglante, comme la France, sous l'Empire, à Saint-Aubin et à la Ricamarie. Je veux parler de l'affaire du Gothard.

— Que la presse avancée appela le massacre de Gœschenen.

— Et c'en fut un! déclare péremptoirement Colomès. Les journaux de proie affectèrent de ne pas prendre au sérieux les griefs qu'avaient invoqués, pour se mettre en grève, les Italiens occupés au percement du Gothard à Gœschenen, vers

la fin de juillet. Il n'est pas moins vrai que les miliciens, honnêtes sacs à vin et à douilles, heureux de profiter d'une occasion de tirer après boire, dispersèrent les attroupements à coups de fusil. Quatre morts et trois blessés restèrent sur la place..., et des blessés, soyez sûr qu'il y en eut davantage ; mais les Italiens cachèrent leurs victimes, comme ils faisaient fréquemment plutôt que de porter plainte, quand ils avaient joué du couteau entre eux. En tout cas, l'émotion fut grande, en Suisse, à la nouvelle de ce crime. On organisa des assemblées populaires; on ouvrit des souscriptions auxquelles les proscrits ne se contentèrent pas de verser leur obole. Félix Pyat enveloppa celle de Londres dans une de ces belles lettres qui, à lui, ne coûtaient que la peine de les écrire. Mais les réfugiés de Genève avaient un autre devoir à remplir. Quatre des leurs étaient employés au Gothard : à l'administration centrale d'Altorf, Dessesquelle, archiviste, et Maxime Vuillaume, secrétaire général de Louis Favre, l'entrepreneur coupable selon nous d'avoir fait réprimer la grève *manu militari;* un sieur Chain, huissier, sous la Commune, qui tenait une cantine à Gœschenen ; enfin, J.-B. Dumay, l'ex-maire du Creusot, ouvrier tourneur, puis secrétaire, aux ateliers d'Airolo. On les mit en cause, on leur demanda des explications... et ce fut encore motif à sentences arbitrales.

— Vous passiez le temps. Pour les proscrits tout est là : passer le temps. Appliquons-leur ce beau vers de Desbordes-Valmore :

On dirait que je vis en attendant de vivre!

Ce n'est pas un de vos poètes de l'exil qui eût trouvé cela!

— Non... quoiqu'ils ne soient pas tous à mépriser.

— Somme toute, la proscription n'en comptait qu'un du cru... et ce n'est ni le vieux Rogeard, ni le jeune Robert Caze, ni l'insignifiant Adolphe Carcassonne, ni le brave Charles Keller, qui n'avait encore publié que *Le Chant des Travailleurs...;* ni même Verlaine, qui fut si peu de la Commune et

dont toute l'inspiration révolutionnaire tient dans sa ballade à Louise Michel et dans ce vers qu'on lui attribue :

Jean-Paul Marat, l'ami du peuple, était très doux...

— Alors, qui est-ce? Louise Michel?

— Non. Et Rochefort pas davantage. N'oublions pas, en effet, que Louise, piquée, elle aussi, de la tarentule, une fois au moins, sur *la Virginie,* voguant vers la presqu'île Ducos, communiqua son agitation poétique à Henri Rochefort. Les vers de celui-ci ont été recueillis dans la seconde *Lanterne,* imprimée à Genève en 1874. C'est une rémolade qui n'ajoute rien à la réputation du vieux vinaigrier. Pour moi, l'auteur des *Incendiaires* et du *Grand Testament*, Eugène Vermersch, les éclipse tous. Huysmans savait par cœur des strophes de lui, d'ailleurs charmantes..., Exemple :

Si de l'or flâne en mon gilet,
Qu'on le porte chez Rachel, fille
Qui reste seule, sans famille,
Et loge près du Châtelet,
Elle est jolie et mal famée,
Elle a l'œil bleu, grand et moqueur
Et c'est des reines de mon cœur
Celle que j'ai le plus aimée !

Colomès fait la moue : « Si votre ami appréciait ça, c'est qu'il n'était pas difficile. Moi, j'aime mieux les chansons d'Eugène Pottier [1] et de Jean-Baptiste Clément, qui étaient à Londres, comme Vermersch, sauf à n'y pas rester. Pottier, en effet, s'embarqua pour l'Amérique en 73, et Vermersch [2] séjourna peu, soit à Altorf, auprès de son ami Vuillaume, soit à Genève. Nous n'avions à Genève que le rebut, ceux qui pianotaient dans les cafés, les brasseries et vendaient leurs compositions, les malheureux, pour croquer autre chose que des notes! C'étaient les commensaux, déjà nommés, de

1. Eugène Pottier, l'auteur de l'*Internationale,* est mort à Paris en 1887.
2. Eugène Vermersch, mort à Londres en 1878.

Nina de Villard : Emmanuel Delorme et Ferdinand Révillon. Jusqu'au père Miot qui taquinait la Muse, en même temps que les poissons du lac ! Voici ses *Étrennes à Messieurs de Versailles,* pour 1876. Elles ne valent pas cher. J'en dis autant de la *Vache des prétendants*, par François Boissière, officier de santé, et des *Chants patriotiques* dédiés à Garibaldi par le citoyen Rocher. Permettez-moi une préférence pour *Le Pilori*, satires de Charles Bonnet. Établi à la Servette fabricant de caractères en bois et de matériel d'imprimerie, il procura du travail à beaucoup de réfugiés. Je veux bien que ma préférence vienne de là. Le cordonnier Faure, dit Cou-Tordu, ex-commissaire central de la Commune de Saint-Étienne, fait suivre lui-même sa justification en prose d'une pièce de vers ! Je doute, d'ailleurs, qu'on les ait imprimés tels quels, car c'est Faure qui écrivait sur l'album de Perrier : « Partizant de toute les réforme, j'accepte sel de l'ortografe et je la pratique ». Le correcteur, heureusement pour nous, ne fut pas de cet avis. En aurait-on fait des gorges chaudes à nos dépens ! Mais tout ça, citoyen, est de la gnognote à côté des *Poésies de l'exil*, de Gustave Gaillard, peintre, *pouate*, fils de ses œuvres et de Napoléon Gaillard, pour vous servir ! *Pouate*, Gustave méprisait Hugo; peintre, il dédaignait Courbet.

— Et allez donc !

— Oui. A la fin de l'Empire, il avait à la fois rédigé et illustré une petite publication hebdomadaire : *Les Orateurs des Clubs*. Lorsque son père ouvrit, à Carouge, la Buvette de la Commune, Gustave en entreprit la décoration, couvrit les murs de fresques à la lie de vin, représentant la Mort de Ferré, Rossel et Bourgeois, la Mort de Crémieux, la Mort de Flourens, d'autres morts... Napoléon Gaillard, cheveux au vent, nez de travers, comme un index tourné vers l'exposition permanente, faisait l'article, et bien avant Bruant, phénix des bistros habiles à écouler leurs rinçures, glissait aux consommateurs un volume de Gustave et des reproductions photographiques de sa peinture. Je dois ajouter qu'il racheta

ce cabotinage lorsqu'il reprit son ancien métier et s'établit cordonnier rue du Conseil-Général. Thiers ayant eu le toupet, en 1875, de venir se promener à Genève, avec sa famille, pour nous narguer, le père Gaillard fut le seul à manifester, en arborant sur son magasin le drapeau noir. On le lui fit tout de suite enlever, d'ailleurs.

Colomès n'avait plus à m'offrir, ce jour-là, qu'une petite feuille dans le format des cahiers de chansons.

« Pour la bonne bouche!... Quelques-uns, sachez-le, cultivaient la pièce de circonstance. En voici une qui n'est pas dans un tuyau de pipe! Elle a été composée à l'occasion de l'échauffourée de Berne, en 77. Nulle part, cette année-là, même à Genève, même à Zurich où le drapeau rouge fut déployé, on ne célébra mieux l'anniversaire de la Commune qu'à Berne. Un grand meeting réunit à la Længgasse les socialistes de langue allemande et de langue française qui adhéraient à l'Internationale. Les délégations des sections jurassiennes avaient Schwitzguébel, lieutenant de l'armée fédérale, pour porte-drapeau, et le drapeau était rouge. Un gendarme le lui arracha. Mêlée. Les socialistes désarmèrent les gendarmes et conspuèrent le préfet, qui s'appelait de Wattenvyl, nom à mettre en chanson. Il y fut mis... et sur l'air du *Sire de Fisch-ton-Kan,* s'il vous plaît :

Saluez monsieur l'préfet,
Qui s'en va-t-en ville,
Ses lunettes sur le nez :
C'est un homme habile.

« L'auteur de cette enfantine parodie? Ah! ah! Devinez... Paul Brousse!... Paul Brousse, internationaliste expulsé d'Espagne, expulsé de Suisse, pour excitation au régicide, condamné par-ci, banni par-là... et président du Conseil municipal de Paris, pour finir!

— On vieillit! dis-je.

Colomès se rebiffe : « Une chose est de vieillir debout, citoyen, et une autre chose de vieillir dans un fauteuil. »

III

Colomès m'avait dit en me quittant :

« La première fois, je vous apporterai quelques journaux et les almanachs du temps... La citoyenne les cherche. »

La citoyenne les a trouvés. Ils tiennent dans le panier, plein jusqu'au couvercle, que mon voisin vide encore sur le tapis.

« Vous avez fait votre marché ?

— Juste ! Je vais vous éplucher ça... et vous n'aurez ensuite qu'à vous mettre à table. »

Il expédie premièrement les périodiques fondés et rédigés à Genève par les proscrits : *La Révolution Sociale* et *Le Travail,* de Claris[1] ; le *Bulletin de la Commune,* sous la direction de Cluseret, Gambon et Fesneau ; *Le Diogène*, de Miot et Paul Martinet, qui passait pour avoir soulevé Nîmes ; *le Fouet ; la Commune* ou *Revue Socialiste,* de Lefrançais ; *le Travailleur,* auquel Français et Russes collaboraient côte à côte ; *le Réveil international,* de Jules Guesde ; *le Caprice,* de Vuillaume et Slom ; *Le Blagueur*, les *Hommes et Choses du temps de la Commune,* de Vuillaume[2], Henry Bellenger et Massenet de Marancour ; la nouvelle *Lanterne,* de Rochefort...

Je songe à tout ce que ces publications représentent de vie comprimée, d'explosions en chambre, de bonds en cage, de cris au fond d'un puits, de signes derrière les barreaux...

Et ce n'est pas tout. Colomès me tend maintenant les almanachs du Peuple, de 1871 à 1875, que Bakounine, Élisée Reclus, Paul Brousse, Jules Guesde, et maints communards approvisionnaient.

« Ils ne devaient pas pénétrer en France, dit Philémon, mais on les y introduisait tout de même... sous la couverture

1. Claris, décédé au Vésinet, en 1914, à 73 ans.

2. Maxime Vuillaume a publié depuis ses *Cahiers rouges*, un des témoignages les plus dignes de foi que devront recueillir les futurs historiens de la Commune.

d'un honnête almanach... du *Bon Pasteur* ou du Tarif général des assurances sur la vie! Je vous recommande aussi ce calendrier socialiste pour 1879... Est-ce que des éphémérides historiques, entremêlées d'indications relatives à l'astronomie et aux phénomènes naturels, ne remplacent pas avantageusement la liste des saints à honorer et des fêtes à souhaiter? Si je vous disais que Phonsine et moi, à Genève, nous ne pouvions pas lire, sans un battement de cœur : « *19 mars*. La grive passe. Le lilas fleurit », et que nous détournions la tête, pour nous cacher notre émotion, le jour de la fin mai, où le calendrier se couvrait de nuages.

20 mai. — Le râle de genêt arrive. La pivoine fleurit.

21. — Les Versaillais entrent dans Paris.

27. — Prise des Buttes-Chaumont. Le mûrier noir fleurit[1]... »

Le vieux calendrier socialiste est là, bordé de vert, aux mains tremblantes de Philémon. Il est piqué de mouches, comme de tannes un visage ; le soleil l'a jauni au mur pendant toute une année... ; puis, il est tombé, ainsi qu'une feuille morte. Et il a l'air tout heureux de revoir la lumière et de sentir sur lui la chaleur d'un regard fidèle et retrouvé!...

Colomès le retourne, et, pour se rasséréner lui-même, fredonne le refrain d'une chanson : *Le droit du travailleur,* reproduit au milieu du calendrier :

> Nègre de l'usine,
> Forçat de la mine,
> Ilote du champ,
> Lève-toi, peuple puissant!
> Ouvrier, prends la machine,
> Prends la terre, paysan!

« C'est, dis-je, la chanson de Charles Keller, mise en musique par James Guillaume. Elle méritait de devenir populaire et

1. Ces éphémérides, rédigées par Paul Robin, avaient d'abord paru dans l'Almanach Socialiste publié à Liège, en 1876, par l'*Ami du Peuple*. Le Bulletin de la Fédération jurassienne les réimprima en 1877.

la *Marseillaise* du prolétariat, plus que l'*Internationale* de Pottier.

— Certainement, déclare Colomès.

— Bonstetten, patricien bernois, disait que la Suisse, c'est le monde dans une noix. Vous l'aviez prise, vous, pour un grelot auquel ne manquait qu'un battant. Vous en avez essayé plusieurs en vain : une coquille de noix ne résonne pas.

— Pardon! proteste vivement mon voisin. Le grelot avait alors bel et bien un battant : *La Fédération jurassienne,* et je vous assure qu'elle se faisait entendre dans ses Congrès et dans son Bulletin de combat, dont voici, Février et Mars 1872, les quatre premiers numéros autographiés, fort rares. Mais une main loyale et ferme agitait ce grelot. La main d'un ami de Bakounine et de Varlin, James Guillaume.

— Je le connais. C'est la plus belle conscience d'homme et d'historien que l'on puisse aujourd'hui révérer. S'il y a une Légion d'honneur idéale, ses grands dignitaires m'apparaissent sous les traits d'Élisée Reclus et de James Guillaume. Quand on a l'estime et l'amitié de ces hommes libres, vrais et sans tache, on fait partie de la légion : on a la croix. Elle est invisible; elle ne se porte pas sur la poitrine; elle n'y fait la retape ni en ruban, ni en bijou... ; c'est une distinction d'intérieur.

— La proscription doit beaucoup à James Guillaume, reprit Colomès. La Fédération jurassienne, dont il fut le ressort et dont Bakounine était l'âme, releva notre courage et donna un but à notre activité. Nous lisions le Bulletin, comme on prend un cordial. Nous étions chez les autres en Suisse, mais nous étions chez nous à la Fédération.

Je le sais. A moi-même, bien souvent, James Guillaume a versé le vin capiteux de ces années d'abondance[1]. Colomès

1. James Guillaume a mêlé, depuis, la récolte du *Bulletin* à ses souvenirs personnels, dans les quatre volumes de Documents sur l'Internationale en Suisse, qu'il a publiés (1905-1910). James Guillaume est mort à Préfargier (Suisse) au mois de novembre 1916. Son corps, ramené à Paris, est inhumé au cimetière Montparnasse.

n'en exagère pas les vertus : il supporte la bouteille... ; mais quel bouquet il devait avoir, pour ceux-là qui ont fait la vendange !

Temps héroïques ! A la vérité, James Guillaume avait donné des gages à la Révolution bien avant que la Suisse en reçût les épaves. Jeune professeur au Locle, de 1864 à 1869, il offrait cet avantage pour la propagande et l'entente, d'être une sorte d'encyclopédie polyglotte vivante. Destitué de ses fonctions à raison des opinions politiques, religieuses et sociales qu'il avait émises en 1869 dans son journal, *le Progrès,* Guillaume, fixé à Neuchâtel, avait pu, dès lors, manifester librement ses tendances communistes et antiautoritaires.

En l'absence de son frère Georges, qui avait fait la guerre de 70 dans les francs-tireurs, puis, garde national enfermé dans Paris, y avait soutenu les deux sièges, James le remplaça à la tête d'une petite imprimerie qu'il mit au service des proscrits sans éditeur. Plusieurs ne lui étaient pas inconnus. Il les avait rencontrés dans les Congrès internationaux, il correspondait avec eux. Malheureusement, l'esprit qui faisait le mieux fructifier la semence, Varlin, ne pouvait plus vivifier la bonne cause que de son souvenir.

Je n'ignorais pas non plus que les principaux réfugiés français s'étaient vus recherchés, à leur arrivée à Genève, par un jeune bourgeois russe intrigant, Nicolas Outine.

« Il avait ses raisons pour nous faire des avances, m'expliqua Colomès ; ce petit juif, soi-disant avocat, vivait en réalité des rentes que lui faisait son père, enrichi dans la ferme de l'alcool. Il avait connu à Londres Herzen, Ogareff et Bakounine, qui le méprisaient. Ténor avantageux, porteur de toasts et de bouquets à Chloris, toujours entouré d'une demi-douzaine de femmes russes qui composaient, disait Bakounine, le poulailler de ce jeune coq, doué d'une grande facilité d'assimilation, Outine, gagné aux doctrines de Karl Marx, avait réussi, en 1870, par ses menées, à évincer les bakounistes du journal de la Fédération romande, *l'Égalité.* Il le rédigeait à leur place et en avait fait l'organe d'un

socialisme bâtard, cher aux politiciens radicaux de Genève. Ses collaborateurs étaient le Genevois Henri Perret et le Suisse-Allemand Jean-Philippe Becker, ombre de 48. L'association Internationale, contrariée dans son développement par la guerre franco-allemande, traversait une crise amenée par la scission qui s'était produite au Congrès de la Fédération romande tenu à la Chaux-de-Fonds en avril 1870. Chose certaine, en effet, l'existence de l'Internationale était bien plus menacée par des divisions intestines que par notre défaite, la loi Dufaure et la coalition des gouvernements. Entre les sections des Montagnes jurassiennes, amies de Bakounine, et la coterie genevoise inféodée aux radicaux, le fossé se creusait chaque jour davantage; mais nous n'en mesurâmes pas tout de suite la profondeur. Nous étions alors dans notre lune de miel. Au mois d'octobre 71 les sections de Genève assemblées au Jardin anglais, pour célébrer l'anniversaire de l'Association, avaient applaudi Arthur Arnould, flétrissant le projet de loi de Dufaure, projet dont les dispositions haineuses rappelaient la Révocation de l'Édit de Nantes. Bref, nous ne nous doutions pas du conflit suspendu. Nous n'en découvrîmes qu'un peu plus tard les motifs. C'était simple pourtant. L'organisation de l'Internationale reposait, en principe, sur l'autonomie des fédérations et sections locales, libres de se constituer d'après le programme économique à leur convenance, sous la seule condition qu'il eût pour but l'émancipation des travailleurs par eux-mêmes. La prétention de Marx et de son affidé Outine à changer le Conseil général de Londres en Comité directeur donnant le mot d'ordre aux groupes, engendrait la discorde.

« Nous eussions bien voulu rester en dehors du débat ou tout au moins y jouer le rôle de conciliateurs entre les fidèles de Marx, à Genève et la fraction dissidente des Montagnes, composée des adversaires de la hiérarchie et de la centralisation. Mais il ne fut pas possible aux réfugiés d'observer longtemps la neutralité; presque toute la proscription française passa bientôt de Nicolas Outine à Bakounine et aux

internationaux du Jura, qui traduisaient mieux les aspirations du socialisme populaire. Le Conseil général précipita ce dénouement en ne répondant pas à la demande d'admission que lui avaient adressée les fondateurs d'une section indépendante de propagande et d'action révolutionnaire socialiste, constituée à Genève et dont les membres se recrutèrent essentiellement parmi les réchappés de Mai. La nouvelle section, ainsi excommuniée par Marx, se fit représenter par Guesde et Joukovsky au Congrès de Sonvillier, novembre 71, d'où sortit la Fédération jurassienne. C'était la rupture. »

Une pause. Il prend sa barbe à pleine main, cligne de l'œil et ajoute :

« Maintenant, si vous voulez me faire un plaisir..., ne parlez jamais de ça devant la citoyenne. Ce fut longtemps entre nous un sujet de bisbille. J'accompagnais en amateur Lefrançais, Benoît Malon, Guesde et Joukovsky, lorsqu'ils se rendirent au Congrès; mais j'avais fait accroire à Phonsine que ma présence y était indispensable. Encore aujourd'hui, je détourne la conversation de cette escapade, car la mâtine, qui a fini par savoir la vérité, mêle un peu de dépit à ses taquineries. »

Une frasque de Philémon! Et je sens qu'il meurt d'envie de me la raconter... En effet, je n'ai qu'à le pousser un peu, et le voilà parti. De Genève d'abord.

« A Neuchâtel, James Guillaume se joignit à nous et nous servit de guide. Bien que l'on fût déjà presque à la mi-novembre, le temps était splendide, et nos yeux se détachaient à regret du lac pudique et sans atours, qui n'est point, comme le Léman, prostitué aux étrangers.

« A Chambrelien, le chemin de fer changeait de direction; mais le spectacle était aussi beau. Du train qui gravissait une assez forte rampe, la vue embrassait le Val-de-Ruz et ses vingt-deux villages, dont Guillaume, qui sait tout, savait les noms. Enfin, après avoir traversé un tunnel, nous nous arrêtions au creux de Convers, véritable puits aux parois couronnées de sapins, avec seulement une brèche sur la route

du Val-de-Saint-Imier. Il faisait nuit quand nous montâmes dans la poste fédérale et je me rappelle la sensation que j'eus de passer sans transition de l'été à l'hiver et d'un riant paysage aux âpretés de la montagne. Nous arrivâmes enchantés, mais transis, à Sonvillier, où nous attendaient heureusement, à l'hôtel de la Balance, bon feu, gîte et souper. Là me fut révélé, par parenthèse, l'art d'accommoder les tripes de trente-six manières... Et je ne les aime pas! Bref.

« Le lendemain 12 novembre, qui tombait un dimanche, le Congrès s'ouvrit à l'hôtel même où nous étions descendus. Huit sections, plus la nôtre, étaient représentées par des graveurs, guillocheurs, monteurs de boîtes, horlogers, etc., gens sérieux, simples et pleins de cordialité. L'accord s'établit vite. La résolution rédigée par James Guillaume et qui est l'acte de naissance de la Fédération jurassienne, fut votée à l'unanimité, ainsi qu'un projet de circulaire à toutes les fédérations de l'Internationale. Ces questions réglées, une assemblée populaire nous permit de faire plus ample connaissance avec nos hôtes. Lefrançais prit la parole; puis Jules Guesde raconta éloquemment la Semaine sanglante, d'après les journaux collectionnés par lui, papiers de boucherie encore rouges d'avoir enveloppé tant de chair fraîche[1]!

« Nous passâmes la journée du lendemain à Sonvillier et à Saint-Imier, distant de deux kilomètres. Chemin faisant, je causai avec nos nouveaux amis, les habitants de ce vallon paisible... à la surface. Car dans les esprits et dans les cœurs, quel bouillonnement! Les braves gens nous disaient avoir fondu en larmes à la nouvelle des massacres de mai... Leurs initiateurs au socialisme étaient Michelet, Louis Blanc et Volney, l'auteur des *Ruines;* mais savez-vous qui avait exercé sur eux l'influence la plus décisive? Eugène Sue! Les vieux se rappelaient encore avec émotion sa visite, dans les années cinquante, comme disent les Russes... Tout le vallon

1. Habitant Montpellier, quoique Parisien, Guesde avait été condamné, le 22 juin 1871, par la Cour d'assises de l'Hérault, à cinq ans de prison et 4.000 francs d'amende, pour délits de presse.

s'était porté à sa rencontre et les ouvriers lui offraient un chronomètre de leur fabrication, en souvenir de son passage. Les conditions du travail, à cette époque, adoucissaient les mœurs. L'industrie sédentaire de l'horlogerie procurait du travail à de nombreux ateliers domestiques. On pouvait quitter l'atelier pour fumer une pipe, aller au-devant d'un camarade, voir même faire le *lundi bleu*. Le temps perdu se rattrapait à la veillée, toute la famille blottie autour de la lampe, derrière les volets des fenêtres jumelles bien closes. Parfois, le père lisait tout haut un livre instructif ou d'une généreuse imagination, posé à côté de lui et qui semblait faire partie de son outillage. Le bonheur était là. Croyez-vous qu'un des horlogers qui nous pilotaient fut vertement repris par ses compagnons pour avoir assigné un délai de cinq ans à l'avènement de la justice sociale! Cinq ans! Pourquoi pas des mille et des cents..., comme dans la chanson de Jean Guêtré? Non, non, c'était demain que viendrait la Belle!... La neige étouffait ses pas, mais elle était en route et son jour allait poindre!

« L'un des plus enthousiastes et des meilleurs se nommait Adhémar Schwitzguébel. Il avait alors vingt-sept ans et travaillait dans l'atelier de son père, petit patron graveur à Sonvillier. C'était l'atelier de famille dans toute l'acception du mot, le père au milieu de ses enfants. On causait là comme on chante ailleurs. La discussion des problèmes sociaux n'empêchait pas l'ouvrage d'avancer, au contraire. Je revis plus tard Schwitzguébel marié. Élevé dans les bons principes, il restait le même, son atelier et sa maison ouverts à tous. Quand le débat s'était prolongé, il faisait préparer par sa jeune femme, pour ses contradicteurs, une soupe au fromage qu'on mangeait en commun. Un jour de l'année 1872, Kropotkine, que nul ne connaissait, entra dans l'atelier... On lui dit simplement : Assieds-toi. Il s'assit au bord d'un établi, écouta et revint s'instruire. Si l'on n'était pas aveugle, on trouverait autant de merveilleux dans la réalité que dans les légendes.

« Ah! qu'il eût fait bon vivre dans ce vallon de l'Helvétie! Hélas! il fallait se séparer. Nous décidâmes cependant de pousser par curiosité jusqu'à la Chaux-de-Fonds; mais n'ayant pu prendre la voiture publique, où la seule place disponible fut laissée à Guesde, patraque, déjà...,[1] nous dûmes faire le trajet à pied. Jusqu'à Renan tout alla bien; puis, la nuit nous surprit et la neige se mit à tomber si dru qu'elle couvrit bientôt la campagne. Une rafale acheva de nous désorienter. Nous faillîmes nous perdre... et ce ne fut qu'après trois heures de marche à tâtons que nous atteignîmes enfin « le plus grand village du monde », comme disent fièrement de la *Tchaux* ses habitants. On se réchauffa, et l'on se restaura dans un café que le patron transforma en dortoir, au moyen de quelques matelas sur lesquels nous nous étendîmes. Mais le sommeil ne venait pas; la conversation continua entre Guesde et Lefrançais, sur le suffrage universel..., et c'est alors, de fil en aiguille, que Malon, Guillaume, Lefrançais et Joukovsky, s'apercevant que Jules Guesde était un simple jacobin arriéré, un journaliste de chef-lieu, lui inculquèrent gaiement la notion du socialisme! C'était bien la peine! C'était bien la peine de dégeler le néophyte au souffle printanier de Bakounine, pour que Karl Marx vînt ensuite frapper la carafe à jamais! »

Il s'arrête. Eh! bien... et la frasque de Philémon? Après ce long détour, va-t-il enfin venir au fait? Je l'espère encore.

« Voyons, ce n'est pas uniquement ce voyage d'agrément que Mme Colomès vous reproche... »

Il jouit de ma déception, glousse dans le tuyau de sa pipe et s'écrie : « Vous attendiez une histoire romanesque, hein? Avouez-le... Sacré bourgeois et chroniqueur français que vous êtes! De la passion, de l'amour? Mais ce que je vous raconte en est plein! Il n'y a qu'à frapper du pied pour faire jaillir une source. Mais vous aimez mieux les cascades artificielles et les torrents de théâtre, peints sur toile. De quoi

1. Il est mort à Paris, en 1922, âgé de 77 ans.

Phonsine m'en a voulu? Oh! sans doute, tout simplement de ne pas l'avoir emmenée. Mais elle n'en conviendra jamais. Elle préfère alléguer les prétendus dangers que j'ai courus. Pendant six mois, elle m'a répété : « Exposer sa santé, sa vie même... en partant à l'aventure, vêtu et chaussé légèrement comme tu l'étais..., je vous demande un peu si c'est raisonnable? Je ne te laisserai plus aller seul, sous prétexte de Congrès, *dans ces pays du Nord!* » C'était ma retraite de Russie! Voilà pourquoi je n'ai pas assisté, l'année suivante, au Congrès de Saint-Imier. C'est dommage. Combien je regrette de n'y avoir point vu Bakounine! Il venait d'être exclu de l'Internationale, avec James Guillaume, par la majorité fictive d'autoritaires que Karl Marx avait rassemblés à la Haye...

— Vous avez souvent blâmé les généraux de l'Empire, qui laissaient écraser l'un des leurs plutôt que de lui acquérir du crédit en facilitant sa victoire..., et dans les luttes du prolétariat contre ses oppresseurs c'est la même chose. Périssent les travailleurs plutôt qu'un principe..., lorsque ce principe émane d'un pouvoir politique rival! Heureusement qu'à travers les jalousies et les animosités, charbon et verre pilé, l'idée finit quand même par se filtrer. Elle est sortie clarifiée de toutes ces dissensions. »

Je voudrais savoir, néanmoins, à partir de quel moment l'Internationale baissa.

« A partir du Congrès de 73, m'a répondu Colomès. Il eut lieu à la Brasserie Schiess, aux Pâquis, et la Commune y fit encore figure avec Monin, Noro, Claris, Pindy, Montels, et deux anarchistes déclarés, Perrare et Dumartheray. L'article 2 des nouveaux statuts de l'Internationale tranchait la question qu'ils avaient posée, d'accord avec un groupe de réfugiés résidant à Londres. Les uns et les autres étaient d'avis que l'Association n'admît comme adhérents que les travailleurs manuels. James Guillaume et avec lui Spichiger, du Locle, et Viñas, délégué espagnol, combattaient cette opinion en s'appuyant sur les statuts de 1866. A cette époque

déjà, on s'était demandé s'il fallait ouvrir l'Internationale aux travailleurs de la pensée et l'article 8, qui répondait affirmativement, avait été adopté à l'unanimité. Chose triste à dire, un grand nombre d'ouvriers, en 73, abondaient encore dans ce sens. Le risque de voir l'élément bourgeois se glisser dans l'Internationale était soi-disant compensé par les services que les intellectuels pouvaient rendre à la cause.

— Proposition soutenable, cher ami, observai-je insidieusement. L'armée révolutionnaire se recrute parmi tous les exploités à un titre quelconque. Libérale ou non, chaque profession a ses prolétaires. Les mains n'ont pas le monopole du travail. Le pain gagné peut l'être et l'est aussi par le cerveau. La plus simple définition du travail : peine que l'on prend pour faire quelque chose — est assez belle pour qu'on se dispense de la torturer. Ceux-là, penseurs, artistes, savants, instituteurs, qui rêvent un enseignement et une morale conformes au développement et à l'emploi des facultés de l'homme, une satisfaction plus équitable de ses besoins, une extension, au profit de tous, du domaine des recherches et des acquisitions, ceux-là aussi concourent à l'avènement d'un ordre social meilleur. »

Colomès piqué au vif a bougonné : « Je sais... je sais... Ce fut le sentiment de la majorité. L'Internationale resta ouverte à « quiconque en adoptait et en défendait les principes ». Formule élastique. Il n'est pas moins vrai que ce fut un des derniers signes de vie de l'Association, et, j'en suis convaincu, une raison de son déclin. Elle m'apparut désormais comme un beau vignoble dans lequel on avait introduit le phylloxera. »

A quoi bon entreprendre de démontrer à mon voisin que le syndicalisme a justement substitué des plants nouveaux et sains aux ceps contaminés? Là-dessus, il est irréductible, et Albert Malavaux, l'autre soir, l'a bien vu.

Déjà, d'ailleurs, Colomès, abandonnant les idées pour les faits, poursuivait :

« En dehors des Congrès, les conférences étaient encore

un moyen de nous tenir en haleine. On battait la semelle en écoutant Élisée Reclus, Lefrançais, Brousse, Guesde, Teulière, Zeppenfield, André Léo, Paule Minck, James Guillaume, Joukovsky... Les conférences étaient données soit dans les Cercles d'études ouverts un peu partout, soit dans les locaux des sections de la Fédération Jurassienne. Quand les orateurs faisaient défaut, on les remplaçait par des lectures de Büchner ou du cours d'Économie sociale du docteur De Paepe. La plus curieuse de ces réunions était celle que Lefrançais et Joukovsky avaient fondée pour mettre en rapport les rédactions de la *Revue socialiste* et du journal russe le *Rabotnik.* Ces deux organes donnaient aux nouvelles de Russie toute la publicité désirable et montraient reliés, comme par des fils télégraphiques, le gibet du champ de Smolensk, où l'on pendait, et les poteaux de Satory, où l'on fusillait encore le 22 janvier 73..., vingt mois après la défaite de la Commune!

« De tous les Russes en relations avec nous, le plus sympathique était Nicolas Joukovsky. Il possédait le don de plaire et séduisait jusqu'aux enfants, qui l'appelaient leur vieux Jouk... Agé alors d'une quarantaine d'années, il avait des connaissances variées et tenait tête à quatre ou cinq contradicteurs à la fois. Toujours à la parade et à la riposte, avec de la distinction dans les manières et même une certaine élégance, il se faisait pardonner son esprit un peu voltigeant par une obligeance à toute épreuve et un cœur d'or. Proscrit dix ans auparavant pour affiliation à une société secrète de Pétersbourg, il s'était réfugié à Londres, puis en Suisse. Marié à une petite-fille du général Jomini, admirable compagne, intelligente et sûre, qui renonçait, pour le suivre, à une existence brillante, il avait pour belle-sœur cette Mme Olga, si dévouée d'autre part aux proscrits français[1].

« Les compatriotes de Lefrançais et de Joukovsky se donnaient rendez-vous à la Terrassière, dans un caboulot, où

1. Joukovsky et sa belle-sœur sont morts tous les deux à Genève, lui, en 1895, elle, en 1904.

Phonsine et moi nous allions quelquefois dîner le dimanche. Il était tenu par une digne femme, la mère Gressot. Elle ne se bornait pas à nourrir pour vingt sous par jour ses pensionnaires, des étudiants nihilistes pour la plupart; elle leur ouvrait le crédit le plus aveugle. Quand l'un d'entre eux disparaissait sans acquitter sa note, elle en prenait peu de souci. Et, de fait, au bout de quelque temps, arrivait à son adresse, sans désignation d'expéditeur, un chèque de cent ou deux cent roubles, qui la désintéressait largement et qu'elle portait au compte en souffrance de ses débiteurs éclipsés.

« Ah! les bons repas que nous avons faits là!... dans un petit bosquet, derrière la maison! Nous avions l'illusion d'être... ailleurs..., enfin, vous comprenez?

« Un soir que nous étions restés silencieux, dans l'ombre et les coudes sur la table, je dis à Phonsine, en me levant tout à coup :

— Allons, rentrons maintenant à Paris!

« Elle fut comme réveillée en sursaut, me gronda et fit bien..., car j'avais rompu le charme en voulant le prolonger! »

IV

Sur la crise industrielle et commerciale que Paris traversa après la guerre et les deux sièges, Colomès a, comme sur beaucoup d'autres choses, des idées arrêtées.

Il me les a souvent exposées sans me convaincre...

C'est ainsi qu'il attribue cette crise, non point aux conséquences du traité de Francfort, mais uniquement au désarroi que le massacre, l'emprisonnement, la déportation et l'émigration des ouvriers, mirent dans les ateliers. Il se représente Thiers parcourant, dans les bottes de sept lieues de Napoléon, le champ de bataille de mai, jonché de cadavres, et murmurant lui aussi : « Une nuit de Paris réparera tout cela! »

« Mais un caporal se forme plus vite qu'un contremaître. Affaiblie par une perte de sang considérable, exposée, pen-

dant sa convalescence, à tous les inconvénients d'un traité de paix onéreux, la classe ouvrière laissait échapper le meilleur des reconstituants. L'Édit de Nantes avait poussé hors de France des fortunes et des bras; la répression versaillaise ne chassait que des bras. Le mal était plus grand.

« Lorsque Thiers, les sabres rentrés au fourreau, les mitrailleuses remisées, les pavés épongés, annonçait au pays la fin des hostilités, la France, par les routes qui mènent aux frontières et par les chemins de l'Océan qui mènent en Nouvelle-Calédonie, continuait à perdre le plus pur de son sang. On peut toujours, dans ces conditions, déclarer que l'ordre est rétabli; on ne risque pas d'être démenti en disant que le cimetière et le désert sont tranquilles.

« C'était le cas pour le cimetière et l'atelier parisiens, l'un dans l'autre, en 1871. La moisson avait fauché tout ensemble le bon grain à foison et l'exceptionnelle ivraie. »

Là-dessus d'accord; mais Colomès ne veut pas convenir qu'il exagère en évaluant à cent mille le nombre des ouvriers mitraillés, déportés ou en fuite. Est-ce de sa faute si je n'ai consulté que le général Appert, dont le fameux rapport énumère seulement les dégâts causés par les conseils de guerre grêlant sur tous les métiers?

Naturellement, il se fie plutôt, quant à lui, Colomès, à l'enquête qu'une fraction du Conseil municipal a publiée au mois d'octobre 1871, lorsque Paris était encore en état de siège. Ouverte dans les ateliers, elle y faisait, outre l'appel des condamnés, l'appel des morts, l'appel des proscrits et l'appel enfin des familles qui avaient suivi leur chef ou leur soutien, en exil. Si les chiffres cités à la tribune, en 1876, par Lockroy sont sensiblement inférieurs à ceux de l'enquête à laquelle il participa, la différence s'explique. Ne pas oublier, en effet, que vingt-deux mille personnes, jetées en prison sur une simple dénonciation, ne furent libérées qu'en 1872, après des mois de détention. En juin, les conseils de guerre avaient encore seize cents prévenus à juger.

« Quoi qu'il en soit, je dis et je répète, ajoute Colomès,

que la République vindicative de Foutriquet à la Houppe alla, dans les représailles, plus loin que n'ont été les commissions militaires de 48. »

Mon voisin a mis la main sur le document invoqué. Il me l'apporte triomphalement. C'est le premier numéro d'un journal : *La Municipalité,* rédacteur en chef Yves Guyot.[1]

Colomès ne comprend pas encore qu'on ait contesté la valeur de ces renseignements recueillis par une demi-douzaine de conseillers municipaux : Lockroy, Allain Targé, Bonvalet, Jobbé-Duval, Mottu et Charles Murat. Il ne tenait qu'aux incrédules de contrôler et de rectifier, s'il y avait lieu, les chiffres censément inexacts. Cette vérification n'ayant tenté personne, les résultats de l'investigation demeurent acquis.

« Étudiez-les, citoyen. Vous verrez combien toutes les industries furent éprouvées, principalement l'habillement et l'ameublement. La cordonnerie eut son personnel réduit de moitié; sur trente mille tailleurs, dix mille manquaient et les vides étaient à proportion aussi considérables dans la lingerie, la ganterie, la chapellerie, etc... La couture et la mode, souverains de l'élégance, subissaient le même déchet. A Genève, à Bruxelles et à Londres, des femmes et des filles de réfugiés étaient accueillies comme une aubaine, supprimant, pour le goût, les distances. L'industrie du meuble, qui faisait vivre soixante mille ouvriers, était décimée dans les trois arrondissements où ils se concentrent. Les menuisiers en siège portaient leur main-d'œuvre et leur savoir-faire, incomparables jusque-là, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, en Allemagne et en Amérique, où cette industrie n'existait pas encore, pour ainsi dire. Aussi les entourait-on d'égards et ne négligeait-on rien pour surprendre leurs secrets de fabrication. A Metz, citoyen, nos sculpteurs sur bois gagnaient deux francs l'heure, vingt sous de plus qu'à Paris, et, pendant qu'ils travaillaient, des équipes d'ouvriers allemands se

1. Numéro spécimen du 5 octobre 1871. Le Directeur-gérant était Émile Desbeaux, plus tard directeur de l'Odéon.

rassemblaient autour d'eux, comme recrues à l'exercice.

« Rien d'étonnant à ça... Nulle part, alors, on ne plaquait, on n'incrustait et l'on ne marquetait un meuble comme à Paris. C'était, avant la guerre, l'unique marché du meuble. Les proscrits déplacèrent ce marché avec eux. Les plus habiles dans leur partie, montant en grade, firent l'apprentissage de douze à quinze mille ouvriers allemands, qui, la paix signée, avaient dû retourner dans leur pays.

« Vous vous rappelez, en effet (non, vous étiez trop jeune), le mot d'ordre qui courut à cette époque : « Plus d'Allemands dans les ateliers ! » Les commerçants étaient fiers d'afficher : « La maison n'emploie pas d'Allemands. » C'est le contraire aujourd'hui : les Allemands établis chez nous n'emploient pas de Français. La belle avance ! Ces Allemands qui avaient peuplé le faubourg Saint-Antoine, de 1850 à 1870, en furent quittes pour aller créer ou développer l'industrie du meuble à Berlin, Cologne, Stuttgard, Hambourg, et, sous la direction de nos réfugiés, entreprirent le travail du bois plaqué, se lancèrent dans l'ébénisterie de luxe, jusque-là exclusivement française.

« Si encore nous avions été sincères... Mais non ! Devant la nécessité de faire face aux commandes, les fabricants se relâchèrent peu à peu de leurs beaux scrupules... ; si bien que trois mille Allemands pour le meuble, et cinq mille autres, tailleurs ceux-là, revinrent bientôt prendre la place des déportés, des exilés et des morts. La France préférait le retour des étrangers au rappel de ses enfants et pardonnait aux vainqueurs avant d'être indulgente aux vaincus. Nous faisions attendre les premiers quelques mois et neuf ans les autres ! Résultat : en 1876, l'importation du meuble, nulle avant la guerre, s'élevait à un million de francs, et l'exportation avait diminué d'autant. Et c'était la même chose dans toutes les industries. On ne trouva plus à Paris, après la Commune, de plombiers, de zingueurs ni de couvreurs. L'Angleterre était trop heureuse de donner asile à des ouvriers hors ligne, comme le fondeur Camélinat, délégué à la Monnaie,

ou comme le ciseleur Theisz délégué aux Postes. Eux et leurs camarades, en Angleterre et en Belgique, allaient affranchir l'industrie du bronze de sa sujétion. Même observation quant à la dorure sur bois, à la fabrication des instruments de chirurgie, d'optique et de précision. La Suisse et la Belgique, mais surtout l'Allemagne et l'Angleterre commencèrent à fabriquer les instruments de musique dont Paris avait le monopole. Des ouvriers imprimeurs-lithographes, divulgant nos procédés mécaniques et perfectionnant à l'étranger, un outillage arriéré, sauvèrent de la ruine les maisons qui les employèrent. D'autres proscrits apportèrent des modifications analogues dans la décoration, la mégisserie, la teinturerie, la bijouterie fausse ou vraie, les appareils télégraphiques, la sculpture sur pierre, sur bois, sur nacre et sur ivoire; enfin, la preuve que l'article de Paris fut non moins entamé, c'est le chiffre dont s'augmenta, en l'espace de cinq ans, l'importation de cet article : quatre millions de francs! Certaines maisons, au personnel réduit, en arrivaient à redouter les commandes; la clientèle mécontente ne revenait plus, prenait l'habitude de s'adresser à l'étranger. Un journal parisien ayant insinué que la Belgique souhaitait l'amnistie, dans son propre intérêt, s'attirait de *La Chronique* ce démenti, que j'ai copié pour vous : « Les Bruxellois n'ont eu, au con-
« traire, qu'à se louer du séjour, parmi eux, des réfugiés de la
« Commune. Ce sont généralement d'excellents ouvriers
« gagnant bien leur vie et qui ont installé à Bruxelles une foule
« de petites industries pour les produits desquelles nous
« étions tributaires de Paris. »

Quelle ardeur touchante! Ce n'est pas seulement la cause de la Commune et des ouvriers, ses frères, que plaide avec chaleur le vieillard; c'est la suprématie de la France dans le monde du travail, qu'il affirme. Il croit fermement, ingénument, que l'ouvrier français d'avant la guerre était partout sans rivaux, comme les soldats d'alors jugeaient nos armes invincibles. Il s'offenserait sans doute du rapprochement, et

c'est pourtant vrai : chez les hommes de sa génération, le sentiment patriotique prenait ce double aspect.

Je l'écoute poursuivre :

« Cette leçon des Belges, aussi dure que méritée, le gouvernement ne l'entendit pas. Tandis que l'industrie végétait chez nous, faute de bras, à la Nouvelle-Calédonie, sur quatre mille ouvriers, quatre cents à peine trouvaient un emploi et un salaire. Les autres étaient laissés dans une inaction démoralisante, et la France dépensait neuf millions par an pour les entretenir! En 1873, le gouverneur de la Richerie ayant sollicité des crédits pour organiser le travail, savez-vous ce que l'amiral Pothuau lui répondit? Que si le droit au travail était admis pour les déportés, on verrait se renouveler le scandaleux exemple des ateliers nationaux de 48!

« Lockroy n'évaluait donc pas témérairement à dix mille le nombre des ouvriers d'élite dont l'éloignement fut nuisible à nos industries. Ce sont eux que l'Amérique faisait raccoler dans les faubourgs de Paris et à Versailles, autour des prisons. Les anciens compagnons du Tour de France devinrent aussi les compagnons du Tour du monde. Ils emportèrent la richesse nationale à la semelle de leurs souliers et aux durillons de leurs mains... Ce qui n'a point empêché nos insulteurs de dire que les Cours martiales, le bagne et l'exil avaient écumé les ateliers de Paris! »

Brave père Colomès! Est-il assez Parisien et fidèle à sa classe! Mais sans qu'il y prenne garde, ses vieilles cocardes sont devenues des œillères. Il a complètement oublié que la guerre franco-allemande fit cent quarante mille victimes, tant sur les champs de bataille que dans les hôpitaux et en captivité...; il ne sait pas que dix-sept mille prisonniers demeurèrent hors de France et que notre activité pacifique put souffrir ensuite de ces pertes. Non, il ne tient et ne veut tenir compte que de la coupe réglée faite par la répression dans la population parisienne. Il n'en démordra jamais.

Je feins, pour le calmer, d'abonder dans son sens.

« Les historiens de l'ordre sont coutumiers de ces calom-

nies. A une autre époque, ils ont regardé la révocation de l'Édit de Nantes comme un événement sans conséquences au point de vue économique. L'écrivain catholique Aubineau n'hésite pas à déclarer que les années qui suivirent la Révocation, furent pour la France des années de prospérité! Elle était débarrassée, dit-il, de la partie la plus dépravée et la plus fanatique des dissidents qui résistèrent aux efforts tentés pour leur conversion. Mais la mauvaise herbe ayant repoussé, à deux siècles d'intervalle, l'Aubineau reprend le sarcloir contre les défenseurs de la Commune. Il les traite délibérément de bandits, d'assassins, d'ivrognes et de goujats, sans doute parce qu'ils refusaient, eux aussi, de se laisser convertir à la monarchie et de reconnaître ce que notre bonhomme appelle «la nécessité d'une loi divine au sein de la « société »!

— Ma foi, dit Colomès, compère Bobino s'assortit assez bien, en effet, avec le général Appert, heureux de constater dans son rapport, que le Dépôt des Chantiers se prêtait à l'installation d'un autel où l'on pût célébrer la messe, les dimanches et fêtes! Quant au nombre élevé des décès dans les geôles de Versailles, vous pensez bien qu'on devait l'attribuer, non pas à l'entassement des prisonniers, mais au délabrement de leur santé par les excès de tout genre et surtout par l'abus des liqueurs fortes! Et allez donc!

— Je vous livre Aubineau. Que votre pilori le reçoive!... Est-ce qu'il ne va pas jusqu'à reprocher aux Genevois, en général, leur sympathie pour vous!

— Excellent cœur!

— Il a pris une hypothèse plausible pour la réalité. Une réception fraternelle, en effet, eût paru naturelle de la part des nombreux réformés qui, chassés de France, se réfugièrent en Suisse, principalement à Genève et dans le canton de Vaud. Mais en 1871, les descendants des émigrés de 1685 étaient des parvenus dont le temps et la fortune avaient oblitéré les souvenirs et le jugement. Aussi se félicitèrent-ils d'avoir ouvert les bras à l'armée de l'Est, oubliée par Jules

Favre, sans s'apercevoir que ces troupes conservées au gouvernement, lui avaient permis de recommencer les dragonnades contre les insurgés vaincus.

— Sans diminuer en rien le mérite qu'eut la Suisse ouvrière à bien nous accueillir, on peut dire qu'elle n'avait rien à craindre de nous. Nous n'étions pas un danger pour son industrie nationale, l'horlogerie. Suisses et Français pouvaient vivre côte à côte d'une occupation distincte et d'autant plus lucrative que le travail mécanique ne l'avait pas avilie. »

Quelle mouche m'a piqué et quelle sotte envie ai-je eue tout à coup de communiquer à Colomès ma démangeaison? Je m'abstiens généralement de le suivre sur un terrain où il est redoutable... Je n'ai pas l'excuse d'une provocation directe et véhémente...; il y a, au contraire, dans sa voix, aujourd'hui, plus de tristesse que d'amertume; et me voilà, néanmoins, lui amenant son dada pour qu'il l'enfourche. Si j'avais su!...

« Hélas! dis-je, mon ami, le progrès est une loi tellement souveraine, que les inventions dont vous méconnaissez les bienfaits ont eu souvent pour auteurs les ouvriers eux-mêmes, préoccupés de supprimer ou de rendre moins pénible tout effort où le jeu ne vaut pas la chandelle. Le capital a beau s'approprier leur découverte, l'exploiter et même la retourner contre eux, ils n'hésiteront jamais, heureusement, à doter l'industrie d'un procédé nouveau destiné à remplacer cent mille bras. Ils iront de l'avant, poussés par cet instinct tout-puissant qu'a bien observé Pascal, quand il considère la suite des hommes, au cours des siècles, comme un même homme qui apprend continuellement. Le renouvellement de l'outillage est une conséquence inéluctable du progrès. Le temps de la petite industrie est passé. L'homme a démontré une fois pour toutes sa supériorité sur la machine en la créant et en la faisant travailler pour lui. De quelque prodige qu'elle soit capable, elle sera toujours sa subordonnée. Il existe sans elle, et elle ne serait encore que matière brute

sans lui. C'est elle, qui, mercenaire à son tour, accomplira l'ingrate reproduction, à des millions d'exemplaires, d'un modèle déterminé; elle qui substituera son inlassable activité à l'épuisement des forces humaines. Lors même qu'elle a l'air de commander, elle obéit : elle obéit au doigt et à l'œil d'un conducteur qui peut être un enfant. La tyrannie du travail mécanique est un faux-semblant : il n'y a d'asservissement qu'à l'intelligence. Et la machine s'en aperçoit bien quand elle se révolte, agrippe son dompteur et le broie. Qu'a-t-elle fait? Elle a changé de maître et voilà tout.

— Il n'en est pas moins vrai que son emploi (outre qu'il occasionne le chômage, engendre la spécialisation et développe les besoins artificiels) a enrichi jusqu'ici tout le monde, excepté l'ouvrier.

— Oui, jusqu'ici. Mais de ce qu'une transformation complète des moyens de production ne profite pas encore pleinement aux travailleurs, on aurait tort de conclure qu'elle est stérile. Le jour approche, où les avantages réalisés par les perfectionnements de l'industrie se traduiront par la réduction des heures de travail, l'augmentation des salaires, et de nouveaux contrats collectifs entre les associations patronales et ouvrières..., en attendant mieux. »

Le regard de Colomès étincelle... Attention! Il va charger.

Il charge :

« En attendant mieux..., voulez-vous que je vous dise, moi? Nous ne sommes plus au temps de Chose... Bouche d'or... aidez-moi donc... le *pouate* aux trois couleurs... Lamartine! Ce n'est pas la France qui s'ennuie, c'est la France ouvrière seulement. Et pourquoi elle s'ennuie? Oh! bien simple...; en grande partie parce que le machinisme est facteur de démoralisation. L'ouvrier, ne s'intéressant plus à ce qu'il fait, prend son travail en horreur. Vous croyez qu'une tâche monotone, ingrate, lui permet de penser plus haut, d'avoir un idéal enfin. C'est tout le contraire. Le tailleur qui confectionnait un vêtement, le cordonnier qui fabriquait une paire de souliers, l'ébéniste qui ajustait les pièces

d'un meuble, le compagnon qui faisait son tour de France, le décorateur qui fignolait un motif...; ces gens-là, oui, pouvaient avoir un idéal... En même temps qu'ils appliquaient leurs mains, ils chantaient... ou rêvaient... et portaient dans leur rêve la même ardeur que dans leur ouvrage. Ils ignoraient la malfaçon. Ils auraient voulu saboter, comme on dit à présent, que ça leur eût été impossible. Leur conscience veillait... C'était leur contremaître... un contremaître obéi, sans qu'il eût à commander. « Quoi que tu fasses, fais de ton « mieux ! » Pas d'autre loi que celle-là. L'ancien compagnonnage n'était pas exempt de défauts ; on y était égoïste, exclusif, on y faisait ribote...; mais une chose passait avant tout : l'intégrité du travail. Les compagnons travaillaient pour eux, pour l'honneur, avant de travailler pour un patron ou pour une clientèle. Tout objet qui sortait de leurs mains en sortait sanctifié par la peine qu'il leur avait donnée. Comment se seraient-ils ennuyés dans ces conditions-là ? Ils réhabilitaient jusqu'à l'ivresse, car elle était récompense, tandis que l'alcoolisme est découragement. La France crève de ça : elle broute l'absinthe. La dépravation des mœurs et du goût de l'ouvrier; son empressement à mettre en pratique la théorie malfaisante du moindre effort; voilà l'œuvre du machinisme ! A quoi peut songer l'écureuil dans sa roue ? A rien, si ce n'est à s'en échapper. Le machinisme, c'est ça : une roue qui tourne, et l'ouvrier non pas à côté, mais dedans. Alors, qu'il y reste une heure de plus ou de moins, et soit payé cent sous ou six francs, le résultat est le même : l'abrutissement. »

Je ne me demande pas même où le vieux combattant veut en venir. Je l'admire. C'est pour l'honneur, lui aussi, qu'il se rue, le poil hérissé, la bouche ouverte, le bras haut..., tel enfin que nous apparaît le maréchal Ney sur la place de l'Observatoire. Pareil à celui-là, Colomès évoque le dernier carré, sans qu'il soit nécessaire de le montrer..., le dernier carré formé par une poignée d'ouvriers prêts à mourir plutôt que de poser les armes devant des forces écrasantes.

Mais je ne sais pas encore à quel point cette image est exacte.

La plainte qui s'élève d'un monceau de cadavres, Colomès me la fait entendre seulement lorsqu'il ajoute :

« Que le prolétariat soit préservé des épreuves que nous avons traversées ; il ne les supporterait plus. Je le disais hier à Phonsine : de quoi subsisteraient aujourd'hui les proscrits comme nous ? Ils risqueraient fort de mourir, n'importe où, d'inquiétude et de faim, à côté de la machine à fabriquer les cottes de mailles..., les cottes de mailles ! »

Cette fois, j'ai compris. Voilà la blessure d'où leur sang coule..., voilà l'explication de leur pâleur à tous les deux. Ils ont trop vécu. Même en leurs cauchemars, jamais ils n'ont vu l'adresse de leurs doigts minutieux transférée à des rouages tissant le métal aussi facilement que la soie. Ils ne croyaient pas la chose possible ; ils avaient pris en toute confiance leurs quartiers d'hiver... ; et ils sont là, maintenant, en retraite, défendant pied à pied le prestige d'une infanterie ouvrière qui fit la France grande aux yeux des nations.

Pauvres Vieux de la Vieille ! Comme je me reproche à présent d'avoir prononcé l'éloge, au moins inopportun, de ce qui les tue !

Je le regrettai bien davantage le lendemain.

Tandis que nous devisions, Philémon et moi, à la maison, Phonsine était frappée soudain d'hémiplégie.

Il l'a trouvée, en rentrant chez lui, impuissante à se lever du fauteuil où l'attaque l'a surprise et clouée.

Il m'en donne avis, ce matin, par ce billet que la concierge me remet :

« Quand vous aurez quelques minutes à perdre, citoyen, venez voir vos voisins affligés. Le médecin qui sort d'ici a beau m'étourdir d'espérance, j'ai bien peur de ne pas pouvoir quitter de sitôt ma pauvre femme. Une hémorragie cérébrale s'est déclarée hier, provoquant une demi-paralysie. Elle

m'épouvante, mais en dedans, car je dois sourire à la malade qui m'observe, et je vous conjure d'en faire autant quand vous lui rendrez visite.

« Salut et fraternité.

« Étienne Colomès. »

« *P.-S.* — Rappelez-vous notre dernière conversation sur les méfaits du machinisme. Nous n'en mourons pas tous, mais nous en sommes tous victimes. »

Colomès a tracé le mot, comme d'habitude, au dos d'un de ces prospectus qu'on distribue à domicile. L'ai-je dit, en effet ? Tout lui est bon pour écrire..., sauf le papier à lettre qu'il a en aversion inexplicablement et qu'il se flatte de n'avoir jamais employé pour sa correspondance.

CHAPITRE VI

QUELS SOINS EUT PHILÉMON POUR BAUCIS PARALYTIQUE

I

PHONSINE est atteinte d'hémiplégie droite. Elle n'a pas eu le temps de gagner son fauteuil, elle est tombée sur le plancher de la salle à manger, sans perdre connaissance, mais incapable de se lever. Aux questions de son mari, elle a répondu inintelligiblement, la parole déjà embarrassée..., et il s'est aperçu alors que la jambe et le bras droits étaient inertes. Il a fait monter la concierge, pour l'aider à transporter la pauvre femme sur son lit, puis il a envoyé quérir le médecin. Celui-ci est venu immédiatement. C'est un homéopathe encore jeune, une de ces probités simples et clairvoyantes, qui ne brillent qu'auprès des malades, comme ces feux à éclipses, dont l'unique fonction est de guider vers le port les barques en péril.

Les renseignements que Phonsine n'était pas en état de lui fournir, il les a demandés à Colomès.

A la suite d'une vive contrariété, a-t-il dit, elle a éprouvé des étourdissements et un peu d'engourdissement dans la main droite. Elle est sujette aux migraines. A part cela, rien ne faisait prévoir l'accident qui l'a terrassée. Philémon voudrait se persuader que la paralysie n'est que passagère et cherche une assurance auprès du médecin, qui ne le détrompe pas, mais n'est pas non plus affirmatif. Il ne pourra se prononcer que dans quelques jours.

Je l'ai rencontré chez mes voisins, à sa troisième visite. Il

n'a pas voulu que la malade restât couchée; elle est assise dans son fauteuil, au coin de la fenêtre. Il est assis en face d'elle, il la scrute de la voix et du geste et s'efforce de déterminer la mesure dans laquelle la mobilité volontaire est abolie. Il soulève le bras droit qui retombe lourdement, vérifie le mécanisme musculaire du poignet, du coude, des doigts, isole un des yeux en mettant la main sur l'autre, afin de voir comment s'effectue l'occlusion des paupières.

Derrière lui, pendant que se poursuit cet examen méthodique, Colomès se penche, écoute, regarde, se repaît des constatations que le docteur ne fait tout haut, je le devine, que lorsqu'elles ont un caractère rassurant.

« Hémiplégie partielle... circonscrite aux membres... ne s'étend pas... presque pas à la face. L'asymétrie n'est pas frappante..., non, elle ne l'est pas...; à peine un abaissement de la commissure labiale... La joue ne fléchit pas sous la pression, elle est, en bien des cas, autrement flasque et l'on dit alors que le malade, quand il respire, *fume la pipe.* Vous ne fumez pas la pipe, madame Colomès, et je vous en félicite... »

Nous essayons un sourire qui s'éteint, comme un pétard mouillé.

Le médecin continue :

« Le mouvement reviendra..., reviendra progressivement, c'est probable.

— Bientôt? demande Colomès.

— Dans une semaine... ou deux.

— Et la parole reviendra aussi, n'est-ce pas?

— C'est autre chose. Il ne faut pas confondre. Les lésions des lobes frontaux..., les lésions qui produisent l'aphasie, n'ont pas d'influence sur la sensibilité et le mouvement.

— Alors? »

Le médecin ne répond plus, feint de s'absorber dans une investigation dont il épuise les moyens. Il interroge à présent Phonsine.

« Souffrez-vous?

— Non.

— Désirez-vous quelque chose?

— Non.

— Voyons... vous désirez tout au moins guérir... reprendre vos occupations?...

— Non.

— Non? »

Nous avons pourtant surpris dans son regard la velléité de répondre *oui,* mais c'est comme un mot qui se renverse en route et ne parvient pas, du fond du puits, jusqu'à la margelle des lèvres.

Le docteur insiste : « Vous comprenez bien la question que je vous pose? Je suis bien sûr, moi, que vous êtes impatiente de vaquer à votre ménage, comme d'habitude. »

Elle fait : « Oh!... » Nous croyons qu'elle va partir... et il ne sort de sa bouche que ce bredouillement : « Pototo... pototiti... »

Le médecin se retourne vers nous : « Elle comprend parfaitement, mais les mots se dérobent. Tous les serviteurs de sa pensée sont enfuis, et le seul qui demeure pour la traduire est un mauvais serviteur qui la trahit en répondant *non* pour *oui.*

— Elle n'a pas que ce mot-là à sa disposition, heureusement! proteste à mi-voix Colomès, qui s'avise d'une autre expérience à l'appui de son allégation.

Je me suis tenu un peu à l'écart; il m'attire vers la malade.

« Tu reconnais bien le citoyen Descaves... notre ami?

— Oh!... Non.

— Il vient prendre de tes nouvelles.

— Non. »

Mais à deux reprises, elle a hoché la tête et fait un geste de la main gauche, interprétable dans le sens contraire.

Colomès la presse : « Raconte-lui ton accident... comment ça t'est arrivé. »

Elle le regarde, rassemble ses forces, prend son élan et

dit, d'un jet : « Eh! bien..., pototo... pototiti... » Puis, avec dépit, elle articule nettement : « Fichue bête! »

« Vous voyez, dit Colomès, non sans satisfaction, tout son vocabulaire n'a pas péri. Ça doit être bon signe. »

On dirait qu'il parle de l'arche emportant sur les eaux du déluge quelques couples d'animaux, afin d'en sauver l'espèce. Il espère que l'un d'entre eux, lâché, rapportera un jour le rameau d'olivier.

Mais je crains bien que le docteur ne partage pas cet optimisme.

Je m'arrange pour le suivre lorsqu'il s'en va.

« Oh! à vous, fait-il, au bas de l'escalier, je peux dire non pas la vérité, mais ce qui me semble être la vérité. Je serais étonné si la paralysie, à présent, rétrocédait. Nous allons voir apparaître la contracture secondaire et s'installer l'impotence motrice. Il faudra nous estimer heureux qu'elle soit incomplète, car elle constituera, en ce cas, une infirmité à peu près supportable.

— Et... rien à faire pour obtenir un résultat meilleur?

— Rien... peu de chose..., l'exercer à la marche, masser les muscles, éviter le plus possible l'immobilité favorable aux rétractions... et puis... attendre...

— Et pour l'aphasie?

— Rien non plus. Aucun moyen thérapeutique ne peut remédier à une lésion accomplie. Mme Colomès a soixante-huit ans, ne l'oubliez pas. A cet âge, les lésions organiques sont graves et ne s'amendent pas avec le temps, au contraire! L'usure n'est pas nécessairement plus apparente chez les vieillards que chez les gens bien mis dont le linge est mûr et près de s'élimer. Il n'y a guère de beaux vieillards, comme on dit, qui ne soient râpés par-dessous. Ne prenez pas ces réflexions de ma part pour une défaite. L'aveu d'impuissance ne me coûte pas. En réalité, les conclusions de l'art médical sont encore aujourd'hui celles de Trousseau, qui terminait ainsi une de ses magistrales leçons de l'Hôtel-Dieu : « Nous ne pouvons pas plus guérir l'aphasie que la paralysie

« qui l'accompagne. La nature à peu près seule fait les frais « de l'amélioration... et celle-ci n'est toujours que partielle. »

II

C'est encore le printemps, déjà presque l'été. Philémon et Baucis ont rouvert leurs fenêtres ; mais Baucis est, devant la sienne, comme un oiseau englué au bord même du nid. Vif-Argent, dans sa cage, sautille cruellement. Des deux, c'est le plus libre. Peut-être, après tout, se réjouit-il seulement d'avoir un compagnon de tous les instants, à qui l'on donne aussi la becquée.

Philémon est admirable. Depuis deux mois, il ne quitte pas la malade. Je le vois aller et venir autour de son fauteuil, s'agiter pour deux, parler, faire les gestes et la besogne que faisait Phonsine, afin qu'elle prenne son empêchement en patience. Deux fois par jour, il l'oblige à se lever et à marcher, appuyée sur lui..., puis, assis en face d'elle, il pratique le léger massage prescrit à la flexion des membres. Baucis le laisse faire, passive. On dirait qu'il essaie délicatement, comme l'inventeur en chambre, un jouet articulé.

La contracture est maintenant permanente; on ne peut que tenter d'en arrêter les progrès. Phonsine porte le bras droit en écharpe, appliqué contre la poitrine; ses doigts, le pouce en dedans, menaçant la paume de la main. Colomès lui coupe fréquemment les ongles qui, sans cela, entreraient dans la chair.

La contracture n'a pas gagné le visage; l'aphasie, en revanche, persiste. La pauvre femme est incapable d'exprimer sa pensée par la parole. Elle connaît l'usage des choses, mais n'en sait plus le nom. Quand on le lui demande, elle répond toujours : pototiti..., s'impatiente et, quelquefois, se traite de fichue bête, comme une personne à qui la mémoire fait momentanément défaut, sans plus. Colomès s'ingénie pour la distraire, met en œuvre pour y arriver

toutes les ressources de son esprit. Il fait la cuisine, le ménage lave et essuie la vaisselle, en nommant les objets à mesure qu'il les manie, comme on enseigne une langue étrangère par la méthode directe, ou comme on défriche un petit enfant.

Il a également entrepris la rééducation motrice de l'hémiplégique. En même temps qu'il lui apprend à marcher et à se servir de son bras, il lui répète les mots plusieurs fois de suite. Quand il cesse de les répéter, les mots voltigent encore sur les lèvres et dans ses yeux. Je les attrape sans les entendre, et peut-être Phonsine les attrape-t-elle aussi; mais elle ne les retient pas. Colomès a une idée fixe. Il attribue la paralysie de sa femme à la *révolution* qu'elle a éprouvée en apprenant un jour leur condamnation à un chômage perpétuel par la fabrication mécanique de la cotte de mailles, qui leur avait toujours, jusque-là, procuré de l'ouvrage. Et alors, voici ce que Philémon a imaginé pour rendre à Baucis la santé avec la confiance. Il a obtenu, à titre gracieux, du travail de la maison qui leur en confiait naguère, et il emmaille des anneaux, sur son établi qu'il a poussé devant Phonsine. Il lui donne ainsi, croit-il, une illusion bienfaisante.

Il va plus loin : il fortifie cette illusion en disant tout haut, gaiement :

« J'en étais bien sûr! Cette mauvaise plaisanterie ne pouvait pas durer. Qu'on me la montre, non, mais qu'on nous la montre, hein! cette machine qui aura la souplesse des doigts et la précision de la pince!... Ne te fais pas de bile, va, il y a encore de beaux jours pour la cotte de mailles fabriquée à la main! Il y en a tellement en perspective, des beaux jours, que je t'engage à te rétablir promptement, si tu veux que nous suffisions aux commandes. Ah! Ah! leur machine à retirer le pain de la bouche... ferraille à vendre! Les saligauds n'ont pas encore la peau de l'ouvrier... des bons ouvriers comme nous, ma Phonsine!

— Oh! pototo... pototiti... » fait-elle, plaquant invariablement ces pauvres accords sous le chant d'allégresse feinte.

Je m'y suis laissé prendre. Il m'a dit tristement :

« Pensez-vous! De la frime!... »

Et il ajoute, dans le désordre de son cœur :

— Ce qui me tourmente, si elle guérit, c'est une rechute possible, quand je serai obligé de lui dire la vérité. »

En attendant, ce n'est pas encore assez de travailler pour rire, je l'entends travailler en chantant. Il veut, sans doute, exciter l'émulation de la malade ou bien lui réapprendre en musique des mots qui, parlés, ne sont plus contagieux. Il espère un miracle de cette tentative; mais elle est vaine. Phonsine l'écoute avec plaisir sans toutefois recouvrer la faculté de fredonner ses airs favoris, ni de savourer des paroles dont pourtant elle était friande, comme de sucre. Tout leur répertoire y passe! Mais qui sait? Peut-être a-t-il mal choisi. Il essaie tour à tour les ariettes, les romances et les chants robustes, ainsi que les clefs d'un riche trousseau. Aucune n'ouvre la cellule secrète du langage articulé. Il ne se décourage pas et recommence, s'attarde à des mots qui me paraissent, à moi, insignifiants, mais qui empruntent à des circonstances que j'ignore, une vertu magique.

Philémon en est pour ses frais et chante dans le désert.

Un matin..., ah! je m'en souviendrai toujours..., un matin, je travaillais derrière mon rideau, lorsqu'un refrain de Phonsine frappa mes oreilles, et quel refrain! celui qui narguait Colomès, lorsqu'il y avait brouille passagère dans le ménage :

Je suis Royal-Tambour
J'aime ma Pomponnette!...

De quelle voix courroucée mon voisin tonnait alors contre cette évocation de l'ancien régime, et comme il avait tôt fait de le foudroyer avec les accents de Pierre Dupont ou de Pottier! Il semblait que jamais rien ne pût le contraindre à épouser l'absurde prédilection de Baucis... Et c'est pourtant bien lui, ce matin, que le *Royal-Tambour* racole!

J'écarte mon rideau, je regarde... et je vois Philémon,

devant le fauteuil de l'hémiplégique, chantant la Pomponnette, chantant la Pompadour... du *Royal-Tambour...!*

Quand il a fini, il s'accoude à la croisée, se penche sur Vif-Argent, comme pour changer son eau...; mais il n'en fait rien et ce n'est, dans le petit tube de verre où boit leur ami pierrot, qu'une goutte de plus!

III

L'HÉMIPLÉGIE de Phonsine est arrivée à ce que les médecins appellent la période d'état. Exercée à la marche et aux mouvements compatibles avec ses habitudes, Mme Colomès les a reprises une à une. Elle se peigne et s'habille seule, aide son mari à faire le lit, à mettre la table, à essuyer la vaisselle. Redevenue d'une propreté minutieuse, elle pourchasse, de son bras valide, la poussière sur les meubles et dessous. Elle mange sans embarras de la main gauche et ne se sert de la droite, toujours contractée, que pour y loger son pain, qu'elle prend par petits morceaux. Elle a bon appétit. Elle peut sortir au bras de son mari. Sa démarche est celle d'un convalescent qui tâte le sol pour y affermir ses pas. La contracture du membre inférieur étant modérée, elle ne *fauche* point, comme beaucoup d'hémiplégiques. Bref, son infirmité est relative et le vieux ménage s'y résignerait, comme à tout déficit que la vieillesse amène, si seulement Phonsine recouvrait la parole. Mais, de ce côté, l'amélioration est nulle. Colomès vit avec une muette. Que ne l'est-elle complètement! Car Vif-Argent, avec son *cuicui,* et elle, avec ses *pototiti,* font le même bruit dénué de signification. Mieux vaudrait le silence absolu qui convient aux ruines.

Ce n'est point l'avis de mon voisin. Il préférerait, ayant le choix, Phonsine privée de mouvement plutôt que Phonsine sans parole. Il lui disait souvent : « Tais-toi donc, bavarde! » Et il s'aperçoit que ce bavardage intempestif était le tic tac de leur existence, et qu'elle est arrêtée depuis

qu'il a cessé de l'entendre. C'est debout devant lui, dans sa gaine, une grande horloge qui marque l'heure encore, mais ne la sonne plus.

Les remarques et les questions qu'échangeaient les deux époux, Colomès se les fait à lui-même. Le jargon sous lequel les médecins déguisent généralement leur impuissance à guérir, l'aide, comme eux, à traduire ses observations. Il me les communique avec cette complaisance que mettent les novices et les autodidactes à étaler leurs récentes acquisitions.

« Ce sont ses jeux de physionomie qui me répondent de sa compréhension. Elle exécute tout ce que je lui commande et ne prend pas, parmi les objets que je lui désigne, l'un pour l'autre. Mais elle ne se rappelle leur nom que si je l'articule. Donc pas de surdité verbale. Pas de cécité verbale non plus : elle peut lire l'imprimé ; quand je lui place le journal sous les yeux, sa figure, pendant un moment, exprime l'intelligence. Je doute néanmoins qu'elle saisisse le sens des mots, et voici pourquoi... Si je l'interroge sur ce qu'elle vient de lire, elle a l'air de faire un effort pour s'en souvenir, relit la phrase, me regarde et bredouille, de telle sorte qu'on ne peut pas considérer l'expérience comme concluante. J'ai renoncé aux lectures que je lui faisais moi-même. Elle m'écoute d'abord avec un plaisir évident... ; mais c'est ma voix qu'elle écoute... un murmure. Elle n'écrivait que fort rarement. Je l'exerce, pour l'occuper, à tracer son nom de la main gauche... et elle y parvient, à condition de le copier, comme un dessin quelconque. Mais dès qu'il s'agit de le prononcer, même en l'épelant..., va te faire fiche ! Son attention se lasse vite, et alors j'y perds ma peine. Elle, si facile à vivre, ne montre plus que de la mauvaise humeur. C'est assez naturel, somme toute. Chaque fois qu'elle veut faire une réponse sensée, elle est trahie par l'expression. On s'irriterait à moins. Enfin, tout reste mystérieux, dans cette sacrée maladie... Albert Malavaux, à qui j'en expliquais les phénomènes, la dernière fois qu'il est venu nous voir, m'a dit dans

son argot de métier : « C'est une panne au moteur..., seule-
« ment, nous les réparons, nous! » Il a raison. Que sait-on? Rien... ou si peu de chose! A quel degré ses facultés intellectuelles sont-elles atteintes? Impossible de le dire. Elles subviennent aux actes de la vie courante... Phonsine est soigneuse en quelque sorte mécaniquement, par habitude. C'est comme pour la perte de la mémoire. Il faut encore distinguer. Phonsine oublie immédiatement ce qu'elle vient de faire, ce qu'elle a fait depuis son attaque; mais ce n'est pas une raison pour qu'elle ne garde aucun souvenir du passé, et pour que son amnésie soit totale. Au contraire, notre médecin rangerait plutôt Phonsine dans cette catégorie d'aphasiques à propos desquels une autorité, Pierre Marie, dit qu'une mémoire, altérée quant aux faits nouveaux et aux choses abstraites, conserverait relativement mieux, quelquefois, le souvenir des faits anciens. Il est vrai que les savants se gardent bien d'être affirmatifs. Toutes les manifestations qu'ils décrivent *semblent* indiquer ceci ou cela. Ah! ils ne se compromettent pas!... »

Ainsi, Colomès se soulage devant moi de la contrainte qu'il s'impose devant sa femme, et c'est toujours après la médecine qu'il en a, c'est elle qu'il vitupère.

Je l'entends encore s'écrier :

« Si l'interprétation des faits est différente suivant les maîtres et leurs théories controversables, quelle garantie, je vous le demande, peuvent offrir leurs diagnostics et leurs pronostics? Aucune. Chaque individu, considéré isolément, déjoue leurs prévisions. Il n'y a qu'un point sur lequel tout le monde tombe d'accord : l'inefficacité des remèdes. Des palliatifs? Pas même. L'expectative. « Ça passera ou je pas-
« serai », disait, dans ses souffrances, un curé connu de George Sand. « Ça passera ou il passera », doit se dire bien souvent, lui aussi, le docteur à bout de science au chevet du malade. Alors, pour justifier sa présence..., dans l'hémiplégie confirmée, il prescrira le traitement pédagogique, la rééducation de la parole..., où il faut apporter tant de patience

et d'ingéniosité, que le maître et l'élève se découragent ensemble..., et que l'élève finit par mourir à la tâche. Non, voyez-vous, la médecine est l'art d'appeler en consultation le temps et la nature et de leur faire endosser toutes les responsabilités. Quand les docteurs approchent le plus près de la vérité, c'est quand ils disent : « On a observé des cas... » Phonsine en est un, voilà. Ce qui n'empêche pas, d'ailleurs, l'hypothèse émise par Pierre Marie d'être plausible. C'est à vérifier... c'est à vérifier. Et je n'ai pas besoin d'un médecin pour ça. »

Il insiste trop pour n'avoir pas une arrière-pensée.

Elle m'a été révélée à deux jours de là.

J'allais prendre des nouvelles de Mme Colomès. Depuis qu'elle est malade, son mari laisse la clef sur la porte, afin de n'avoir point à se déranger pour l'ouvrir aux visiteurs.

La salle à manger est précédée d'une petite antichambre obscure, que réduit encore un coffre à bois. Hier, j'entrais donc, comme d'habitude, sans frapper, lorsque j'entendis parler. J'eus peur qu'il n'y eût du monde et mon premier mouvement fut de me retirer.

A ce moment, je reconnus la voix de Colomès. Il parlait seul, et ce qu'il disait m'intéressait tellement que, ma foi! je m'assis sur le coffre à bois, pour l'écouter sans l'interrompre.

Il racontait à Phonsine — comme on bat le briquet pour enflammer l'amadou — des souvenirs d'exil qui leur étaient communs.

Il s'agissait d'un petit voyage de vacances à la Tour-de-Peilz, où Courbet avait cherché asile en 1873, chassé de France par les procès, les saisies, les réclamations du fisc, et aussi par les ruades de Maître Meissonier, qui l'avait fait bannir de toutes les expositions. « Il est mort pour nous! » décrétait le fameux lèche-troupiers, approuvé par dix-huit autres pinceaux et par un petit balai : Francisque Sarcey.

Quant à Champfleury, ce crocodile édenté pouvait aller

jusqu'à plaindre son vieil ami, mais non jusqu'à l'excuser!...

Il est vrai que Blavet, Émile, proposait, de son côté, à la Société des Gens de Lettres, la radiation de Jules Vallès, Félix Pyat, Paschal Grousset et Razoua! C'était trop. L'excellente Société d'assises n'accorda au procureur général que les têtes de Vallès et de Razoua. Mais Léo Lespès ayant cru devoir, comme rapporteur, saluer respectueusement la tombe, à peine fermée, de Vermorel, sociétaire, blessé mortellement à la barricade du Château-d'eau, — fut aussitôt rappelé à l'ordre par vingt ganaches virulentes. Paul de Musset était du nombre.

Ah! elle en avait un fumet, la République des Lettres et des Arts, en ce temps-là!

Courbet avait d'abord tâté de Vevey; mais l'hostilité des habitants lui en rendit bientôt le séjour impossible. Celui de la Tour-de-Peilz, non loin de là, ne s'annonçait guère plus clément. Le peintre eut, heureusement, l'idée de se loger chez le pasteur Dulong et de prendre pension au café du Centre, tenu par Budry, un gaillard taillé en hercule, qui se chargea de faire respecter le meilleur de ses clients.

Il ne borna pas là ses bons offices. Il me disait à moi-même, beaucoup plus tard, qu'il avait roulé et introduit par la bonde dans des *vases* [1] qui garnissaient sa cave, quelques toiles dont Courbet craignait que les Domaines ne poursuivissent jusqu'en Suisse le gage.

Ce fut seulement quand Budry vendit son café pour continuer le commerce de son père, boucher, que le peintre d'Ornans loua, au bord du lac, la maison appelée Bon-Port, où il recueillit le ménage Morel, des amis. L'homme était un essayeur-poinçonneur que la Commune de Marseille avait nommé directeur du Mont-de-Piété. Il peignait à côté de Courbet, comme un singe imite les gestes qu'il voit faire. Il plastronnait aussi, le fleuret à la main. Sa femme était une excellente créature, qui s'occupait du ménage et de la cuisine,

1. Foudres de petite capacité.

avec un dévouement que reconnaissaient assez mal la brusquerie et les frasques de son mari.

Je sais déjà cela, si bien que Colomès m'introduit de plain-pied dans l'intérieur de Courbet qu'il évoque, je le devine, afin de stimuler une mémoire improductive et de l'ensemencer comme un champ, pour qu'il redevienne fertile.

« Tu te rappelles?... C'était une petite villa à un étage, dont les fenêtres regardaient le lac. Il y avait, au rez-de-chaussée, la cuisine, la salle à manger et la chambre à coucher de Courbet, simplement meublée d'un lit de fer, d'un méchant canapé, d'un poêle en faïence blanche... et d'un *barriquot* au pied du lit.

« On montait, par un escalier branlant, au premier où se trouvaient deux pièces basses, mal éclairées, au parquet en bois de sapin, que recouvrait un tapis usé. L'une était un atelier, l'autre servait à Courbet de musée, où il exposait ses toiles et des tableaux achetés par lui. Aux étrangers admis à le voir, on indiquait sur la cheminée une vieille boîte à cigares qui recevait les offrandes destinées à secourir les ouvriers de passage et en détresse.

« L'agrément de la maison..., ne dis pas non, c'était le jardin, qui s'étendait en terrasse jusqu'aux blocs de rochers surplombant le lac. Des vagues venaient les battre... ; on se serait cru au fond d'une crique, dans un petit port de mer. Courbet s'asseyait là par tous les temps, grâce à l'abri qu'il s'était fait maçonner et d'où il contemplait, en fumant sa pipe, le ciel, l'eau, les montagnes, la rive suisse jusqu'à Ouchy, le château de Chillon, la vallée du Rhône, les Alpes valaisannes... Mais il regardait surtout du côté de Saint-Gingolph, où est la frontière de France...

« Il aimait les visites. La terre étrangère, lorsqu'elle n'est pas une prison, en est toujours au moins le préau, hein?... J'étais donc toujours à peu près sûr qu'il nous verrait avec plaisir.

« En effet... L'accueil cordial que nous fit Courbet..., on n'oublie pas ça... Tu ne l'as pas oublié, hein?... hein?...

Comment vint-il au-devant de nous? Il vint... en manches... en manches de chemise, mais oui! le col ouvert sur son cou de taureau, la bedaine débordante... et allez donc! Il t'avait prise de loin pour une Anglaise et riait comme un coffre de son erreur. Une Anglaise, toi !... On déjeuna dehors, sur une table de pierre qu'ombrageaient de grands platanes et un superbe acacia. Il y avait là Morel et deux peintres, Delaunay et Pata, qu'il empâtait et qui empâtaient sous leur nom ou sous le sien — ses couleurs en échange. Et puis, qui encore? Cherche... André Slom, jeune dessinateur, un bien aimable garçon..., condamné à mort, pour avoir, étant secrétaire de Raoul Rigault, assisté à l'exécution de Chaudey, derrière le peloton...[1]; enfin Cluseret, comme nous en visite.

« J'avais bien envie d'amener la conversation sur la Colonne, devant Cluseret, que j'étais assez surpris de rencontrer là. Tu sais pourquoi. Ne se vantait-il pas d'avoir ordonné à Roselli-Mollet, son chef du génie, de renverser la Colonne Vendôme, *cet objet immonde,* bien avant que Félix Pyat eût rédigé, au nom de ses collègues, le décret du 12 avril portant qu'elle serait démolie? Et c'est aux frais de Courbet qu'on prétendait la relever ! Mais, très gentiment, Slom me dissuada de remettre la chose sur le tapis. « Il en entend parler assez « comme ça, me dit-il, ça l'empêche de travailler. »

« Après déjeuner, Courbet, grand amateur d'exercices physiques... pour les autres, voulut me faire donner une leçon d'armes par Morel. Je n'ai jamais pris que celle-là... Ah ! tu souris... Il n'y allait pas de main-morte, le prévôt ! Courbet annonçait les coups. « Touche ! Pare celle-là, commandant ! » Il m'appelait commandant, tout le monde m'appelait commandant... sauf Cluseret, à qui je n'aurais pas manqué de répondre : « Vous en êtes un autre », pour le faire bisquer, le général !

« Puis, notre ami nous montra le portrait de Rochefort... pas fameux, par parenthèse. On peut dire ça entre nous.

1. André Slomczinski, dit Slom, est mort à Paris en 1909, à 60 ans.

Avec raison, tu aimais mieux le buste de la Liberté, que Courbet venait de modeler et qu'il offrit à la municipalité de l'endroit, comme un hommage à l'hospitalité. Les gens du pays l'appelaient *la Pétroleuse*. On la plaça tout de même sur une fontaine publique, où elle est encore, paraît-il.

« Vers la fin de l'après-midi, par un coucher de soleil magnifique, Courbet, en blouse blanche, nous quitta pour aller « attraper ça », tandis que nous essaierions, nous, d'attraper du poisson. Rendez-vous, pour s'ouvrir l'appétit, au Café du Centre, où nous fîmes une partie de quilles. Cluseret la gagna. La vérité m'oblige à déclarer qu'il jouait bien. Et qu'est-ce que tu faisais pendant ce temps-là? Veux-tu me le dire?... Non? Eh! bien, je vais te le dire, moi : tu te promenais avec Mme Morel le long des anciens remparts plantés de beaux tilleuls et de marronniers âgés.

« Après dîner, on retourna au café, pour n'en pas perdre l'habitude. Courbet chanta. Moi aussi..., jusqu'à l'heure de la fermeture. Mais on ne sortit pas pour aller se coucher. Ah! bien oui!... Courbet avait une *tampone,* comme on dit là-bas..., enfin, il était dans les vignes de toutes les manières, car les vignes, à cette époque, on en voyait à la Tour, plus que de villas. La crainte de troubler le sommeil des habitants n'arrêtait pas Courbet. Ses amis le hissèrent sur une fontaine, où il chanta à tue-tête, avec son fort accent franc-comtois :

Sur les bords du Rhin, tu dors, mon âmie,
Cachée dans les flots de tes cheveux d'or...
O Ninâ, Ninâ, ô ma belle,
Sois fidèle
Ou fais-moi mourir!

« Une fenêtre s'ouvrit; une femme en colère apparut.

« Du calme! la petite mère, lui cria-t-il. Courbet chante, il « paiera! »

« Que voulait-il dire? Qu'il acquitterait par son travail les

frais de reconstruction de la Colonne... ou bien tout simplement qu'il paierait l'amende pour tapage nocturne?

« On rentra enfin à Bon-Port..., où la fête continua. Courbet nous fit admirer sa prévoyance en nous versant le coup de l'étrier, qu'il tira au *barriquot*... Ah! sa soif inextinguible n'était pas une légende! Le bougre ne vida pas moins de douze litres de vin blanc dans sa journée. Ils ne faisaient que changer de tonneau. Courbet fut-il jamais un foudre de guerre? J'en doute. Un foudre tout court, c'est autre chose... Songe qu'il mesurait, quand il mourut, un mètre cinquante de tour!

« A plus d'une heure du matin, on serait bien allé dormir, mais il ne l'entendait pas ainsi. Il nous entraîna dans le jardin et nous n'eûmes pas à le regretter. La belle nuit, Phonsine, t'en souviens-tu? Dis que tu t'en souviens... La lune marchait positivement sur le lac, qui scintillait, comme une vaste poêle à frire des étoiles! Courbet ne chantait plus, ne riait plus, ne buvait plus que des yeux un spectacle incomparable. Nous nous taisions tous pour écouter le bruit que faisaient, au bas des rochers, les pierres roulées par la vague écumeuse, comme au bord de la mer... Tu te serrais, un peu tremblante, contre moi. Je te demandai si tu avais froid. Tu me répondis : « Un « peu... Rentrons, veux-tu? » Mais c'était une malice cousue de fil blanc... Si tu t'imagines que je ne t'avais pas devinée, tu... »

Un long, long silence. Je fais un pas en avant, comme si j'arrivais dans l'instant même. Baucis, une couverture sur les genoux, s'est endormie dans son fauteuil, et Philémon la borde, ainsi que dans son lit un enfant.

Alors, comme ils me tournaient le dos, j'en profitai pour sortir doucement, sur la pointe des pieds[1].

1. Courbet est mort à la Tour-de-Peilz le 31 décembre 1877.

CHAPITRE VII

CAMPAGNES ET ACTIONS SANS ÉCLAT DES PROSCRITS

I

Colomès ne fut pas découragé par le résultat de l'expérience à laquelle le hasard m'avait fait assister. Un mot suffit pour qu'il persévérât dans son excitation de la mémoire de Baucis par les prestiges du passé.

« Figurez-vous, me dit-il (comme s'il m'apprenait quelque chose), que je me suis avisé, pour distraire Phonsine, de lui raconter ce qui nous est arrivé... dans le temps... en exil principalement. Dix années à passer en revue! Les dix premières années de notre vie commune! C'est du pain sur la planche, pas vrai? Eh! bien, hier, après m'avoir écouté avec plus d'attention que d'habitude, savez-vous ce qu'elle m'a dit, tout d'un coup? Elle a dit : « Encore! » J'ai voulu, mais inutilement, lui faire répéter le mot. Elle est tout de suite retombée dans son bredouillement. Je n'en retiens pas moins l'indication... car une chose certaine, c'est que mes récits sont une grande distraction pour elle et qu'elle les préfère aux cartes ou aux dominos. Aurait-elle dit : encore!... sans ça? »

Je n'ai pas détrompé le pauvre homme. Peut-être Philémon ne lit-il pas dans les yeux de Baucis qu'elle prend son agrément où son compagnon le trouve et parce qu'il l'y trouve...; mais à quoi bon enlever aux autres une illusion secourable?

Le médecin est de mon avis là-dessus. Il m'a dit : « Une part de nos soins aux malades doit toujours s'adresser à leur entourage. »

Je suis donc entré bien volontiers dans le dessein dont Colomès s'ouvrait à moi.

« Votre travail avance-t-il?

— Tout doucement, ai-je répondu.

— J'ai pensé que le témoignage de Fournery, qui a beaucoup roulé, pourrait vous être utile.

— En effet.

— Je vous demanderai seulement, à tous les deux, de venir à la maison... Vous causerez devant Phonsine, comprenez-vous?

Si j'ai compris!

— Bref, nous vous suppléerons.

Il a souri. — Comme vous dites!

— Eh! bien, soit! Arrangez cela. »

Fournery, mis au courant de la combinaison, s'y est aussitôt prêté.

Je l'ai revu avec plaisir, le brave Pot-à-Colle. Il est toujours sale, affable et disert. La légère répugnance de Phonsine à son endroit causait à Colomès quelque appréhension ; mais elle a tendu la main au menuisier, en le saluant d'un petit gloussement amical. Elle n'a même pas retiré cette main qu'il gardait un moment dans les siennes, toujours de la couleur et du grain des vieux murs.

« Eh! mais, maman Colomès, vous me paraissez aller maintenant comme sur des roulettes! Encore un peu de raideur du bras droit..., oui. Oh! je vous connais : vous n'êtes pas manchote pour ça! »

La figure de Phonsine s'éclaire. Il a le tort de ne pas s'en tenir là.

« Vous serez tout à fait rétablie pour le prochain anniversaire de la Commune..., et nous irons le célébrer ensemble... où vous voudrez. Est-ce convenu?

— Non.

— C'est oui, qu'elle veut dire, croit devoir rectifier Colomès.

— Parbleu ! Je l'entends bien ainsi, s'écrie Fournery. Et, de votre côté, maman, quel régal nous préparez-vous ?

Il attend. Colomès souffle :

— Voyons... ton triomphe... un gâ... un gâteau...

Un ressort se détend, le mot part : — Pototiti !...

— Mais oui, un gâteau de riz ! reprend Fournery, qui fait semblant d'attribuer à l'une la réponse de l'autre. Un gâteau de riz... à s'en lécher les doigts ! »

Il va un peu loin.

Baucis est installée dans son fauteuil, Philémon s'assoit en face d'elle et dit rondement à son ami :

« Allons, raconte-nous tes campagnes et tes actions d'éclat !

— Hé ! ma foi, tu n'exagères pas trop, répond en riant Fournery. Vivre en exil, quand on n'a pas le sou, est une action d'éclat. Mais nous en avons accompli d'autres. Après avoir fait trembler les rois sur leurs trônes, comme des soldats de la première République, nous nous sommes vu chasser de partout..., comme des grenadiers du premier Empire ! Et pour renouveler leurs exploits, nous n'étions, nous, qu'un petit nombre, et pris entre deux feux. Juge un peu ! Si tout ça n'est pas infiniment glorieux, agiter le chasse-mouches de l'expulsion ne l'est guère davantage...

« Mais n'anticipons pas, ajoute le menuisier en bourrant martialement sa pipe, au fourneau en canon de fusil où le pouce introduit la cartouche.

« Au printemps de 1872, je m'ennuyais depuis sept mois à Londres que j'avais assez vu, à travers les brouillards, la misère et une proscription divisée, lorsque des amis échoués à Lausanne me proposèrent une place au râtelier qui leur tombait des nues. L'ex-directeur du trafic de la Compagnie d'Orléans, Paul Pia, délégué par la Commune à la surveillance et au contrôle des chemins de fer, venait d'être chargé de liquider l'entreprise des chemins de fer... de la Suisse

Occidentale, par les directeurs de l'exploitation, Laurent et Bergeron [1].

« Laurent était un bon Vaudois, bien pensant et probe ; Bergeron, ancien fouriériste, répandait un cœur d'or et croyait alors à la félicité dans le phalanstère. Mécontent des Suisses, qui n'en finissaient pas, ce fut lui qui eut l'heureuse idée de mettre à profit les aptitudes (et surtout les loisirs) des réfugiés français, pour accélérer la liquidation. Il donna carte blanche à Paul Pia pour le recrutement de son personnel, si bien qu'une douzaine de communards purent être occupés concurremment avec autant de Vaudois. C'était pour nous la vie assurée pendant un an. J'accourus.

« Ce qu'on appelait la Rasude étaitune bicoque chancelante et provisoire sur la route de Lausanne à Ouchy, bicoque centralisant les bureaux, les magasins et les dépôts de la Compagnie. Notre besogne était assez compliquée. Il s'agissait de tirer au clair les réclamations plus ou moins justifiées des expéditeurs dont les colis avaient été égarés, les marchandises détériorées, voire même consumées dans l'incendie des docks de la Villette, où l'investissement de Paris les avait bloquées.

« Que de recherches, de litiges, de dossiers à constituer, à compléter, à étudier ! Mais Pia, et aussi Lefrançais, qui avait été comptable dans une grande compagnie de vidange, nous initièrent au contentieux administratif, et tout alla pour le mieux sous la meilleure des directions.

« A la Rasude, je retrouvai deux membres de la Commune, Lefrançais et Adolphe Clémence, le relieur ; puis Gustave Maître, qui avait commandé le bataillon des Enfants du Père Duchène ; Jaclard, chef de la 17ᵉ légion, qui s'était évadé du Dépôt des Chantiers [2] ; Mauduit et Jules Montels, autres officiers ; Teulière, ex-membre de la Commission du travail ; le

1. Paul Pia (1831-1897) retrouva, après l'amnistie, un emploi supérieur dans les chemins de fer de l'État. Il est mort, retraité, dans l'île d'Oléron.

2. Jaclard est mort à Paris en 1903.

bon gros Dessesquelle, Henry Bellenger, Emmanuel Delorme, le chansonnier, et le doux Alcide Olivier, ex-directeur de l'Enregistrement.

« Au début, ceux d'entre nous qui n'étaient pas mariés firent plaisir au brave Bergeron en réalisant tant bien que mal son utopie phalanstérienne. Mais la tentative fut de courte durée et le Bon Père n'en garda pas rancune à ses enfants prodigues. En revanche, nous parvînmes à fonder une section lausannoise de l'Internationale.

« C'est à cette occasion que Roselli-Mollet, colonel du génie sous la Commune, à qui nous demandions son adhésion, nous répondit : « Mille regrets! Je ne veux pas compromettre « mon avenir politique! » L'avenir politique de Roselli-Mollet!...

« Si Genève n'aimait guère les communards, à plus forte raison n'étaient-ils pas en odeur de sainteté dans le canton de Vaud, « boulevard des préjugés bourgeois », comme l'appelait elle-même la presse suisse avancée. Lausanne, qui est déjà naturellement une ville escarpée, augmenta encore pour nous les difficultés d'escalade en se retranchant derrière un arrêté du Conseil d'État conforme aux dispositions de la loi de 1867 sur les étrangers.

« Aux termes de cet arrêté, les étrangers à la Suisse ou au canton, qui veulent se fixer dans le pays ou y faire un séjour plus ou moins long, doivent se munir d'un permis d'établissement ou d'un permis de séjour délivré par le Département de Justice et Police. Cette mesure étant applicable, dans chaque canton, aux Suisses mêmes qui n'en sont point originaires, il en résulte que tout Suisse est un étranger pour ses confédérés. Ceci pour vous donner une idée des sentiments de fraternité qui animent entre eux les citoyens de cette République modèle!

« En 1872, Lanfrey, l'ambassadeur de France à Berne, se montrait plutôt homme à fortifier la tradition qu'à la rompre. Au nombre des pièces à fournir pour obtenir le permis de séjour, figurait le casier judiciaire que l'administration fédé-

rale, dérogeant à ses habitudes, réclamait directement elle-même. Or, il suffisait d'une condamnation de droit commun pour qu'on refusât l'autorisation sollicitée. Jules Favre attendait trop de cette formalité pour en souhaiter l'abrogation; mais, cette fois encore, son espérance fut trompée, car les prétendus bandits que sa circulaire dénonçait au monde entier, produisirent des certificats de probité qui confondaient leur accusateur.

« On n'en fit pas moins sentir aux réfugiés qu'ils n'étaient que tolérés, en leur délivrant des permis de séjour renouvelables tous les six mois.

« Un seul homme, le citoyen Eytel, avocat de talent, nous témoigna ouvertement sa sympathie. C'est grâce à lui que Lausanne n'osa pas suivre l'exemple de Bâle et nous expulser, sans autre forme de procès. Mais nous n'en eûmes pas les coudées plus franches pour ça. A cette époque, la police du Canton était toute-puissante et la rigueur de ses règlements diminuait sensiblement les avantages fondamentaux du régime. Dans cette exemplaire Constitution vaudoise perçait toujours l'esprit du Pape de Genève, qui avait fait de la dénonciation mutuelle une vertu civique et religieuse. Tout travail était interdit pendant les offices des dimanches et jours fériés. Défense même, à ce moment, de balayer le pas de sa porte ou de puiser de l'eau aux fontaines publiques! Liberté de se réunir et d'écrire; liberté du commerce; seulement..., l'autorisation de la police était nécessaire pour la mise en vente ou la distribution des imprimés, y compris chansons et images, et tout libraire louant des livres était tenu d'en soumettre le catalogue à l'autorité. Prohibé, le colportage des marchandises; mais exigible de l'ouvrier, à toute réquisition, la production d'un livret en règle.

« J'en passe et des meilleures, comme l'interdiction pour les particuliers d'acheter leur bois de chauffage après cinq heures du soir, en été, et trois heures, en hiver. Il va sans dire enfin que les cafés et débits de vins devaient rester fermés tant qu'on célébrait les offices. Mais ces établissements avaient

tous des issues dérobées, aussi bien connues de la clientèle que des *bleus* ou agents de police.

« Mais quelle ville nous eût été plus hospitalière? Croiriez-vous qu'à Aigle, en 73, un de nos amis fut arrêté parce qu'il fumait une cigarette dans la rue? Il n'était permis d'y fumer que la pipe, et la pipe à couvercle, encore! Avouez qu'un pays qui supporte ces contraintes, n'a pas un bien vif besoin de liberté.

« Quoi qu'il en soit, la réglementation encore en vigueur à Lausanne, quand nous y arrivâmes, ne fut abrogée qu'en 1881 et je me suis laissé dire que des réfugiés comme Clémence[1], dont la femme était modiste, contribuèrent, par leur attitude, à cet adoucissement. On ne nous en sut aucun gré. Nous fûmes en butte, à la Rasude, à l'hostilité de nos collègues indigènes, qui nous reprochaient de venir manger leur pain et s'épanchaient sur les murs en inscriptions grossières. Ils oubliaient que, pour une poignée de pauvres diables travaillant provisoirement à Lausanne, des milliers de Suisses trouvaient en France des situations lucratives et la plus large hospitalité.

« Autre sujet d'étonnement pour moi, qui regardais la Suisse comme un pays de progrès et d'initiative en toutes choses.

« C'est à Lausanne que je fus initié dans la pratique abominable du *misage*. Des vieillards et des orphelins réduits à la charité et tombant à la charge de leur commune d'origine, que faisait celle-ci? Si vous ne le savez pas, je vais vous le dire. Elle les plaçait par adjudication publique ou *misage*, chez des particuliers qui acceptaient de subvenir à leur entretien, moyennant la plus faible redevance annuelle possible. La municipalité imposait bien, par contrat, des conditions à remplir et sa tutelle, mais le contrôle n'existant que pour la forme, la question, pour les *miseurs*, était uniquement de faire une bonne opération en obtenant à bas prix des assistés jeunes et vieux pouvant *déjà* ou *encore* travailler. La *Feuille*

1. Adolphe Clémence est mort à Paris en 1889.

d'avis ne laissait pas d'être explicite à cet égard. Vous jugez des trafics auxquels ce marchandage prêtait. Lefrançais réserva pendant quelque temps ses épluchures au laitier qui les lui avait demandées pour ses cochons. Or, un beau jour, notre ami apprit que ces épluchures étaient destinées, en réalité, aux cochons... d'enfants que l'entrepreneur nourrissait..., pas à rien faire, je vous le certifie!

« En dehors du noyau de comptables formé par Paul Pia, il y avait encore à Lausanne, Legrandais, secrétaire de la première division des chemins de fer de la Suisse Occidentale; Menu, Redourtier et Pindy, menuisiers; Protot, l'ex-délégué à la Justice, qui prenait pension, avec André Slom, chez le pasteur Besançon, recevait des siens une pension modique, lavait son linge dans une cuvette et se perfectionnait assidûment dans l'étude des langues étrangères[1], tandis que Slom dessinait pour la *Suisse illustrée;* Louis Piot, peintre, qui gagnait sa vie en faisant des tournées avec un guignol pour lequel Protot et Bricon lui composaient des pièces. Je me rappelle notamment une tragédie burlesque, en vers, s'il vous plaît, dont les personnages étaient Guignol et Gnafron, prolétaires, membres de l'Internationale, Cassandre, bourgeois réactionnaire, Le Bailly, fonctionnaire public, et Le Curé, ami des naïfs et marchands de calomnies. C'était intitulé : *Une balle qui n'est pas perdue...* et ce fut imprimé! Enfin, Jules Vallès, venant de Francfort, où il ne se trouvait pas en sécurité, vers la fin de 1872, passa aussi quelque temps parmi nous. Il logeait, lui aussi, chez un pasteur, et collaborait avec Bellenger à un grand drame en douze tableaux qui commençait en juin 1848 et s'achevait aux poteaux de Satory. Vallès le destinait à un théâtre de Londres; il en fit plusieurs lectures, une à Neuchâtel, notamment...; mais il ne put le caser nulle part. Je crois que Bellenger avait raison de le déclarer injouable et que Vallès fut mieux inspiré en mettant la première main à son *Jacques Vingtras,* né viable, celui-là.

1. Eugène Protot est mort à l'hôpital Saint-Antoine en 1921.

— Vous pouvez même dire immortel.

Fournery et Colomès me regardent pour savoir si je parle sérieusement. Ils se contentent d'aimer ou de ne pas aimer un livre et je devine qu'ils s'étonnent de la faculté que certains s'attribuent de discerner le chef-d'œuvre.

« Allons, tant mieux! » fait Colomès, plus ébloui qu'il ne veut le paraître, par ce rayon de soleil sur la proscription.

Fournery, lui, va son train :

« La présence de Vallès n'était pas moins surprenante que celle de Pindy ou de Lefrançais. On les croyait morts. Les journaux avaient raconté leur exécution : Que dis-je! Des témoins apportaient des précisions? Vallès avait été fusillé rue Saint-Germain-l'Auxerrois... Quant à Lefrançais, un de ses amis, de passage à Lausanne, s'arrêtait stupéfait en l'y rencontrant. « Vous? Vous que j'ai vu... de mes yeux vu... tomber rue de la Banque, près de l'Hôtel du Timbre, sous les balles des soldats!... même que vous vous débattiez, en protestant que l'on se trompait... »

« Et l'on s'était trompé, en effet. Victimes d'une ressemblance vague, des malheureux avaient payé de leur vie la fatalité d'être pris pour d'autres; et leur émotion légitime autorisait la presse de l'ordre à constater que les chefs de la Commune mouraient lâchement, en reniant jusqu'à leur nom!

« Une légende encore répandue à Lausanne, nous représentait cachant l'or dont nos doublures étaient cousues. C'était pour mieux donner le change sans doute que nous travaillions à la Rasude, aux appointements de cent cinquante à deux cents francs par mois. Il est vrai que nous avions le parcours gratuit sur la plupart des lignes suisses... J'en profitai pour visiter Bâle, Berne, Zurich, Fribourg, Neuchâtel, le lac de Thoune, et pour faire des excursions aux environs de Lausanne. J'allais souvent voir Ferdinand Gambon, ancien représentant du peuple à la Constituante et à la Législative, proscrit de décembre, mais célèbre à la fin de l'Empire seulement pour avoir refusé de payer l'impôt. Les conséquences

de ce refus, vous le savez, furent la saisie d'une ferme qu'il avait dans la Nièvre et la vente de ses deux vaches. Vieux et sincère républicain, caractère droit trempé dans l'expérience, la réflexion et le désintéressement, « l'homme à la vache » était, par la tournure de son esprit ouvert aux idées générales, bien supérieur à l'épisode qui lui a valu sa popularité. Agé d'une cinquantaine d'années et rhumatisant, il avait cherché dans la campagne, à Chamblande, l'exercice, le grand air et la paix. Il n'y était pas seul. Il avait auprès de lui deux créatures dévouées, la femme et la fille d'un de ses concitoyens, Armand Fournier, honnête corroyeur condamné à cinq ans de prison, pour avoir, en avril 1871, proclamé la Commune et déployé le drapeau rouge à Cosne. Mme Fournier, chez qui le dévouement était fonction organique, avait déjà donné sa mesure en servant d'intermédiaire entre les proscrits de 51. Son cœur se répétait. Toutes les proscriptions ont eu leurs Petites Sœurs : elle en était une, celle qu'il fallait à Gambon, pauvre, imprévoyant et vertueux. La maison qu'ils habitaient était plus que modeste, mais dans une situation merveilleuse, en face des Alpes de Savoie, sur une hauteur d'où l'on dévalait, en pente douce et verdoyante, jusqu'au lac. Gambon partageait son temps entre la lecture et le jardinage et consacrait une partie de ses douze cents francs de rente, pas davantage, à l'impression et à la diffusion en France de ses brochures politiques. Toujours en blouse et en sabots, il jetait au vent la bonne semence de l'affranchissement du travail par l'association.

« Quel brave homme était ce parlementaire d'autrefois, au cœur ardent et aux mains pures! Vers la fin de la proscription, il se fractura une côte en tombant et Reclus vint le voir de Vevey. Il le trouva entre Mme Fournier et son mari qui, libéré, sans ressources, avait pris la place de sa fille mariée à un proscrit, Rodolphe Kahn. Les trois vieillards, pour vivre, taillaient, peignaient et décoraient vaillamment des galoches! Sa dernière heure venue enfin, la vieille barbe à qui son long apostolat avait coûté toute sa fortune, près de

cinq cent mille francs, alla demander un grabat et une tasse de tilleul à des paysans.

— Vieilles barbes, soit! interrompt Colomès. Il y avait encore des bleuets et des coquelicots dans ces blés-là! Qu'est-ce qu'on y trouve à présent? Des paillettes, mélangées à du sable et souvent à de la boue. Les démocrates comme Gambon perdaient dans la politique l'argent qu'on y gagne aujourd'hui.

— Une fois, rapporte Fournery, quelqu'un amena à Chamblande un réfugié russe, Serge Stepniak[1], ancien officier d'artillerie, instruit et riche, qui avait réussi à s'évader. Il plut beaucoup à Gambon qui voulut lui laisser un souvenir de sa visite. Il décrocha du mur un petit poignard et le lui remit, sans se douter que cette arme allait changer de gaine. Stepniak, en effet, préméditait l'exécution du chef des gendarmes Mézentzef, qui avait entraîné, par son acharnement contre les révolutionnaires impliqués dans le procès des 193, la condamnation d'un grand nombre d'entre eux. C'est avec le poignard, cadeau de Gambon, que Stepniak s'exerça à transpercer des morceaux de drap ayant la forme d'un cœur et qu'il superposait, en prévision de l'amortissement du coup par un épais vêtement. Quand il fut prêt, le 4 août 1878, en plein jour, en pleine rue, à Pétersbourg, Stepniak aborda Mézentzef et le tua. Guillaume Tell, tirant de loin, n'a pas été moins adroit : a-t-il été plus courageux? »

Fournery pose la question en renversant le fourneau de sa pipe, qu'il cure délicatement du petit doigt, et vide sur le parquet. Mais pour répondre, Colomès est trop attentif au geste d'humeur qu'il attend de Phonsine... Il la regarde et me regarde ensuite, tristement. Elle n'a pas bronché.

Fournery, cependant, rattache le fil que l'anecdote a cassé :

« Le croiriez-vous? Ce Gambon dont Félix Pyat et Cluseret cultivaient l'amitié comme un témoignage à décharge,

1. De son vrai nom Kraftchinsky, Stepniak est le pseudonyme dont il a signé ses ouvrages. *La Russie souterraine, la Russie sous les tsars*, etc. Né en 1852, il mourut en 1895, à Londres, victime d'un accident de chemin de fer.

cet homme sans fiel détestait le doyen d'âge des membres de la Commune, Charles Beslay, le vieux socialiste proudhonien, son collègue en 48 à l'Assemblée[1].

« Il a voté deux fois l'expédition de Rome et gardé la Banque de France pour les Versaillais, s'écriait Gambon; qu'on ne me parle pas de lui! »

« Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. J'étais moins sévère pour le père Beslay, comme nous l'appelions familièrement. Si arriérées que fussent ses théories socialistes, il s'était ruiné en les mettant en pratique. Il appartenait à l'Internationale; il avait présidé la première séance de la Commune et prononcé le discours d'ouverture..., tout ça pour se trouver, au lendemain de la défaite, entre l'enclume et le marteau. Les vainqueurs, en effet, faisaient dire dans les feuilles à leur dévotion qu'il devait à la Banque plus qu'elle ne lui devait, aux 300.000 francs qu'il avait reçus pour la sauver venant s'ajouter 12.000 francs de rente viagère... Et les vaincus ne lui pardonnaient pas davantage, outre cette trahison, d'avoir protesté contre la démolition de la maison de Thiers.

« A quoi le vieux répondait aux uns et aux autres : « Ai-je jamais caché que je considérais comme un désastre irréparable l'occupation de la Banque de France, citadelle du capital et du privilège d'émission, deux choses aussi nécessaires à la Commune qu'au gouvernement de Versailles? Si mes services déplaisaient, que ne m'a-t-on remplacé? Or, vous m'avez, au contraire, maintenu instamment à mon poste et je me suis borné, somme toute, à exécuter vos ordres. Quant à la récompense honteuse qu'aurait reçue ma modération, aucune calomnie ne prévaudra contre ceci, qui est la vérité : je suis entré à la Commune et j'en suis sorti les mains vides. Je ne m'en glorifie pas; je n'ai fait que mon devoir. »

— Langage loyal, approuve Colomès. La faute imputée à

1. Gambon est mort à Cosne en 1887 et Ch. Beslay à Neuchâtel en 1878.

Beslay était celle de la Commune tout entière. C'est elle évidemment qui porte la responsabilité de la saisie conservatoire reprochée à son délégué. Il avait raison : il ne tenait qu'à elle de lui retirer sa confiance, du moment qu'elle ne l'en jugeait plus digne »

Fournery reprend : « Rien ne m'empêchait donc d'aller voir le père Beslay à Neuchâtel, où il s'était fixé, autant à cause des relations qu'il y avait, que pour donner suite à une interminable procédure. Promoteur de l'exploitation des voies ferrées en Suisse, il soutenait une réclamation contre la Compagnie avec laquelle il avait passé un traité relatif à la concession du tronçon de ligne qui relie Pontarlier à Neuchâtel. « Je suis coutumier de ses déboires, me disait-il; déjà Émile Pereire m'a soufflé l'entreprise du chemin de fer de Saint-Germain. »

« Rien ne le décourageait. D'une verdeur et d'un entrain extraordinaires, il s'était, au début de la guerre, à soixante-quinze ans, engagé dans un régiment de ligne; et à Neuchâtel, il se préoccupait de réaliser une vieille utopie à lui : la fondation d'une banque populaire destinée à faire pénétrer le crédit dans les régions où il était encore inconnu.

« Il habita d'abord une maison de campagne, dans le quartier de Trois-Portes. Il me recevait cordialement. Les attaques de ses adversaires, pas plus que les tourments d'une incurable infirmité, n'altéraient la bonne humeur du vieux Breton humanitaire. Les proscrits qu'il n'aidait pas de ses conseils, il les assistait de sa bourse. Oublions ses erreurs; c'était la figure d'un homme de bien. Quelle que soit son ambition, le riche la purifie quand, venu à nous les mains pleines, il s'en retourne les mains vides et sans regret!

— C'est égal, observe Colomès, ne trouvez-vous pas drôle que la République bourgeoise d'aujourd'hui ait honoré Gambon, du Comité de Salut Public, et n'ait pas honoré Beslay, l'ange gardien de ses coffres et le vétéran de la Défense nationale, en donnant son nom à une rue?

— La bourgeoisie en corps a les mêmes défauts que dans

ses éléments, dis-je : elle pardonne difficilement les services rendus.

Fournery en termine avec Beslay : « Il s'éteignit en 1878, dans sa quatre-vingt-troisième année, en rêvant l'alliance de la bourgeoisie et du prolétariat... comme si cette alliance ne s'était pas faite, une fois au moins — sur son dos! Et l'illusion de sa vie ne put même pas germer sur sa tombe ouverte. Les communards réunis pour saluer sa dépouille, furent bâillonnés par le préfet de Neuchâtel, nommé Gerster. Pindy le chansonna même, sur l'air de *Fualdès :*

Son fils, que le diable emporte,
Murmurait l'*De profundis,*
Pour qu'son père, en paradis,
Pût entrer par la grand'porte.

« Car il est bon de dire que Gerster exécutait les volontés... non pas du défunt, mais de son fils, François Beslay, rédacteur en chef du journal conservateur et clérical : *Le Français.* Qu'est-ce que vous en pensez, citoyen?

— L'inquiétude des pères ne devrait pas être de savoir qui leur fermera les yeux, mais comment on les leur fermera.

— C'est bien vrai », fait Colomès.

Fournery, ayant rebourré sa pipe, repart en fumant, jusqu'au prochain arrêt.

« Parmi ceux des nôtres que Neuchâtel abritait encore et qui s'y débrouillaient tant bien que mal, je me rappelle François Kuffner, un habile ciseleur, du Comité d'artillerie, sous la Commune; le Marseillais Bastelica, typo à l'imprimerie Guillaume; Abraham Dargère, Lyonnais, peintre-décorateur, qui s'étonnait de l'indifférence des conseils de guerre à son égard, devant Huguenot, ex-substitut, et Decron, ses collègues à la préfecture de police. Huguenot donnait des leçons dans un pensionnat et Decron, architecte, participait, pour le département cantonal des travaux publics, à la construction de la salle du Grand Conseil et à la restauration de

la Collégiale. Enfin, c'est également à Neuchâtel, au lieu dit la Cassarde, qu'avait planté son piquet Gaffiot, condamné par la Cour d'assises de Saône-et-Loire à la déportation dans une enceinte fortifiée, pour avoir agité le Creusot. Vannier de son état, il en fit même commencer l'apprentissage à son ancien maire, Dumay, ainsi qu'à Benoît Malon, que j'ai vu fabriquer des paniers assez bien, ma foi. Car il passa quelque temps à la Cassarde, lorsqu'il eut quitté Genève.

— Où ses hôtes, Charles Perron, sa jeune femme et sa sœur, n'eurent guère à se louer de lui, note au passage Colomès, qui n'estime pas Malon. Il portait bien son prénom : Benoît. Il était doucereux, cauteleux, double et il enjôlait les femmes, malgré son zézaiement et sa tenue négligée. Il avait, dans son enfance, gardé les vaches, comme Proudhon; mais le génie et la haute moralité de Proudhon lui firent toujours défaut.

— Je présume, en effet, déclare Fournery, que Malon, à Neuchâtel, chez Gaffiot, songeait moins à se procurer des moyens d'existence en tressant des corbeilles, qu'à rejoindre Mme André Léo dans le Tessin et à compléter auprès d'elle une instruction insuffisante pour faire métier d'écrivain et d'économiste politique. Je ne le diminue pas en disant ça. Il savait autant d'histoire socialiste qu'elle, qui avait été à bonne école; mais elle savait plus de grammaire que lui, qui s'était décrassé tout seul.

— « Ça... il faut le reconnaître! » s'écrie Colomès, qui aime chez les autres les qualités qu'il a.

Au fond, il reproche surtout à Malon d'avoir abandonné l'outil pour la plume et concilié l'exposé des bons principes avec la pratique des mauvais.

« C'est au mois de novembre 72, poursuit Fournery, que la petite république cantonale sous la sauvegarde de laquelle nous nous étions placés, me révéla le mécanisme bien simple de l'expulsion, en invitant plusieurs d'entre nous qui habitaient la Croix-d'Ouchy, à quitter immédiatement le beau pays de Vaud. Ils s'y tenaient pourtant bien tranquilles. La

libre Helvétie ne leur en fit pas moins l'honneur de croire qu'ils menaçaient sa sûreté. Puis, ce fut Pindy qui s'en alla, en quête d'un travail plus régulier et plus rémunérateur que la menuiserie ou la bijouterie en faux, dont il avait essayé de vivre à Lausanne.

« Enfin au mois de mai 73, la liquidation du chemin de fer de la Suisse Occidentale étant terminée, le personnel de Paul Pia se dispersa. Lefrançais, Montels, Teulière, Delorme, retournèrent à Genève, avec Pia, qui s'y établit marchand de tableaux, avant d'aller diriger une exploitation de mines d'anthracite, à Grône. Maître se rendit en Roumanie, pour y professer le français et les mathématiques[1]; Dessesquelle et Jaclard rejoignirent Protot et Bricon à Berne[2]; Alcide Olivier trouva un emploi dans le Valais; Londres engloutit, après Vallès et Bellenger, Adolphe Clémence, qui ne put donner suite à son projet d'y ouvrir un atelier de reliure[3].

« J'eus alors l'idée de rentrer en France... mais je changeai d'avis à la nouvelle de ma condamnation par contumace à la déportation simple. Un ami l'avait vue, par hasard, affichée à la Mairie de mon arrondissement. Je préférai me déporter moi-même à Bruxelles. J'y bricolais depuis cinq mois, lorsque je fus, un beau matin, l'objet d'un arrêté d'expulsion. Ma présence effrayait la Belgique et son roi! Avouez qu'il y avait de quoi se rengorger... Mais je n'en fis rien. En France, la chute de Thiers et l'avènement de Mac-Mahon au pouvoir n'augmentaient pas les chances d'amnistie, au contraire! Le maintien de l'ordre moral exigeait notre éloignement. Je me remis en route, comme le Juif errant et aussi léger d'argent que lui. Le but de mon voyage était Vienne, en Autriche, où je savais rencontrer Rogeard et Aristide Barré, avec Huguenot venu de Neuchâtel et Sachs, tous deux anciens substituts

1. Gustave Maître (1841-1911) Fut, de 1888 à 1905, professeur d'allemand à l'École Colbert.

2. Paul Bricon, docteur des facultés de Strasbourg, Genève et Paris, mort en 1889, assistant du Dr Bourneville, à Bicêtre. Il donna, l'un des premiers, l'exemple de l'incinération.

3. Adolphe Clémence, mort en 1889.

de Rigault, qui donnaient des leçons de français. Quant à Barré, habile ciseleur, auteur de travaux d'art qui valurent souvent à ses patrons les plus hautes récompenses dans les expositions, il gagnait largement sa vie. Il avait fait venir de Londres, à ses frais, son ami Chalain, qui se disait orfèvre et n'était pas même un bon tourneur en cuivre. Il ne fut pas moins prétentieux, d'ailleurs, à l'Hôtel de Ville, où il représentait les Batignolles, et la Commission de sûreté générale, dont il fit partie. Barré, lui, avait rempli les fonctions de commissaire à la permanence de la Préfecture de police.

Je n'ai pu retenir cette exclamation : « Tous, alors! »

— Tous... quoi? me demande le candide Fournery.

— De la justice ou de la police! Je croyais que Genève offrait la collection complète, ou à peu près, des anciens magistrats de la Commune. Ouvriers et fils de bourgeois s'y consolaient entre eux de leur mise en indisponibilité. Songez qu'il y avait là tous ceux qui vicariaient à la préfecture de police, autour de Rigault : Edmond Levraud, directeur de la première division; Clermont, chef du personnel; Fouet, directeur du Dépôt; Ots, secrétaire du Comité de Sûreté générale; puis, la foule des commissaires; Louis Piot, au 14e; Arthur Piéron, au 13e; Copréaux, au 8e; Bochard, au Palais de Justice; François Guyon, à la Justice; Eugène Bras, Pilotell, Supplicy, qui ceignit l'écharpe au Creusot; Chol, qui la portait à Lyon; Faure, qui paradait avec à Saint-Étienne; Labrunière de Médicis, agent subalterne; Deconvenance, juge de paix; Bricon, juge d'instruction, Jules Flamet;... et tous ceux que j'oublie! Et voilà que nous retrouvons à Vienne la Sûreté générale, le Cabinet du Procureur et la Permanence de la préfecture! Serait-il donc vrai que la Commune fut surtout, comme on l'a dit, un gouvernement de police?

— Non, répond en souriant Fournery; cela prouve simplement que l'homme enclin à faire aux autres ce qu'il n'aime pas qu'on lui fasse, révèle cette aptitude sous n'importe quel régime. Toujours est-il que le cas de Chalain détermina ma nouvelle résidence.

« Si celui-là, me dis-je, est capable là-bas de faire un orfèvre, pourquoi n'y exercerais-je pas un des métiers dont j'ai au moins la notion ?

« Et je partis. Hélas ! je ne restai à Vienne que le temps de m'aboucher avec mes compatriotes.

« Quinze jours après mon arrivée, en août 73, je recevais comme eux mon congé en bonne forme. Cette fois, c'était la maison de Habsbourg, s'il vous plaît, qui nous regardait comme un danger pour elle ! Broglie avait été plus persuasif que Jules Favre.

« Chalain fut conduit à la frontière bavaroise, d'où il gagna Genève ; Benjamin Sachs, Barré et son beau-frère Huguenot, dont la femme était près d'accoucher, partirent pour l'Angleterre ; Rogeard, l'auteur des *Propos de Labiénus*, traîna ses cinquante-deux ans à Pest, en Hongrie, où végétait déjà Frænkel. Il y donna des conférences et des leçons ; les conférences pour s'acheter une redingote et les leçons pour l'user. Je ne voulus pas déchoir, pour ma part en affrontant un Montenegro quelconque, après m'être élevé dans l'échelle des nations que j'inquiétais, de la Belgique à l'Autriche. Entre l'Allemagne et la Russie, empires, je n'hésitai pas longtemps : j'optai pour l'Allemagne. J'étais curieux de vérifier les raisons que l'on alléguait pour expliquer nos revers et de savoir si réellement c'était le maître d'école qui nous avait battus. Un copain, Drouchon, enfant de Metz, directeur du matériel d'artillerie sous la Commune, après avoir travaillé avec Avrial et Langevin à Bockenheim, dans une fabrique de machines à coudre, s'était établi fabricant de porte-monnaie à Offenbach, près de Carlsruhe. Je tombai chez lui, il m'embaucha, et je forgeai bientôt, comme si je n'avais jamais fait que ça, l'outillage nécessaire pour découper les pièces autrement qu'à la main.

— Jolie besogne ! mâchonne Colomès, que tout ramène à ses moutons.

— Nos hôtes ne la méprisaient pas, eux, loin de là ! dit Fournery. Ils se félicitaient plutôt de notre concours. Je crois

que l'influence du maître d'école allemand sur notre défaite est une blague. L'Allemand est plus apte à profiter de la victoire qu'à la remporter. C'est un bon élève en tout. Il s'instruit en regardant, en écoutant et en imitant. Il apprend autant des maîtres étrangers qu'il se donne, que de ses compatriotes. Nous lui épargnions la peine de se déranger et il nous en exprimait sa satisfaction. Mais, en ce temps-là, j'étais jeune et je ne tenais pas en place. J'aimais mieux rouler que d'amasser mousse. Avrial et Langevin, membres de l'Internationale et de la Commune, avaient rencontré à la brasserie où ils se réunissaient, un brave et riche Alsacien nommé Gœtz, qui leur procura amplement de quoi fonder à Schiltigheim, près de Strasbourg, une usine de constructions mécaniques. Ils s'adjoignirent Thouvenot, un excellent ajusteur, qui avait fait partie, avec eux, du syndicat des mécaniciens, fondé en 68, et Sincholle, un ancien élève de l'École centrale, à qui la Commune avait confié la direction des Eaux et des Égouts.

« Les découvertes de Pasteur relatives à la fermentation avaient bouleversé l'industrie de la bière, et obligé les brasseurs bavarois eux-mêmes, jusque-là sans rivaux, à transformer leur matériel. La maison Avrial et Cie reçut bientôt assez de commandes pour occuper une trentaine d'ouvriers. Je fus du nombre, avec quelques autres réfugiés, tels que Quinet, chauffeur, Boucharrat. En 1874, nous recueillîmes, en qualité de comptable, l'ancien délégué aux Finances, Francis Jourde, évadé de la Nouvelle-Calédonie en même temps que Rochefort, Olivier Pain, Paschal Grousset, Ballière et Granthille. A noter que tous les cinq vinrent à Strasbourg, mais à des époques différentes et séparément. Leur affection mutuelle, inébranlable dans le malheur, avait fléchi sous le fardeau de la liberté, et fait naufrage aux premiers brisants de la route. C'est à Strasbourg que l'architecte Ballière fit imprimer ce qu'il appelait leur *Voyage de Circumnavigation,* et ce fut un autre réfugié, Gaston Save, jeune peintre, élève de Gleyre, qui illustra le volume. Enfin, nous vîmes passer Bastien

Granthille, courtier en vins, comme le général Crémer, qui, mis à la réforme, réconfortait les Allemands qu'il avait vaincus à Nuits, en leur plaçant nos bordeaux.

« Strasbourg était alors un relais de voyage pour les proscrits qui allaient de Londres ou de Bruxelles à Genève, et *vice versa*. Ils trouvaient bon accueil auprès des vieux républicains et des protestataires d'Alsace. Les premiers n'oubliaient pas que la plupart des exilés avaient été les adversaires déterminés de l'Empire, et les autres étaient d'autant plus portés à excuser la Commune, qu'ils y voyaient une patriotique protestation contre une paix humiliante et l'abandon de deux provinces. Ils se souvenaient que, seuls à l'assemblée de Bordeaux, Rochefort, Ranc, Malon et Tridon s'étaient refusés à envisager l'annexion de l'Alsace à la Prusse.

« Une caisse de secours alimentée par la vingtaine d'entre nous qui travaillaient, aidait, en outre, les camarades traversant Strasbourg à poursuivre leur voyage. Beaucoup n'allaient pas loin. Quiconque maniait adroitement le découpoir et le martinet, se faisait aisément embaucher soit à Bockenheim, soit à Pforzheim, dans les ateliers où l'on s'était mis à fabriquer la bijouterie en faux et l'article de Paris... D'autres cherchaient ailleurs. Faltot, qui avait commandé le Fort de Vincennes, était employé à la construction de la nouvelle voie ferrée Saverne-Wasselone; l'ancien chef de bataillon Winant devenait entrepreneur de travaux publics à Metz; une usine importante de Thann s'attachait comme ingénieur Lalance, qui, de concert avec Avrial, avait installé au sommet de l'Arc de Triomphe l'éphémère batterie d'artillerie réduite au silence après quelques décharges, le matin du 23 mai... Enfin les Alsaciens recouvraient un des leurs, en la personne de Charles Keller, ingénieur, originaire de Mulhouse.

— Un des plus braves cœurs que je connaisse, amplifie Colomès, et un vrai *pouate*, celui-là! Membre de l'Internationale, blessé pendant la bataille de mai, il s'était d'abord réfugié à Berne. C'est là qu'il composa ce magnifique *Chant*

du Travailleur, dont James Guillaume a écrit la musique. Nancy lui doit aujourd'hui sa maison du Peuple. Encore un de ces républicains de la vieille école, qui ouvraient la main pour donner seulement[1].

— Mais c'était naturellement à Strasbourg que nous étions le plus nombreux, continua Fournery. Il y avait là, venant de Neuchâtel, Bastelica, typo au *Journal d'Alsace;* Favy, fondeur en bronze, Grison, artiste peintre, Minet, peintre sur porcelaine, Adam, lithographe, Moreau-Montéléon, représentant de commerce, le père Légalité, serrurier, les frères Closmadeuc, dont l'un avait été receveur au premier bureau de l'Enregistrement et du Timbre...

Je m'exclame : — Sous la Commune?...

— Mais oui. Puisqu'on vous dit que tous les services désorganisés par la fuite à Versailles et réorganisés par nous, fonctionnaient à souhait. Enfin, Georges Cavalier, surnommé par Vallès *Pipe-en-Bois*, et célèbre pour avoir troublé la première représentation d'*Henriette Maréchal*, fit halte aussi à Strasbourg. Ingénieur de mérite, chef du service des voies et promenades pendant six semaines, le pauvre garçon n'en était pas plus fier pour ça. Expulsé de Bruxelles, où il collaborait avec Vaughan à des journaux et à des pièces de théâtre, il resta peu de temps parmi nous et fut, dans la suite, correcteur à *l'Express* de Mulhouse, où Ledrux était typo. Il y avait encore à Mulhouse Émile Würth, le juge d'instruction qui assistait à l'exécution de Weysset, le 24 mai, sur le Pont-Neuf; un doreur, Goltz, et un artiste lyrique, Émile Digard, expulsé de Genève. Il le fut également de Mulhouse, d'ailleurs, comme les autres, sauf Cavalier, qui obtint un sauf-conduit pour aller mourir à Paris, tué, disait-il, par son sobriquet.

— Le petit bossu de la Commune, l'acariâtre Vésinier, n'a pas succombé au sien : *Racine de buis...;* mais il est tout de

1. Il a publié chez Lemerre, sous pseudonyme de Jacques |Turbin, deux volumes de poésies : *Du fer* (1897). *A l'Oreille* (1899). Il est mort à Nancy en 1913.

même vrai qu'une ressemblance naturelle confère le moins enviable des titres à ce brevet de popularité qu'est la tête de pipe.

— J'ai gardé un bien bon souvenir de Strasbourg, dit Fournery. Ce fut autrefois une ville libre. Elle eut son autonomie. C'est encore dans l'air. Les villes sont grasses ou maigres, avenantes ou revêches, comme les gens. Strasbourg est une cité plantureuse, saine et cordiale. Et le front élevé que lui fait son Munster! Il rayonne d'intelligence.

— C'est l'œuvre des hommes, ce n'est pas l'ouvrage des machines! interrompt Colomès.

— Non. Que d'heures j'ai passées à flâner au bord du Rhin, à Kiel, ou bien par les rues aux noms jolis de la Mésange, de l'Arc-en-Ciel, de la Nuée bleue, des Dentelles!... Ah! la Petite France, les Ponts Couverts, les quais silencieux, les anciennes demeures à pignons, à tourelles et à lanternes en saillie; le quartier des tanneurs avec ses maisons à pans de bois, leurs encorbellements, leurs séchoirs, leurs triples greniers..., et ce qui restait aux façades, aux portes datées et surmontées de bas-reliefs, dans les cours à galeries de bois...; ce qui restait de l'activité de jadis : une enseigne sculptée, des armes parlantes, des attributs de métier, un lion, un ours, un faucon, une grenouille, un dragon, des ciseaux de tailleur, une salamandre, une rose!... »

Brave Fournery! Comme on oubliait, en l'écoutant, sa crasse ineffaçable! Comme la mésange chantait dans le buisson de sa bouche, et quelle rose parfumée s'épanouissait aux pincettes de ses doigts!

Il se tourne vers Colomès et dit encore :

— Et puis, tu sais mon admiration pour les romans d'Erckmann-Chatrian. Je les dévorais, en 65, à leur apparition en livraisons illustrées par Riou et Théophile Schuler, le bon Schuler, de Strasbourg, comme Brion, qui interpréta si heureusement les *Misérables*, que je ne peux plus séparer le texte des images. C'est Erckmann-Chatrian qui m'ont fait aimer l'Alsace...; et tel est leur immortel attrait qu'ils la

feront aimer encore, de confiance, à leurs futurs lecteurs. On ne chante plus, comme après la guerre :

Vous avez pu germaniser la plaine...

« Dommage! On pourrait compléter ainsi ce refrain fameux : «... Mais les Contes populaires et les Romans alsa-« ciens, vous ne les germaniserez jamais! » C'est comme les médaillons qui suspendaient, dans le temps, au cou des femmes, le portrait, dans toute sa jeunesse, d'un être chéri... et perdu! Les livres d'Erckmann-Chatrian nous conservent la figure d'une Alsace que nous n'avons pas connue, dont nous ne parlons plus..., mais qui n'en est pas moins le bijou de famille par excellence! »

Je l'eusse embrassé, rien que pour l'amour d'Erckmann, qui a décoré de peintures toujours fraîches l'émail des vieux cadrans!

Mais Fournery tourne court.

— Malheureusement, l'endroit où l'on se trouve le mieux est toujours celui qu'il faut quitter. Nous étions bien tranquilles; nous ne faisions de mal à personne, lorsque la lourde patte prussienne s'abattit sur nous. Au mois de mars 1876, Avrial, Jourde[1], Langevin, Boucharrat, Sincholle, Légalité... et votre serviteur, reçurent, un beau matin, l'ordre de déménager dans le plus bref délai. Inexplicable décision, qui demeura inexpliquée. Le commissaire de police, faute de raisons plausibles, n'invoquait-il pas contre Sincholle le fait d'avoir, un soir, au café, dessiné à la craie, sur une ardoise, la colonne Vendôme, afin de montrer comment on s'y était pris pour la renverser! En vain, les victimes demandèrent les motifs réels de l'arrêté d'expulsion; en vain, quarante notables commerçants signèrent une pétition sollicitant tout au moins un sursis en faveur d'honnêtes gens qui avaient mérité l'estime générale. Peines inutiles. « Tu la troubles,

1. Jourde est mort à Nice en 1893 et Avrial à Fécamp, en 1904.

« disait cette bête cruelle... » Il fallut liquider... à des conditions avantageuses seulement pour les Allemands, nos successeurs. Ils s'enrichirent de nos dépouilles... ce qui éclaircit un peu le mystère. Cherche à qui le crime profite... Bref, Gros-Jean comme devant, avec juste de quoi payer son voyage et vivre pendant un mois, chacun tira de son côté. Langevin et Jourde passèrent l'un en Angleterre et l'autre en Belgique; Thouvenot nous avait déjà quittés pour aller tenir un commerce de chaussures à Forbach; Sincholle put se terrer à Strasbourg, où il donna des leçons et prépara des jeunes gens à l'École Polytechnique; Avrial porta à Genève, où il comptait beaucoup d'amis, l'accablement d'un homme qui sent que la chance vient de tourner à jamais contre lui. Quant à moi, j'arrivai à Berne pour y apprendre la mort de Bakounine et pour assister à ses obsèques, le 3 juillet. Il était venu, quinze jours auparavant, réclamer les soins de son ami le docteur Adolphe Vogt, un des frères de Karl. Mais le grand agitateur était condamné à mort, cette fois, pour tout de bon. Il avait soixante-deux ans. Malade et las, il vivait depuis deux ans, apaisé, à Lugano. Il avait fini sa tâche d'élément. Il tombait, comme le vent, après avoir soufflé en tempête et tout fauché, tout renversé, tout déraciné sur son passage. Herzen disait bien : une avalanche! De la clinique où il était mort, son corps fut transporté à l'hôpital de l'Ile, puis, de là, au cimetière, jusqu'où j'accompagnai son convoi. Élisée Reclus, James Guillaume, Paul Brousse, et un ouvrier de Berne, parlèrent sur sa tombe. Mais c'est après la cérémonie que fut rendu le plus bel hommage à Bakounine. Un autre écrivain russe l'a appelé un *printemps perpétuel.* Il pouvait en être un, si sa dépouille exhortait à la concorde, à l'oubli des dissentiments personnels, à l'union des travailleurs des Deux-Mondes, en vue de leur émancipation. Ce fut le vœu des assistants, qui représentaient cinq nations et différentes fractions du parti socialiste. Hélas! serments d'héritiers! Autant en emportait l'impétueux Bakounine! On ne donna même pas suite au projet d'ouvrir une souscription à

cinq centimes, chiffre maximum, dans le but de placer sur sa tombe une pierre portant simplement son nom et les dates de sa naissance et de sa mort.

— Chose superflue, en effet, dis-je. Le nom de Bakounine est gravé en vous et le printemps perpétuel est hostile, par définition, aux lourdes pierres sous lesquelles rien ne peut refleurir.

— C'est encore bien vrai, fait Colomès.

— A partir de ce moment-là, reprit Fournery, je mangeai de la vache enragée, en veux-tu, en voilà! La proscription en Suisse s'était partout renouvelée. Elle jouait aux quatre coins. J'allai de-ci, de là... Je fus homme de peine; je tirai le soufflet de la forge, chez un serrurier qui fabriquait des lits de fer et des voitures d'enfants..., et je peignais et bronzais ces lits et ces voitures, pour me reposer. Je me rappelle un jour de l'an, à Bienne, où je mangeai sur mon pain des marrons glacés que m'avait donnés un camarade, commis chez un confiseur. Une autre fois, à Neuchâtel, un liquoriste me chargea de lui cueillir des baies de genévrier, dans la montagne. Mais il aurait fallu les cueillir dans le courant de septembre; nous étions en octobre; la moitié de ma récolte fut perdue et le liquoriste me retint deux francs sur les cinq qu'il m'avait promis.

« Je tournai encore la roue chez un imprimeur, à raison de trente centimes l'heure. Je posais chaque soir les volets et les enlevais chaque matin, par-dessus le marché. Enfin, à Fleurier, dans le Val de Travers, je tins les livres d'un petit commissionnaire en marchandises qui ne me donnait que le logement, la nourriture et le blanchissage. Bientôt, d'ailleurs, m'ayant jugé bon à toutes sauces, il me fit courir dans la neige à travers les montagnes, chez les repasseurs, guillocheurs, graveurs et polisseurs, auprès desquels je remplissais l'office de *pommeau*, nom qu'on donne dans l'horlogerie, aux petits messagers.

« Neuchâtel, où je revins ensuite ne me gâta pas davantage. On n'y entendait plus, à la Grande Brasserie, Courbet chanter

au piano, accompagné par Alexis Berchtoldt, qui avait suivi en exil son neveu Léon, après s'être compromis avec lui à l'École Militaire, en secondant Razoua... (Léon Berchtold surveillait des travaux de chemin de fer, à Morat.) Le 31 décembre 1877, le peintre d'Ornans mourut à la Tour-de-Peilz. Son père vint recueillir sa succession et coucha tout habillé sur ce qu'il trouva d'or au logis. Aujourd'hui, la tombe de Courbet est, m'a-t-on dit, abandonnée... Il a pourtant laissé de la famille, une sœur...[1]

« Quant à Élysée Reclus, mis en liberté en 1872, à la requête des Sociétés de Géographie d'Europe, après avoir été promené pendant neuf mois, de prison en prison, il s'était d'abord retiré à Lugano, dans une antique villa délabrée, au flanc de la montagne de San Salvatore. Il y avait pour voisin Arthur Arnould, qui vivait de soleil et d'eau fraîche, dans ce pays admirable, en écrivant son *Histoire de la Commune*. Mais en 1874, Reclus perdait sa seconde femme en couches, et c était, disait-il, sa jeunesse qui s'enfuyait avec le cher compagnon qu'elle avait eu..., si cher qu'il continuait à signer sa correspondance intime de leurs deux prénoms accolés : Élysée-Fanny... Veuf, il allait avec ses deux filles s'installer à Vevey... Plus tard, il établit sa résidence à Clarens, sur les bords du lac, où il acheva de payer, par quinze ans d'un labeur glorieux, sa dette de reconnaissance envers l'Europe, représentée par les savants qui avaient intercédé pour lui.

« Il eut successivement pour secrétaires ou collaborateurs, quatre communards : Guérin, Emile Rigolot, Lefrançais et André Slom, outre Charles Perron, notre ami genevois, cartographe[2], et Léon Metschnikoff.

« J'aurais aimé à voir souvent Reclus, qui fut une des plus parfaites boussoles que l'homme libre ait jamais eues ; mais on avait toujours peur de le déranger. « Il travaille comme

1. Depuis que cette sœur est morte (1915) le cimetière d'Ornans a reçu la dépouille de l'artiste.

2. Mort en 1909, conservateur au dépôt des cartes, à la Bibliothèque de Genève.

une *couseuse,* » disait Courbet. Et c'était vrai. Mais la tour où celui-là s'enfermait était percée de portes et de fenêtres, et quand il y apparaissait la main tendue, le regard chaud, le cœur bondissant vers vous, on se sentait plus courageux et meilleur. Il exprimait autre chose que la joie de vivre : la dignité. Son idéal de justice et de bonté, ce qu'il appelait son *héros intérieur,* n'était pas casanier, se répandait et environnait sa personne d'une atmosphère salubre. On faisait une cure d'altitude morale auprès de lui.

« Son frère, Élie, condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée, pour avoir protégé la Bibliothèque nationale, se réfugia d'abord à Zurich, avec sa femme et ses fils. « Le communard et la pétroleuse, écrivait-il à ses amis, ont échoué dans une pension de demoiselles ! » Il était de la même trempe qu'Élysée, avec moins de rayonnement. Je ne l'ai connu, en exil, ni à Zurich, ni à Londres.

— Regrettez-le, dis-je, car vous n'auriez pas moins vénéré cet autre héros moderne, cet homme de grand savoir, dont la devise, à laquelle il demeura fidèle : « Surtout, garde-toi bien de réussir ! » bafouait le sens pratique de ses contemporains et de leur descendance [1].

— Je rencontrais encore avec profit Georges Renard, ex-secrétaire de Rossel. Brillant élève de l'École normale, il avait commencé, dès son arrivée en Suisse, par obtenir au concours la place de maître au collège de Vevey. Il fut nommé ensuite professeur de littérature à la Faculté des lettres de Lausanne. Il y passa vingt-cinq ans. Étant donnée l'importance de l'élément cosmopolite dans une Université comme celle-là, on peut admettre que les élèves de Renard ont propagé dans le monde entier ses leçons [2].

— Ainsi Hugo a eu raison de dire que l'idée française

1. Élie et Élisée Reclus, morts à Bruxelles, le premier en 1904, l'autre en 1905.

2. Un roman qu'il a publié en 1893, *Un exilé*, est, par endroits et relativement à la proscription, d'une douce résonance.

contient une quantité d'humanité telle, que partout où elle pénètre, elle produit le progrès.

— C'est assez juste, fait Colomès.

Je sens toutefois qu'il se retient d'applaudir, parce qu'il n'aime pas Hugo.

« Je fus sauvé par Gaffiot, raconte ensuite Fournery. Il possédait une oseraie à Saint-Blaise, près de Neuchâtel, et assez souvent il m'emmenait avec lui au marché de la Chaux-de-Fonds, où, deux fois par semaine, il allait vendre sa vannerie. J'eus ainsi l'occasion d'apprendre que Dargère contribuait, comme entrepreneur, à l'embellissement de la Chaux-de-Fonds, qui avait encore, à cette époque, l'aspect, sinon la population d'un village, car on y comptait déjà plus de vingt mille habitants. « Pourquoi ne serais-je pas peintre en bâtiment? » me dis-je. Aidé d'un manuel Roret, j'entrai en apprentissage. Un camarade fit le reste. Ce camarade était Pierre Jeallot, dit *Le Tapin,* parce qu'il avait été tambour aux zouaves. Agé de trente-neuf ans au moment de la Commune, il avait rempli, à la manutention du quai de Billy, les fonctions de directeur de la boulangerie[1]. C'était le véritable gamin de Paris, gai, courageux, serviable, et débrouillard comme pas un. Il ne haïssait que les agents de police, qui lui avaient cassé un bras..., mais l'autre travaillait pour deux. Jeallot me conduisit chez Dargère... et c'est ainsi que les murs de la gare, du Temple indépendant, de l'Hôtel des Postes et de l'église nationale restaurée, furent léchés par le pinceau du citoyen ici présent!

« Les deux années que j'ai passées à la Chaux-de-Fonds sont les meilleures de l'exil, et je comprends que Pindy ne soit pas rentré en France, même après l'amnistie. Nous formions là un noyau d'excellents compagnons, avec Léonard Laurent, entrepreneur de ciment, Rougeot, Parisien aussi, secrétaire de Latappy à la marine et fabricant de rouge pour polir l'or et l'argent; Baudrand, tapissier, Cœurderoy, voyageur

1. Pierre Jeallot est décédé à Saint-Mandé en 1909.

de commerce, Félix Leloup, ex-juge au tribunal civil, qui rédigeait le *National suisse;* Hippolyte Ferré, tapissier aussi, venant de Zurich, où il s'était marié; Martelet, qui fut, pendant un an, professeur de dessin au collège municipal[1].

« Quelquefois, nous allions dire bonjour à Gentilini, qui était ingénieur au Jura-Bernois, à Porrentruy, ou bien à Robert Caze de Berzieux, ancien secrétaire de Grousset, aux Relations extérieures. Professeur au collège, il avait épousé la fille de Boéchat, imprimeur à Delémont. C'est à *La Tribune du Peuple,* fondée par son beau-père, qu'il fit, en vers et en prose, ses premières armes, en attendant de s'enrôler dans le Roman naturaliste, où il commençait à prendre du galon, sous le nom roturier de Robert Caze, quand il mourut, à Paris, des suites d'une blessure reçue en duel.

« Même sous trois pieds de neige, l'hiver, — et l'hiver à *La Tchaux* dure huit mois, — on gardait le cœur chaud et l'esprit dégourdi. Lorsque, le matin, les *triangles* avaient rejeté le long des trottoirs la dernière tombée, des jeunes filles bras dessus, bras dessous, barrant la chaussée dans toute sa largeur, se rendaient au Collège en patinant. Tous les véhicules, depuis la voiture du laitier jusqu'aux corbillards, étaient transformés : la vie et la mort allaient en traîneau. Le dimanche, on se *lugeait* dans la montagne; ou bien, avec de vieux chassepots laissés par les *bourbakis,* on s'exerçait au tir sur des bouteilles fichées à la cime des sapins. Quand on avait touché le but, on chantait : « Encore un ver...saillais de cassé, v'là la Commune qui passe! » Et le soir, on se réunissait autour du mets national, la *fondue*... un mélange de fromage et de vin blanc, qu'on mange à la gamelle. L'extra, malheureusement trop rare, était fourni par la conférence d'un proscrit, un jour Paul Brousse, un autre jour Élisée Reclus, au bénéfice de l'école dont Louise Michel s'occupait là-bas... dans l'île... Mais tout ça, votre ami Pindy a dû vous le raconter mieux que je ne le fais... »

1. Martelet est mort à l'hospice d'Ivry en 1893.

Je ne réponds pas. Depuis longtemps déjà, il est évident que Phonsine n'écoute plus. Mais Colomès n'a point cessé, lui, de suivre son idée, qui est de provoquer l'hémiplégique à répéter le mot qu'elle n'a dit qu'une fois : Encore!

Il demande : « N'est-ce pas que tu seras heureuse de l'entendre *encore*?... d'entendre *encore* des histoires de ce temps-là ? »

Hélas! il n'obtient qu'un vague signe de tête. Le bon Fournery s'est épuisé, pendant une heure, à souffler sur le feu, sans qu'une étincelle donne à penser qu'il est couvert plutôt qu'éteint.

« J'ai pourtant fait tout ce que j'ai pu... », murmure, en s'en allant avec moi, l'homme aux trente-six métiers, le doux proscrit qui faillit être expulsé d'Europe pour avoir alarmé les Habsbourg, les Saxe-Cobourg, les Hohenzollern et autres maisons régnantes, sans parler de quelques républiques à l'avenant...

L'être exquis! Quelle noix toujours fraîche il y a dans cette enveloppe de brou!...

II

Et c'est moi, aujourd'hui, qui suis sur la sellette. Je dois raconter l'une des visites que j'ai faites à mon ami Pindy, membre de la Commune, gouverneur de l'Hôtel de Ville, et incendiaire.

Il est, à l'heure où j'écris, le dernier des membres du gouvernement insurrectionnel vivant à l'étranger.

Le désir que j'avais de le connaître s'alliait à une curiosité depuis longtemps excitée par... Lamartine! Je n'ai jamais oublié quelques pages où celui-ci relate une excursion à la Chaux-de-Fonds, dans la première moitié du XIX[e] siècle.

Parti seul et à pied, sac au dos, de Neuchâtel, il avait gravi les rampes du Jura et, du dernier plateau, aride, aperçu le groupe de maisons grises, aux toits aigus, qui composait, à

cette époque, la Chaux-de-Fonds. Le village n'avait qu'une rue et qu'une auberge. Le poète s'y restaura frugalement et se fit indiquer par l'hôtesse le logis de la personne qu'il venait voir. C'était un horloger-laboureur. Il le trouva dans son chalet, au milieu de sa famille. Tandis que les enfants, après avoir dételé deux de ces bœufs superbes, « que le joug n'humilie jamais », déchargeaient un char de fourrage embaumé, le père, sérieux et doux, travaillait à son établi, entre une femme qui allaitait, en chantonnant, un nouveau-né, et une jeune fille qui limait les anneaux d'une chaîne de montre. Ce tableau recevait la lumière d'une fenêtre basse et large, aux carreaux de verre sertis de plomb, et, bien que l'on fût au mois de juin, l'âtre répandait la chaleur et la gaieté d'un grand feu de bois résineux. Adorable vision des mœurs patriarcales d'autrefois et d'un atelier d'horlogerie à mille mètres d'altitude!

Lamartine avait raison d'ajouter que ce spectacle faisait penser aux premiers temps du vieux monde.

Ah ! buvez-moi ce lait, père Colomès :

« L'abrutissante division du travail, qui mécanise l'homme pour enrichir la Société et fait de l'ouvrier humain une machine à un seul usage, n'était pas encore inventée. L'artisan, le pasteur et le laboureur étaient confondus dans un même homme. »

Cette gorgée encore, vieil ami :

Là, et dans quelques autres chalets du haut Jura, Lamartine disait avoir appris « à apprécier ce mélange heureux d'une profession pastorale d'été et d'une profession mécanique d'hiver, qui donne l'aisance et l'occupation à toutes les saisons ».

En allant à la Chaux-de-Fonds, je n'espérais point, naturellement, y retrouver rien de tout cela. Sans doute, la cité parvenue, loin de renier son humble origine, mettait encore, en 1875, une sorte de coquetterie à ne vouloir être que le plus grand village du monde, comme une fille nubile qui s'obstine à porter des robes courtes. Il fallut que le chiffre

de la population doublât et qu'elle devînt un centre de fabrication renommé, pour qu'elle se reconnût enfin majeure et prît le nom de ville.

Pindy avait assisté à cette croissance. Il se souvenait du temps où des maisons modestes appelaient encore sur leurs toits en pente, couverts de tuiles, les premières et les dernières neiges. Le boulevard Léopold-Robert n'était bâti que d'un côté seulement, et les magasins à l'instar de Paris, que ferment à présent des devantures métalliques, n'avaient point remplacé les honnêtes rez-de-chaussée où donnaient accès un perron et une petite porte basse.

La première fois que je vis Pindy, en 1906, je le reconnus. C'était bien ainsi que mon imagination me le représentait, petit, râblé, vigoureux, soigneux de sa personne et narguant la vieillesse comme il avait nargué l'Empire, les dangers, l'adversité, la mort. Il lui eût suffi de teindre en roux sa barbe et ses cheveux décolorés, pour faire apparaître à mes yeux l'ouvrier menuisier âgé de vingt-sept ans, que sa ville natale envoyait à Paris en 1867, comme d'un feu de veuve part une étincelle.

Le groupe révolutionnaire de Brest ne comptait alors, en effet, que cinq adhérents. Pindy en était un, et qui s'effaçait devant son ami d'enfance et son initiateur, Constant Ledoré. Arrivé à Paris, le premier soin de Pindy avait été de se faire inscrire au bureau de la rue des Gravilliers et d'apporter aux adversaires de l'Empire son intelligence déliée, son activité, ses dons d'organisateur. C'était lui qui, payant de son métier comme de sa personne, avait meublé du strict nécessaire le pauvre logement de la Corderie où la classe ouvrière tint ses États, jusqu'à ce que lui succédât, en mars 71, le Comité central de la Garde nationale, générateur de la Commune.

Délégué de l'Internationale en 68 et en 69, aux Congrès de Bruxelles et de Bâle, avec Varlin, Murat, Tolain, Combault, etc..., il avait aussi collaboré à la rédaction des Statuts de la Chambre fédérale des Sociétés ouvrières. Bref, c'était parmi les militants l'un des plus jeunes et des plus résolus.

16

Cœur dévoué, bras ferme, aimable tournure et belle humeur, il avait tout pour faire aimer la cause qu'il servait. On était toujours sûr de le trouver sur la brèche pour agir, sur la branche pour chanter. Il nasillait même un peu en chantant, comme un Breton qui aurait avalé son biniou.

Je n'ai pas à suivre le colonel Pindy à l'Hôtel de Ville, où le 3e arrondissement voulut qu'il siégeât. Il n'en sortit avec Landrin, le 24 mai, qu'après avoir donné aux flammes une proie. Il n'avait pris personne en traître. A ceux qui l'investissaient des fonctions de gouverneur, il avait déclaré qu'il ne les acceptait qu'à la condition de les prendre au sérieux. Il tint parole. Le lui a-t-on assez reproché et avec quelle indignation! Ce colonel pour rire a mal rempli son rôle en ne faisant pas rire jusqu'au bout. Il a mêlé les genres. Ce n'est pas de jeu.

Étrange contradiction! Rostopchine

Laissant derrière lui brûler Moscou fumant

passe pour un héros. Pourquoi Pindy, conformant sa conduite à cet illustre modèle, est-il couvert d'opprobre?

Traité en « ennemi de l'intérieur », l'insurgé se défend en conséquence. La guerre n'a pas de lois, elle n'a que des nécessités. Quand le droit des gens n'est plus respecté, quel droit à la préservation les archives et les monuments pourraient-ils invoquer? Mais c'est le propre des gens que le sang répandu laisse indifférents, de gémir sur les décombres. Cœurs de pierre et cerveaux de papier, ils ont l'air de se regretter eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, Pindy, caché pendant dix mois dans une chambre de la rue Saint-Maur, où le faisait vivre une petite entreprise de bijouterie, fut, un jour, dénoncé par son associé et dut, en avril 72, partir précipitamment. Quelques amis se cotisèrent pour lui procurer l'argent de son voyage et le recommander à un chef de train dont ils étaient sûrs. Beaucoup d'employés de chemins de fer, sans convictions

politiques, mais à qui la sauvagerie de la répression avait rendu les insurgés sympathiques, facilitèrent ainsi leur fuite.

Débarqué à Mulhouse avec dix francs dans sa poche, Pindy ne s'attarda pas en Alsace et fila sur la Suisse. Au café du Nord, quartier général de la proscription à Genève, nul, d'abord, ne le reconnut. On le prit même pour un mouchard. Mais plus physionomiste ou mieux inspiré, en sa qualité d'apôtre d'une religion nouvelle, le fusionien Babick accueillit son ancien collègue à bras ouverts et fit provisoirement à Pindy, rasé, une barbe de la sienne. Le pauvre ne peut donner que ce qu'il a.

A Lausanne ensuite, où il passa six mois, Pindy exerça son métier de menuisier quand il trouvait de l'ouvrage et se livra, faute de mieux, à l'ingrat courtage des brochures de propagande socialiste. Mais sa jeune femme l'avait rejoint, un enfant leur était né ; il devait avant tout leur assurer une existence moins précaire. James Guillaume conseilla à Pindy d'aller chercher des ressources au Locle, autre centre important de l'industrie horlogère. Un nouvel apprentissage était indispensable. Mais Pindy, apte à tous les travaux manuels, ne s'embarrassait pas pour si peu. Il eût certainement fait, à la longue, un excellent guillocheur ; il lui fallut moins de temps, à la Coopérative dont les femmes étaient exclues, pour les suppléer dans une autre branche de l'horlogerie, le polissage. En outre, il fondait les déchets d'or et d'argent et portait les lingots au contrôle. Il fondit également l'argenterie de famille de Cafiero [1], et s'initia ainsi au métier qu'il exerce encore aujourd'hui. De 1874 à 1876, Pindy fut secrétaire correspondant du Bureau fédéral de l'Internationale. Cependant, sa famille s'était encore augmentée. Il n'y avait d'invariable que le budget du ménage, et l'on ne met pas des rallonges au pain aussi aisément qu'on en met à la table.

1. Carlo Cafiero (1846-1892), qui appartenait à une riche famille bourgeoise, donna toute sa fortune, assez considérable, à la cause révolutionnaire italienne.

En 1874, Pindy suivit l'atelier coopératif à la Chaux-de-Fonds. Il y était depuis deux ans, lorsqu'il eut connaissance de l'ouverture d'un concours officiel pour l'emploi d'essayeur-poinçonneur des matières d'or et d'argent soumises au contrôle de l'État. Ce qu'il ne savait pas, il l'apprit, à ses moments perdus, presque à tâtons, dans les livres qu'il put trouver; bref, il obtint, au concours, le n° 1 sur sept concurrents.

La Suisse, humiliée, montra mauvaise grâce. Les deux autres essayeurs de la Chaux-de-Fonds menacèrent de démissionner si on leur adjoignait un Français, et quel Français ? Un communard ! et quel communard ? un condamné à mort ! Pindy n'insista pas, trop heureux qu'une maison de la Chaux-de-Fonds lui offrît une place d'essayeur-juré du commerce. Cette place, l'amnistie ne la lui fit pas quitter : il l'occupe depuis 1875. C'est le Vieux de la Vieille que sa conquête a gardé. D'autres, comme Gaffiot à Neuchâtel, allèrent même jusqu'à la naturalisation.

Par une belle journée du mois d'août, donc, j'ai surpris Pindy entre le fourneau et les scrupuleuses balances qui se partagent son attention. Il n'a rien oublié. Il parle du passé à ses enfants et à ses amis, en homme qui lui a fait subir la même opération qu'aux matières proposées à son analyse et à sa vérification. Il a eu le temps de peser les charges relevées contre lui, et dont la plus lourde est l'incendie de l'Hôtel de Ville.

Il ne regrette rien... et l'œil à la petite porte ouverte au bas de son fourneau, le visage éclairé par la lueur du brasier, s'il a parfois la vision fugitive d'un hôtel de ville en flammes, réduit aux proportions des édifices enchâssés dans le manche d'un porte-plume..., cette vision ne trouble pas le sommeil du juste [1].

Il a raison. La mort de Varlin..., la mort de la pensée et peut-être du génie qui habitaient tant de cervelles fracas-

1. Pindy est mort à la Chaux-de-Fonds (Suisse), le 24 juin 1917.

sées..., voilà d'autres catastrophes que la destruction d'un hôtel de ville. Et la preuve, c'est qu'on l'a reconstruit, tandis que la perte d'un Varlin est irréparable.

Belle flamme éteinte, à quelle conjonction d'un homme et d'une femme te rallumeras-tu ?

J'ai dit cela sincèrement, le regard tourné vers l'image du crucifié, aux mains dont les clous furent rivés par des balles...

Colomès alors s'est levé, m'a attiré sur sa poitrine, et, sans mot dire, m'a embrassé.

Par-dessus son épaule, j'observais Phonsine. Elle ne semblait pas avoir compris cette effusion et se montrait plutôt impatiente de reprendre la partie de dames interrompue.

Car ils jouaient aux dames à mon arrivée.

Colomès, en se retournant, a vu le geste de sa femme, interprété le rauque *pototiti* dont elle l'accompagne... ; et cette indifférence, ce détachement du culte domestique, ont sur le pauvre homme un pouvoir de révélation qui n'appartint jamais à des signes moins trompeurs d'une déchéance profonde.

Il n'en pleure pas, non..., mais le cœur y est, comme on dit.

CHAPITRE VIII

QUAND BAUCIS NE FUT PLUS LA

I

« Elle peut encore aller longtemps comme ça..., » m'avait souvent répété le médecin de Phonsine.

Et elle a été enlevée en quelques jours par une broncho-pneumonie qui, au début, ne donnait point d'inquiétudes.

Depuis six mois, le caractère de la malade s'était modifié. Elle, naguère si accommodante, devenait fantasque, faisait succéder dix fois par jour les exigences les plus puériles à l'indifférence la plus grande. L'indifférence affligeait surtout Colomès, qui voyait la pauvre femme glisser à la vie végétative, au gâtisme, et se félicitait de « son humeur massacrante », comme du retour à une bonne santé relative.

Il ne la quittait plus, l'aidait davantage à la cuisine, au ménage, sans prendre garde aux rebuffades qui se traduisaient généralement par un *poto... tototiti...* sans réplique.

Quelle affaire, cependant, s'attirait un jour le docteur, pour avoir dit simplement que les personnes soignées dans les établissements hospitaliers sont plus maniables que les malades auxquels on passe chez eux leurs caprices et leurs emportements.

« C'est possible, tranchait Colomès; mais vous ne vous imaginez pas, je présume, que je vais mettre ma femme à l'hospice. Pourquoi pas dans une maison d'aliénés? Je sais à quel prix on obtient la sagesse et la docilité des patients. Nous ne distribuons pas plus de ce pain-là que nous n'en

mangeons. Phonsine peut faire ici ce que bon lui semble : je suis son compagnon, je ne suis pas son gardien. »

Brave Philémon! Il l'a trouvé, lui aussi, l'amer bonheur qu'éprouvait Alfred de Vigny à combattre la maladie dans une créature aimée!

Une autre belle parole du poète me revenait à la mémoire tandis que je conseillais à mon voisin de sortir, de faire un peu d'exercice... Il haussa tristement les épaules, et ce fut encore Vigny qui répondit pour lui : « A quoi bon? Est-ce que, vingt fois par jour, je ne fais pas le tour de mon cœur?... »

J'ai vu Phonsine sur son lit de mort. Elle dormait. Colomès était assis, farouche, à côté d'elle. Il n'adressait la parole à personne et d'une brusque poignée de main congédiait les condoléances. Je lui offris les miennes, ainsi que mes services. Il n'accepta que mes services.

Je suis donc allé, avec Fournery, déclarer le décès, et c'est encore moi qui en ai fait part télégraphiquement à la fille de Phonsine.

Comme je demandais à Colomès ce que je devais dire :

« Ce que vous voudrez », me répondit-il.

Elle est venue une fois, l'été dernier, paraît-il, voir sa mère, mais c'était en mon absence. J'ai perdu cette occasion de faire sa connaissance.

Elle a annoncé son arrivée, et Colomès en a reçu la nouvelle sans la moindre émotion. Il n'attend évidemment aucune consolation de ce côté.

« Me permettrez-vous de passer la première nuit de veille avec vous? lui ai-je proposé. »

Il m'a remercié :

— Non, inutile, je préfère être seul.

Il s'est levé, il a remonté un peu la couverture sous le menton de la morte, effacé un pli...; puis, il s'est rassis, un livre sur les genoux. C'est un des rares volumes de sa collection qui ne soient pas brochés. Je le reconnais à sa reliure et à son format de paroissien. *Les huit Journées de Mai*, de Lissagaray.

La concierge, avec laquelle il a fait la toilette de la défunte, m'a dit : « Il a coupé à sa femme une mèche de cheveux, et c'est dans ce livre qu'il l'a mise... Il ne restera bientôt plus que ça de cette bonne madame Colomès... »

Il a décidé, en effet, qu'elle serait incinérée. Puisqu'il n'a pas le culte du cadavre, pourquoi dérobe-t-il au feu une parcelle de son aliment? Un jour, il a tourné en dérision, devant moi, ces futilités du souvenir; mais il y a une telle force de suggestion dans certains gestes que nous avons vu faire, qu'une heure vient où ils s'imposent à nous et se jouent de notre raison impuissante à les réprimer. Le cœur a beau vieillir, il est toujours enfant, et ce qui l'amuse nous est aussi incompréhensible que ce qui l'ennuie.

Le père et la fille ont eu une entrevue épineuse.

Louise a demandé si réellement sa mère avait exprimé la volonté de ne pas être inhumée.

« Ceci ne regarde que moi, a répondu Colomès, et je trouve ta question singulièrement impertinente. Me crois-tu capable de ne pas respecter les dispositions de ta mère?

— Non... mais si elle n'en avait pas pris positivement, peut-être me serait-il permis...

Il ne l'a pas laissée achever :

— Nous avons vécu pendant trente-huit ans, elle et moi, en communion d'idées sur toutes choses essentielles. Ta prétention de m'indiquer mon devoir est donc inadmissible. Assez! »

Jamais, je dois le déclarer, mes voisins ne se sont ouverts à moi de leurs intentions relatives au grand voyage. J'incline à penser que Philémon n'a eu qu'à interpréter le silence de Baucis et qu'ils se sont donnés l'un à l'autre dans la vie et dans la mort. Ce pacte tacite autorise Colomès à dire de quelle manière il entend que leur dépouille retourne à la terre : par la décomposition lente ou par la flamme.

C'est vers la flamme que Phonsine s'achemina, par un après-midi d'octobre, clair et froid.

Cinquante personnes la conduisirent au four crématoire du Père-Lachaise. Les femmes s'étaient, pour la plupart, entassées dans un omnibus funéraire. Louise y monta la première, se rencogna au fond et ne desserra pas les lèvres pendant tout le trajet. C'était une personne grande et sèche, d'une quarantaine d'années; elle avait quelques-uns des traits de sa mère, le nez, la bouche, le menton, et aussi sa constitution anguleuse. Mais le front et les yeux de Phonsine, sa fille ne les avait pas, et cette ressemblance inachevée faisait songer à quelque longue tige décapitée de sa fleur.

Après la cérémonie, quand j'allai la saluer, il me sembla qu'elle me regardait de travers, comme un mauvais conseiller de ses parents.

Colomès avait suivi le convoi nu-tête. Derrière lui, combien étions-nous? Trente à peine. C'était bien ainsi. J'ai en aversion les nombreux cortèges. On y parle de tout excepté du défunt. C'est le rendez-vous de gens qui saisissent l'occasion de se rencontrer, une promenade pareille aux promenades militaires : la cantine est en tête au lieu d'être à la queue; aussi la troupe doit-elle allonger le pas.

Les obsèques de Phonsine eurent le caractère qui convient. Les proscrits de Genève évoquaient sa bonté simple, agissante, et ceux qui l'avaient connue autre part déploraient son absence où ils s'étaient exilés. Jamais corbillard de riche n'eut une traîne plus somptueuse que ce convoi de dernière classe. On voit toujours peu de monde aux obsèques du pauvre. C'est comme une descente de croix : elle fait le vide. Tant mieux. Les meilleurs restent. C'est surtout au pied de la croix que la semence germe.

Au cimetière, après que Colomès, accompagné de Fournery, eût vu sortir de la fournaise ce qui restait de Phonsine, une jatte de cendres, l'assistance se sépara.

« Notre pauvre ami a beaucoup de peine, me dit Fournery, dont le paletot emprunté bâillait sur le chandail troué; il va se trouver bien seul. Vous êtes son voisin, ne l'abandonnez pas. J'irai moi-même le réconforter le plus souvent possible.

« J'eusse voulu commencer par le ramener à la maison; mais il avait quitté le cimetière avec sa fille, qui retournait à Poitiers dans la soirée. »

Avant de me coucher, vers onze heures, je donnai un coup d'œil à la maison d'en face. Il n'y brillait plus qu'une lumière dans la chambre de Colomès. Je vis un moment son ombre aller et venir sur l'écran des rideaux. Il se dirigea enfin vers le lit; mais au lieu de s'y étendre, il s'assit au bord, dans le fauteuil de chevet...

Ah! çà..., que cherchait-il, au creux de l'oreiller?

Une empreinte effacée?...

La lanterne magique s'éteignit.

II

Phonsine disparue, le jour baissa rapidement pour Colomès.

Non pas que sa santé s'altérât. Il conservait, à soixante-quinze ans, bon pied, bon œil, et des facultés intactes, pas même affaiblies. Mais qu'allait-il devenir, privé de la petite pension viagère qui assurait, hier encore, l'existence du ménage? Il n'était plus d'un âge à se procurer, par le travail, des ressources, et je le connaissais trop pour supposer qu'il en demanderait à son gendre. Alors? Je n'osais l'interroger, sachant combien il était susceptible sur ce chapitre. Je me contentais de l'observer à la dérobée.

Sauf qu'il ne chantait plus, rien, dans son ordinaire, n'indiquait le passage de la vie conjugale au veuvage. Chaque matin, la fenêtre ouverte, il balayait, brossait et rangeait, comme si Phonsine eût pu encore le voir. Puis, il descendait aux provisions. Mais c'était plutôt par habitude que par nécessité qu'il prenait le filet. Ce qu'il y mettait, deux œufs, une salade, du fromage, un peu de charcuterie, eût tenu dans sa main.

Il consacrait une demi-heure, avant déjeuner, à la lecture

du journal. Mais ce n'était plus l'apéritif d'autrefois, aux petits cafés dont il tutoyait le patron : Jules Vallès, Rochefort, Félix Pyat, Blanqui, Lissagaray. Outre le personnel de connaissance que ceux-ci embauchaient encore et qui n'avait pas moins grisonné et blanchi en exil, c'était au *Cri du Peuple*, à *La Commune*, de Pyat, au *Ni Dieu, ni Maître*, de Blanqui; à *La Convention nationale*, de Jourde; à *L'Ami du Peuple*, de Lisbonne; à *La Justice*, de Clemenceau; mais surtout à l'*Intransigeant*, que les survivants de la Commune, à leur retour de Nouméa ou d'ailleurs, entendaient congrûment parler d'Elle. Le premier numéro avait paru le 14 juillet 1880, et toute la rédaction en était communarde, ainsi que le reste du peloton, depuis le metteur en pages, Allemane, et l'équipe des typos, Ledrux en tête, jusqu'à la plieuse, Nathalie Le Mel! Anniversaires, décès, funérailles, manifestations en l'honneur des amnistiés, tout retentissait là! C'était, pour ces Vieux d'une autre Vieille que la Vieille à soldats, ce qu'avait été le café Lemblin après le premier Empire, pour les demi-solde. Ils ressuscitaient chaque jour d'entre les morts qu'ils enterraient. Ils entretenaient par leur agitation l'illusion d'être encore redoutables. Ils soulevaient, comme Lazare, la pierre de leur tombeau, pour reprendre la conversation à l'endroit où Thiers l'avait interrompue. Ils se faisaient reconnaître de la République, l'enfant dont ils s'étaient séparés pendant dix ans, après l'avoir embrassée dans ses langes. Aux mains des nourriciers qui avaient pris soin d'elle, son éducation laissait à désirer; mais il n'était pas trop tard pour la mieux élever... En réchappant des maladies graves de l'enfance, elle avait montré sa vitalité, elle allait vers l'adolescence en force et en beauté.

Hélas! à mesure qu'elle avançait en âge, sa garde d'honneur voyait ses rangs s'éclaircir... Combien, parmi les Vieux de la Vieille, pouvaient se dire : Nous n'irons plus au Mur!... Nous n'irons plus l'an prochain à notre lieu de pèlerinage, non pas du 5, mais du 28 Mai! Un mur, ce n'est qu'un mur... mais par quoi cimenté! Si le canon y ouvrait une brèche, il

saignerait encore! Colomès le croit, et de cette croyance il a vécu...

« Ah! me disait-il, un jour, avec envie, les funérailles de Vallès en 85, voilà ce qu'il faut avoir vu! Plus de cinq mille personnes s'étaient donné rendez-vous à son domicile, boulevard Saint-Michel, pour l'accompagner au Père-Lachaise. Vingt anciens membres de la Commune prirent la tête du cortège, qui se mit en marche au cri de « Vive la Commune »! Tout Paris formait la haie sur son passage. Le défilé devant la tombe dura une heure. Que c'était beau! »

Si beau, qu'il semblait regretter de n'être pas mort à cette époque. Il n'eût pas eu, cela va de soi, autant de monde à ses obsèques; mais le *Cri du Peuple* et l'*Intransigeant,* en les annonçant, eussent rappelé le rôle joué par Colomès dans le drame communaliste. Il avait, somme toute, défendu le Fort de Vanves!... En 1885, quatorze ans après, aucun combattant n'était encore obscur : il y avait de la gloire pour tous. A quoi sert de vieillir, si chaque jour qui s'écoule est un pas de plus vers l'oubli?

Longtemps Colomès avait été fidèle à l'*Intransigeant,* où claquait, en mèche de fouet, la verve cinglante de Rochefort. A tous les chevaux fourbus du pouvoir, comme il donnait les étrivières! Et puis, les communards savaient que la maison leur était ouverte dans le malheur, comme un mont-de-piété sentimental, où Rochefort et Vaughan prêtaient sur gages, c'est-à-dire sur souvenirs. Ah! pourquoi le pamphlétaire avait-il compromis son prestige dans l'aventure boulangiste! Le fouet, dans sa main, n'était plus qu'une chambrière; autour de lui, d'anciens compagnons d'armes sablaient la piste au cheval ennemi qui les avait heurtés du poitrail, pendant les Vêpres versaillaises! Comme si c'était à ceux dont le sang fut répandu, d'en faire disparaître la trace aux yeux des meurtriers!

Jusqu'à Charpin, le blanquiste, qui avait tenu l'étrier au général Boulanger!

Colomès cessait à la fois de voir Charpin et de lire Roche-

fort. Il changeait de café, allait à la *Bataille,* chez Lissagaray, hostile aux dictateurs.

Mais on n'en veut pas aux vaincus. La tourmente passée, il retournait par inclination à Rochefort et revoyait Charpin. Il n'était pas au bout de ses peines avec eux. L'affaire Dreyfus, la grande affaire, les divisait plus tard, encore une fois.

Que la justice militaire, impulsive et congestionnée; que l'infaillibilité des conseils de guerre, où avaient siégé Gaveau, un aliéné, Douville et Grimal, des voleurs, pussent trouver des partisans parmi leurs victimes revenues de loin, c'était pour Colomès une chose inconcevable! Il en avait pleuré de colère et de honte. Non pas que l'officier juif en cause lui fût le moins du monde sympathique. « Nous sommes avec lui provisoirement, mais il ne sera jamais avec nous, répétait Colomès. Au jour d'une nouvelle insurrection populaire, il reprendrait du service pour nous fusiller. » Mais à travers les manigances qui l'avaient fait condamner, Colomès entrevoyait confusément, dans le passé, les tripotages et le dessein prémédité des Conseils de guerre après la Commune. N'était-ce pas assez pour étendre au procès du capitaine le bénéfice d'une revision dont il démontrait, pour la plupart des autres, la nécessité?

Colomès avait donc suivi Vaughan à l'*Aurore,* d'autant plus que la fidélité de celui-ci aux communards leur garantissait l'existence d'une Caisse de secours et d'un Moniteur.

De nouveau tout s'apaisait; Colomès renouait avec Charpin, à condition qu'on ne parlerait jamais plus de l'irritante affaire...

Successivement, l'*Aurore* et l'*Intransigeant* perdaient leur inspirateur, se transformaient... et c'était, après ce crépuscule, la nuit qui commençait pour les derniers débris de la Commune. Nul ne s'occupait plus d'eux. Ils s'éteignaient sans qu'un journal mentionnât leur disparition, j'entends la disparition des petits, des modestes gardiens du feu, dont la destinée est de vivre et de mourir, enfermés dans leur phare,

pour le salut des gens de mer et des voyageurs surpris par un gros temps.

Colomès n'avait plus de journal favori. Il lisait tantôt l'un, tantôt l'autre et ne faisait guère de différence entre eux. Du moment que les idées en étaient bannies, l'information, plus ou moins rapide, plus ou moins copieuse, rendait partout le même son, n'est-ce pas? Alors peu importait le tambour. Le journalisme aussi dégénérait. Les papiers blancs, rouges ou tricolores, aux mains d'un parti, n'étaient plus à la mode, et Colomès les regrettait indistinctement, car l'opposition des couleurs et des physionomies a toujours été féconde. Un journal, à présent, ne signifiait plus rien. C'était une chose amorphe et sans âme. Pas moyen de s'intéresser à ça...

Un coup de balai au logement, un coup d'œil à la feuille : il en avait assez.

Le meilleur moment de la journée, pour lui, tombait après déjeuner. Il approchait de la fenêtre son fauteuil, s'y installait et relisait un volume de Proudhon. Il en savait des pages par cœur. Il y était chez lui, passait d'un volume à l'autre, comme d'une pièce à une autre pièce pleine de vieux meubles et d'objets familiers. Quand il voulait se dégourdir l'entendement, il arpentait les quatorze tomes de la Correspondance.

« Avec Proudhon, disait-il, je ne m'ennuie jamais. Les générations nouvelles ne le lisent plus. Comme elles ont tort! Quel grenier d'abondance que ses journaux eux-mêmes! Le fait d'en intituler un : *Le peuple,* ne le dispensait ni de respect ni de lumières. Il ne descendait pas à ses lecteurs, il les élevait à lui. Il ne pratiquait pas la malfaçon, ni la fraude, et le repas quotidien qu'il préparait à la classe ouvrière, il le partageait. Aujourd'hui, c'est tout le contraire. La fonction du lecteur mal nourri semble être de bien nourrir le cuisinier. »

Mais sur Proudhon même, Colomès, maintenant, sommeille quelquefois. Je vois sa tête s'incliner... s'incliner... et sa barbe s'insérer, comme une marque, dans le livre ouvert sur ses genoux.

III

Vous devenez trop casanier, lui disais-je quelquefois, vous devriez sortir un peu tous les jours... une heure ou deux...

— Je n'en éprouve ni l'envie, ni le besoin, murmurait-il.

Il consentit pourtant à refaire avec moi quelques promenades dans le quartier. Nous allions lentement jusqu'au Lion de Belfort, jusqu'au Parc de Montsouris ou jusqu'à la Place d'Italie. Son pas s'était alourdi; il ne s'arrêtait plus pour empoigner à deux mains la ceinture de son pantalon, comme les bords d'un sac, ou bien pour tomber en garde, se fendre et me porter une botte : le vieux contremaître d'armes refusait la leçon. Il cessait de suppléer à la faiblesse de ses arguments par des éclats de voix soudains ou par une emphase qui m'avait souvent amusé chez lui. Il répondait sans lassitude, néanmoins, et avec sa complaisance habituelle, à mes questions touchant la fin de la proscription en Suisse.

« Dépêchez-vous de me compulser, citoyen, car je ferai bientôt mes paquets... On bat le rappel... »

Il n'ajoutait pas : là-haut, mais c'était tout de même un de ces mots que disaient les Vieux de la Vieille armée en se quittant.

« Allons donc! protestais-je... Aucune infirmité ne vous menace...

— Phonsine en eût pu dire autant une demi-heure avant son attaque. A mon âge, il faut s'attendre au pire... qui n'est pas la mort.

— Vous avez d'excellents amis qui...

— Je désire qu'ils gardent le souvenir de ma vigueur et non pas celui de mon impotence. Je ne me soucie pas de m'appuyer sur eux, et comme je n'ai guère, d'autre part, le moyen de louer des béquilles... »

Je changeais la conversation qui s'assombrissait et je redon-

nais du nerf au vieillard en l'invitant à me dire comment il avait effeuillé ses derniers jours d'exil.

« En travaillant. Nous étions pareils à des chemineaux, sur une route interminable, en lacets. Le clocher de l'amnistie se dressait au bout. Nous l'apercevions de partout et, à chaque tournant, nous nous trouvions devant un nouveau ruban de queue à parcourir. La France avait la République... mais elle n'avait pas les républicains. Thiers, pour une fois, avait été bon prophète en disant : « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas ». Elle était conservatrice. De loin comme de près, nous l'inquiétions. Nos prétendus amis eux-mêmes, voyant la bourgeoisie se mettre à table, songeaient moins à l'en empêcher qu'à être invités par elle à s'asseoir. Ils avaient peur de faire peur. Enfin parlementaires de droite et de gauche, tremblant que notre retour ne troublât la fête, étaient tacitement d'accord pour l'ajourner. Ils amusaient le tapis ou plutôt la nappe.

« Des amis, des amis véritables, nous n'en avions que dans la masse. Elle, se souvenait de nous. Son cœur ne nous perdait pas de vue. Elle le prouva surtout à partir de 1875, en donnant mandat à ses élus, sur un programme radical, de réclamer l'amnistie. Gambetta la promit et ne la vota pas, lorsqu'elle vint en discussion, au mois de mai 76. Il avait déjà, cet homme, le ventre à table et tant de monde à dîner, qu'il ne lui semblait pas possible de faire de la place à de nouveaux convives. L'abstention, en tout cas, ne le compromettait pas, si réellement le gouvernement était l'interprète de l'opinion publique.

« Le fait est que les poursuites continuaient et que les Conseils de guerre ne donnaient pas leur reste au chat. Une *tentative* d'arrestation illégale sous la Commune se soldait encore, à cette époque, devant le 3e Conseil, par dix années de bagne! En revanche, Garcin, le meurtrier de Millière, recevait de l'avancement, étant chef de cabinet du ministre de la Guerre, Courtot de Cissey, le vieil ami de la Kaulla...

« A la Chambre, Clemenceau, Lockroy, Georges Perin,

Floquet, d'autres, dont j'ai oublié les noms, firent de beaux discours, plaidèrent les circonstances atténuantes et nous plaignirent... Mais seul, le vieux Raspail eut le courage de proposer l'amnistie pleine et entière. Elle fut repoussée à une énorme majorité. Les motions d'amnistie partielle n'eurent pas plus de succès à la Chambre qu'au Sénat, où Victor Hugo prit la parole en faveur de l'amnistie générale et n'obtint pas même les honneurs d'un débat...

— Avouez, dis-je, que le vieux *pouate* avait quelquefois du bon.

— Oh! une attitude lui tenait lieu de convictions. Quant au gouvernement, par l'organe des honorables rapporteurs qui s'appelaient Leblond, à la Chambre, et Paris au Sénat, il représenta tous les exclus de l'amnistie, sauf un petit nombre, comme les malfaiteurs de profession, des scélérats. Et allez donc! La France n'avait plus l'Empire, mais elle en avait toujours le personnel et les traditions, avec Mac-Mahon, maréchal-président, accointé de Dufaure, de Marcère, Ricard, Decazes... et autres Fourichons...

« Il nous fallut encore attendre sous l'orme pendant trois ans. Dans cet intervalle, la République faillit être étouffée au berceau par ses perfides nourriciers, hommes d'épée, de robe et d'église, qui s'étaient assis dessus. Il y eut le 16 mai 77 et la tentative de restauration subséquente; il y eut des élections qui fortifièrent contre Mac-Mahon le parti républicain; il y eut une nouvelle Chambre. Elle ne daigna pas s'occuper de nous. L'Exposition de 1878 nous passa devant le nez. Mais Thiers non plus n'en jouit pas, et il ne vit pas davantage, avant de mourir, cette amnistie dont il s'était déclaré partisan... quand ça ne l'engageait à rien. Vous devez savoir, en effet, qu'il a écrit, dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire :* « C'est une affreuse invention de la discorde que « l'exil; elle rend l'exilé malheureux, elle dénature son cœur, « elle le met à l'aumône de l'étranger, elle promène au loin « l'affligeant spectacle du pays. De toutes les traces d'une « révolution, c'est celle qu'il faut effacer la première. »

« Parfaitement exact, à cela près... que nous n'étions pas à l'aumône de l'étranger. Nous échangions avec lui des services, et il n'y perdait rien. A Genève, tous ceux d'entre nous qui avaient un métier en vivaient : tailleurs, comme d'Agincourt père, Andignoux, Ots, Martineau; cordonniers, comme Ledroit, Portalier, Charles Rouchy,[1] Raymons, Gaillard, Guillemin, Michon, Dupoizat, Couturier, Leprêtre, Lafont, Chamarié, Copréaux, Guétat, Longueville, Étienne Faure, Hetzel, Vola; serruriers, comme Légalité, Tacussel, Porroche, Chataing; ébénistes ou menuisiers comme Redourtier et Lanthoine, de Marseille, Dissart, de Saint-Étienne, Tony Graillat, de Lyon, Coméras, Chaffaut, Flamion, Warcher; peintres en bâtiment, comme Martelet, Alphonse Bazile, un vieillard, et le père Saignes, flanqué de ses concitoyens lyonnais Pochon, Tissot, Aréthus, Verdier, Benoît Velay, canuts ou tisseurs devenus manœuvres ou commis, faute de mieux.

« Nigault, Lauprêtre et Leblanc, du Creusot; Perrare, Schettel et Léonard Fournier, de Lyon, Dodille, étaient mécaniciens. Horlogers ou bijoutiers : Petite, Mathey, Joseph Amiel, Barbou, Guéry, Rebeyrolles, de Limoges, et Supplicy, du Creusot; chaudronniers-ferblantiers : Guittat, Gentil, Bonnevial, Lelièvre; potier, le brave père Lion, proscrit de 51 et de la Nièvre, comme son ami Gambon; typographes, Léopold Douce, Piéron, Joseph Roche; monteurs en bronze, Kuffner et Chalain; imprimeur, Adolphe Delattre, blessé le 22 mai, sur les barricades; tapissiers, Baudrand, Jules Favreaux et l'un des frères Thomachot (l'autre était menuisier); opticien, Poirier; graveur, Pitois; maçon, Pillard, de Marseille; armurier, Chomat; tourneurs, Destouches et Colonna; gazier, Dumartheray; charpentiers, Létang et Joseph Béroud; tailleurs de pierre, Lafuit, Minot, Parisis, Jean Bosson;

1. La femme de celui-ci, Victorine B..., bien innocente de l'incendie de la Cour des Comptes, pour lequel elle fut condamnée à mort, a publié, en 1909, à Lausanne, les *Souvenirs d'une morte vivante*. Elle est morte, réellement, en 1921.

cuisiniers, Lacord et Helmer; voyageurs de commerce, Emmanuel Jeannin, Courgeon...

« Dangers fabriquait des porte-monnaie, Suet des parapluies, Tracol des articles de pêche, Bruyat, des balances et le père Massé des sommiers *compensateurs*, pour les conjoints d'un poids inégal! Enfin, le père Ostyn, Gouhier, Mortier, Chastel, et d'autres, de passage, travaillaient dans la fabrique de caractères en bois que les frères Charles et Victor Bonnet avaient fondée rue Gutenberg.

« Si demain ma plume cessait de me nourrir, disait ce far-« ceur de Cluseret, j'irais trouver Bonnet et je lui demande-« rais une place à côté d'Ostyn. »

Tous ces noms obscurs, poussiéreux, retrouvés dans les fouilles, je les écrivais sous la dictée de mon voisin, et je remplis aujourd'hui la promesse que je lui ai faite de les imprimer... comme si cela suffisait pour qu'on les retînt! Il les enflammait derrière moi, ainsi que des allumettes prêtes à s'éteindre; puis, il lisait par-dessus mon épaule et rectifiait l'orthographe que je mettais mal. Il entendait que pas un seul grain du rosaire ne fût défiguré. Il semblait n'avoir survécu que pour me confier ce vénérable dépôt. Grâce à moi, les derniers seraient donc, une fois, les premiers!

Peut-être au fond — cette idée me vient à présent — n'ai-je été pour lui que l'instrument d'une revanche. Je rachetais les erreurs et le parti pris d'une race détestée. Les miens, en effet, valets d'histoire, ne portèrent jamais, et par exception, au tableau d'honneur, que les abdicataires, les ouvriers qui ont déposé l'outil pour faire travailler les autres ou devenir capitaines, fonctionnaires, représentants et conseillers du peuple appointés. S'il me croyait disposé réellement à retourner l'échelle, à mettre en bas ce qui est toujours en haut, et réciproquement, comment mon vieil ami n'eût-il pas profité de l'aubaine!

Il en profitait et, naturellement, il était exclusif à son tour. Sur le reste de la proscription, il tarissait vite. C'était le fretin, composé de tous les réfugiés qui n'exerçaient pas un

métier manuel, par exemple : Fesneau et Bertrand, négociants l'un en vins et l'autre en charbons; Clermont et Fouet, notables parfumeurs; Sébastien Chartier, boucher; Perrier, marchand de nouveautés; Villeton, Welti et Morel-Pineau, qui tenaient ou faisaient tenir par leurs femmes, des magasins de parfumerie, de couture ou de modes.

Méritaient à peine une mention, les architectes comme Decron, Berchtold, Faltot; les entrepreneurs Bertault, Dubois et Chevillotte..., tous pleins de bonnes intentions, cependant, pour ceux de leurs compatriotes qu'ils pouvaient occuper. Bertault, ancien colonel de la 9e légion, érigeait le monument Brunswick. Il avait marié sa fille à un proscrit espagnol, membre de la Commune de Carthagène, Antonio de la Calle. C'était chez Chevillotte, condamné pour ses intelligences avec la Commune, alors qu'il commandait la garde nationale de Puteaux; c'était chez lui, à Genève, que Lefrançais avait trouvé un emploi à son retour de Lausanne et avant d'entrer comme économe et professeur d'histoire et de géographie, à la pension Thudicum, où deux réfugiés, Louis Bochard, ex-commissaire de police[1], et Edouard de Merlieux[2], ex-secrétaire général aux Finances, enseignaient déjà, celui-là le dessin et l'autre les mathématiques.

Combien de fois Colomès ne s'est-il pas montré surpris, sinon scandalisé, des questions que je lui posais touchant l'élément de la proscription constitué non seulement par les professions libérales, mais aussi par cette ribambelle de déclassés d'autant plus à plaindre que le fait d'être propres à tout les rendait bons à rien. Il m'eût presque reproché d'égarer ma curiosité sur des inutiles comme Victor Delaunay,

1. Louis Bochard, mort à l'hospice Debrousse en 1922.

2. Agé de quarante-cinq ans en 1871 et condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée, Merlieux (sans particule) avait publié, en 1857, sous ce titre : *Les princesses russes prisonnières au Caucase*, les souvenirs d'une Française, sa cousine, captive du chef circassien Schamyl. Cette publication donna lieu, plus tard, à un procès en contrefaçon intenté par Merlieux à Dumas père, qui avait reproduit, dans son *Voyage au Caucase*, une grande partie du livre de Merlieux. Celui-ci gagna son procès. Mort en 1900.

Heil, Gasc, Noro, Bozier, artistes peintres ou dessinateurs; Larapidie, de Narbonne, et Louis Niquet, sculpteurs, Gaston Buffier, dit Nostag, publiciste et cultivateur; Jules Couprie, professeur d'écriture: et il me regardait avec sévérité, lorsque je m'enquérais de Cœurderoy, moniteur de boxe, de Pierre Gromieux, qui donnait des leçons d'escrime et de danse, ou de Francis Lacour, écuyer, ex-régisseur de l'hippodrome de Paris, qui, à pied, caracolait encore!

Est-ce que je parlais sérieusement? Quoi? ce Lacour était allé faire de la haute école en Russie, où l'avaient précédé Bayeux-Dumesnil, Victor Jaclard, beau-frère de Sophie Kovalevsky et professeur dans un gymnase de jeunes filles; enfin, deux normaliens, Paul Martine et Ernest Lavigne.

Ce fut Martine,[1] délégué à la mairie du 17e, qui présenta Rossel à la Commune; quant à Lavigne, collaborateur de Rochefort à la *Marseillaise,* il avait été secrétaire de Rossel pendant vingt-quatre heures. A Pétersbourg, les deux camarades fondèrent un petit quotidien : *La Néva,* qui dura quatre mois. Ils y prirent pour correcteur un autre réfugié, Paul Dussac, jeune avocat créole qui avait fait le coup de feu pendant les deux sièges; lorsque le journal disparut, Dussac et Martine professèrent eux aussi dans différents gymnases et ne furent pas inquiétés.

Colomès disait tout cela pour me faire plaisir, du bout des dents. Au fond, je voyais bien qu'il fourrait ces non-valeurs dans le même sac, pêle-mêle avec les voyageurs de commerce, les étudiants en médecine, les journalistes, les artistes lyriques, les photographes, et le fort contingent des comptables eux-mêmes, autres gratte-papier : Frédéric Cournet, Teulière, Josselin, Kinceler, les frères Gaston, d'Agincourt fils, Louis Marchand, Auguste Caille, Durozoi, Élie Darboy, neveu de l'Archevêque...

Il oubliait que certains, comme Lalanne et Gouhier, faute d'emploi à Genève, avaient servi les maçons, pour continuer de faire vivre comme pendant le siège, une femme et des

1. Mort à Asnières en 1913.

enfants, et que Jules Montels, débarqué avec quarante-sept sous dans sa poche, après avoir saccagé Narbonne et Paris, était tour à tour professeur et peintre en bâtiment! L'aubaine, pour lui, ç'avait été, en 1878, d'être appelé à Iasnaïa Poliana, auprès des fils de Tolstoï, en qualité de « professeur de latin et d'un peu de grec », disait-il plaisamment. Il y resta trois ans[1].

Claris n'eut pas moins de chance le jour où le hasard lui envoya pour élève un Japonais, Oyama, le futur maréchal vainqueur des Russes en Mandchourie, auquel Léon Metschnikof enseignait, d'autre part, les sciences.

Mais pas plus que celle de ces gens-là, l'omission de Rochefort, de Cluseret ou de Benoît Malon, n'était de conséquence aux yeux de mon voisin. En revanche, il ne me reconnaissait pas le droit de taire Andignoux, tailleur; Michon, cordonnier; Légalité, serrurier, et Colomès, bijoutier! Cette gloriole, si l'on veut, avait sa beauté, que n'altérait pas le vain antagonisme de la jaquette et du bourgeron. Le vieillard était sincère. Sincère et sans fiel. Quelque chose allait mourir avec lui, dont il voulait que le souvenir subsistât. Car c'était moins sa classe et sa condition, qu'une manière d'être, un caractère professionnel, un état d'esprit qu'il donnait en exemple à ses successeurs déchus. Que l'ancien commandant du Fort de Vanves ne fût pas, à ce titre, exempt de vanité, soit! Mais l'ouvrier bijoutier ne montrait, somme toute, qu'un légitime orgueil. Il avait aimé le travail manuel en soi et non pour son salaire; il était du temps où l'ouvrier rougissait plus d'une malfaçon involontaire que d'un délit puni par les lois, et il me demandait seulement de noter cela — qu'on ne reverrait plus.

Quelques jours avant sa mort, il me disait, irrité :

« Je n'y comprends plus rien! Voilà maintenant qu'on applique à la grève, le joli mot dont nous décorions un ouvrage accompli : c'est *perlé!* Un compagnon d'autrefois, lui, eût préféré voir ses mains enterrées vivantes, plutôt que de consentir à leur avilissement! »

1. Jules Montels, mort à Sfax (Tunisie) en 1916, âgé de 73 ans.

Comme je le félicitais, ce jour-là, de la mémoire imperturbable dont il m'avait donné tant de preuves :

« Elle est restée excellente quant aux noms et aux choses lointaines, me répondit-il. Je prétends même qu'elle s'améliore. Oui, il m'arrive, la nuit, quand je ne dors pas, de me rappeler tout à coup, dans leur moindre détail, des faits qui remontent à cinquante ans. En revanche, je ne me souviens pas toujours de ce qui s'est passé il y a quarante-huit heures. Peu importe, d'ailleurs. L'essentiel est ce qui surnage d'autrefois. Ma liste d'épaves est incomplète. Des noms m'échappent, sur des figures que, pourtant, je revois... Ces noms, je les prononce sans doute pour la dernière fois. Après moi, ils entreront dans l'éternel oubli... car vous n'oserez pas les imprimer. Les noms des soldats, est-ce que ça compte? Quel besoin y a-t-il de connaître leur histoire? « Ne pouvant vous « embrasser tous, j'embrasse votre général », a dit l'autre. Ainsi feront, vis-à-vis de la Commune, les sympathiques bavards qui la raconteront. »

Je protestais :

— Vous vous trompez, vieil ami, en me jugeant capable de cet échenillage. J'enregistre les noms obscurs qui vous tiennent au cœur. Ils auront un sursis. Recueillis dans un livre, ils gagneront quelques jours. Il me plaît de penser que le volume tombera, par hasard, entre les mains d'un lecteur pour qui ce sera une révélation. « Comment, il en était? Que « ces dix ans d'exil ont dû lui peser!... » Si bien que les arrière-petits-enfants de ceux dont vous faites mention, éprouveront, grâce à vous, cette petite accélération de pouls qui est l'indice d'un accès de fierté...

Mais Colomès haussait les épaules, sceptique pour cause.

— Croyez-vous? La médaille a son revers, et le revers, c'est l'image d'une famille rougissant du rôle que l'aïeul a joué et s'ingéniant pour lui trouver des excuses, des circonstances atténuantes, des remords...

— Tant pis pour ces ingrats qui renient leur sang et s'imaginent le purifier par le mouillage!

Nous en revenions, après ce crochet, à la maladie des proscrits : l'attente. De 1876 à 1879, le gouvernement français avait continué à leur tenir la dragée haute.

— Mais plus l'exilé est transi, plus il rêve le beau temps, reprenait Colomès, et, malgré toutes les déconvenues, nous consultions chaque matin le baromètre, dans l'espoir d'un changement atmosphérique. Nous eûmes encore une fausse joie quand Mac-Mahon, en janvier 1879, quitta le pouvoir. Une république autre que la sienne et que celle de Thiers, allait sans doute nous être favorable. Grévy la présidait, Waddington était son prophète, et ce prophète avait eu pour secrétaire un des nôtres, le petit Barrère, l'enfant de chœur qui avait chanté, dans *La Sociale,* le *De Profundis* de la Colonne.

« Il fallut encore rabattre de nos illusions. A l'Ordre moral, succédait la République opportuniste incarnée en Gambetta, de qui son patron, Laurier, disait : « Lui, bon kangourou, ne peut pas marcher sans sa queue ! » Cet appendice lui avait déjà conseillé de se tenir coi, en 1876, dans le vote repoussant l'amnistie... Trois ans plus tard, la bande avide que traînait le tribun, jugeait encore prudent de ne pas alarmer le troupeau qu'elle s'apprêtait à tondre. Le loup se déguisait en berger vigilant. C'est alors que fut inventée l'amnistie par catégories, par petits paquets, par étapes..., à la fois humiliante pour ceux qui en profitaient, et déshonorante pour ceux qui en étaient exclus, ainsi que des gredins indignes de merci. On avait quelque peine à conserver un emploi dans ces conditions-là. Le tir à longue portée, quoi ! Tous n'en mouraient pas, mais tous étaient atteints. En un mot, l'amnistie partielle du 3 mars 1879 établissait une distinction entre les égarés et les criminels. Elle était conditionnelle aussi. Le gouvernement ne l'accordait qu'aux individus graciés par le chef du pouvoir exécutif dans le délai de trois mois. Quiconque ne faisait pas sa soumission, se rangeait lui-même parmi les pestiférés à tenir éloignés : membres de la Commune et du Comité central; hommes ayant exercé un grand commande-

ment militaire ou joué un rôle marquant; criminels de droit commun, enfin. Ce qu'un pareil assemblage laissait à l'arbitraire, on le vit bientôt. Tandis que restaient au bagne et en exil des condamnés purement politiques, l'exécutif graciait complaisamment des déportés et des proscrits aux antécédents judiciaires avérés. « Je bois avec les voleurs, je ne bois pas « avec les politiques », répondait à Maroteau le gendarme qu'il invitait à se rafraîchir.

« Pour moi, qui avais commandé le fort de Vanves, mon compte était réglé. Je n'en demandai pas la revision, naturellement, et la plupart de mes compagnons firent comme moi. La plupart... pas tous. Quelques-uns, las d'exil, ou de caractère mou, firent en douceur leur soumission. On leur jeta la pierre. Arthur Arnould, visé par Perrier, lui envoya ses témoins, Lefrançais et Avrial. Mais les épées restèrent au fourreau.

« Quant à nous, qui ne possédions pas la notoriété de Rochefort, Cluseret, Malon ou Gambon, nous ne pouvions protester contre notre assimilation à des malfaiteurs, qu'en nous procurant des extraits de nos casiers judiciaires et en les publiant. Ce fut le parti auquel s'arrêtèrent à Genève, dix-sept d'entre nous : Lefrançais, Pindy, Alavoine, Gaillard, Josselin, Ledroit, Andignoux, Mathey, Ots, Merlieux, etc... Aussitôt, une circulaire aux parquets leur interdit de délivrer ces actes. Nous avions dû, heureusement, déposer les nôtres à l'Hôtel de Ville pour obtenir notre permis de séjour, si bien que le directeur du département de justice et police put déclarer que pas un seul réfugié exclus de l'amnistie et habitant Genève, n'était condamné de droit commun. Mieux encore : le directeur de la police centrale, Cuénoud, dans une communication de l'époque à la Société d'utilité publique, sous ce titre : *Les classes dangereuses à Genève,* délivra à la proscription tout entière le certificat de bonne vie et mœurs qu'elle n'avait pas sollicité. Un moment, dit-il dans ce document, on put craindre que l'ordre ne fût troublé par les réfugiés de la Commune; mais presque tous ont cherché et trouvé

de l'occupation, et, sauf quelques cas isolés, cette catégorie d'immigrés ne donna lieu à aucune plainte.

« Il eût pu ajouter qu'à ces malandrins, bannis de France, la Suisse n'hésitait pas à confier les clefs de son coffre-fort. En effet, l'un des deux délégués à l'Imprimerie Nationale sous la Commune, André Alavoine,[1] le contumax, en même temps qu'il éditait la nouvelle *Lanterne* de Rochefort et les brochures des proscrits, travaillait pour le gouvernement fédéral. Il fabriquait des billets de banque à la presse à bras et conservait les planches ! Son cas n'est pas exceptionnel. Tandis que deux Conseils de guerre, l'un en 1871 et l'autre en 1876, condamnaient et recondamnaient un menuisier en fauteuils nommé Personne, aux travaux forcés, Personne, établi à Bruxelles, y devenait le fournisseur du roi des Belges, pour lequel, déjà, l'un des nôtres, Claude Perret, construisait les serres de Laeken. Et par qui Richard Wallace, à Londres, faisait-il décorer son hôtel ? Par deux communards encore, Privé et Lehman, tapissiers d'ameublement ! Enfin le beau bouclier d'argent commandé par l'Empereur d'Autriche à la maison Klindosch, de Vienne, et offert par lui à un Musée, fut ciselé par Aristide Barré. Ils n'étaient pas non plus à l'aumône de l'étranger ceux-là, pas vrai ?

« On pouvait y être sans honte, d'ailleurs, et même avec fierté. Les pauvres diables comme Paulet et Fonteneau, que la misère et l'épuisement conduisirent à l'hôpital, ne demandaient qu'un lit pour mourir. Cette mendicité-là ne dégrade pas. La proscription suivit leur convoi comme ceux de Jean Rigal, journalier, et Louis Saëz, coiffeur (Espagnol), qui partirent aussi un jour de l'hôpital cantonal... Car on avait beau, en exil comme ailleurs, choisir ses amis, ses compagnons de route, on s'arrêtait tous pour rendre les derniers devoirs aux camarades tombés en chemin et enterrés sur place, les pieds tournés vers la France. Ils fermaient la marche. Enfin, c'était l'occasion de célébrer un anniversaire supplémentaire de la

1. Mort à Paris en 1909.

Commune. On discourait pour s'étourdir; et puis, le lendemain, on repartait vers la Terre promise... par delà les tombes, en avant!... comme dit votre Allemand. Il n'y a pas de meilleure école du patriotisme que l'exil. Le camarade messin qui m'avait recueilli à Offenbach, rentra en France avant nous. « Lorsque je passai la frontière, à pied, près de « Novéant, m'a-t-il raconté plus tard, je m'agenouillai en pleurant. »

« Parmi ceux que la mort amnistia, Lyon compta Bruyat; Saint-Étienne, Durbize; la Nièvre, le père Lion; Paris, Morel, ex-capitaine de fédérés ; Joseph Perrin ; Jean-Baptiste Lacroix, vingt ans, ex-secrétaire du commissaire de police Le Moussu; Desmarescaux, directeur du dépôt des sucres, sous la Commune; Welti, qui avait été caissier à la Délégation de la Marine; Razoua, qui s'était censément attribué, pour sa part de butin, l'École Militaire... Le brave Brunereau, lui, alla s'éteindre chez son gendre Gromier, qui dirigeait, à Florence, une école française. Heureux tous ces pauvres : leur mort avait la valeur d'un témoignage à décharge!

« Frappé d'apoplexie en sortant du Café du Nord, le 29 juin 1878, Razoua, transporté chez lui, chemin des Eaux-Vives, y succomba dans les bras d'Avrial. Il eut de belles funérailles, auxquelles le hasard contribua. C'était la fête du centenaire de Jean-Jacques Rousseau. Le cortège passa sous des arcs de triomphe, à travers des rues pavoisées. Le drapeau rouge du 22e bataillon couvrait la bière. Des branches d'acacias et des immortelles rappelaient que le défunt était franc-maçon. Au cimetière, Arthur Arnould, Lefrançais et Joukovsky saluèrent la dépouille de leur ami. Non loin de Joukovsky, à côté de Rochefort, se tenait une jeune fille arrivée l'avant-veille à Genève. C'était Vera Zassoulitch, acquittée par le jury de Pétersbourg au mois d'avril, et traquée aussitôt, néanmoins, par les chiens de police, comme une proie ôtée de la gueule.

« Vous savez l'histoire de Vera Zassoulitch. Au mois de février 1878, elle avait tiré sur le policier en chef Trépoff, pour le punir d'avoir fait fustiger un prisonnier obscur,

Bogoliouboff, qu'elle ne connaissait pas. Elle resta peu de temps à Genève. Elle se retira à Baugy, au-dessus de Clarens, pour fuir l'incompréhensible curiosité dont elle se voyait l'objet. Car elle n'avait rien de conforme à l'idée que nous nous faisons d'une héroïne. Il lui était insupportable de prolonger, sur les tréteaux, le retentissement d'un acte accompli simplement pour relever de sa chute la personnalité humaine humiliée. Petite et sans grâce, elle dédaignait les couronnes de l'attentat et du martyre, qui l'eussent embellie. Et la plupart des jeunes filles russes réfugiées en Suisse dans les années 70, lui ressemblaient. Elles formaient, à l'Université de Zurich, comme un massif de révolutionnaires en terre libre. Le Tsar s'en inquiéta et rendit en 1873 un ukase spécial mettant hors la loi les étudiants et les étudiantes qui ne rentreraient pas immédiatement dans leur pays. Il y en eut qui demeurèrent en Suisse, au mépris de cette injonction; les autres n'y obéirent que pour aller répandre en Russie la bonne semenee. A quel prix? Nous ne tardions pas à l'apprendre, tantôt par le journal russe le *Rabotnik,* imprimé à Genève, tantôt par *Le Travailleur*, auxquels collaboraient Joukovsky, Dragomanof, Ralli, Oelsnitz, Léon Metschnikof, Sokolof, Stepniak, Morosof, Klémentz, Tcherkésof : tantôt par le *Bulletin de la Fédération Jurassienne.*

« L'autorité russe usait, d'ailleurs, d'un excellent moyen pour dompter les réfractaires à l'édit du Tsar : elle jetait leurs parents en prison. Ce fut le traquenard auquel se laissa prendre, notamment, une de nos jeunes amies, Mlle Soubotine. Nous avions fait sa connaissance en 1873, au petit café de l'*Aurore,* Place des Eaux-Vives, où se réunissait une section d'Études sociales fondée par Lefrançais et Joukovsky. Les séances publiques étaient suivies par beaucoup de Russes auxquels l'ukase du Tsar s'appliquait.

« Mlle Soubotine était du nombre. Elle recevait des leçons de français de Montels et venait de passer ses examens à la Faculté de médecine de Genève, lorsqu'elle eut vent de l'arrestation de sa mère et de ses deux sœurs. Montels voulut

la retenir, ayant le pressentiment de ce qui l'attendait. « Restez donc, lui dit-il, et au lieu de vous jeter dans la « gueule du loup, mariez-vous..., et multipliez la graine « socialiste! »

« Elle répondit : « Croyez-vous que mon cœur ne fait pas « tic tac comme un autre? Mais je ne m'appartiens pas. Si je « dois être arrêtée, je témoignerai que notre peuple aussi a « ses vierges martyres! »

« Elle partit pour la Russie. Incarcérée dès son arrivée, elle subit une longue et cruelle détention, fut condamnée à la déportation et alla mourir en Sibérie, achevée par le climat et les mauvais traitements.

« Pauvre chère petite! Nous l'aimions bien. Elle venait quelquefois, le soir, prendre le thé dans notre chambre. Je la guidais dans ses lectures, ou bien je lui racontais le second Empire, la guerre, le siège, la Commune. Comme son front m'écoutait! et qu'elle était simple et gentille, quand elle s'écriait : « Ah! Monsieur Colomès, si seulement nous prati- « quions entre nous la fraternité!... Rien ne résiste à ceux qui « sont unis! » Malheureusement, la proscription russe était aussi tiraillée que la proscription française... et les étudiantes de Zurich, elles-mêmes, avaient eu à opter entre Lavroff, le directeur de la Revue *En Avant,* et les bakounistes, qui brûlaient l'étape.

« Mlle Soubotine était la seule Russe que ma femme recevait avec plaisir. Elle se plaçait à un point de vue un peu étroit, pour se dispenser de fréquenter les autres. Elle disait : « Ce « sont des personnes dont le ménage doit être bien en désor- « dre! Quand s'en occupent-elles? » Je répondais, pour l'ex- citer : « On ne peut pas tout faire à la fois! » A quoi elle ne manquait pas de répliquer : « Allons donc! Ai-je été moins bonne ménagère, lorsque je travaillais à côté de toi? » Mais elle aussi était d'un autre temps et d'un autre pays... »

La conversation de Colomès abondait en incidentes qui m'obligeaient fréquemment à le remettre dans la voie.

« Or donc, en 1879, si je ne me trompe, 2.700 condamnés

contradictoirement et 1.300 contumax, profitant de l'amnistie partielle, rentraient en France.

— Oui. Il n'y avait plus au bagne et en exil que douze à treize cents réprouvés..., mais auxquels l'opinion publique témoignait, à toute occasion, sa sympathie. Le quartier de Javel envoyait à l'Hôtel de Ville Alphonse Humbert, revenu de la Nouvelle-Calédonie; le Conseil général se laissait gagner à notre cause, comme, à la Chambre, l'extrême-gauche et le centre gauche... Pas un jour ne s'écoulait sans qu'une voix s'élevât, dans la presse ou les réunions publiques, en notre faveur. Et pourtant l'amnistie plénière fut encore repoussée au commencement de 1880. Le peuple se fâcha. A la célébration de l'anniversaire de Mai, au Père-Lachaise, rien ne manqua, pas même les brutalités de la police. Belleville s'en vengea, le mois suivant. Le cordonnier qui avait donné à ceux de sa fournée une si belle leçon de tenue devant les Conseils de guerre, Trinquet, fut élu conseiller municipal dans la propre circonscription de Gambetta!

« Cette fois, celui-ci comprit sinon son devoir, du moins son intérêt, et détermina Freycinet à proposer l'amnistie totale, qui fut enfin votée. Le Sénat regimba. Jules Simon geignit. Galliffet rua. Le gouvernement n'en céda pas moins, mais de mauvaise grâce, c'est le mot, puisqu'il gracia, le 10 juillet, tous ceux qu'il ne pouvait pas se résoudre à amnistier.

« Plus d'un commença par rechigner.

« Vienne la revanche, opportunistes, et nous, nous ne vous « gracierons pas! » s'écriait Piéron.

« Et le cordonnier Copréaux, presque septuagénaire, après avoir rappelé ses seize années de prison, ses huit ans d'exil et ses quarante-quatre ans de lutte pour la République, allait vociférant : « Leur amnistie est une insulte. Je reste proscrit! »

« Enfin, il y avait ceux à qui cette attitude convenait d'autant mieux, qu'un commerce ou un métier lucratifs les retenaient maintenant à Genève, tels Perrier, Clermont et Fouet,

Léon Berchtold, Michon, Louis Marchand, Dumartheray, Bertrand.

« J'ai oublié de vous dire que maints d'entre nous s'étaient avisés, pour tromper l'attente, de se marier *en France...*, je veux dire avec la sœur ou la fille d'un camarade de proscription.

— Sans parler de ceux auxquels un temps pluvieux et l'absence de distractions, donnaient le conseil « de se marier un peu... », comme dit Mme de Charrière.

— Oui. Ce fut le cas précisément de Babick, dont l'amusement ne dura guère... Mais c'était l'exception, de même que les unions illégitimes, qui motivèrent souvent, notamment à Lausanne, des expulsions imprévues. On ne badine pas, en Suisse, avec les amours buissonnières !

— Quoi qu'il en soit, Paris acclama ceux qui rentraient. Ils revenaient à temps pour assister à la fête du 14 juillet Vous y commémoriez en action la délivrance des prisonniers.

Mais Colomès a secoué la tête et répondu :

— Non, citoyen. Vous confondez notre réception avec celle qu'on fit à Rochefort... Toujours la même chose !... « Ne pouvant vous embrasser tous..., etc. » Nous ne pûmes, nous, quitter Genève que huit jours plus tard, et quand nous débarquâmes à Paris, un soir, les lampions étaient éteints, les danses terminées, et nul ne nous attendait, à la gare de Lyon, pour nous présenter le pain et le sel. Nous nous étions trop promis, Phonsine et moi, de cette arrivée... Nos parents ? Disparus. Nos amis ? Ils nous avaient oubliés. L'amnistie même n'était déjà plus que le nom d'une victoire qui dispensait de s'intéresser aux amnistiés. Enfin, nous ressuscitions sans excuse. Je me rappelle notre serrement de cœur dans la salle des bagages, devant nos malles... Nous affections de les examiner attentivement, pour ne pas nous laisser voir, l'un à l'autre, nos yeux pleins de larmes... Que revenions-nous faire dans cette ville détachée de nous, dans cette patrie si belle... en rêve ? Nous étions tellement bien là-bas...

connus, estimés, indépendants... La veille encore, nous brûlions de nous jeter sur Paris, comme l'affamé mord à même une miche de pain ; et, subitement, nous n'avions plus faim ; nous nous sentions l'estomac lourd du repas que nous n'avions pas pris. Bref, découragés de sortir du modeste hôtel où nous étions descendus, après un long moment passé à regarder, de la fenêtre, couler le fleuve humain, aux bords enchanteurs... de loin ! croiriez-vous que nous avons fini par nous coucher sans même avoir dîné ?... Le front dans la ruelle, Phonsine eut beau pleurer silencieusement, je l'entendis, et je cherchais à la consoler. Mais — vous allez bien la reconnaître là ! — elle me répondit : « C'est plus fort que moi... « la joie... » Alors on a pleuré tous les deux.

« La leçon nous fut, en tout cas, profitable. Quelques mois plus tard, quand les derniers Calédoniens rentrèrent à leur tour, nous eûmes, Phonsine et moi, la même pensée. Nous voulions épargner à des malheureux revenant de plus loin que nous, la détresse d'un retour inaperçu, dans le désert... Alors, savez-vous ce que nous avons imaginé ? Nous sommes allés rôder autour de la gare, comme nous faisions à Genève, à l'arrivée des proscrits, et, deux fois, nous avons ramené chez nous des hommes, des inconnus, des abandonnés, qui retrouvaient en France une impression d'exil. »

CHAPITRE IX

LEURS INVALIDES

I

Je voyais fort peu Colomès depuis quelque temps. Il semblait m'éviter. Je ne le rencontrais plus, allant aux provisions. Ses rideaux restaient fermés. Que faisait-il ?

La concierge, interrogée, s'étonna de la question.

« M. Colomès va très bien. Il sort moins, c'est vrai. Il lit beaucoup. »

Mon inquiétude subsistait. Si modestement qu'il vécût, ses économies — en supposant que sa femme et lui en eussent fait — devaient s'épuiser. Il était bien trop prévoyant pour ne pas se préoccuper de la situation avant qu'elle devînt critique. Chaque jour, je me proposais de le sonder sur ses intentions et, le connaissant, je différais l'entreprise ; car il était parfaitement homme à me dire : « De quoi vous mêlez-vous ? » et à me consigner sa porte.

Et puis, qu'avais-je à lui offrir ?

Une idée m'était bien venue, mais je jugeai prudent de ne la lui soumettre qu'après avoir consulté Fournery.

Je trouvai le vieux menuisier dans son atelier de la rue de Vanves. Parmi des copeaux frais et frisés comme toison, Pot-à-Colle se délassait de la varlope en mettant des pièces à ses souliers. Deux gosses, fille et garçon, étaient assis par terre devant lui. Le garçon lisait tout haut, en suivant le texte du doigt, dans un livre à images.

« C'est votre famille ? demandai-je en riant.

— Non. Ce sont les enfants de mes voisins, qui travaillent

dehors et rentrent tard le soir. Ils m'appellent tout de même Grand-Père... Tout le monde m'appelle Grand-Père, dans la maison. Cette marmaille est mieux ici que dans la rue, n'est-ce pas?

— Que lui faites-vous lire, pour la distraire?

Il cligna de l'œil : — Ah! ah! ça vous intrigue... Vous vous figurez que j'inculque à ces carpillons des notions de grammaire, d'arithmétique ou de géographie.

— Pas du tout!

— Ou des extraits concentrés d'instruction civique, de la maison Paul Bert et C[ie].

— Fichtre non!

— Alors quoi? Des pensées républicaines pour tous les jours de l'année, comme on en fabriquait, ma parole! à l'usage des enfants de l'an II.

— Pauvres petits!

— A la bonne heure! Reclus disait que les enfants ne doivent pas être jetés dans la lutte avant le temps. Il avait raison. Les droits de l'homme sont une chose et les droits de l'enfant en sont une autre. J'ajoute que l'on aurait tort de bannir le merveilleux de son éducation. Ce n'est pas à son âge qu'on doit le priver de dessert. Son imagination est toujours prête à partir en voyage : appareillons! Laissons à notre maturité le regret qu'il n'y ait que cinq parties du monde. Il y en a cinquante pour l'enfant! Mais il y a aussi merveilleux et merveilleux. Celui des légendes populaires est admirable, et celui de Perrault aussi stupide que les histoires de la mère Ségur. Si Peau-d'Ane m'était conté, je n'y prendrais aucun plaisir. On nous traite quelquefois de vieilles barbes... On en oublie une bien plus radoteuse... Barbe-Bleue! La barbe par excellence! Bref, je fais tout simplement lire à ces galopins... *Robinson Crusoé...*, qui m'enchantait il y a une soixantaine d'années. Maintenant, citoyen, qu'est-ce qui me procure l'avantage de votre visite?

Je le lui dis. Pensait-il que notre ami Colomès, le cas échéant, et faute de mieux, entrerait volontiers à l'hospice

de Brévannes, par exemple, où je pouvais le faire admettre?

« Pourquoi Brévannes? demanda Fournery.

— Parce qu'il y sera moins dépaysé que partout ailleurs. La maison abrite déjà quelques Vieux de la Vieille comme lui : Mathey, Jeallot, Gouhier... »

Le menuisier réfléchit un moment, en soufflant dans le tuyau engorgé de sa pipe.

« Oui, c'est une raison déterminante, dit-il, mais je ne sais pas si elle suffira pour persuader Étienne. Il a toujours vécu indépendant, sans rien solliciter... On ne commence pas à son âge. Nous aurons de la peine à le décider. Il faut manœuvrer adroitement, l'amener, sans qu'il s'en doute, à notre projet. Enfin, c'est très bien à vous d'y avoir songé. Notre ami est probablement, en effet, à bout de ressources. J'aurais dû lui parler... Mais ce n'est pas à lui qu'on fera jamais accepter un secours. Votre combinaison ménage sa susceptibilité. On ne trouverait pas mieux.

— A Brévannes, repris-je, il sera tranquille. Nous irons le voir de temps en temps; il viendra à Paris quand il lui plaira... Pour les démarches et formalités, j'en fais mon affaire. Qu'il dise oui, et je me charge de tout.

— J'ai peur qu'il ne dise non.

— Il dira non, d'abord; mais nécessité fait loi. Elle le convertira.

— Espérons-le. Un conseil seulement... Ne provoquez pas un premier refus. Étienne est obstiné... Il ne voudra pas en avoir le démenti. Louvoyez plutôt.

— Soit. Le temps presse pourtant.

— Parbleu! Écoutez... J'irai causer avec lui. De votre côté, faites pour le mieux. Nous ne le laisserons pas dans l'embarras.

— Non... à condition toutefois de savoir qu'il y est... »

Depuis un instant, Fournery donnait des signes de distraction, regardait à droite et à gauche. Il s'en excusa.

— Je vous demande pardon... Où mes garnements sont-ils

passés? Je n'aime pas à les perdre de vue. Un accident est si vite arrivé...

— Ils ne sont pas loin... Ils robinsonnent...!

— Évidemment. Ce diable de beau livre n'en fait jamais d'autres! »

Adorable sollicitude de la part d'un homme qui oubliait tant de choses personnelles!...

L'avis de Fournery, sur un point, me parut sage, et, le soir même, je me rendis chez mon voisin, à dessein de commencer les travaux d'approche.

Il était assis dans la salle à manger, sous le portrait de Varlin, et lisait à la clarté de la lampe un volume de la Correspondance de Proudhon. Il m'accueillit cordialement, à l'accoutumée. Le logement, propre et bien rangé, comme du vivant de Phonsine, ne regrettait que son absence. Était-elle absente? Son fauteuil, près de la fenêtre, dans l'ombre, autorisait le doute, et je n'eusse pas été étonné d'apprendre que Colomès lisait tout haut, afin d'entretenir une illusion...

Rien, autour de lui, en tout cas, ne décelait la détresse matérielle. Je savais qu'il avait payé son loyer de janvier. Sa quiétude apparente était de bon augure.

« Je ne vous dérange pas?

— Non, non, répondit-il. Ce que je relis m'est familier. Je cherche tout bonnement, chaque soir, un thème à ruminer avant de m'endormir. Et il y en a des thèmes dans Proudhon! Quelle caboche! J'ai beau la connaître, j'y fais toujours des découvertes.

— Les tiroirs secrets d'un meuble de famille!

— C'est ça. Vous avez besoin d'une note?

— Oui et non. Je venais d'abord prendre de vos nouvelles.

— Merci. Elles sont excellentes.

— On ne se voit plus.

— On ne s'oublie pas : c'est le principal.

Je saisis la balle au bond.

— Assurément. Si quelque chose vous manquait, j'espère bien que vous iriez le demander... au plus près. »

Il me regarda bien en face et me dit avec simplicité :

« Que diable voulez-vous qu'il me manque? J'ai tout ce qu'il me faut.

— Eh bien, moi pas. Je crois me rappeler qu'il y a encore, à Brévannes, quelques-uns de vos anciens compagnons d'exil en Suisse.

— Oui. Mathey, Gouhier, Jeallot...

— Je voudrais les interroger. Savoir s'il est vrai que Mathey et Jeallot ont écrit des Mémoires... bref, compléter ma documentation, vous comprenez?

— Parfaitement.

— Alors, voici ce que je vous propose. Vous avertissez vos amis de ce que j'attends d'eux, et nous allons, vous et moi, les enlever pour déjeuner ensemble un de ces quatre matins. Ça vous va-t-il?

— Mais... pourquoi pas?

— Ils ont déjà reçu votre visite là-bas?

— Oh! il y a bien longtemps! Un dimanche, nous sommes allés à Brévannes; mais ni Jeallot, ni Gouhier ne s'y trouvaient. Nous n'avons vu que Mathey et sa femme..., plus d'un siècle et demi à eux deux!

— Quelle impression avez-vous rapportée de votre voyage?

— Phonsine disait : « C'est très gentil... Il y a un beau parc, des oiseaux, une installation convenable..., c'est propre... » Je lui demandai : « Enfin, voudrais-tu vivre dans cette caserne pour vieillards, toi? »

— Et elle vous répondit?

— Elle me répondit : « C'est une autre question. Tous les deux, on ne serait pas encore trop malheureux... »

Premier jalon. Ce soir-là, je n'insistai pas. Colomès écrivit à ses amis, ils acceptèrent le rendez-vous, et, dans la seconde quinzaine de février, par une claire et douce journée de faux printemps, nous partîmes pour Brévannes, en Seine-et-Oise.

C'est loin. De Villeneuve-Saint-Georges, où le train s'arrête, on doit gagner Brévannes à pied ou faire le trajet par la voiture publique. Lorsque nous en descendîmes, nous aperçûmes Jeallot, Mathey et Gouhier, qui venaient au-devant de nous pour nous dispenser d'aller les prendre à l'hospice. Nous nous dirigeâmes aussitôt vers un petit restaurant qu'ils nous indiquèrent dans le village.

Jeallot, dit autrefois *le Tapin,* le plus petit et le plus jeune des trois, restait vif et d'humeur enjouée. Mathey, moins expansif, portait aussi sans fatigue ses quatre-vingts ans; seul Gouhier trahissait, dans sa mine et dans ses propos, les désordres d'une maladie d'estomac[1].

Les présentations faites, j'orientai tout de suite la conversation vers l'objet de ma curiosité.

Il était vrai que Jeallot, tout en continuant d'exercer son métier de peintre en bâtiment à Brévannes même, avait écrit ses Souvenirs de la Commune et de la proscription. Il promit de me les communiquer, et il a tenu parole.

Mathey, moins docile à mes instances, ne tarda pas à m'entraîner sur la pente naturelle de son esprit et de son cœur. Je le savais, d'ailleurs, endurci dans l'admiration du *Chiffonnier de Paris*. Mathey ne jurait que par Félix Pyat. Il possédait de celui-ci les manuscrits de deux drames non représentés : *Une Fête sous Néron* et *La Famille anglaise*. Il les relisait sans cesse, et quand il avait fini de les relire, il les recopiait. Il recopiait également les articles du pamphlétaire, qu'il avait collectionnés. Il se déclara prêt à m'en donner connaissance, après avoir constaté, avec un peu d'amertume, mon ignorance à leur endroit.

Ancien ouvrier bijoutier, comme Colomès, Mathey composait lui-même, à ses loisirs, des ouvrages dramatiques. Devenu mon ami, il m'a plus tard fait lire : *Les Victimes du machinisme*, un drame populaire dans la manière des *Deux serruriers* et de *L'Homme de peine*.

1. Gouhier est mort à l'hospice de Brévannes en 1907.

De temps en temps, il venait à Paris pour essayer de faire reprendre *Le Chiffonnier de Paris* ou pour déposer dans un théâtre *Les Victimes du machinisme,* dont on ne retrouvait jamais le manuscrit, lorsqu'il le réclamait.

Il y avait plus de piété que de calcul, dans les soins dont il entourait la mémoire de son maître. Il m'a donné meilleure opinion de celui-ci. La dernière volonté de Pyat[1] n'est point d'un cœur sec ni d'un faux démocrate. Il a appliqué le mieux du monde les grands principes dont il avait la tête et l'encrier pleins, en laissant à un ouvrier, pensionnaire d'hospice, les droits d'auteur de la seule pièce qui survécût pour quelque temps à un répertoire démodé. Elle a procuré des douceurs à deux vieillards pauvres et mal assistés. Hélas! le vieux drame a précédé dans la tombe Mathey et sa femme, et j'ai vu le brave homme plus navré du sort de la pièce, que de la perte sèche par laquelle son abandon se traduisait.

Sur la proscription en Suisse, Jeallot et Gouhier, qui en avaient fait partie, ne m'apprirent rien dont je ne fusse déjà instruit par Colomès, et, dès le milieu du repas, j'eus à subir de leur part les contre-propositions de la vieillesse recluse et mécontente.

Tout leur était sujet de plainte : la nourriture, les soins médicaux, la négligence du personnel, le règlement, mille petits détails coriaces qu'ils remâchaient comme le plat de tous les jours. J'avais beau les détourner de leur radotage, ils y revenaient, comme à l'exécution d'un plan concerté. Journaliste, n'était-ce donc pas mon devoir de dénoncer les abus?

Colomès, lui, gardait le silence et me considérait avec accablement.

« Nous allons vous reconduire chez vous », dis-je, pour donner un peu d'air à la conversation enfermée.

Mais, dehors, Mathey m'accapara et m'entreprit sur la décadence du théâtre contemporain, depuis les efforts qu'avait faits Pyat pour contribuer, par le drame, à l'éducation populaire.

1. Félix Pyat est mort à Saint-Gratien le 3 Août 1889.

Une généreuse irritation soulevait l'octogénaire de son grabat et la plus légère approbation de ma part attisait le feu sous la cendre.

Il ne m'en coûtait pas, d'ailleurs, d'abonder dans son sens. Il est plus facile à la révolution d'agiter la rue que de régénérer l'art dramatique. La bourgeoisie a les auteurs qu'elle mérite. Ils sont à son service, connaissent ses goûts et les flattent. Ce sont des valets de chambre qui écoutent aux portes et se répètent entre eux, à l'office, les histoires entendues; ce qui ne les empêche pas de cirer les bottes et de rincer les cuvettes du maître par eux tour à tour adulé et débiné. Ils vivent sur le pied du mépris réciproque; mais celui qui paie est, somme toute, moins vil que celui qui reçoit les gages. Enfin, pour se faire jouer, aujourd'hui, il faut appartenir à la bande noire qui a mis le théâtre en coupe réglée... Et, de cette bande-là, nous ne sommes ni vous, ni moi, pas vrai?

Mathey marchait à côté de moi, ragaillardi.

« Ah! s'écria-t-il, si seulement je pouvais, de temps en temps, causer avec quelqu'un, comme nous faisons en ce moment!

— Est-ce donc impossible?

— Belle question! On voit bien que vous ne savez pas à quoi s'intéresse la *poulaille* de Brévannes! »

Si, je le savais : à la quantité et à la qualité du grain.

« Elle nous déteste. C'est tout juste si elle ne nous rend pas responsables de ses déboires. Nous sommes les maudits. Dans la plupart des chambres, vous verrez un crucifix et un bénitier, parmi les chromos de la publicité commerciale qui ornent les murs.

— Cela ne vous gêne pas.

— Non; mais que la *Veuve du fusillé,* chez moi, ne les offusque pas davantage. A chacun ses images de piété.

— Cependant, avec Gouhier, Jeallot, vous avez assez de souvenirs communs pour vous réunir chaque soir autour d'une jolie flambée. »

Mais le vieillard haussa les épaules et me fit cette réponse étonnante :

« Vous avez pu vous en apercevoir tout à l'heure, nous n'aimons guère à parler de la Commune et des années d'exil entre nous : il y a trop de personnalités sur lesquelles nous ne serons jamais d'accord. »

Ah! Félix Pyat pouvait dormir tranquille : un bon serviteur protégeait son sommeil!

Nous étions arrivés.

Un ami que j'eus, admis gratuitement dans une autre maison de retraite : Galignani..., quand on lui demandait son adresse, disait : 53, boulevard Bineau, à Neuilly.

Respect à la fierté dans le malheur : cette fleur ne pousse pas entre toutes les pierres.

Ainsi pour les Vieux de la Vieille pensionnaires à Brévannes, l'hospice était la Maison. Ils pouvaient dire : Nous rentrons à la maison..., en laissant croire qu'ils rentraient non pas chez les autres, mais chez eux. La majuscule que je mets au mot Maison, n'était pas sensible dans leur manière de le prononcer. Ils glissaient dessus.

Je me reprochai une minute de les avoir accompagnés. Sans doute eussent-ils préféré rentrer seuls.

Pourtant, leur parc magnifique donne, à première vue, le change sur sa destination. La vieillesse et le gazouillis des ombrages sont plus souriants que la vieillesse et le ramage des gens. Enceint d'un fossé large, sarclé et ratissé comme une allée, le château, d'autre part, n'a point l'aspect d'un hospice. Mais il n'abrite en dortoirs que les veufs et les célibataires. C'était dans un bâtiment voisin, plus vaste et plus banal, que les amis de Colomès avaient leur chambre, au premier étage et au rez-de-chaussée, le long d'un couloir spacieux et bien éclairé.

Chaque porte est numérotée; au-dessus du numéro, le nom du locataire. Les chambres sont à deux lits et toutes se ressemblent : c'est le radeau des naufragés. Tout ce qu'ils ont pu sauver est là. Autant en contient la voiture à bras qui

déménage les pauvres au petit terme. Mais je retrouvais chez Mathey, comme un signe de ralliement, les lithographies emphatiques de Picchio, *le Triomphe de l'ordre* et *la Veuve du fusillé,* auxquelles les Vieux de la Vieille se reconnaissent entre eux.

Une commode, une armoire, une table, deux rayons chargés de poussière, de livres, de journaux, sous les portraits de Pyat et de Gambon, jaunis par le soleil et piqués des mouches..., voilà tout ce qu'avait amené là le vieux ménage, après cinquante ans d'attelage et de coups de collier!

Ah! ceux-là ne s'étaient point créé de besoins factices et n'avaient pas, pour les satisfaire, prostitué leurs bras! Il n'eût tenu qu'à eux de brouter, comme tant d'autres, autour du piquet...; mais la corde leur était insupportable, et non seulement leur corde, mais toutes les cordes, à tous les piquets! Résultat : Brévannes et sa litière.

Agée alors de quatre-vingt-cinq ans, la femme de Mathey, autre Baucis, posait sur lui un regard tendre et confiant...; de son côté, il l'appelait « mignonne » et la caressait de petits soins.

Une comparaison s'imposa à mon esprit et Colomès dut la deviner, car il détourna les yeux du couple, puis, s'en alla dans le couloir dégonfler son cœur.

Mathey, cependant, me faisait une confidence douloureuse.

Avait-il conservé des souvenirs de Pyat, une correspondance, quelque chose enfin?

A cette question, il répondit avec embarras que les revenants-bons du *Chiffonnier de Paris* étant taris, il avait bien fallu y suppléer pour que Baucis ne manquât de rien... Alors, Mathey avait été offrir trente lettres de Pyat à Carnavalet, qui s'en était rendu acquéreur. Mais le destinataire en gardait des copies qu'il m'apporta un jour. J'imaginais le déchirement... L'aliénation d'une relique est comme un sacrilège[1].

1. Henri Mathey est mort à l'hospice de Brévannes en 1913.

Un autre, qui vit encore, s'est résigné à recevoir du Musée social le prix d'un engagement pareil. Car il y a des monts-de-piété pour les indigents à qui n'appartient même plus leur chemise. Je le sais : j'en ai vu les reconnaissances.

Colomès le savait aussi, malheureusement. Quelle inspiration fâcheuse j'avais eue de lui faire faire ce voyage!

Dès que nous eûmes pris congé de ses amis, sur la route, il s'écria :

« Non, mais, vous voyez-vous terminant votre existence dans cette boîte, où l'on tient tout de la charité!

— Mon Dieu! dis-je, sans conviction, s'il n'y avait pas moyen pour moi de faire autrement, j'en prendrais peut-être mon parti.

— Il y a toujours moyen de faire autrement, répliqua-t-il avec vivacité.

— Je ne vois aucune humiliation à s'avouer vaincu, lorsqu'on a rempli son devoir de combattant.

Colomès se redressa :

— Nous avons été écrasés, déportés, proscrits...; nous n'avons pas été vaincus!

— Si... par la vie, et c'est tout à votre honneur.

— Non; même à ce point de vue-là, ce que vous appelez défaite est victoire. Les vaincus de la vie sont ceux d'entre nous qui se cachent aujourd'hui dans un emploi, des fonctions, des honneurs..., acquis au préjudice de leur foi, de leur dignité, de leur idéal. L'hospice lui-même n'est pas une excuse. Il importe peu de tomber plus ou moins bas : ne pas tomber, voilà l'affaire! Je me refuse à voir dans la République, une maison de commerce, une maison de rapport ou une maison de retraite!

— Ce qu'elle vous donne, vous l'avez gagné. Vous êtes quittes.

— Merci. Cette assistance alimentaire me dégoûte! Vous avez pu constater l'influence de ce régime débilitant sur des hommes que je ne reconnais plus. Ils furent de l'Internationale, cette conspiration des bras; ils furent de la Commune,

cet holocauste; ils affrontèrent vingt fois la mort, aux jours où la vie est si belle!... tout ça pour s'y cramponner désespérément, à présent qu'ils en sont réduits à la chercher dans les épluchures! Je dis bien... Vous en avez vu un, après déjeuner, me prendre à part, tandis que vous causiez avec un autre... Savez-vous ce qu'il me demandait tout bas?

— Non.

— De lui acheter les timbres dont l'hospice gratifie ses pensionnaires, qu'ils écrivent ou non. Il y en avait pour quarante sous : les économies de deux mois! Et voulez-vous que je vous dise encore ce qu'il regrette? Que son tremblement sénile l'empêche d'aller *aux épluches*..., d'être employé à l'épluchage des légumes, enfin, corvée qui procure aux plus malheureux le décime de poche! Quelle pitié!

— Oui, cher ami, mais réservez la vôtre pour tant d'autres qui ont mendié plus haut, qui ont mendié l'aisance et la considération, officiellement garanties!

— Par cela même qu'il mendie quoi que ce soit, l'ancien insurgé fait amende honorable de sa vie passée! s'écria Colomès. Qu'il tende la main ou la boutonnière, peu importe! C'est l'image déchirée de ce qu'il a été! »

Arrêté sur le bord de la route, le Vieux de la Vieille se retourna, et pointant sa barbe héroïque du côté de Brévannes, qu'on n'apercevait plus :

« En tout cas, ajouta-t-il, voilà un endroit où j'espère bien ne ref... jamais les pieds! »

II

Trois semaines après, je reçus, des anciens combattants de la Commune, une invitation à célébrer avec eux l'anniversaire du 18 mars.

Ce n'était pas la première fois, mais je n'avais pas cru devoir, jusqu'alors, participer au banquet commémoratif où la sympathie seule me faisait une place. Il convenait, pensais-je,

de laisser entre eux, en famille, la poignée de vétérans qui se réunissaient tous les ans pour refleurir, l'espace d'un soir. Le nombre en allait diminuant et le dernier carré eût pu se former en cabinet particulier, s'il n'avait eu la bonne idée, pour remplir une salle, de mobiliser la jeune garde, enfants et petits-enfants.

Toujours ponctuels à ce rendez-vous, comme au défilé devant le Mur, fin mai, Colomès et sa femme n'en avaient été éloignés que par la paralysie de Phonsine; mais Colomès envoyait, avec sa souscription, une lettre ardente que le président lisait au dessert.

« Savez-vous, demandai-je à Fournery, si notre ami vous accompagnera cette année au banquet?

— C'est peu probable. Vous devriez bien le décider à venir... Une occasion de lui remonter le moral...

— J'essaierai. »

Aux premiers mots, Colomès fit la moue et dit non, mais sans fermeté. Aussi insistai-je ;

« Vous me contrariez un peu... J'avais l'intention, moi, d'assister au banquet. J'y renonce, du moment que vous ne me servirez pas d'introducteur.

— Fournery me remplacera.

— L'un n'empêche pas l'autre. J'attache beaucoup de prix à cette preuve d'amitié de votre part.

Colomès parut se consulter un instant et dit :

— J'irai donc..., pour vous faire plaisir. J'avais déjà préparé ma lettre d'excuse et j'étais justement en train de chercher pour l'illustrer une citation dans Proudhon.

— Un ramage..., comme on en voyait autrefois sur le papier de circonstance destiné aux souhaits et compliments de bonne fête.

— Proudhon vaut mieux que ça! Il est dans la pâte du papier.

— Alors, vous êtes assez pénétré de lui pour n'avoir pas besoin de le citer. On le reconnaîtra. »

Le vieillard sourit. Debout devant l'espalier chargé des fruits de la Correspondance, jamais il ne m'avait donné le spectacle d'un équilibre aussi parfait.

Je le félicitai de ce renouveau.

« Oui, je ne vais pas trop mal », dit-il.

D'où je conclus que je ne savais pas tout et que peut-être un accord secret avec ses enfants l'ôtait d'inquiétude pour l'avenir.

Quelques jours après, j'allai le prendre, vers la fin de l'après-midi, et nous nous acheminâmes ensemble vers la rue Saint-Antoine.

En route, Colomès m'apprit que la Société fraternelle des anciens Combattants de la Commune existait depuis 1889. J'avais eu tort de ne pas m'y faire inscrire plus tôt, car ses statuts autorisaient l'admission de toute personne dont le dévouement à la cause n'était pas douteux.

La salle Issaly occupait l'entresol d'un marchand de vins voisin de l'église Saint-Paul. Déjà réunis dans le débit, à notre arrivée, quelques anciens causaient autour des apéritifs. Il y avait là Allemane, encore député, et Ernest Navarre, encore conseiller municipal de Puteaux;[1] Martelet, ancien membre de la Commune; Élie May, Gromier, Albert Goullé, le père Tupin, doyen d'âge; Audebert, ex-membre de la Commission municipale du 12e... ; le père Woog, le vieil ébéniste de la rue Guy-de-la-Brosse et du 195e fédéré...; le sculpteur Larapidie,... d'autres encore que je ne connaissais pas et qui avaient, comme disait Colomès, traversé la Mer Rouge ensemble...

C'était Hippolyte Ferré,[2] le frère de Théophile, fusillé à Satory, qui, trésorier de la Société, recueillait le prix des dîners : trois francs cinquante par tête. Je payai le mien et celui de Colomès; mais il me le remboursa aussitôt, et si péremptoirement que je ne voulus pas le désobliger en prolongeant le débat.

Une cinquantaine de convives s'étaient annoncés; je n'en

1. Mort en 1913.
2. Mort en 1913.

comptai que quarante à la table en équerre où l'on avait mis le couvert; encore, une bonne moitié d'entre eux n'était-elle de la Commune que par alliance ou, comme moi, par inclination. Une petite fête de famille enfin, dont rien n'eût prononcé le caractère, sans le drapeau rouge décoré du chiffre 71 en noir, qui ne sortait plus que pour les banquets et les obsèques.

Placé entre Colomès et Fournery, j'avais en face de moi Gerberoy, Charpin et sa femme, Malavaux et son fils.

Tandis qu'on passait le beurre et le saucisson, je m'efforçais de mettre un nom sur chacune de ces vieilles souches d'insurrection... Quelques-unes, chevelues, ne tenaient plus pourtant que bien peu à la terre; mais entre elles s'intercalaient de jeunes arbustes vivaces qui pouvaient refaire la forêt détruite.

Je me penchai vers mes voisins. A ma surprise, ils furent incapables de me fournir les précisions que je leur demandais sur des figures désignées. Comment s'appelait celui-là? Quel rôle tel autre avait-il joué? Nulle souvenance. « Le sais-tu, toi?... — Non, et toi?... » Ces racines, que je me représentais enchevêtrées, ne se touchaient même pas du bout de leurs fibres!

Mais j'avais tort de m'en étonner. Est-ce que les vieux soldats se connaissent davantage? Ils ont cependant quelquefois chargé ensemble l'ennemi, soutenu le même siège, fait le coup de feu à une lieue de distance... Un morceau d'étoffe, une date dessus... et c'est assez, somme toute, pour rapprocher des hommes qui ne se sont jamais regardés que dans un emblème.

Je fus tiré brutalement de mes réflexions par la voix de Mme Charpin qui égayait la lecture du menu de plaisanteries incongrues, comme : Otages à l'oseille, Curé aux croûtons, Salade de légumes versaillais, Tripes à la mode du Camp..., etc... Mais la réédition de ces mornes facéties n'amusait plus personne, pas même Malavaux le Dominicain, et encore moins son fils Albert.

J'observais ce dernier. Il m'était sympathique. Je lui savais gré de sa présence et de sa bonne tenue. Il était le trait d'union nécessaire entre ce qui fut et ce qui sera. Il apportait au passé un respectueux hommage qui n'excluait, je le savais, ni l'examen, ni la discussion. Chaque génération est un relais d'hommes; mais ce ne sont plus seulement, comme autrefois, les hommes qu'on change : ceux qui ont terminé leur course ne sont pas encore habitués à voir repartir, à leur place, des continuateurs auxquels un nouveau mode de traction mécanique, ménageant leurs forces, permet d'aller plus vite et à moins de frais vers le but assigné.

Tout à l'heure, des rescapés chenus diraient l'héroïsme du désespoir sur les dernières barricades... Tant de sang répandu pour l'honneur seulement... quelle leçon! Dieu merci elle n'était pas perdue, Albert Malavaux le témoignait. Son âge accomplissait la prophétie contenue dans l'admirable parole de Lacordaire sur l'ouvrier qui *ramasse ses bras et s'en va!* A bout de patience, le travailleur les ramasse, en effet; mais ce n'est plus pour leur faire porter des armes bien inutiles, du moment que par son simple refus de produire à des conditions inadmissibles, l'ouvrier conjuré peut obtenir de ses exploiteurs ce que la force ne leur a pas arraché. Le prolétariat a eu, lui aussi, des temps chevaleresques. Ils sont révolus. J'assistais au banquet des derniers preux de la Révolution.

« Savaient-ils exactement ce qu'ils voulaient, en la faisant? » me disait, à l'écart, Albert Malavaux, avant qu'on se mît à table.

Et je lui répondais :« Non. Ils savaient seulement ce qu'ils ne voulaient pas. C'est le fin mot de toutes les révolutions. Ils ne voulaient plus de l'Empire, avec sa fin désastreuse, et ils ne voulaient pas davantage d'un gouvernement d'incapables, qui avait achevé notre défaite et parafé notre amoindrissement. On leur a reproché l'insurrection devant l'ennemi encore chez nous...; mais ils n'ont pas choisi leur moment; il leur a été imposé par les circonstances, et il en sera toujours ainsi. »

L'heure des toasts était arrivée. Navarre se leva[1] et lut, d'abord, des lettres d'excuses de Vaillant, de Camélinat, de Pindy, du père Ostyn, dont les quatre-vingt-cinq ans ne pouvaient plus que réunir ses amis, Cipriani, Martelet et moi-même, dans sa petite maison d'Argenteuil, pour manger les asperges de sa récolte...

Glacée aussi, hélas! la main qui les coupait à notre intention!...[2]

Navarre releva ensuite la barricade de la rue Fontaine-au-Roi, pour y marquer sa place à côté de Ferré, de Pons et de Gerberoy, qui survivaient encore à cette convulsion du désespoir... Et Gerberoy secoua sa crinière de vieux lion bien conservé. Puis, le Dr Goupil déclama des *Châtiments* glanés derrière Victor Hugo, et un vieux lithographe, le père Poutrel, chanta un refrain de sa jeunesse :

Assez de pleurs, assez de rois!
Vive la République!

On l'applaudit. Il se tourna vers Colomès, rival qu'il estimait et lui dit :

« A toi... Ce que tu voudras. »

On connaissait le creux de Colomès; il n'en était pas avare. Beaucoup voulaient l'entendre; mais il secouait la tête, et comme j'attribuais sa résistance à l'absence de Phonsine, je ne croyais pas devoir joindre mon invitation aux autres. Albert Malavaux m'avait compris et son silence m'approuvait. Fournery, au contraire, me causa la surprise de se montrer engageant :

« Allons, vas-y? Débouche-leur du cacheté de ta cave... »

— La dernière bouteille, alors...

Subitement décidé, Colomès, repoussant sa chaise, empoi-

1. Émile Navarre, mort à Bécon-Courbevoie en 1913.

2. François-Charles Ostyn, membre de la Commune, est mort en 1912, à quatre-vingt-neuf ans. Il est enterré au cimetière de Colombes (Seine).

gna son pantalon par la ceinture, s'affermit sur ses jambes, redressa sa petite taille, et...

Ce fut un chant du cygne extraordinaire! A pleine voix, le regard étincelant, le sourcil haut, la barbe altière, le vieil insurgé jeta le cri de son temps, de ses revendications, d'une classe tellement habituée aux privations, que le strict nécessaire comble ses vœux; le cri magnifique de 48, noté par Pierre Dupont :

On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit : j'ai faim!
Car c'est le cri de la nature :
Il faut du pain! Il faut du pain!

Il se surpassa. Il fit lever la pâte. Il ranima l'émotion sacrée que ce chant religieux avait autrefois propagée. On ne songeait pas que, sortant de table, le convive rassasié était mal qualifié pour crier famine. Il s'effaçait, s'absorbait dans la foule dont il était l'interprète et qui grondait sur ses talons. Elle emplissait la salle. Nous étions là deux cents, mille, une multitude..., et les vitres tremblaient, et les lèvres tremblaient, et tous ceux de son âge qui entouraient le chanteur, non! l'officiant, se rappelant les jours de détresse, reprenaient en sourdine l'antienne : il faut du pain! — Ils en avaient manqué... et l'instant fut tragique où il me sembla que l'inquiétude d'en manquer encore altérait la voix du vieillard... Mais ce ne fut qu'un éclair et quand il eut répété, avec, cette fois, l'accent du commandement : Il faut du pain! je ne doutais pas que la cause ne fût gagnée, en réalité, depuis quelque temps déjà.

Le fils Malavaux était de cet avis, car, tandis qu'on faisait une ovation à Colomès, Albert me dit, à travers la table :

« Nous avons, heureusement, parcouru du chemin depuis 1848 et même depuis 1871... On a le pain, mais le goût de le tailler en tartine nous est venu, et cette exigence n'est pas moins légitime que l'autre, hein? »

Elle fut aussitôt traduite, d'ailleurs, par un jeune syndicaliste révolutionnaire à qui son grand-père peut-être avait appris le *Chant du Travailleur :*

Ouvrier, prends la machine,
Prends la terre, paysan!

Albert m'adressa un coup d'œil qui signifiait : « Je ne le lui fais pas dire... »

A quoi je répliquai : « Non, mais c'est aussi la preuve que ceux qui sont ici ont vu, tout au moins en rêve, la Terre Promise dans laquelle vous, ou vos enfants, vous entrerez un jour. »

Mais sans *La Belle...* qui est le cantique des Communards, la fête n'eût pas été complète. Ils réclamèrent donc *La Belle!... La Belle!...*

Ah! quand viendra la Belle?...
Voici des mille et des cents ans
Que Jean Guêtré t'appelle.

et ce fut Gerberoy, le vieux peintre-décorateur à bonnes fortunes, qui l'invoqua, moins dévotieusement que Colomès. Gerberoy avait plutôt l'air d'appeler une connaissance qu'une idole; mais le chœur des fidèles suppléait à la ferveur du célébrant.

A la fin, quand ils poussèrent tous, debout, le cri de : *Vive la Commune!...* je crus voir s'agiter les plis du drapeau rouge...; mais c'était au vent de la porte ouverte pour le départ, qu'ils flottaient.

Il s'agissait de ne pas manquer le dernier tramway. Des couples venaient de loin, de la banlieue, où les loyers sont moins chers; les femmes aidaient « leur vieux », disaient-elles, à passer les manches du paletot, à chercher le cache-nez, le foulard, au fond des poches profondes, avec la pipe, le tabac, le journal, des enveloppes de lettres, de la ficelle et ces choses enfin dont l'assemblage bizarre est commun à la vieillesse

pauvre et à l'enfance butineuse. J'aperçus même un tiers-point engainé d'un bouchon!... arme défensive des gens qui rentraient tard en des quartiers déserts, aux temps reculés où le browning, dans l'attaque nocturne, n'abolissait pas encore les distances.

Que dis-je, un tiers-point?... Une dame, au bout de la table, faisait provision de poivre, à la dérobée, évidemment pour aveugler les malandrins, leur rencontre échéant!

Ah! tout cela ne les datait pas d'hier, les survivants de la Commune!...

Au moment de sortir, j'entendis une des compagnes aux petits soins répondre à des compliments que recevait son mari :

« N'est-ce pas qu'il a bien chanté? »

C'était un mot de Phonsine. J'en voulus à la femme qui le lui empruntait, car, sur mon bras, le bras de Philémon en ressentit une petite secousse électrique.

Il avait bien été félicité, lui aussi...; mais un bruit n'est pas la même chose qu'un écho...

CHAPITRE X

ILS MEURENT, EUX AUSSI, PLUTOT QUE DE SE RENDRE...

I

Je ne vis pas mon voisin le lendemain.

Le surlendemain, je trouvai, dans le premier courrier, la lettre suivante :

Citoyen,

Je vous demande pardon des dérangements que je vais vous occasionner pour la dernière fois.

Lorsque cette lettre vous parviendra, j'aurai passé l'arme à gauche. Il le faut. Bonsoir, la compagnie. Je vais me coucher. Je suis à peu près certain de ne pas me réveiller, voilà tout. Mes ressources sont épuisées, le travail ne peut plus m'en procurer; je n'ai qu'à faire mes paquets pour le départ. Je les fais sans précipitation et jouissant de mes facultés dans leur plénitude. J'en suis bigrement heureux. Je n'ai jamais rien tant redouté que la déchéance physique et morale. Je sais ce que c'est. C'est mourir en détail, c'est mourir d'abord, par le haut[1], *comme est morte ma femme. Encore ne fut-elle à charge à personne, la chère amie! J'en veux pouvoir dire autant. Je ne suis pas à plaindre. Je meurs dans mon lit et ne fais point tort à l'hospice des vêtements*

1. Colomès avait lu Swift.

dans lesquels je me consumerai. J'ai l'aumône en horreur; je n'entrerai pas en même temps dans la mort et dans l'Assistance publique : deux néants. Enfin, j'échappe au danger de recevoir à mon chevet de moribond, comme notre pauvre Vermorel, comme Rossel et comme tant d'autres! la visite du prêtre envoyé par ma famille pour me faire encore endêver. J'ai toujours vécu proprement, je n'ai aucun linge sale à laver en confession.

Je ne dois rien. Deux petites boîtes que l'on trouvera dans l'armoire à glace, contiennent l'argent de mon terme et de mes obsèques. Sur l'une est écrit : Loyer; *sur l'autre :* Incinération. *J'exige le corbillard des pauvres. Ce n'est point, comme votre Hugo, par affectation : j'y ai réellement droit aujourd'hui.*

A vous, mon ami, qui peut-être, un jour, ferez rendre justice aux hommes dont j'ai partagé la vie, les doctrines et le malheur, je lègue, en souvenir d'eux et de moi, le portrait d'Eugène Varlin, ce juste et ce martyr. Tenez-vous quelquefois debout devant lui, car on ne s'agenouille pas, chez nous, devant les icones.

Si la concierge consent à se charger de Vif-Argent, dont je laisse ce soir la cage dehors, je le lui donne. Sinon, je vous serai obligé d'en prendre soin. Pourquoi ne pas plutôt l'emmener avec moi ou lui rendre la liberté? Parce que Phonsine consultée en eût décidé autrement. Il y a des concessions que Philémon peut faire sans se parjurer.

Si vous jugez devoir annoncer mon décès dans les journaux auxquels vous collaborez, que ce soit, je vous prie, en ces simples termes :

« Le citoyen Étienne Colomès, qui joua un rôle dans la Commune, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans. Ouvrier bijoutier, il avait commandé le Fort de Vanves. »

Soyez heureux. Méritez la femme qui vous aime et n'éprouvez jamais la douleur de perdre vos enfants par désertion.

Je crois à l'avènement de la justice et de la fraternité dans une république universelle.

Salut et liquidation sociale.

ÉTIENNE COLOMÈS.

P.-S. N'oubliez pas qu'il est indispensable, pour obtenir l'incinération, que ma mort paraisse accidentelle.

A ces lignes, tracées d'une main ferme, au dos d'un vieux faire-part du décès de Phonsine, était joint un autre chiffon de papier me conférant un mandat antérieur de trois mois à la lettre.

Au citoyen Lucien Descaves,
mon exécuteur testamentaire.

Sain de corps et d'esprit, aujourd'hui 31 *décembre* 19..., *j'exprime le vœu formel d'être incinéré, comme ma chère femme l'a été. Je compte sur vous pour faire respecter cette dernière volonté, au cas où elle serait méconnue.*

Je fus bouleversé, mais je l'eusse été davantage sans le post-scriptum qui m'invitait à délibérer sur une situation délicate.

Mon premier mouvement avait été de me précipiter chez Colomès et de mettre la concierge au fait; un second mouvement fut de me conformer aux intentions de l'ami qui plaçait sa confiance en moi.

Je ne doutais pas qu'il n'eût tenu parole et pris ses dispositions pour que j'arrivasse trop tard... Mon rôle d'exécuteur testamentaire commençait.

Je descendis, je traversai le jardin et dis à la concierge qui, justement, balayait l'escalier de la maison d'en face :

« M. Colomès est chez lui, n'est-ce pas?

— Certainement, je ne l'ai pas vu sortir. »

Je montai. Je tirai la bretelle de la sonnette... Personne ne vint m'ouvrir.

Je criai par-dessus la rampe à la concierge :

« M. Colomès ne répond pas. Vous êtes sûre qu'il n'est pas sorti?

— Sûre. Sa boîte au lait est-elle toujours sur la porte?

— Oui.

— Il n'est donc pas levé. Je disais bien.

— Mais il se lève plus tôt d'habitude.

— Oh ! oui. C'est bien étonnant...

Elle ajouta, après m'avoir rejoint sur le palier :

— Il n'était pas malade hier soir, à preuve qu'il a plaisanté en passant devant la loge.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : Fichue saison ! Je ne parviens pas à me réchauffer... Ah ! ce n'est pas encore cette année que nous aurons un printemps comme celui de 1871 ! »

Je demandai à la concierge, en assurant ma voix, si elle ne sentait pas une odeur de gaz répandue dans l'escalier.

« C'est ce que m'a déjà demandé le locataire du second en partant, fit-elle. Il y a sans doute une fuite. Je vais envoyer chercher le plombier.

J'étais fixé. Je prolongeai néanmoins la comédie en me baissant, le nez sur la voie.

« Mais c'est chez M. Colomès !... Courez d'abord chez le serrurier... J'ai le pressentiment d'un malheur...

— Ah bien !... il ne manquerait plus que ça !... »

Elle redescendit quatre à quatre. Elle était de retour, bientôt après, avec le serrurier.

En les attendant, j'avais encore frappé, essayé d'ébranler la porte. Des voisins m'entouraient, donnaient leur avis, partageaient mes craintes. Pas d'erreur... l'émanation provenait du logement de ce bon monsieur..., si poli..., si tranquille... Mais voilà..., un homme seul, ça ne sait pas, ça néglige les précautions élémentaires, comme de fermer à fond un robinet... Jamais, du vivant de sa femme, pareille chose ne serait arrivée... Si le serrurier tarde, il faudra bien enfoncer la porte, etc...

Une minute suffit pour l'ouvrir. J'entrai le premier. A l'appel d'air les ondes contenues m'assaillirent. Je respirai la mort avant de l'avoir vue. Elle rôdait, le crime consommé, vers les issues, tel un meurtrier enfermé avec sa victime et qui tâtonne pour se sauver.

Étendu dans son lit, sur le dos, la barbe toute blanche, sur le drap tout blanc, mon père Colomès reposait. Il avait suivi son programme, s'était couché... Bonsoir la compagnie!... Inutile de troubler son sommeil : *il ne voulait pas être réveillé.* Ce fut encore par feinte que je rejetai les couvertures et que j'appliquai mon oreille contre son cœur. Il avait cessé de battre. On pouvait, derrière moi, ouvrir les fenêtres toutes grandes, réclamer un médecin, dire les choses saugrenues, donner les conseils absurdes que l'on entend autour d'une tragédie populaire...

J'eus beaucoup de peine à empêcher un gros locataire, agent d'assurances, de pratiquer la respiration artificielle, des tractions de la langue... L'idée de fracturer la bouche muette, de faire violence au cadavre m'était odieuse.

« Puisque je vous dis qu'il est mort! » m'écriai-je.

Ah! jeter tout ce monde dehors, demeurer seul auprès de mon vieil ami, lui dire tout bas que le premier de ses vœux était accompli et que les autres le seraient!...

Car l'hypothèse d'un accident, loin de paraître invraisemblable, se fortifiait en circulant. On avait trouvé, dans la cuisine, le compteur ouvert et le tuyau du fourneau à gaz en si mauvais état qu'il n'en fallait pas davantage pour rendre plausible l'asphyxie par négligence.

Au surplus, la concierge, organe accrédité de l'opinion publique, rapportait complaisamment les paroles que lui avait dites Colomès la veille, et même elle modifiait légèrement sa version première, en prêtant au vieillard un badinage qui n'était pas dans sa manière : « J'aurais bien besoin de quelqu'un pour me réchauffer ce soir ».

Toute la maison, cependant, défilait dans le petit logement de Colomès. J'avais réussi à défendre l'entrée de sa chambre,

mais les voisins, après y avoir donné un coup d'œil, causaient avec la concierge, dans la salle à manger. L'un déchiffrait les dédicaces des photographies, et un autre, qui examinait les livres hérissés de baïonnettes en papier, attira mon attention sur une lacune dans la rangée des œuvres de Proudhon. La correspondance y manquait. J'étais bien sûr, pourtant, de l'avoir vue là, à ma dernière visite...

Et, tout d'un coup, l'explication la plus claire de cette brèche me traversa l'esprit. Colomès l'avait faite à sa chère collection pour payer sa cotisation au banquet du 18 mars, et, jusqu'au bout, ne rien devoir à personne — pas même à moi !

Je ne me trompais pas d'ailleurs. Huit jours après, je la rachetai à un brocanteur de la rue Dareau qui prétendit en avoir donné cent sous et me la revendit sept francs.

Enfin le médecin que l'on était allé chercher arriva et ne put naturellement que constater le décès.

Dès qu'il fut parti, j'ordonnai à la concierge de faire évacuer la salle à manger. Un quidam y pérorait sur Colomès et disait : « Le voici quand il était jeune », en montrant le portrait de Varlin.

Je relevai sur le carnet de blanchisseuse où mon ami notait ses adresses, celle de sa fille, à Poitiers, et je lui envoyai ce télégramme :

« Père dernière extrémité. Venez. »

Puis je fis prévenir Fournery et, lorsqu'il m'eut remplacé auprès de Colomès, je m'occupai des obsèques.

Il me semblait perdre mon père pour la seconde fois.

II

Je ne reçus pas de réponse à ma dépêche. Nous veillâmes donc le corps la première nuit, Fournery et moi.

Tandis qu'il fumait en buvant du café, j'allais d'une pièce à l'autre, comme un ours en cage, et mes yeux prenaient

congé de l'humble décor qui leur était une douce habitude. Elle ne serait plus, bientôt, qu'un souvenir. Je m'efforçais de le graver en moi. Les choses aussi me faisaient leurs adieux. Elles avaient le pressentiment de leur fin, car elles aussi ne vivaient que d'intimité et de cohésion. Séparées, désagrégées, dispersées, elles n'évoqueraient plus rien. Le premier soin du bouquiniste serait d'ôter les marques des livres; le passant qui les feuilleterait d'un doigt distrait, à l'étalage, les rejetterait en les voyant dépréciés par la colère ou l'approbation d'un lecteur passionné. Quant aux photographies, je n'osais espérer que la famille me les abandonnerait..., et que deviendraient-elles alors? Étrangères, anonymes, indifférentes, elles iraient de leur côté, faire le trottoir, dans l'affreuse promiscuité où j'avais découvert, par miracle, telles reliques de Marceline Desbordes-Valmore et de Louise Michel.

Une minute, j'eus la pensée de dérober, pour leur épargner la profanation, quelques-uns de ces portraits adoptifs qui rêvaient au mur et d'en arracher également le pilori où frémissaient toutes les haines du mort. Mais avais-je le droit d'agir ici en pilleur d'épaves? Et puis il n'y a point d'objet qui n'ait sa destinée. Savais-je, somme toute, si cette photographie de Delescluze et cette autre de Vermorel, ne tomberaient pas un jour, par hasard, aux mains dévouées d'un sauveteur? Il faut laisser quelque chose pour l'ornement des petites chapelles : la terre en est couverte.

J'attendais la fille de Colomès, ce fut son gendre qui se présenta, dans la matinée du lendemain.

« Ma femme est souffrante en ce moment, dit-il, je viens à sa place. »

L'horloger de Poitiers, âgé de quarante-cinq ans environ, avait le front dégarni, les moustaches en parenthèse, les yeux vairons, le teint jaune et la bouffissure des gens sédentaires. Il était en redingote et chapeau haut de forme, enfin prêt à conduire le deuil, bien qu'il ignorât que tout fût fini.

« Je m'en doutais », dit-il.

A la façon dont il regarda son beau-père, j'eusse deviné leur antipathie l'un pour l'autre.

Il se retourna tout de suite vers moi et passa dans la salle à manger où je le suivis.

« En somme, il est mort presque subitement?

— Presque.

— D'une attaque d'apoplexie, sans doute.

— Non. Il jouissait d'une santé parfaite et eût pu vivre encore longtemps. Une imprudence lui a été fatale.

Je racontai *l'accident*.

— On doit toujours vérifier la fermeture d'un compteur, dit le gendre. Une explosion pouvait se produire... faire d'autres victimes... Et quand on n'est pas assuré... »

Je le ramenai à la seule victime qui fût en cause et j'abordai résolument la question des obsèques.

« J'allais vous en parler, fit-il.

— Oh! elle sera vite et à peu de frais réglée, repris-je; votre beau-père a demandé le corbillard des pauvres et l'incinération.

— Ah!... première nouvelle..., observa l'autre, sans lever les yeux.

— C'est vrai; j'aurais dû commencer par vous apprendre qu'il m'a institué exécuteur testamentaire... comme cette lettre en fait foi, ajoutai-je en tendant à mon interlocuteur le témoignage invoqué.

Il prit le papier, le lut et me le rendit, en disant, de biais :

« Vous m'embarrassez beaucoup, car la famille a bien un peu voix au chapitre, je présume. Or, ma femme dont je suis le mandataire, tient absolument, ab-so-lu-ment, au service religieux, qui exclut l'incinération. »

Je cherchai le regard fuyant de l'horloger, comme l'escrimeur cherche à lier le fer qui se dérobe.

« Il est pourtant compréhensible que M. Colomès désire qu'on lui rende les mêmes devoirs civils qu'à sa femme.

— Oui..., comme il est naturel, d'autre part, que nous ne nous exposions pas une seconde fois aux reproches... et même

au blâme, que nous avons encouru, à Poitiers, en paraissant nous associer à des dispositions qui froissent nos sentiments religieux, outre qu'elles sont susceptibles de me porter, dans ma profession, un grave préjudice.

— Il fallait le dire !

— Je le dis. »

Dans les yeux qui se fixaient enfin sur les miens, passait une lueur de revanche, la revanche implacable du gendre qui vengeait sur le mort les espérances que le vivant avait trompées.

« Voilà qui est bien fâcheux, en effet, car si votre beau-père n'est pas incinéré..., il n'ira pas davantage à l'église.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Parce que l'église est fermée aux suicidés... Vous m'obligez à vous dire, à mon tour, ce que j'eusse voulu vous cacher. M. Colomès s'est donné la mort.

— Ah ! bah !

— J'en ai fait la preuve irréfutable... Je vous la fournirai, le cas échéant..., devant le commissaire de police. Songez seulement aux conséquences de cette révélation et voyez si les avantages pour vous en compensent les inconvénients. L'inhumation sera retardée ; vous serez retenu ici... ; enfin l'on pourra lire, aux faits divers des journaux parisiens, que M. Colomès, âgé de soixante-seize ans, et dont la fille est honorablement connue à Poitiers, a mis fin à ses jours par épouvante de la misère.

— Il ne nous a jamais rien demandé.

— Parbleu ! Mais depuis la mort de sa femme vous êtes-vous préoccupé de savoir comment il vivait ?

— Nous croyions qu'il travaillait.

— Merci pour cet hommage à sa verte vieillesse et à sa bonne volonté !

— Est-ce de notre faute, s'il a eu peur de s'humilier en s'adressant à sa fille ?

— Oui, puisqu'il dépendait de sa fille de lui épargner cette humiliation.

— Il n'aurait rien accepté de nous.

— Ceci mérite une explication. Vous la donnerez, si bon vous semble; mais permettez-moi de vous dire qu'il y aurait un moyen bien plus simple de concilier vos scrupules et... vos intérêts. J'ai, moi, le respect de toutes les croyances sincères..., à condition que ce respect soit réciproque. Acquiescez au vœu de votre beau-père, et, rentré à Poitiers, rien ne vous empêchera de faire dire une messe et même plusieurs, pour le repos de son âme.

— Nous n'avons de conseils à recevoir que de nous-mêmes. Puisqu'il en est ainsi, je décline toute responsabilité et déclare n'assumer aucune charge.

— J'en prends acte. J'étais sûr que nous finirions par nous entendre. Tout, dans ce logement, vous appartient..., sauf le locataire pour quelques heures encore. La vie de cet honnête homme n'eut pas de secrets; si sa mort en a un, qu'il reste entre vous et moi. »

Le gendre a grommelé je ne sais quoi et s'est éclipsé, me laissant maître de la place.

« Et allez donc! » eût dit Colomès.

Je ne revis l'horloger qu'au moment de la levée du corps. Il était un étranger pour tout le monde, hormis la concierge avec laquelle je savais qu'il avait causé en me quittant. Nous nous saluâmes simplement. Il ne m'adressa pas la parole.

Il prit la tête du cortège, au départ de la maison mortuaire. Je marchais derrière lui avec Fournery, Charpin et Gerberoy. Je regrettais assurément que le père Colomès fût accompagné au cimetière par ce paroissien..., mais je jouissais de l'ennui que celui-ci, homme d'ordre et bien pensant, devait éprouver en suivant ce convoi civil et de dernière classe. Nul, heureusement, ne le connaissait. A Poitiers, on l'eût montré du doigt.

Aussi bien, le corbillard était promu à une classe supérieure par les fleurs qui recouvraient le drap. Mais l'immortelle y dominait... autre cause de souffrance pour le régleur de pendules.

Comme il ne s'était écoulé que six mois depuis la mort de Baucis, les mêmes personnes qui avaient assisté à ses obsèques, assistaient aux obsèques de Philémon, sauf Malavaux le Dominicain, qui déclinait tous les jours, me dit son fils Albert.

« Ah ! on bat le rappel ! fit Gerberoy. Colomès est le troisième qui s'en va depuis six semaines... A qui le tour ! Peut-être à moi... »

Mais il n'en pensait pas un mot. Il avait à peine soixante-dix ans, et l'homme de cet âge qui enterre un camarade presque octogénaire, aime à nourrir l'illusion qu'il a encore du temps devant lui.

Cependant, c'étaient bien là les derniers soupirs de la Commune et de l'exil. Pour tous approchait l'hiver, tueur de vieilles gens. Bientôt, pensais-je, ils se compteront. Je parle de ceux qui se souviennent et n'ont point changé...; de ceux dont un refrain encore exprime l'angoisse de partir : Nous n'irons plus au Mur!... Les autres..., même vivants, est-ce qu'ils existent? Est-ce qu'ils ne sont pas déjà ensevelis dans leur indifférence ou leur apostasie? Il faut se regretter pour laisser des regrets.

Le Père-La-Chaise... La pensée d'être conduit là et non pas dans le premier cimetière venu, devait sourire à Colomès. Là, l'insurrection traquée, aux abois, avait expiré, massacrée... Les murs de la rue des Rosiers, de la Roquette et de la rue Haxo, où deux généraux et une poignée d'otages s'étaient adossés pour mourir, ces Murs pâlissent, oui, *pâlissent* auprès de celui du Père-La-Chaise, abondamment taché de rouge par la suprême hécatombe! Il en a mérité d'être appelé Le Mur tout court. Il n'y a plus que lui. Il dépasse les autres de dix épaisseurs de cadavres. Tous les anciens qui, maintenant, vont là-haut se faire incinérer, sont des traînards qui rejoignent... Mais la phalange au bivouac est déjà serrée dans un champ si étroit, qu'il n'y a plus de place pour les nouveaux venus. D'où la nécessité pour eux de monter au bûcher, afin de ne laisser qu'une pincée de cendres!

Trois personnes seulement, le gendre, Fournery et moi,

furent autorisées à pénétrer dans l'arrière-salle, haute et nue, au centre de laquelle le coffre au feu s'élevait, arche qui prend des passagers et les transporte, sans jamais cependant lever l'ancre.

Je revis, l'ayant déjà vu, le lourd chariot de fonte, glissant sur des rails, recevoir le cercueil et l'introduire dans la fournaise, où tout de suite enveloppé de flammes, il éclata. Le tablier retomba, les portes se refermèrent sur la chambre ardente.

Tandis qu'elle dévorait sa proie, nous rentrâmes dans l'hémicycle. Gerberoy y discourait, pour faire passer le temps. Que disait-il? Les mêmes mots, dans un autre ordre, que j'avais entendus au banquet du 18 mars, et combien de fois auparavant!

Je ne l'écoutai pas. Quelqu'un l'écoutait-il? C'était de la musique et de la déclamation : un intermède. Pour se stimuler, il s'adressait au cénotaphe de parade, en enflant la voix. A la péroraison, il lui échappa de dire : « Va retrouver nos frères, les combattants de la Commode!... Nous te suivons!... » Aucun de ses auditeurs n'y prit garde.

Après lui, Charpin prononça une brève allocution, sèche, tranchante, où revenaient les mots discipline..., action concertée..., force... droit... organisation... Ils tombaient, comme d'un découpoir, des lèvres minces du vieux blanquiste. Quand il fut au bout de son ouvrage, j'allai serrer la main... à Fournery qui, sollicité, s'excusait, trop sincèrement affligé pour enfiler des phrases.

« Nous parlerons de lui et de Phonsine entre nous. N'est-ce pas que ça vaut mieux?

— Ah! je crois bien! » répondis-je.

Et je lui proposai, en attendant, d'aller jusqu'au mur..., l'autre, celui du Columbarium, où Mme Colomès avait une concession. Il accepta. Nous sortîmes. Quelques pas à faire... Sous des galeries de cloître, les cases s'alignaient, par rangs superposés, et chaque inciné avait la sienne, à son nom. C'était comme un vaste meuble à tiroirs. Certaines villes, à

l'étranger, ont une poste restante aménagée de cette façon. Mais, ici, la correspondance était dehors... quelques fleurs, une photographie, un ruban..., le culte des morts réduit à sa plus simple manifestation.

Nous cherchâmes la case de Phonsine; nous la découvrîmes un peu haut. Il avait fallu se servir de l'échelle double et roulante, pour suspendre à la plaque incrustée le petit bouquet d'immortelles qui s'y balançait... Message par lequel Philémon s'était annoncé à Baucis.

Comme nous revenions vers le Crématoire, j'aperçus le gendre qui fumait une cigarette, seul, sur les marches.

Je m'approchai de lui.

« Je présume que les clefs du logement vous ont été remises, dis-je. Comme je n'aurai plus sans doute l'avantage de vous rencontrer, il me reste à compléter les renseignements que je vous ai brièvement donnés. M. Colomès ne laisse, dans le quartier, aucune dette..., aucune. Vous trouverez dans son armoire à glace l'argent du terme. La concierge réclame Vif-Argent..., oui, le moineau... Enfin, votre beau-père m'a légué le portrait de Varlin... un portrait qui est accroché dans la salle à manger. J'ajouterai que j'ai un acquéreur pour les livres et les photographies étrangères à la famille, dont vous voudrez vous défaire. »

L'héritier parut sensible à cette ouverture. Elle rompit la glace. Il mesura toutefois ses remerciements à mon offre, car il affecta de croire que les frais des obsèques étaient supportés par une Société, un groupe politique, une Fraternelle quelconque, dont l'anonymat dispensait de gratitude.

Je ne le détrompai pas.

« Si, pourtant, il y a quelque chose à payer...

— Non, vous ne devez rien. »

Un bon procédé en vaut un autre.

« Vous pourrez faire prendre dès ce soir le portrait de ce M. Colin, dit l'horloger, la bouche détendue comme un ressort. Quant au reste, nous verrons; j'ai besoin de consulter ma femme.

On venait nous avertir que le feu n'avait plus rien à consumer. Nous retournâmes tous les trois dans la salle d'attente. Les vantaux de la double porte furent tirés, le tablier se releva, le chariot reprit et ramena, sur un lit incandescent, une forme humaine effacée. On discernait encore le squelette, une jambe et demie, le bassin, les côtes, la ligne des bras..., tel un dessin au crayon, dont la gomme n'a laissé subsister que les contours et quelques détails. Puis, contours et détails s'évanouirent eux-mêmes; tout se confondit en poussière mêlée de braises qu'un garçon d'amphithéâtre enlevait d'une main, tandis que la pelle, dans son autre main, rassemblait sans hâte les cendres.

Ma gorge se contracta... Le gendre avait disparu... Je cherchais la sortie, lorsque, derrière moi, Fournery, mû par l'habitude et l'émotion, balbutia inconsciemment :

« Au revoir, vieux... *porte-toi bien!* »

Il dit cela entre ses dents, mais distinctement, le vieux pouacre..., et c'est encore de toutes les oraisons funèbres que j'ai entendues, celle qui retentira le plus longtemps dans ma mémoire.

Nous n'avions plus qu'à nous retirer; mais dehors, au grand air, avant de redescendre dans Paris, nous tournâmes nos regards, une dernière fois, vers la sombre usine où le bon ouvrier qu'avait été Colomès, s'était fait porter pour prendre congé de nous.

Par la cheminée du Crématoire, il finissait de s'en aller en fumée, dans l'espace et dans la lumière, ressusciter à la vie universelle.

TABLE

TABLE

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

LE PRÉSENT OUVRAGE, LE CINQUIÈME DE LA « BIBLIOTHÈQUE DE L'ACADÉMIE GONCOURT », A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-CINQ NOVEMBRE MIL NEUF CENT VINGT-DEUX, SUR LES PRESSES DE R. H. COULOUMA, IMPRIMEUR A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR. IL A ÉTÉ TIRÉ A MILLE SIX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES, DONT CENT CINQUANTE HORS COMMERCE, SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 1.500 ET DE 1.501 A 1.650.

N° 461

BIBLIOTHÈQUE

DE

L'ACADÉMIE GONCOURT

Cette collection, qui ne sera jamais réimprimée, comportera le tirage à 1.500 exemplaires, sur vélin pur fil Lafuma, des œuvres maîtresses dues à la plume de tous les écrivains qui ont fait et font partie du groupe célèbre de parfaits lettrés qu'est l'Académie Goncourt.

Publiée sous leur patronage, elle offrira le plus grand intérêt non seulement pour les amateurs de beaux livres, mais encore pour les bibliothèques du monde entier.

Une annonce, parue dans notre catalogue, a déjà fait inscrire de très nombreuses souscriptions. Il ne nous reste que quelques collections à noter et nous rappelons, à ce sujet, qu'aucun des vingt volumes ne se vendra séparément.

*
* *

Chaque volume, du format in-octavo carré (14×22,5) sera orné du portrait de l'auteur, gravé sur bois, à l'eau-forte ou au burin.

Le prix de chaque volume variera entre 27 fr. 50 et 33 fr., taxe comprise.

Les ouvrages dont l'importance exigera l'impression en deux tomes seront du prix de 44 fr., taxe comprise.

LISTE DES VOLUMES

FORMANT LA COLLECTION

Gustave Geffroy : *Les Goncourt. Leur œuvre. L'Académie Goncourt.*

Edmond de Goncourt : *La fille Élisa.*

Edmond et Jules de Goncourt : *Germinie Lacerteux.* Portraits par Bracquemond *(paru).*

Edmond et Jules de Goncourt : *La Femme au XVIIIe siècle.*

Alphonse Daudet : *L'Évangéliste.*

J.-K. Huysmans : *A Rebours.* Portrait gravé sur bois, par Achille Ouvré *(paru).*

Léon Hennique : *Un Caractère.*

Gustave Geffroy : *L'Enfermé.*

Paul Margueritte : *Amants.*

Octave Mirbeau : *Le Calvaire.*

Rosny Aîné : *La Vague rouge.*

Rosny Jeune : *Sépulcres blanchis.*

Lucien Descaves : *Philémon.*

Élémir Bourges : *Les Oiseaux s'envolent.* Portrait gravé par Georges Aubert *(paru).*

Léon Daudet : *Le Voyage de Shakespeare.*

Jules Renard : *L'Écornifleur.*

Mme Judith Gautier : *Le Livre de jade.*

Jean Ajalbert : *Sao Van Di.* Portrait par Eugène Carrière, gravé sur bois par Paul Bornet *(paru).*

Henri Céard : *Mal Éclos.*

E. Bergerat : *Souvenirs littéraires.*

879 4

160

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

CE PQ 2218
.D8P5 1922
COO DESCAVES, LU PHILIMON, VI
ACC# 1221578

